


PHILIPPE SUDRE
No 124.



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.

ROLAND FURIEUX, POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ROLAND FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT XVIII.

MAGNANIME Seigneur, c'eſt avec juſtice que je me livre, & me livrerai ſans ceſſe au plaiſir de vous louer, & je regrette que ma foible voix ne ſoit pas aſſez digne de vous célébrer : parmi toutes les grandes qualités que j'admire en vous, Seigneur, une entr'autres me paroît être le comble de la ſageſſe & de la bonté ; votre accès eſt facile, & vous écoutez également tous ceux qui ſont admis auprès de

vous; vous ſavez ſuſpendre votre jugement, pénétrer la vérité, vous lui rendez toujours juſtice; je vous ai vu ſouvent excuſer celui que la délation accuſoit, approfondir les raiſons que l'homme attaqué pouvoit avoir pour ſe défendre: vous n'avez jamais porté votre jugement ſans avoir ſçu pénétrer ou dans les yeux, ou dans les intérêts perſonnels de ceux qui vous parlent, quels ſont leurs motifs ſecrets; ſouvent même les mois, les années entières, ne vous ont pas paru trop longs pour vous décider, & ce pénible examen prouve bien que votre ame généreuſe & bienfaiſante eſt toujours affligée de trouver un coupable.

Si Noradin eût eu de ſemblables principes gravés dans ſon ame, il n'eût point eu l'imprudence de juger le brave Griffon ſi légèrement: vous vous couvrez ſans ceſſe d'une nouvelle gloire, Seigneur, & Noradin nuiſit à ſa réputation, & fut cauſe de la mort d'un grand nombre de ſes ſujets.

Griffon indigné des affronts qu'il venoit d'eſſuyer, fit tomber en un moment à ſes pieds plus de trente de ceux qui l'entouroient. Le peuple fuit de toutes parts, ſe jette dans les rues de la cité; la frayeur le preſſe; ſouvent ſe raſſemblant par pelotons, il ſe nuit en courant; tous s'entremêlent & tombent les uns ſur les

autres ; & Griffon trop irrité pour exhaler sa colère en menaces, continue à frapper ; & taille en pièces tout ce qui se trouve à portée de ses coups : quelques fuyards gagnent la porte de la cité, lèvent le pont après eux ; les autres, sans oser tourner un visage défiguré par la peur, continuent à fuir en gémissant : les cris, le tumulte, & la plus grande rumeur s'élèvent de toutes parts. Tandis que les premiers levoient le pont, Griffon saisit deux malheureux Syriens ; il brise la tête du premier contre les murs ; il enlève l'autre, le lance d'un bras puissant pardessus les murs de la Ville ; ses pâles habitans redoublent de frayeur, en voyant cet infortuné qui semble tomber des nues.

Les timides habitans de Damas craignent que le guerrier terrible ne s'élance lui-même pardessus leurs murs, & la confusion ne seroit pas plus grande dans cette cité, si le Soudan d'Egypte venoit de l'emporter d'assaut ; un bruit d'armes, des cris perçans, le roulement des tambours, le son aigu des trompettes, se confondent ensemble & forment une rumeur dont les airs retentissent au loin. Mais il faut différer à raconter la suite de cet événement, pour suivre le grand Charles qui s'avance en diligence contre Rodomont qui contiuue à massacrer ses malheureux sujets.

Vous ſavez déjà qu'Ogier le Danois, le Duc Naymes, Olivier, Avin, Avorio, Othon & Bérenger, ſuivoient Charles : tous les huit frappent en même tems Rodomont de leurs lances; mais la cuiraſſe épaiſſe de peau de dragon reſte impénétrable; & tel qu'un habile nocher qui gouverne aſſez bien ſon vaiſſeau pour le rendre immobile contre le vent impétueux de l'Ourſe, Rodomont ſoutient ſans en être ébranlé ces huit atteintes capables de renverſer une montagne: Guidon, Ranier, Richard, Salomon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angolier, Angelin, Marc, Yvon, Hugues, & Mathieu de Saint-Michel, ſe joignent aux huit autres pour l'attaquer; Odoard, Ariman, Chevaliers d'Angleterre, qui venoient de joindre Charles, achèvent d'entourer Rodomont; mais le rocher de la cime des Alpes, le plus fortement enclavé dans ſa baſe, ne réſiſte pas mieux au combat de deux vents furieux qui briſent les frênes & les ſapins, que ce ſuperbe Sarraſin altéré de ſang, qui frémit de dépit, & dont la vengeance & les coups ont la force & l'impétuoſité de la foudre; il fend la tête juſqu'aux dents au malheureux Hugues de Dordonne qui le ſerre de plus près; il ſe ſent en même tems frappé de tous côtés, mais ſa cuiraſſe écailleuſe réſiſte à ces coups, comme une enclume à la pointe

d'une aiguille: ceux qui défendoient les remparts les abandonnent, & ceux qui combattoient près de la place, accourent à la voix de Charles qui les appelle où le danger eſt le plus preſſant: les Pariſiens ſentent renaître leur courage, en voyant le grand Charles; ils s'arment, & s'avancent de tous les quartiers de la cité, pour le joindre.

Lorſque dans les jeux publics, on enferme en même tems un taureau furieux près de la loge d'une lionne qui ſe repoſe avec ſes lionceaux, ceux-ci ſont d'abord effrayés des cornes menaçantes, & ſe tapiſſent autour de leur mère; mais ſi la lionne accoutumée à combattre, s'élance & ſaiſit avec ſes fortes dents le taureau, ſes lionceaux bientôt raſſurés viennent l'attaquer à leur tour; ils enſanglantent leurs dents & leurs griffes nouvelles, leur première frayeur eſt diſſipée; de même le peuple de Paris s'occupe à nuire au Sarraſin: il fait tomber juſqu'aux toîts ſur ſa tête, tandis que les guerriers l'attaquent de plus près.

La Cavalerie, l'Infanterie accourant autour de Rodomont, formoient une enceinte tellement épaiſſe, que ſemblables aux eſſaims de mouches, leur maſſe eût pu ſeule l'accabler; l'épée du Sarraſin ne pouvoit ſuffire en vingt jours à tailler en pièces cette multitude, quand même elle eût

été réunie en faiſceaux : Rodomont voyant que cette foule groſſit ſans ceſſe, & qu'il ne peut parvenir jamais à la détruire, réfléchit enfin qu'il fera bien de ſortir de cet embarras avant que ſes forces ſoient épuiſées; il jette alors des regards furieux ſur cette enceinte qu'il compte bien rompre facilement; & faiſant tournoyer ſa redoutable épée, il ſe détermine ſur la partie que ferment les Anglois, & tombe ſur eux avec fureur.

Quel eſt celui qui peut avoir vu rompre les barrières d'une arène au taureau furieux que les dards & les chiens ont animé pendant une partie du jour? il doit avoir vu le peuple s'enfuir de toutes parts; les plus malheureux ſont écraſés ſous ſes pieds, ou ſont élevés dans l'air par ſes longues cornes; celui-là ſeul peut imaginer le ravage horrible que le Sarraſin fit dans les rangs des Bretons, en s'élançant ſur eux.

De ſes coups frappés à plomb, ou de revers, il fait voler les têtes, les bras; il coupe en deux, en travers, il fend juſqu'à la poitrine, tous ceux qui s'oppoſent à ſon paſſage; les pas qu'il a faits ſont marqués & jonchés par les membres mutilés & les morts; il ne paroît pas plus ébranlé qu'une tour en ſe retirant; il voit avec ſang-froid que le chemin le plus sûr eſt de gagner le bord de la Seine au-deſſus de l'Iſle, &

près des remparts qui ſont proches de ſes bords ; mais quelques troupes réglées & le peuple devenu plus hardi, le ſuivent de près, l'entourent, & s'oppoſent encore à ſa retraite : ſemblable au fier lion attaqué par des chaſſeurs dans les forêts de Numidie, lorſqu'on voit ce généreux animal, la crinière hériſſée, ne ſe retirer qu'à pas lents, & menaçant encore ceux qui le pourſuivent par des regards étincelans ; de même Rodomont traverſe une haie de piques, & la nuée de dards qu'on lui lance, & ſe retire lentement vers la rivière ; pluſieurs fois même il ſe retourne, fond ſur les plus téméraires, les repouſſe, & ſon épée s'abreuve d'un nouveau ſang : la prudence enfin ſurmonte ſa fureur ; & ſe trouvant alors ſur le bord du fleuve, il s'élance dans ſes eaux ; ſon armure peſante n'empêche pas plus ſes bras de fendre les ondes, que ne feroient des armes de liége. Sauvage Afrique, ne t'enorgueillis plus d'avoir produit Anthée, & d'avoir nourri le grand Annibal.

Dès que Rodomont, plus grand encore qu'eux, eut touché l'autre rivage, ce ne fut qu'avec les regrets les plus vifs qu'il regarda cette Ville qu'il venoit de traverſer toute entière, & qu'il eût deſiré brûler & détruire juſqu'aux fondemens : l'orgueil & la colère le dévorent ;

il n'attend, il ne desire que le moment d'y revenir porter le fer & la flamme. Pendant qu'il y pense, il apperçoit bientôt un messager qui doit calmer cette fureur présente; mais avant de vous parler de son message, j'ai d'autres choses à vous dire; c'est de ce que fit la Discorde, après l'ordre qu'elle avoit reçu de l'Ange, que je veux vous entretenir. Elle devoit, pour obéir, se mêler parmi les Chevaliers les plus renommés d'Agramant, & leur mettre le fer à la main les uns contre les autres. Dès le même soir, la Discorde quitta les Moines, après avoir prescrit à la Fraude d'entretenir le feu de leurs querelles jusqu'à son retour; elle crut avoir besoin du secours de l'Orgueil avec lequel elle habitoit depuis long-tems dans ce même monastère, & le pria de la suivre. L'Orgueil y consentit; mais ce ne fut qu'après s'être fait remplacer, pendant sa courte absence, par l'Hypocrisie.

L'implacable Discorde s'étant mise en chemin avec l'Orgueil, trouva dans la route qu'elle tenoit pour se rendre au camp des Sarrasins, la sombre & triste Jalousie; elle s'étoit fait suivre par un petit nain que la belle Doralice avoit envoyé près du Roi d'Alger.

Doralice avoit dépêché ce nain au moment où son escorte étant détruite, elle étoit tombée

ſous la puiſſance de Mandricard : je vous ai déjà raconté comment elle avoit envoyé ce nain à Rodomont, au moment de ſon enlévement ; elle eſpéroit, elle deſiroit alors qu'il accourût pour l'arracher des mains de ſon raviſſeur, & pour prendre la plus cruelle vengeance de cet attentat. La Jalouſie ayant rencontré ce nain, s'en étoit fait accompagner, & ne doutoit pas du ſuccès de ſon voyage; la Diſcorde fut très-aiſe de l'avoir trouvée, & lorſqu'elle eut appris ſon projet d'aller chercher Rodomont, elle trouva que tout ce qu'elle pouvoit imaginer pour faire réuſſir ſon deſſein, ne valoit pas ce qu'elle eſpéroit d'une pareille viſite ; bien sûre alors d'exciter l'inimitié la plus violente entre le Roi d'Alger & le fils d'Agriçan, elle n'étoit pas embarraſſée de trouver quelques autres moyens de brouiller les autres chefs de l'armée d'Agramant. La Diſcorde & la Jalouſie, ſuivies du nain, arrivèrent donc près de Rodomont, au moment où ce Sarraſin venoit de paſſer la Seine.

Dès qu'il eut reconnu ce meſſager ordinaire de celle qu'il aimoit, ſon front devint ſerein, des ſentimens plus doux remplirent ſon cœur ; il courut au-devant de lui ; & bien éloigné de craindre qu'on eût oſé manquer à la beauté qu'il adoroit, il s'empreſſa de demander au nain quelle bonne nouvelle il avoit à lui donner d'elle.

Ah! répondit le nain, Doralice n'eſt plus à vous, je ne ſuis plus à ſon ſervice, elle-même eſt eſclave d'un autre: nous rencontrâmes hier un Chevalier diſcourtois qui nous l'enleva, & depuis ce moment il la tient ſous ſa garde. A ces mots, la Jalouſie embraſe Rodomont, & ſe gliſſe dans ſon ſein, plus froide qu'un aſpic: le nain continue ſon récit, & lui raconte comment un ſeul Chevalier a détruit toute l'eſcorte de la Princeſſe de Grenade, & l'emmène avec lui.

La Diſcorde, à ces mots, prend un acier tranchant, & une pierre à feu; l'Orgueil jette une amorce ſur le feu qui jaillit & qui paſſe en entier dans le cœur du Roi d'Alger: le Sarraſin ſoupire & frémit, ſon viſage porte l'empreinte de la fureur, & le ciel même eſt attaqué par ſes blaſphêmes.

Ainſi qu'une tigreſſe qui deſcendant de la montagne, & trouvant ſa tanière vuide & ſes petits enlevés, rugit de rage, vole & parcourt les bois, les plaines & juſqu'aux ruiſſeaux pour les chercher, n'eſt point arrêtée par la longueur du chemin, la grêle, la tempête, & pleine de haine & de fureur, ſuit les traces du chaſſeur qui la prive de ce qu'elle a de plus cher; de même le fier & jaloux Sarraſin ſent ſon cœur déchiré; il appelle bruſquement le nain: Suis-moi, lui dit-il ſeulement; & ſur le champ,

quoiqu'il n'ait ni cheval ni char, il part & marche avec plus de vîteſſe encore que n'en a le léſard qui traverſe un chemin pour fuir un orage. Il n'a point de cheval, mais il ſe propoſe bien d'enlever de force ou de gré le premier qu'il trouvera ſur ſon paſſage : la Diſcorde qui l'obſerve, & qui connoît ſa penſée, ſourit en regardant l'Orgueil : Je veux, lui dit-elle, que le cheval dont il penſe s'emparer, ſoit encore la cauſe d'une autre querelle, & je vais détourner tous les chevaux de ſon chemin, hors le ſeul qui puiſſe lui ſuſciter de nouveaux débats; mais il eſt tems de retourner à Charlemagne.

Dès que Rodomont s'étoit éloigné, ce Prince avoit fait éteindre le feu, placer des gardes dans les quartiers, & retirant ſes meilleures troupes, il les remit en ordre, & les porta contre les Sarraſins pour les battre, & rendre cette journée déciſive : il les fit défiler par toutes les portes, depuis Saint Germain juſqu'à Saint Victor, & leur commanda de s'arrêter & de ſe réunir ſous le même drapeau dans la plaine vis-à-vis la porte Saint Marcel; tous ſes ordres étant exécutés, ce Prince les animant par ſes diſcours & par ſon exemple, donna le ſignal du combat.

Dans ce même tems, Agramant étant remonté ſur un nouveau cheval, malgré les efforts des

Chrétiens, se battoit accompagné de l'amant d'Isabelle; le Roi Sobrin & Lurcain se portoient des coups furieux, & Renaud tailloit en pièces un gros escadron qui s'étoit présenté pour l'attaquer: Charles ayant donné le signal du combat, porta son principal effort contre l'arrière-garde que le Roi Marsile commandoit; il avoit près de lui les principaux Chevaliers de son armée. Charles ayant placé son infanterie dans le centre, & sa cavalerie sur les aîles, vint l'attaquer avec un grand bruit d'instrumens guerriers dont l'air retentissoit au loin; bientôt les Sarrasins, poussés de toutes parts, s'ébranlèrent prêts à prendre la fuite; mais Grandonio & Falsiron les remirent en ordre, à l'aide de Serpentin, de Balugant & de Ferragus; ce féroce, mais courageux Sarrasin leur crioit: Ah! braves gens, mes compagnons, mes frères, gardez, serrez vos rangs, & l'ennemi ne pourra vous entamer; conservez l'honneur que vous avez acquis, & vos premiers avantages; pensez à la honte dont vous seriez couverts, comme aux périls de toute espèce dont vous seriez environnés, si vous vous laissiez vaincre.

A ces mots, Ferragus se saisit d'une grosse lance, court sur Béranger, prêt à vaincre l'Argalisse, & lui brise la tête & son casque: huit autres Chevaliers Chrétiens tombent après sous

ses coups; le Sarrasin n'en porte pas un qui ne soit mortel : Renaud, de son côté, faisoit un si grand massacre des Maures, que ses coups faisoient un grand vuide devant lui; Zerbin, Lurcain combattoient avec le même courage; Balastre commandant les troupes d'Alzerbe, & Finaldur, chef de celles de Zamora, de Suez & de Maroc, venoient de tomber sous leurs coups : qu'on ne croye pas cependant, en voyant les Africains si mal menés dans cette place, qu'ils ne sussent pas se bien servir de leur lance & de leur épée; le Roi de Zumara mérite sur tout d'être distingué; mais aucun d'eux n'égale Dardinel, ce noble fils d'Almont; il venoit d'abattre avec sa lance Hubert de Melfort, Claude du Bois, Eliot, Dulphin du Mont & Raimond de Londres; Anselme de Stafford & Pinamont venoient de tomber sous le tranchant de son épée : de ces sept Chevaliers, quatre avoient perdu la vie; l'un étoit blessé, les deux autres étourdis par ses coups, étoient privés de leurs sens.

Malgré toute la valeur de Dardinel, la troupe qu'il commandoit ne pouvoit tenir contre les Chrétiens; ceux-ci cependant étoient moins nombreux, mais ils avoient la supériorité de valeur, de discipline & d'expérience dans les armes. Bientôt les troupes Maures de Zumara,

de Suez, de Maroc & de Canara prirent la fuite; ceux d'Alzerbe montroient encore plus de terreur, mais ils étoient retenus par leur brave Prince; Dardinel les ranimoit au combat, quelquefois par des reproches, plus souvent encore par le souvenir du grand Almont. Ah! si sa mémoire vous est chère, leur crioit-il, prouvez-le donc à son fils! Quoi, pourriez-vous avoir la foiblesse de m'abandonner dans ce péril, moi dans le printems de mes jours, moi sur qui vous aviez coutume de former de si hautes espérances? Voulez-vous donc vous laisser égorger sans vous défendre, & que nul de vous ne puisse donner des enfans à l'Afrique? Nous n'avons aucune retraite, si nous ne rassemblons & si nous ne déployons toutes nos forces: les Pyrénées forment un mur trop difficile à franchir, la mer de même nous oppose des obstacles; il vaut mieux mourir courageusement que comme de foibles victimes, & que de vous rendre à la discrétion de ces maudits Chrétiens: ah! chers amis, arrêtez-vous, reformez-vous, combattez, c'est votre unique ressource. Eh quoi donc! nos ennemis ont-ils plus d'ame, plus de mains, plus de force que nous? Tout en leur parlant ainsi, le jeune & brave Dardinel fond sur le Comte d'Ottonley, & lui donne la mort.

Le souvenir d'Almont, le discours & l'exem-

ple de leur jeune Souverain, eurent le pouvoir d'arrêter les troupes d'Alzerbe; ils jugèrent que le parti de combattre étoit préférable à celui de prendre une honteuse fuite; ils virent alors Dardinel attaquer le Comte de Burnick; cet Anglois passoit les rangs de toute la tête, & bientôt l'épée de Dardinel la lui faisant voler, elle fit disparoître cette différence. Aramon de Cornouailles éprouva le même sort; le frère de celui-ci le voyant tomber, voloit à son secours; mais la même épée le perça d'outre en outre: Boyez de Vergales reçut un coup pareil, & Dardinel le dégagea par ce coup de la promesse qu'il avoit faite à sa jeune épouse de retourner au bout de six mois auprès d'elle: le fils d'Almont voyant approcher Lurcain qui venoit de couper la gorge à Dorckin, de fendre la tête à Gardon, & qui, poursuivant Altée, avoit porté un coup mortel à ce jeune Sarrasin qu'il aimoit tendrement, prend une forte lance, invoque son Mahon, Divinité fausse & sourde à sa voix, & fait le vœu de consacrer les dépouilles opimes de Lurcain dans sa principale mosquée: il franchit l'espace qui le sépare de l'Ecossois, & lui porte un si furieux coup de lance, qu'il la lui passe au-travers du corps, & commande aussi-tôt à ses Ecuyers d'enlever les armes du brave & malheureux frère d'Ariodant.

Grand Dieu ! comment vous pourrois-je exprîmer la douleur & la rage de celui-ci, lorſqu'il voit tomber un frère auſſi cher ? Ah ! qu'il deſiroit en ce moment d'envoyer l'ame de ſon meurtrier aux enfers ; il veut courir ſur Dardinel, la foule des combattans de l'un & l'autre parti l'en ſépare ; le fils d'Almont qui voit ſon intention, veut la ſatisfaire ; mais le même obſtacle l'arrête, & l'un & l'autre font tomber également leur fureur ſur les Maures & ſur les Ecoſſois : le Deſtin fut même ſi contraire à leur deſir mutuel, qu'ils ne purent jamais en venir aux mains enſemble : ce Deſtin, dont l'homme n'évite que rarement les arrêts, conſervoit le fils d'Almont pour le faire tomber ſous les coups d'un Chevalier d'un plus haut renom encore : Renaud ſe tourne en ce moment ; il s'approche, il ſemble qu'une fatalité le conduiſe pour venger la mort de Lurcain.

Mais c'eſt aſſez parler des combats mémorables qui ſe donnent dans l'Occident, il eſt tems que je retourne à Griffon que j'ai laiſſé plein d'une juſte fureur, & qui, dans ce moment, faiſoit fuir plus que jamais une populace épouvantée.

Le Roi Noradin, ému par la violente rumeur, étoit accouru, conduiſant une troupe de plus de mille hommes bien armés : ce Prince voyant tout le

le peuple en fuite, vient en bonne ordre à la porte de la Ville, & la fait ouvrir.

Griffon, ayant chaſſé loin de lui cette populace importune, avoit profité de ce tems de repos pour ſe couvrir en entier de ces viles armes deux fois deshonorées ; & voyant un temple bien fortifié, muni d'un large foſſé qu'on ne pouvoit traverſer que ſur un pont étroit, il s'étoit emparé de la tête de ce pont qui le garantiſſoit d'être entouié ; c'eſt dans ce poſte qu'il ſe tint, qu'il attendit d'un air intrépide cette troupe armée qui s'avançoit avec des cris menaçans : dès qu'il vit le drapeau qu'elle ſuivoit s'approcher de ſon poſte, il fit une ſortie ſur l'eſplanade ; & tenant ſon épée à deux mains, il porta la mort & le déſordre dans les premiers rangs : il avoit ſon pont pour retraite ; il y tenoit bon, il tuoit ou enfonçoit les plus téméraires, & faiſoit alors de nouvelles ſorties ſur le reſte. A force de faire tomber ſous ſes coups cavalieis & fantaſſins, Griffon déjà bleſſé à l'épaule & à la cuiſſe droite, commençoit à perdre haleine, & voyoit le peuple armé ſe joindre à cette troupe, comme une mer orageuſe prête à l'entourer.

La vertu protectrice des gens d'honneur, vint à ſon ſecours ; elle toucha le cœur de Noradin : ce Prince voyant tant de gens de guerre abattus par un ſeul chevalier, & l'énormité de leurs

bleſſures les lui faiſant paroître faites de la main d'un nouvel Hector, il ſe repentit des efforts qu'il avoit fait eſſuyer à ce brave Paladin; il s'approche, il apperçoit avec ſurpriſe l'horrible rempart de morts que s'eſt fait ce héros, les eaux du foſſé toutes enſanglantées; il croit voir alors Horace même, défendant le pont du Tibre, contre toute l'armée des Toſcans; il croit qu'il eſt de ſon honneur de faire ceſſer ce combat inégal; il crie à ſes ſoldats de ſe retirer.

Noradin en ſigne de paix, s'avance & préſente ſa main déſarmée à Griffon : Je conviens de tous mes torts avec vous, lui dit-il; un manque de réflexion, & de mauvais conſeils, m'ont fait tomber dans la plus grande erreur; les apparences m'ont cruellement trompé, & je vois que c'eſt au plus brave des chevaliers que j'ai le malheur d'avoir fait un affront que je croyois faire tomber ſur le plus lâche; mais du moins ma faute eſt bien involontaire; puiſſe-t-elle être réparée par des honneurs ſupérieurs à l'injure! puiſſai-je ſacrifier à cette juſte réparation juſqu'aux cités, juſqu'aux Etats qui m'obéiſſent! demandez-m'en la moitié, je vous l'accorde. Mais, Seigneur, votre rare vertu me porte à vous demander votre amitié; je vous offre la mienne : que ce jour mémorable ſoit celui de notre union, & que votre main victorieuſe m'en aſſure un gage. A ces mots, il

descend de cheval, & marche vers Griffon, en lui présentant la main.

Le généreux Griffon, touché de sa franchise & de la cordialité de Noradin qui lui tend les bras, quitte son épée, sent éteindre son ressentiment, & court embrasser les genoux du Roi de Syrie : ce Prince voyant avec douleur que Griffon répand son sang par deux blessures, le fait étancher lui-même par ses Chirurgiens, le fait porter devant lui, & le loge dans son palais.

Le fils d'Olivier passa quelques jours à guérir de ses blessures, & sans pouvoir porter des armes; mais je l'abandonne un moment dans le palais de Noradin pour m'occuper d'Aquilant le noir son frère, & d'Astolphe que j'ai laissés dans la Palestine.

Depuis que Griffon les avoit quittés, ils l'avoient cherché vainement dans Solime & dans quelques autres lieux saints; ni l'un ni l'autre n'auroient pu deviner la raison de ce départ précipité, si le hasard ne les eût fait parler à ce Pélerin Grec, qui leur répéta ce qu'il avoit appris à Griffon, en leur disant qu'il étoit sûr qu'Origile avoit suivi le chemin de la Sicile avec le nouvel amant dont elle s'étoit vivement éprise.

Dès qu'Aquilant fut assuré par le Pélerin que Griffon étoit informé de cette nouvelle, il ne fut plus en peine de la cause du départ subit de son

frère, ne doutant point qu'il n'eût voulu ſuivre la légère Origile juſques dans Antioche pour l'enlever à ce nouvel amant & prendre une vengeance mémorable de ce raviſſeur.

Aquilant ne voulant pas abandonner ſon frère qui couroit ſeul pour accomplir ce deſſein, prit ſes armes pour le ſuivre, en priant Aſtolphe de différer ſon retour en France, & de l'attendre dans la cité ſainte, juſqu'à ce qu'il revînt d'Antioche : deſcendant auſſi-tôt juſqu'à Zaffa, la voie de la mer lui paroiſſant la plus prompte pour ſe rendre en Syrie, il s'embarqua ſur un vaiſſeau.

Le vent favorable du Sirocco le porta ſi légèrement, qu'il dépaſſa promptement l'Iſle de Sur, & qu'il découvrit bientôt Saffet, Béryte & Zybelet : laiſſant après l'Iſle de Chypre à ſa gauche, le Pilote dirigea la proue vers la Tortoſe de Syrie & le Golfe d'Ajazzo ; faiſant voile alors au Sud, le vaiſſeau prit port dans l'embouchure de l'Oronte : Aquilant faiſant auſſi-tôt jetter le pont, ſe mit promptement à la ſuite de ſon frère, en remontant toujours le long des bords de ce fleuve, & ſe rendit en peu de jours dans la cité d'Antioche.

S'informant alors plus particulièrement que jamais de Martan, il apprit qu'il étoit parti pour ſe trouver au célèbre tournois de Damas avec

Origile. Il ſentit redoubler ſon ardeur à tenir la même route, ne doutant point que ſon frère ne les eût ſuivis; mais en ſortant d'Antioche, Aquilant prit le chemin de Damas par terre, ne voulant pas ſe confier à la mer; marchant donc en toute diligence, il laiſſa derrière lui la riche Ville d'Alep, après avoir paſſé celles de Lariſſe & de Lydie.

L'Éternel voulant donner un exemple de ſa juſtice à punir les crimes, comme il en donne de ſa bonté en récompenſant les actions vertueuſes, ſembla conduire Aquilant pour rencontrer Martan aſſez près de Manuga. Le traître faiſoit porter devant lui dans le plus grand appareil, le prix qu'il avoit reçu du tournoi; Aquilant, dans le premier moment, trompé par la blancheur du cheval & des armes, crut jouir du bonheur de voir ſon frère & courut à lui les bras ouverts, & des cris de joie dans la bouche; mais il changea bientôt ſes geſtes & ſon ton, en reconnoiſſant qu'il ſe trompoit; il craignit alors que cet homme ne fût l'aſſaſſin de ce frère ſi cher: Arrêtes, lui cria-t-il, tu portes la phyſionomie d'un larron & d'un traître: dis-moi, d'où tu tiens ces belles armes, & qui peut t'avoir mis en droit de monter le cheval de mon frère: réponds moi promptement: mon frère eſt-il mort? eſt-il en vie?

quel malheur a pu lui faire perdre ſes armes & ſon cheval ?

A peine Origile eut-elle entendu ces mots, qu'elle voulut prendre la fuite ; mais Aquilant fut prompt à l'arrêter & la força d'être préſente à la réponſe de Martan. Le lâche effrayé par ces paroles menaçantes, pâlit, perdit la voix, & fut quelque tems ſans oſer répondre. Aquilant furieux, l'inſulte, le menace, & lui portant la pointe de ſon épée au viſage, il jure qu'il va lui trancher la tête, & même à celle qui le ſuit, s'il ne lui découvre pas l'exacte vérité. Martan cherche un moment quelque excuſe, & ce ſcélérat oſe dire au fils d'Olivier : Sachez, Seigneur, que cette demoiſelle eſt ma propre ſœur, & qu'elle eſt d'une naiſſance diſtinguée, quoiqu'elle ſe ſoit avilie par la vie ſcandaleuſe qu'elle a menée avec Griffon ; connoiſſant que je ne pouvois la retirer par la force, des mains d'un homme auſſi redoutable, j'ai formé le projet, je vous l'avoue, de me ſervir de ruſe & de fineſſe, pour l'arracher d'entre ſes bras.

Ma ſœur elle-même déſirant avoir à l'avenir une conduite plus honnête & plus décente, m'a promis de faire tout au monde pour ſe ſéparer de Griffon, nous prîmes donc le parti de nous éloigner de lui pendant la nuit, nous l'exécutâ-

mes, & pour le mettre hors d'état de nous poursuivre, nous lui enlevâmes ses armes & nous emmenâmes son cheval; c'est ainsi que nous l'avons quitté pour venir ici.

Cette excuse étoit d'autant plus adroite, qu'elle en étoit une au vol qu'il avoit fait du cheval & des armes du Paladin; mais malheureusement pour Martan, cette excuse renfermoit un mensonge avéré; il assuroit qu'Origile étoit sa sœur, & le Pélerin Grec avoit trop bien instruit Aquilant de l'intrigue secrète de ces deux ames perfides, pour qu'il pût se laisser tromper: Tu ments, scélérat, lui cria d'une voix terrible Aquilant; & dans le même instant il donne à Martan un coup de poing sur le visage, & lui casse deux dents; de-là saisissant ce lâche, il lui lie les mains derriere le dos avec une forte corde, & sans écouter les vaines excuses d'Origile, il la lie pareillement, & les entraîne à sa suite à Damas: Aquilant même étoit bien résolu de les traîner ainsi de Ville en Ville, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son frère, & qu'il les eût remis en son pouvoir: il obligea ceux qui les servoient à le suivre de même à Damas, où, dès qu'il fut arrivé, le nom de Griffon lui frappa l'oreille de toutes parts. Petits & Grands savoient déjà l'histoire de ce Chevalier, & comment son traitre de

compagnon avoit eu l'art & l'indignité de lui dérober l'honneur de ſa victoire.

Le Peuple s'étant raſſemblé près d'Aquilant, reconnut auſſi-tôt Martan : N'eſt-ce pas là ce poltron, ſe diſoient-ils, qui s'empare de la gloire des autres, pour couvrir ſon infamie & ſa lâcheté? N'eſt-ce donc pas auſſi cette femme ingrate dont l'artifice a trompé les plus loyal Chevalier, pour favoriſer le dernier des faquins? tous les deux ſe reſſemblent, & ſons faits l'un pour l'autre. Toutes les voix s'élevoient pour les maudire; les uns & les autres les vouoient à la corde, au feu; les plus modérés les condamnoient à la mort; la foule s'augmentoit ſans ceſſe autour d'eux, elle les précédoit & les ſuivoit de rue en rue, de place en place; & le bruit de cette aventure parvenant juſqu'à Noradin, il en ſentit la joie la plus vive. Sans attendre que ſes écuyers & ſes équipages fuſſent arrivés, le Roi de Damas va lui-même à pied au-devant d'Aquilant, l'aborde en lui faiſant mille prévenances honorables & pleines d'amitié; il l'invite à venir loger avec lui dans ſon palais, & de ſon conſentement, il fait enfermer les deux priſonniers au fond d'une tour.

Le Roi de Damas conduiſit lui-même Aquilant près du lit de ſon frère où ſes bleſſures les rete-

noient encore. Griffon rougit en le voyant, ne doutant pas qu'il ne fût informé de ſon aventure : Aquilant en fit quelques plaiſanteries, auxquelles ſon frère ſe prêta de très-bonne grace; mais bientôt il fut queſtion de la juſte punition que méritoient les ſcélérats qui l'avoient ſi cruellement trompé : Noradin, Aquilant vouloient également que cette punition fût très-rigoureuſe ; mais Griffon qui ne pouvoit oublier qu'il avoit aimé la perfide Origile, & ne pouvant modérer l'arrêt qu'elle méritoit, ſans modérer auſſi celui de Martan, intercéda pour eux, & demanda que du moins on ne les condamnât pas à la mort : Noradin y conſentit; mais il fit livrer Martan au bourreau pour être fuſtigé dans toutes les places & les carrefours de Damas, ce qui fut exécuté dès le lendemain : pour la coquine d'Origile, on la retint en priſon juſqu'à l'arrivée de la belle & vertueuſe Reine Lucine, pour que cette Reine portât à ſa volonté le jugement de ſes forfaits. Aquilant reſta bien fêté dans cette cour, juſqu'à ce que ſon frère fût en état de porter les armes.

Le Roi de Damas cependant reſtoit toujours inconſolable de l'erreur où ſon premier mouvement l'avoit fait tomber, & des efforts ſanglants que Griffon avoit eſſuyés : il rêvoit jour & nuit aux moyens de lui faire une réparation ſatisfaiſante : il crut ne pouvoir mieux faire que de

rendre la Ville de Damas & les Syriens témoins de la gloire de ce même Chevalier qu'ils avoient vu traiter avec tant d'opprobre, & voulant lui rendre les mêmes armes qu'il avoit déjà conquises, il fit publier un grand tournoi en l'honneur de Griffon.

Noradin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rendre ce tournoi solemnel, & d'une magnificence digne d'un Roi d'Asie. Le bruit s'en répandit dans toute la Syrie, & fut porté jusqu'à la Palestine. Astolphe en étant informé, fit part à Sansonnet, Viceroi du pays, du projet qu'il avoit fait de se rendre à ce tournoi; & l'un & l'autre se promirent bien qu'on n'y combattroit pas sans eux: l'Histoire ne parle de ce Sansonnet qu'avec les plus grands éloges; Roland l'avoit baptisé de sa main, & Charlemagne en avoit fait choix pour commander dans la Palestine. Astolphe & lui se mirent promptement en état de paroître à cette fête brillante: tout retentissoit dans l'Orient de la magnificence avec laquelle Noradin la faisoit préparer dans la belle Ville de Damas.

Tous les deux voyageoient à petites journées & de Ville en Ville, pour que leurs équipages arrivassent frais & en bon état, & qu'eux-mêmes ne se ressentissent point de la fatigue du chemin en arrivant à Damas: un jour ils rencontrèrent dans le carrefour que formoient deux grands che-

mins, un chevalier qu'à ſes vêtemens & à ſon air fier & martial, ils prirent pour un guerrier; c'étoit cependant une femme; mais elle n'en étoit pas moins courageuſe & redoutable dans les combats : cette jeune perſonne, dont l'innocence de cœur égaloit les ſentimens élevés, ſe nommoit Marphiſe : terrible, l'épée à la main, elle avoit dejà fait éprouver pluſieurs fois aux Paladins renommés Roland & Renaud quelle étoit la peſanteur de ſes coups ; elle marchoit nuit & jour armée, ſans tenir de route certaine, cherchant par-tout des chevaliers errans qui ſerviſſent à rendre encore ſa gloire plus brillante en cédant à ſes armes.

Marphiſe voyant arriver ces deux Chevaliers, qui par leur air & par leurs armes, lui parurent des adverſaires dignes d'elle ; & portée ſans ceſſe par le déſir de ſe ſignaler, mit ſon cheval en mouvement pour les aller défier ; mais les conſidérant avec plus d'attention, elle reconnut le Duc Aſtolphe ; elle ſe reſſouvint de toutes les marques de reſpect & d'amitié qu'elle avoit reçu de ce Paladin pendant le ſéjour qu'elle avoit fait au Cathay : elle l'appelle par ſon nom, en ôtant ſon gantelet & levant ſa viſière ; & quoiqu'elle fût très-altière de ſon naturel, elle lui tendit les bras & l'embraſſa comme ſon ancien ami. Aſtolphe de ſon côté, lui rendit les plus grands reſ-

pects, en lui marquant tout le plaisir qu'il avoit à la revoir : ils se demandèrent réciproquement quel étoit le but de leur voyage. Astolphe lui dit qu'il alloit à Damas, pour assister à un magnifique tournoi que le Roi de Syrie avoit fait publier : Marphise, toujours vive à saisir l'occasion d'acquérir de la gloire, lui dit sur le champ qu'elle vouloit les accompagner à cette fete.

Astolphe & Sansonnet, se trouvant très-honorés de l'avoir dans leur compagnie, partirent avec elle; & tous trois arrivèrent à Damas le jour qui précédoit celui du tournoi; ils se retirèrent dans une bonne auberge d'un bourg voisin de la cité, & jusqu'au moment où l'Aurore sort du lit de son vieil époux, ils se livrèrent aux douceurs du sommeil, plus tranquillement & beaucoup plus à leur aise que s'ils eussent été logés dans le palais de Noradin.

Dès que le Soleil du lendemain répandit ses rayons brillans & féconds sur la Syrie, la belle & fière Marphise & les deux Chevaliers se couvrirent de leurs armes, ils envoyèrent un Ecuyer pour savoir le tems où les lices seroient ouvertes; ils apprirent bientôt que déjà Noradin étoit sur son balcon, prét à voir briser des lances : ils partirent sur le champ pour la Cité, & suivirent la grande route qui conduisoit à la place : ils virent rangés en bon ordre des deux côtés de la

carrière, un grand nombre de Chevaliers qui n'attendoient plus que le ſignal pour courir les uns contre les autres : le prix qui devoit ſe donner indépendamment des riches armes qu'on avoit repriſes au lâche Martan, étoit un eſtoc court & tranchant, une maſſe d'armes richement damaſquinée, & le cheval le plus beau & le mieux harnaché que pût monter un Chevalier.

Noradin ne doutoit point que Griffon ne remportât l'honneur de ce ſecond tournois; c'eſt ce qui l'engageoit à joindre ce ſecond prix au premier : les belles armes qui devoient être celui de ſa première victoire, & que le ſcélérat de Martan avoit eu l'artifice de lui dérober étoient attachées en trophée ſur un poteau avec l'eſtoc & la maſſe d'armes; mais Noradin n'avoit pu prévoir l'oppoſition qu'il devoit trouver à ſon projet.

Marphiſe en entrant dans la place avec Aſtolphe & Sanſonnet, jetta ſes regards ſur ces armes, elles étoient trop chères à cette guerrière, elle les avoit trop long-tems portées, pour qu'elle pût héſiter à les reconnoître : c'étoit les mêmes qu'elle avoit été forcée de laiſſer ſur un grand chemin, pour pouvoir courir plus légèrement après ce larron de Brunel qui venoit de lui dérober ſon épée. Je crois n'avoir pas beſoin de m'étendre plus long-tems ſur cette hiſtoire, vous devez la connoître; je me contente donc de vous

dire que Marphiſe apperçut ſes armes : vous ſaurez encore que dès qu'elle les eut reconnues, rien dans le monde n'auroit pu la réſoudre à les laiſſer à quelqu'autre ; elle ne réfléchit pas même ſur la manière plus ou moins courtoiſe dont elle ſe ſerviroit pour les reprendre; elle s'approcha bruſquement du poteau, ſe ſaiſit de ces armes, elle porta même tant de vivacité dans cette action, qu'en les reprenant elle en laiſſa tomber pluſieurs pièces ſur l'arêne.

Le Roi de Damas, vivement offenſé d'un acte auſſi violent, fit un ſigne pour qu'il fût réprimé; le peuple ne ſe reſſouvenant déjà plus de ce qu'il avoit éprouvé quelques jours auparavant pour avoir attaqué témérairement le brave Griffon, courut ſur Marphiſe la lance ou l'épée à la main. Le jeune enfant qui dans la ſaiſon nouvelle, court & ſaute dans les prés émaillés de fleurs, la jeune fille bien parée qui ſe voit applaudie dans un bal, n'ont ni l'un ni l'autre un plaiſir auſſi vif que la redoutable Marphiſe en avoit, lorſqu'entourée par des lances & des épées menaçantes, elle entendoit un bruit confus, d'armes, de cris & de chevaux, & que répandant le ſang & faiſant voler la mort ſous le tranchant de ſon épée, elle ſe montroit ſupérieure à tout par ſa force & par ſon courage ; elle baiſſe la main à ſon cheval, & fond la lance en arrêt ſur le plus épais de cette

troupe ; tous ceux qu'elle frappe périssent sous ses coups : un mélange affreux de têtes & de membres épars tombent de tous côtés autour d'elle.

Quoique le brave Astolphe & le fort Sansonnet, croyant ne se présenter qu'à des joûtes, ne s'attendissent point à combattre, ils n'hésitèrent pas à seconder le bras & le courroux de leur compagne d'armes ; baissant la visière de leurs casques, ils fondirent aussi sur cette multitude qui leur laissa bientôt un large chemin en fuyant le fer de leurs lances & le tranchant de leurs épées : les Chevaliers rassemblés dans la place, furent très-étonnés de voir changer les amusemens guerriers d'un tournoi, dans le combat le plus violent : plusieurs même ignoroient encore ce qui pouvoit l'exciter, & l'injure que le Roi de Syrie avoit reçue : la plus grande partie resta tranquille dans ses rangs ; quelques uns cependant s'avancèrent pour seconder l'effort de la populace irritée, mais ils eurent lieu de s'en repentir ; quelques autres firent de vains efforts pour séparer les combattans, les plus sages retinrent la bride de leurs chevaux & restèrent simples spectateurs.

Griffon & Aquilant ne purent marquer la même indifférence ; ils voyoient Noradin les yeux allumés d'une juste colère ; ils sentirent qu'ils partageoient eux-mêmes son injure ; ils s'avancèrent

la lance en arrêt & coururent tous deux à la vengeance. Aſtolphe, de ſon côté, monté ſur le léger Rabican, avoit devancé ſes deux compagnons ; & les deux fils d'Olivier l'ayant chargé tour-à-tour, ils éprouvent tous deux la puiſſance attachée à la lance d'or que portoit le Paladin Anglois ; cette lance eut à peine touché les boucliers de Griffon & d'Aquilant que les deux Chevaliers furent enlevés des arçons & jettés à la renverſe ſur le ſable.

Sanſonnet, d'un autre côté, mettoit en déſordre tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage : le peuple s'enfuit bientôt de la place ; le Roi ſentit redoubler ſa fureur, lorſqu'il apperçut que Marphiſe ne trouvant plus rien qui s'opposât à ſon paſſage, emportoit impunément les armes qu'elle avoit enlevées : Aſtolphe & Sanſonnet la ſuivirent; ils trouvèrent la porte de la ville ſans défenſe. Aquilant & Griffon, honteux d'avoir été renverſés par une ſeule atteinte, tenoient la tête baiſſée, & n'oſoient même ſoutenir les yeux de Noradin : cependant remontant à cheval, ils ſuivirent leurs ennemis en diligence; le Roi de Syrie & ſes Barons déterminés à la mort, & n'étant occupés que de leur vengeance, ſuivirent les fils d'Olivier. Le peuple poltron & toujours imbécille les animoit de loin par ſes cris; les deux frères arrivèrent ſur

fur Marphife & fes compagnons, au moment que ceux-ci s'étant emparés du pont, faifoient volte-face pour en défendre le paffage.

Aftolphe, en les voyant s'avancer, reconnut alors ce qu'il n'avoit pas apperçu dans fon premier combat avec Griffon: il vit le même cheval, & les armes que portoit le brave Chevalier qu'il avoit vu combattre contre Horrile; Griffon le reconnut auffi, & le faluant auffi-tôt avec amitié, fon empreffement fut extrême de connoître fes compagnons & de favoir pourquoi l'un deux avoit enlevé les armes avec auffi peu de refpect pour le Roi de Damas. Aftolphe lui dit leurs noms: il ajouta qu'il n'avoit pas une parfaite connoiffance des raifons qui l'avoient déterminée pour enlever ces armes caufes du combat, mais que Sanfonnet & lui fe trouvant l'illuftre & brave Marphife pour compagne, ils s'étoient vus forcés d'embraffer fa querelle.

Pendant qu'Aftolphe & Griffon fe parloient, Aquilant accourut, & fon projet de vengeance fut bien anéanti, lorfqu'il reconnut l'aimable Prince d'Angleterre; les Chevaliers de Noradin arrivèrent bien furpris de voir ceux-ci fe parler d'un air d'amitié; les Syriens n'ofant trop avancer, s'arrétèrent attentifs à les écouter.

L'un d'eux ayant entendu que la célèbre Marphife étoit l'une des trois, & que c'étoit elle

par qui les armes avoient été enlevées, tourna bride promptement, & vint en avertir Noradin, l'aſſurant que s'il n'appaiſoit pas cette querelle, il couroit riſque de voir détruire ſa cour & ſa capitale, & que l'on arracheroit plutôt des mains de Tyſiphone & de la Mort même les armes que Marphiſe avoit enlevées.

Noradin entendant ce nom ſi célèbre & ſi craint dans l'Orient, que même dans l'abſence de cette Guerrière ceux qui l'avoient irritée ſentirent hériſſer leurs cheveux en y penſant, craignit de voir arriver ce que ſon Chevalier venoit de lui dire; calmant donc auſſi-tôt ſa colère, il ſe retira de quelques pas, ne s'occupant plus que des moyens d'appaiſer cette Guerrière: de l'autre part, Aſtolphe, Sanſonnet & les deux frères conjuroient la fière Marphiſe de calmer ſon courroux & de mettre fin à ces débats. La Guerrière y conſent; elle s'avance vers le Roi de Damas, le viſage encore irrité, lui diſant: Seigneur, de quel droit prétendez-vous diſpoſer de ces armes en faveur du vainqueur de votre tournoi? Elles ne ſont point à vous; elles m'appartiennent; ce ſont les mêmes que je fus un jour forcée de laiſſer ſur le chemin d'Arménie, pour pourſuivre un fripon qui m'avoit grièvement offenſée: ma deviſe peut vous en ſervir de preuve, & ſi vous la connoiſſez, voyez-la

gravée sur cette cuirasse, où cette couronne brisée en trois parties se trouve ciselée. Rien n'est plus vrai, lui répondit Noradin, qu'elles m'ont été remises depuis peu de tems par un Marchand d'Arménie; soyez sûre, Madame, que si vous me les aviez demandées, je me serois fait un honneur de vous les présenter moi-même; & j'ai trop de confiance dans l'amitié de Griffon pour douter qu'il ne se fût fait un plaisir de me les remettre pour vous; il n'est pas besoin de me parler de votre devise; un seul mot de votre bouche, Madame, a mille fois plus de force que de pareilles preuves; elles sont à vous, puisqu'elles devoient être le prix de la vertu la plus éclatante, & je pourrai facilement m'acquitter avec Griffon par les plus magnifiques dons. Griffon, qui n'étoit point jaloux de posséder ces armes, prit aussitôt la parole: Ah! Seigneur, votre amitié me récompense assez, & rien ne doit vous arrêter. La généreuse Marphise, touchée de la noblesse de ces discours, & de ce procédé, pressa Griffon d'accepter ces belles armes, & ne les reprit de sa main que sur le nouveau refus qu'il en fit.

Toute cette troupe illustre retourna dans la cité en bonne intelligence: le tournoi recommença, & Sansonnet en remporta le prix; Marphise, ses compagnons, ni les fils d'Olivier,

n'ayant pas voulu ſe préſenter pour le lui diſputer. Ils paſsèrent enſemble, en des fêtes continuelles, huit jours chez Noradin; mais le deſir de retourner en France, les preſſant vivement, ils prirent tous congé du Roi de Syrie; & Marphiſe les ſuivit, occupée du deſſein d'éprouver la force & la valeur des Paladins François.

Sanſonnet, ayant le même projet, commit en ſa place pour commander dans la Paleſtine un Chevalier dont il connoiſſoit la prudence & la valeur; & ces cinq Chevaliers, qui n'avoient que peu de pareils dans l'univers, s'étant réunis, en ſortant de la Cour du Roi de Syrie, marchèrent enſemble à Tripoli, d'où bientôt ils partirent embarqués ſur le même vaiſſeau: s'étant arrangés pour eux & leurs équipages avec un vieux Patron qui venoit de charger des marchandiſes pour l'Occident, ils partirent du port par le vent le plus favorable qui rempliſſoit leurs voiles, & qui leur annonçoit une heureuſe navigation.

Le premier port où le vaiſſeau toucha, fut un de ceux de l'Iſle conſacrée à la Mère des Amours; ce fut du côté de Famagouſte, lieu funeſte où l'air empoiſonné par l'exhalaiſon de pluſieurs marais fangeux, abrège la vie des Habitans, & quelquefois ſe trouve ſi corroſif, qu'il ronge

jufqu'au fer : on ne fait pourquoi l'on habite cette cité mal faine, tous les autres cantons de l'ifle de Chypre étant auffi fains qu'agréables ; mais un vent s'étant élevé des terres de la Grèce, il leur donna le moyen de tourner l'Ifle & de débarquer à Paphos. Ils defcendirent promptement fur cette terre où tout femble refpirer l'amour & le plaifir.

Le terrein s'élève en pente très-douce environ fix mille depuis les bords de la mer jufqu'à la montagne ; les myrthes, les orangers, les cèdres, les lauriers, & mille arbuftes odoriférans, s'élèvent fur une belle peloufe verte entremêlée de ferpolet, de buiffons, de rofiers fleuris, & dont l'herbe eft mêlée de thym, de fafran, de lys & des fleurs les plus variées & les plus parfumées ; l'air en eft embaumé & fe porte même à l'aide du zéphir jufques fur les mers voifines. Un ruiffeau fourni par une fontaine pure ferpente en cent rameaux fur ce terrein : il nourrit les plantes ; il en entretient la fraîcheur. On peut dire que ce charmant féjour eft bien celui de la Mère d'Amour & de la Volupté ; les plus rares beautés s'y trouvent raffemblées ; aucune habitante de ce pays charmant n'eft dépourvue de quelques traits agréables : les Grâces femblent fe plaire à parer la jeuneffe ; elles confervent encore dans les vieil-

lards le defir de plaire & la gaité; le cœur doucement ému par l'idée préfente du plaifir, efface les rides de la vieilleffe: tous brûlent encore de goûter le bonheur de jouir & d'aimer.

On leur répéta dans ce lieu la même hiftoire de l'Ogre & de Lucine qu'ils fçavoient déjà : cette Princeffe, leur dit-on, étoit préte à partir de Nicofie pour retourner à Damas.

Le vieux Patron ayant fini fes affaires dans l'Ifle de Chypre, & voyant que le vent étoit favorable, leva l'ancre, déploya toutes fes voiles, & dirigea fa proue vers l'Occident. Ce vent frais de Sud-Oueft, qui les avoit fait voguer paifiblement après le lever du foleil, devint violent vers le foir; & ce vent augmentant de plus en plus, fouleva les vagues de la mer. Bientôt un orage violent mit le ciel en feu; & fi le firmament fe fût déchiré, les éclats de tonnerre n'euffent pas été plus violens. Des nuées fombres étendirent un voile fi épais, qu'elles euffent rendu les étoiles & le foleil même invifibles : il fembloit alors que le même mugiffement qui retentiffoit en l'air s'élevoit auffi au fond des flots : les vents furieux paroiffent fe combattre; & la pluie & la gréle, fe mêlant à ces ouragans, forment la plus affreufe tempête qui puiffe menacer des navigateurs. La nuit

obſcure achève de mettre le comble à l'horreur de leur état: les vagues furieuſes ouvrent des abyſmes de toutes parts; les Matelots emploient tout leur art pour réſiſter; l'un, par des coups de ſifflet aigus, commande les différentes manœuvres, celui-ci prépare les ancres pour les jetter à propos, d'autres ſe paſſent des cables de la poupe à la proue: pluſieurs s'attachent à ſoutenir & affermir le grand mât ébranlé.

Les plus expérimentés ne quittent pas le gouvernail, pour préſenter l'avant du vaiſſeau, lorſque les plus hautes vagues ſont prêtes à battre ſes flancs. Ce tems affreux dure toute la nuit, en augmentant encore de fureur: le Pilote s'efforce de gagner la pleine mer où les vagues plus étendues ſont moins à craindre qu'à l'approche des terres; il oppoſe toujours ſa proue à leur impétuoſité. L'équipage travaille avec courage, eſpérant que la tempête s'appaiſera vers la pointe du jour, mais leur attente eſt vaine; elle ſemble augmenter même, lorſque les heures écoulées leur annoncent que le ſoleil doit être élevé, quoique les ténèbres de ce noir orage obſcurciſſent encore le ciel.

Alors le patron même, déſeſpéré de voir que tous ſes efforts ſont vains, abandonne le gouvernail; les matelots laiſſent tomber les manœuvres; & ne laiſſant déployée que leur voile la

plus baſſe, ils s'abandonnent aux vagues irritées, comme aux vents furieux qui les entraînent.

Tandis que la fortune tient ces cinq guerriers entre la vie & la mort, elle ne donne aucun relâche à ceux qui ſont ſur le continent. La France eſt le théâtre d'un carnage horrible. Les Sarraſins & les Anglois aux mains s'entr'égorgent. Renaud venoit de s'ouvrir un paſſage dans les bataillons des Infidelles qu'il avoit atterrés ſous ſes coups ; & j'ai déjà dit comment il portoit alors en avant l'impétueux Bayard pour attaquer Dardinel.

Renaud reconnut auſſi-tôt le fils d'Almont aux quatre quartiers d'argent & de gueules de ſon écu. C'étoit les mêmes armes que portoit le Comte d'Angers, depuis qu'il les avoit enlevées avec la vie au ſuperbe Almont. Il reconnut également le jeune & brave Dardinel à l'horrible quantité de morts dont il avoit jonché la terre autour de lui. Ah ! dit-il en lui-même, hâtons-nous d'arracher cette dangereuſe plante auparavant qu'elle ſoit dans toute ſa force.

De quelque côté que Renaud eût dirigé ſes pas, il étoit ſûr qu'on lui laiſſeroit un vaſte terrein libre : les Chrétiens reſpectoient ſon épée ; les Sarraſins la redoutoient : Renaud ſe voyant donc preſque ſeul vis-à-vis de Dardinel, lui cria : Jeune homme, crois que celui qui te donna

ce noble bouclier à porter, te fit un bien dangereux présent; je veux voir (si tu veux m'attendre) comment tu défendras ces quartiers rouges & blancs: si tu ne peux les garder contre moi, comment oserois-tu croire que tu pourrois les conserver contre Roland. Apprends, lui répondit Dardinel, que si je les porte, je sçais encore mieux les défendre, & couvrir d'une nouvelle gloire ces armes que j'ai reçues de mes pères. Quoique je sois jeune encore, n'espères pas m'imprimer la moindre terreur, & crois qu'on ne m'arrachera jamais ces armes qu'avec la vie : j'espère, au contraire, les conserver avec honneur, & je ne manquerai jamais à ce que je dois à la noblesse de ma race. En finissant ces mots, Dardinel court sur Renaud, & l'attaque l'épée haute.

Le froid mortel de la terreur remplit l'âme des Sarrasins, en voyant Renaud s'ébranler pour combattre leur Prince, avec la même furie qu'un fort lion attaque un jeune taureau : le premier coup qui fut porté partit de la main de Dardinel, & rejaillit sans effet sur le casque de Membrin. Renaud sourit, & lui dit, je veux te faire connoître si mes coups sont plus sûrs que les tiens. A ces mots, il porte Bayard en avant, & frappe l'infortuné Dardinel d'un coup de pointe au milieu de la poitrine: ce coup fut si violent

que la cruelle Flamberge lui traverſant le corps ſortit d'une palme de longueur derrière ſon dos; l'âme de Dardinel ſortit avec ſon ſang par cette large plaie, & ſon corps déjà froid & inanimé tomba ſur la pouſſière.

De même qu'une jeune & brillante fleur ſous le tranchant du coutre, ou le pavot flétri, languiſſent & laiſſent tomber leur tête; de même Dardinel, le viſage couvert de la pâleur de la mort, tombe, expire, & l'eſpoir de ſon illuſtre race périt avec lui.

Ainſi qu'un amas d'eaux, ſe raſſemblant ſoutenues par une forte digue que l'art a conſtruite, ſe répand au loin, ſi ce ſoutien vient à lui manquer; de même les Africains qui ne combattoient encore qu'étant animés par les diſcours & par l'exemple de Dardinel, s'enfuient de toutes parts, en le voyant tomber: Renaud mépriſoit trop les victoires faciles pour les pourſuivre; il n'eût combattu que des gens plus braves: Ariodant, dans le même tems, faiſoit un maſſacre affreux des Africains, avec Lionel & Zerbin; Charles, Olivier, Turpin, Guidon, Salomon & Ogier le Danois portoient de même la mort dans leurs rangs.

Les Maures s'attendoient à périr tous dans une journée ſi fatale pour les Mahométans: mais le ſage Roi Marſile ſçut apporter quelque ordre

dans cette défaite génerale. Il vit bien qu'il n'avoit d'autre parti prudent à prendre que celui de la retraite, & de raſſembler ce qui pouvoit reſter de troupes encore en ordre. Il en forma lui-même un gros bataillon, & ſe retira dans le camp qu'il avoit occupé : ce camp étant aſſez bien fortifié par des retranchemens épais, & défendu par un large foſſé, Stordilan & le Roi d'Andologie l'y ſuivirent, avec les Maures Portugais qui formoient encore un gros eſcadron. Il envoya ſur le champ vers Agramant, pour l'avertir que tout ce qu'il pouvoit faire de mieux pour ſauver le reſte de l'armée étoit de ſe retirer auſſi dans le même camp.

Agramant qui craignoit de tout perdre en ce jour & de ne plus revoir Biſerte, n'ayant jamais vu la fortune lui montrer un ſi cruel aſpect, ſut très-content que Marſile eût déjà mis une partie de l'armée en ſûreté. Il commença dès-lors à faire ſonner la retraite, & rangea par échelons ſes bannières encore ſuivies de quelques combattans. Mais la plus grande partie des autres troupes rompues & déjà diſperſées, ſe retira ſans tambour ni trompette, & par pelotons : pluſieurs même, emportés par la peur, furent ſe précipiter dans la Seine. Agramant & le Roi Sobrin s'efforcèrent en vain de les raſſurer & de les faire retirer en bon ordre ; mais ni

leurs prières ni leurs menaces ne purent y réuſſir; le tiers au plus de ces lâches troupes rentra dans le camp dans le plus grand déſordre, & ces Sarraſins étoient en grande partie couverts de bleſſures ou rendus des longues fatigues qu'ils avoient eſſuyées.

Les Sarraſins pourſuivis juſques dans leur camp, euſſent peut-être été forcés dès le même ſoir par Charlemagne que ſon courage animoit à pourſuivre ſa victoire; mais voyant tomber le jour, l'Empereur ne voulut point expoſer ſes troupes pendant la nuit à l'attaque de ce camp bien fortifié; peut-être auſſi l'Éternel trouvant les Infidèles aſſez punis, eut pitié du reſte de cette armée qui laiſſoit tous les environs de Paris abreuvés de ſon ſang, & dont plus de quatre-vingt mille combattans avoient perdu la vie, reſtans en proie aux loups & à tous les autres animaux carnaſſiers. Charles prit donc le parti de faire entourer leur camp & d'en faire le ſiége en règle. Les Sarraſins, de leur côté, employèrent la nuit à ſe fortifier, & l'une & l'autre armée attendirent le jour ſous les armes.

Pendant le cours de cette nuit, les Africains ayant encore tout à craindre, connurent l'étendue de leur perte; leurs pavillons retentirent de leurs plaintes & de leurs gémiſſemens: l'un regrettoit ſon frère, l'autre ſon ami, pluſieurs

ſouffroient de leurs bleſſures, & tous enſemble frémiſſoient du ſort qui les menaçoit encore.

Deux jeunes Maures entr'autres, tous deux d'une naiſſance peu diſtinguée, & nés dans la Ptolémaïde, donnèrent une marque d'amour & de fidélité bien rare dans les annales de l'univers; Cloridan & Médor, c'étoit leur nom; ces deux jeunes gens attachés à leur Prince Dardinel, étoient paſſés à ſa ſuite en France; Cloridan, Chaſſeur déterminé, joignoit la force à la légéreté; pour Médor, il étoit à peine ſorti de l'adoleſcence; ſes joues étoient encore blanches & fleuries; parmi tous les Sarraſins, aucun ne réuniſſoit tant de grace & de beauté; celle de ſa chevelure blonde étoit encore relevée par des yeux noirs & touchans; il paroiſſoit être en tout une créature céleſte, du chœur des Anges mêmes; tous les deux ſe trouvoient enſemble de garde ſur les remparts; vers le milieu de la nuit, ils regardoient le ciel en ſoupirant; Médor parloit à tous momens, & en fondant en larmes, de l'aimable Prince Dardinel; il ne pouvoit ſe conſoler que ſon corps reſtât expoſé dans la campagne, ſans avoir reçu les derniers honneurs; il ſe tourne vers ſon compagnon: O mon cher Cloridan, lui dit-il, non, je ne peux penſer ſans la plus mortelle douleur, que le corps de notre cher Prince

exposé ſur la terre ſoit la proie des loups & des corbeaux: hélas ! lorſque je me rappelle à quel point j'en étois aimé, non, quand je ſacrifierois ma vie en ſon honneur, je ne croirois pas encore m'être acquitté de tout ce que je lui dois : je veux, cher ami, chercher ſon corps ſur le champ de bataille, le trouver, lui donner la ſépulture, & j'eſpère être aſſez heureux pour traverſer ſans être apperçu l'armée de Charles où tout le monde eſt maintenant endormi; toi, Cloridan, tu pourras dire du moins que ſi je meurs ſans accomplir ce projet, la reconnoiſſance & l'attachement me l'avoient fait entreprendre.

Cloridan fut auſſi ſurpris que touché de trouver tant d'amour & de fidélité dans le jeune Médor; il l'aimoit bien tendrement, & fit longtems d'inutiles efforts pour le détourner d'un projet auſſi dangereux; mais il trouva Médor toujours ferme & toujours déterminé dans la volonté de mourir ou d'accomplir ſon généreux deſſein.

Cloridan ne pouvant l'en détourner, s'écria : Je veux donc te ſuivre, je veux t'aider dans cet acte ſi digne de louanges; une mort honorable me paroît préférable à la vie; & d'ailleurs, mon cher Médor, crois-tu que je pourrois vivre ſans toi ? Ne vaut-il pas mieux que je périſſe

par les armes, que de mourir de douleur de t'avoir perdu ?

Tous deux, ayant pris leur parti, attendirent que les nouvelles gardes les euſſent remplacés dans leurs poſtes ; & le moment d'après, ils pénétrèrent ſeuls dans le camp des Chrétiens où tout étoit tranquille, & dont les feux paroiſſoient éteints : on y craignoit peu les Sarraſins, & preſque tous les gens de guerre accablés par la fatigue ou par le vin, dormoient étendus au milieu des armes & des équipages ; Cloridan s'arrêtant alors : Non, Médor, dit-il, je ne ſortirai pas de ce camp ſans avoir du moins vengé la mort de mon Maître : ſois attentif, écoute, regarde ſi perſonne ne peut nous ſurprendre, & je vais avec mon épée me tracer un chemin au milieu de nos ennemis. Il éxécute ſur le champ ce qu'il vient de dire ; il entre dans la tente où dormoit Alphée arrivé depuis un an dans le camp de Charles, & qui prétendoit être en même tems grand Médecin & grand Aſtrologue. Mais ſa ſcience trompeuſe lui donnoit vainement l'eſpérance de mourir tranquillement dans le ſein de ſon épouſe après avoir vécu de longs jours, & ſon ſort fut de mourir enſeveli dans les bras du ſommeil.

Cloridan lui paſſa ſon épée au travers de la gorge : il en tua quatre autres après cet Aſtrologue ; mais le fidèle Turpin ne rapporte pas leurs

noms ; il n'a laiſſé que celui du cinquième, qui fut Palidon de Moncalier ; il dormoit alors entre deux chevaux. Coridan vint enſuite au malheureux Grillon, dont la tête repoſoit doucement ſur ſon oreiller ; c'eſt en vain qu'il avoit cru jouir d'un ſommeil tranquille, il rêvoit alors qu'il continuoit la même débauche qu'il avoit faite, ſans doute, pendant le ſoir, puiſqu'il rendit autant de vin que de ſang, lorſque le Sarraſin lui trancha la tête. Un Grec, un Allemand tombèrent après ſous les mêmes coups ; l'un ſe nommoit Andropon, l'autre Conrad ; tous deux avoient paſſé la plus grande partie de la nuit une taſſe & des dez à la main ; ils euſſent mieux fait de la paſſer ainſi toute entière ; mais ſi l'homme étoit prévenu de ſon ſort, quel pouvoir le deſtin auroit-il ſur lui ? Comme un lion amaigri par la faim & la ſoif, entré dans une étable, déchire, dévore & boit le ſang de ſes victimes, de même le cruel Sarraſin fait un maſſacre affreux des Chrétiens qu'il trouve endormis ; mais juſqu'alors le beau Médor n'avoit point encore enſanglanté ſon épée aux dépens d'une vile multitude endormie.

Cloridan étant parvenu juſqu'à la tente où le Duc d'Albert dormoit avec une jolie femme qu'il tenoit ſi ſerrée dans ſes bras que l'air même ne les ſéparoit plus, Médor leur coupa la tête du même coup. O l'heureuſe mort ! charmante deſtinée !

leurs

leurs âmes s'envolèrent unies comme leurs corps l'étoient par l'amour : il tua le moment d'après les deux fils du Comte de Flandres, Ardalique & Malinde ; Charles les avoit armés tous les deux de sa main, peu de jours auparavant, en les voyant revenir du milieu d'un gros de Sarrasins en déroute, tous couverts de sang & de poussière, & leur avoit promis des baronnies dans la Frise.

Les deux jeunes Maures auroient pu pénétrer jusqu'aux tentes de Charlemagne ; mais sachant que ses Paladins campés autour de lui veilloient tour-à-tour à sa garde, & jugeant qu'il étoit impossible qu'ils se fussent tous livrés au sommeil, ils n'osent pénétrer plus avant ; ils auroient pu de même se charger d'un riche butin, occupés seulement de leur dessein, ils traversèrent le camp, & Cloridan & son compagnon arrivèrent enfin dans ce champ baigné de sang, où les boucliers, les lances, les épées étoient éparses au milieu du pauvre, du riche, du Soldat & du Roi, qui couvroient, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, cette espèce d'étang de sang.

Cet horrible mélange de corps entassés auroit ôté toute espérance de reconnoître avant la pointe du jour celui qu'ils cherchoient, si la lune alors sortant d'entre quelques nuages, ne les eût éclairés par ses foibles rayons.

Médor éleva ſes yeux vers cet aſtre, en s'écriant : O ſainte Déeſſe, que nos pères ont adorée ſous trois formes différentes ; vous qui montrez votre puiſſance dans le ciel, ſur la terre & juſques dans les Enfers, vous qu'on voit auſſi plus belle & plus légère que les Nymphes, chaſſant dans les forêts, & ſuivant la trace des bêtes fugitives, & même des monſtres les plus furieux ; faites-moi voir, de grâce, la place qu'occupe le corps de mon cher maître, & faites que, pendant ma vie, je puiſſe ſuivre l'exemple que vous donnez de la bienfaiſance.

Soit par haſard, ſoit que la Lune fût émue par la prière de Médor, la nuée s'ouvre ; la Lune paroît auſſi brillante, auſſi belle que lorſqu'elle ſe jette toute nue dans les bras d'Endimion. Médor peut découvrir Paris, les deux camps, la plaine, & les montagnes voiſines, Montmartre paroiſſant à ſa gauche, & Montlhéry ſe découvrant dans le lointain à ſa droite : les rayons parurent même plus vifs ſur le lieu qui portoit le fils d'Almont ; & Médor, baigné de larmes, & le cœur déchiré, le reconnut aux quartiers blancs & vermeils de ſes armes ; ſes plaintes furent ſi douces, ſes gémiſſemens étouffés par ſes pleurs, furent ſi profonds, que les vents ſe ſeroient arrêtés pour les entendre.

Ce fut d'une voix baſſe qu'on entendoit à

peine, non qu'il craignît la mort qu'il desiroit alors, mais de peur qu'on ne mît obstacle, en l'entendant, à ce devoir sacré; ce fut tout bas qu'il appella son compagnon, pour qu'ils chargeassent tous deux Dardinel sur leurs épaules, & qu'ils partageassent ainsi un poids qui leur étoit si cher.

Tous deux marchant à grands pas, sous ce fardeau précieux, s'appercevoient que les étoiles commençoient à pâlir, & que l'ombre seroit bientôt chassée par l'aurore; lorsque Zerbin, à qui son extrême valeur n'a pas permis de se livrer au sommeil, revient de la poursuite des Maures prêts à se retirer entre des arbres voisins du camp. Il avoit à sa suite plusieurs Cavaliers, qui de loin apperçurent les deux compagnons; & comme ces Chevaliers se dispersoient de tous côtés, cherchant à faire quelque butin, Cloridan dit à Médor de jetter le corps de Dardinel, & de chercher son salut dans la fuite, lui disant qu'il seroit déraisonnable que deux hommes vivans s'obstinassent à périr pour sauver un corps mort.

Il jetta donc sa charge, en pensant que Médor en feroit autant; mais le jeune Médor aimoit trop son prince pour l'abandonner; il le porta lui seul sur son dos, pendant que l'autre s'éloignoit en diligence. Si Cloridan avoit pu croire que Médor

n'eût pas voulu l'imiter, il eût plutôt mille fois perdu la vie, que de fuir & de l'abandonner.

Les Cavaliers qui les avoient découverts s'étoient auſſi-tôt répandus dans la campagne, pour leur fermer toute retraite, les prendre ou leur donner la mort. Zerbin lui-même appercevant deux hommes qui paroiſſoient effrayés, ſe mit à leur pourſuite, ne doutant pas que ce ne fuſſent deux Sarraſins. Près du champ de bataille, on voyoit un petit bois très-touffu, où des routes étroites ſembloient n'avoir été tracées que par des bêtes fauves. Ce bois parut être un aſyle aux deux amis; ils tâchèrent de s'y tirer. Mais ce ne ſeront que ceux qui ſe plaiſent à mes chants, qui pourront ſavoir le reſte de cette aventure.

Fin du dix-huitième Chant.



CHANT XIX.

L'HOMME heureux connoît bien rarement ceux dont il poſsède le cœur ! Les vrais & les faux amis ſe montrent à lui ſous le méme aſpect, tant que la fortune le tient élevé ſur le haut de ſa roue. Mais tombe-t-il dans l'adverſité, les ſaux amis s'éloignent, & l'abandonnent à ſes malheurs ; & c'eſt alors qu'il voit les véritables s'attacher plus fortement à lui.

Ah ! que ſi l'intérieur des âmes pouvoit frapper nos regards auſſi facilement que la phyſionomie ! tel qui triomphe à la Cour tomberoit bientôt dans la diſgrâce la plus humiliante ; & tel qui s'y voit négligé, rebuté même, parviendroit peut-être à la plus haute faveur ! mais retournons au fidèle Médor, qui prouve qu'après la mort de ſon Prince, le même attachement règne toujours dans ſon âme.

Le malheureux jeune homme, accablé du poids de ſon maître, cherche l'endroit le plus épais du bois pour ſe cacher ; mais pliant ſous le fardeau, ſes pas ſont mal aſſurés ; il ne connoît ni le pays ni les ſentiers ; ſouvent il donne & s'enveloppe

dans un buiſſon d'épines. Cloridan, loin de lui, profitoit de la facilité qu'il avoit eue à ſe cacher. Celui-ci, ſe tenant à couvert, n'étoit déjà plus menacé d'être pourſuivi, lorſqu'il s'apperçut que Médor ne le ſuivoit plus. Ah! s'écria-t-il, en ſentant qu'il avoit abandonné ce qu'il avoit de plus cher au monde, comment, mon cher Médor, ai-je eu la négligence, comment me ſuis-je aſſez oublié moi-même, pour me retirer, ſans ſavoir où je t'abandonnois !

En diſant ces mots, il reprend le chemin tortueux du bois, & revient ſur ſes pas, (c'eſt à la mort, hélas ! qu'il alloit alors,) il entend auſſitôt près de lui, le bruit des chevaux, la voix menaçante des Chevaliers : il apperçoit enfin Médor, ſeul à pied, & le voit entouré de tous côtés. Zerbin crioit alors de le prendre : le malheureux Médor s'agite, ſe retourne de tous côtés, cherchant à s'en défendre. Il ſe cache tantôt derrière un chêne, un hêtre ou le tronc d'un ormeau, ſans ſe ſéparer jamais du corps de ſon Prince; il le poſe à la fin ſur l'herbe : mais ne pouvant le quitter, il marche errant autour de lui. De même qu'une ourſe que le Chaſſeur attaque ſur ſa tanière, ne peut abandonner ſes petits, & tourne autour d'eux en frémiſſant d'amour & de rage; la colère la porte à ſe ſervir de ſes dents &

de ſes ongles tranchants ; mais ſon amour pour ſes ourſons la retient craintive, ſans oſer les quitter, & ne pouvant les perdre de vue.

Cloridan, qui ne ſçait comment le ſecourir, eſt bien réſolu de perdre la vie avec ſon ami, mais il veut du moins que ſa mort ſoit vengée, Cloridan prend une flèche aigue, la poſe ſur ſon arc, ſe cache, perce la tête d'un Cavalier Ecoſſois, & le fait tomber de cheval. Les autres gens d'armes ſe retournent ; & cherchant d'où ce coup mortel a pu partir, l'un d'eux demandoit avec empreſſement à ſes camarades, s'ils avoient apperçu venir la flèche : pendant ce tems, il reçoit un ſecond trait dans la gorge, qui lui coupe la parole, & le prive de la clarté du jour.

Zerbin, indigné de la mort de ces deux hommes d'armes, entre en fureur, court ſur Médor, le ſaiſit par ſes beaux cheveux blonds, & l'entraîne à lui, diſant qu'il perdra la vie. Mais il jette ſes yeux ſur cette charmante créature : il ne peut voir tant de jeuneſſe & de beauté réunies enſemble, ſans être ému de pitié. Il retient ſon bras : le jeune homme le regarde d'un air ſuppliant : Ah ! Seigneur lui dit-il, je vous conjure, par le Dieu que vous ſervez, de n'être pas aſſez cruel, pour m'empêcher d'enſevelir le corps du Roi mon maître. Ne craignez pas que je vous demande d'autre grâce : la vie m'eſt importune, & je ne

desire que la mort, après avoir rempli le devoir sacré de lui donner la sépulture. Quant à moi, soyez, si vous le voulez, aussi cruel que Créon le Thébain; déchirez, dispersez mes membres, pour être la pâture des oiseaux de proie, pourvu que vous m'accordiez la grâce que je vous demande. Médor prononça ces mots d'un air si doux, qu'une montagne même en eût éte émue. Zerbin le fut jusqu'au fond de l'âme; & le jeune homme trouvoit grâce à ses yeux; mais dans ce moment même, un cruel Ecossois, sans crainte ni respect pour son Prince, frappe le beau sein de Médor d'un coup de lance. Zerbin, outré de cette brutalité, d'autant plus qu'il voit tomber le jeune homme pâle & mourant, s'en indigne au point d'en vouloir lui même tirer vengeance. Il court sur le brutal, qui le voyant en fureur, dérobe sa tête à ses coups par une prompte fuite. Cloridan, qui voit tomber Médor, ne se possède plus; & sortant d'un buisson tout à découvert, il jette son arc, & dans son désespoir, se précipite au milieu de ses ennemis, cherchant moins encore à venger Médor qu'à mêler son sang avec le sien, & à mourir près de lui. Bientôt en effet il est percé de coups, & ses derniers efforts le rapprochent assez de Médor, pour qu'il puisse tomber & mourir presque entre ses bras. Les Ecossois les abandonnent en cet état, pour

ſuivre leur Prince Zerbin que la colère emportoit à la pourſuite du Cavalier brutal qui l'avoit offenſé.

Cloridan reſte étendu mort ſur l'herbe, & Médor expirant, perdant ſon ſang par une large plaie, étoit à ſon dernier moment, s'il n'eût pas été promptement ſecouru. Une jeune perſonne arriva près du bleſſé dans ce fatal moment: elle portoit l'habit d'une ſimple bergère; mais ſon air étoit noble, ſon viſage d'une beauté céleſte; la douceur & la bonté régnoient dans ſa phyſionomie douce & charmante. Comme il y a déjà long-tems que je ne vous en ai parlé, peut-être auriez-vous peine à la reconnoître, ſi je ne vous diſois que c'étoit Angélique, cette belle & fière Princeſſe, fille du grand Khan du Cathay.

Depuis qu'elle avoit recouvré le précieux anneau que Brunel autrefois avoit ſu lui dérober, Angélique en connoiſſant tout le prix, ſe ſentoit fière de ſa puiſſance, dédaignoit l'univers, étoit au-deſſus de toute eſpèce de crainte: elle voyageoit ſeule, ne pouvant même penſer, ſans un ſecret dépit, qu'elle avoit été forcée de marcher quelquefois ſous la garde du Comte d'Angers & de Sacripant; mais ce qui l'affligeoit le plus, lorſqu'elle y penſoit, c'étoit la foibleſſe qu'elle avoit eue pendant quelque tems

d'aimer Renaud. Elle regardoit ce moment de paſſion comme humiliant pour elle, & ſon orgueil ne lui laiſſoit pas imaginer qu'aucun amant pût être digne d'elle. L'Amour ne put ſouffrir plus long-tems une auſſi folle arrogance, ſans la punir. Cet enfant malin ſe cacha dans un buiſſon, près de la place où Médor étoit étendu, baigné dans ſon ſang : il attend Angélique ; & sûr de ſes coups, il lui lance une de ſes plus fortes flèches.

Dès qu'Angélique vit ce jeune homme bleſſé qui paroiſſoit près de ſon dernier moment, & qui ſe plaignoit encore plus de voir le corps de ſon Roi ſur la terre que de ſon propre état, elle ſentit une douce pitié remplir toute ſon âme. Ce ſentiment, inconnu pour elle, lui parut ſe ſaiſir de ſon cœur & de tous ſes ſens à la fois. Elle ſe ſentit encore bien plus attendrie, lorſque le jeune homme lui raconta la cauſe de ſon état préſent. Angélique ſe rappella promptement la ſcience qu'elle avoit acquiſe dans l'Inde où l'étude de la vertu des ſimples, & l'art de guérir les bleſſures, entre dans l'éducation des Princeſſes mêmes ; ce qui mérite fort d'être approuvé.

Angélique ſe ſouvenant des ſecrets qu'elle avoit appris du Roi ſon père, prit le parti de commencer à ſe ſervir du ſuc de quelques plantes,



Ce remede fut assez efficace pour rendre quelques forces au blessé.

C. J.n Mouillier del. De Gendt sc.

pour arrêter ſon ſang, & les reſtes de ſa vie. Se ſouvenant qu'elle venoit de voir une de ces plantes ſalutaires, (ſoit le dictâme ou la panacée,) dans une prairie voiſine, elle courut la chercher. Son effet ſur une plaie eſt d'en arrêter le ſang, d'appaiſer la douleur, & même de rendre un peu de forces. Ayant rencontré dans ſon chemin, un Villageois à cheval, cherchant une géniſſe qui, depuis deux jours, manquoit à ſon troupeau, elle le pria de venir avec elle au ſecours du bleſſé qui, juſqu'à ce moment, teignoit encore la terre de ſon ſang.

Angélique deſcendit de ſon palefroi, & fit deſcendre auſſi le paſteur : elle exprima le ſuc de cette herbe entre deux cailloux, & ſa main blanche le répandit dans la plaie & ſur le beau ſein de Médor. Elle crut même ne pouvoir prendre trop de précautions; & depuis la plaie ouverte dans le ſein de Médor, juſqu'à ſes deux hanches, tout fut abreuvé du même ſuc par les mains délicates d'Angélique. Ce remède fut aſſez efficace pour rendre quelques forces au bleſſé; il eut celle de monter ſur le cheval du paſteur : mais il ne voulut point partir de ce lieu, ſans avoir auparavant couvert de terre & d'épais gazons le corps de ſon maître & de ſon ami. Se livrant alors à la pitié que la belle Angélique lui marquoit, elle le conduiſit dans

la cabane de cet honnête pasteur, & demeura près de lui ; elle n'imagina pas seulement de partir avant de le voir parfaitement guéri : cette tendre pitié semble s'augmenter de momens en momens, & même encore plus que lorsqu'elle l'a vu baigné dans son sang sur la terre : l'aimable Médor étoit si doux, la langueur de son état & la reconnoissance rendoient ses regards si touchans, sa beauté qu'elle voyoit renaître lui paroissoit si parfaite, que bientôt la belle Angélique sentit comme une petite lime sourde qui lui rongeoit le cœur ; cette lime peu-à-peu sembla devenir plus mordante, & bientôt elle excita le feu le plus vif dans ce même cœur.

Le pasteur étoit logé dans une assez belle métairie située sur le bord d'un bois entre deux montagnes ; il y vivoit heureux avec sa femme & ses enfans : la maison étoit neuve & d'une grande propreté ; c'est-là que chaque jour la plaie de Médor étoit pansée par les belles mains d'Angélique ; c'est-là qu'elle voyoit renaître de jour en jour tous ses charmes & sa santé ; mais c'est aussi dans ce même lieu que la plaie qu'elle guérissoit n'étoit plus aussi cruelle que celle qui blessoit déjà son cœur : l'enfant qui porte des aîles, quoiqu'en apparence il ne paroisse armé que de flèches légères, fait des blessures bien plus profondes que tous les fers de lances, &

le malin enfant avoit l'art de fixer ſouvent les regards d'Angélique ſur les beaux yeux de Médor, & ſur ſes cheveux que lui-même ſembloit étaler & agiter avec le vent de ſes aîles : déja la tendre Angélique ſe ſent tourmentée par un feu brûlant, mais elle ne veut pas même y réfléchir ; elle oublie les maux qu'elle ſouffre ; elle ne s'occupe que de celui qu'elle veut achever de guérir. Cependant la plaie de Médor ſe refermoit, tandis que celle du cœur d'Angélique augmentoit & devenoit inguériſſable ; les glaces de la crainte, les feux du deſir formoient en elle le contraſte qui reſſemble ſi fort aux agitations de la fièvre : tandis que le jeune Médor renaît, Angélique languit & ſe conſume ; elle ſent un feu qui la dévore ; elle eſt comme la neige d'une nuit tombée ſur un terrein ſtérile qui ſe fond aux premiers rayons du ſoleil.

Angélique, vaincue enfin par ſon amour pour le charmant Médor, ne peut plus réſiſter à ſes tranſports ; ſon état étoit bien cruel & bien embarraſſant : le jeune Maure, pénétré de reſpect pour ſa bienfaitrice, & connoiſſant toute la diſtance qui le ſépare d'elle, n'oſe parler que de ſa reconnoiſſance. Angélique n'eſpère plus d'être prévenue par quelque aveu plus tendre de ſa part ; elle a même la douleur de douter encore ſi le cœur du jeune Médor la paye de

quelque retour. Elle ne peut enfin réſiſter à ſes tourmens ſecrets : la timidité, la pudeur de ſon ſexe ne la retiennent plus ; ſa bouche exprime à celui qu'elle adore, ce que ſes regards lui diſent ſans ceſſe. Elle eſt forcée de lui déclarer elle-même tout ce qu'elle ſent pour lui.

O Comte Roland, ô Roi de Circaſſie, que vous ſert d'avoir tant de vertus & de renommée ! Quel prix recevez-vous de tout ce que vous méritez ? Avez-vous jamais reçu de cette ingrate & légère beauté quelque eſpèce de faveur qui puiſſe flatter votre amour ? A-t-elle eu ſeulement l'air d'être ſenſible à tout ce que vous avez ſouffert pour elle ? O malheureux Roi ! grand Agrican, ſi tu retournois à la vie, qu'il te feroit cruel de t'être vu toujours maltraité par celle dont le cœur eſt cependant ſi facile à ſe laiſſer toucher ? & toi, Ferragus, & mille autres qui, cent fois, avez expoſé votre honneur & votre vie pour cette belle Angélique, Dieux ! qu'il vous feroit amer de la voir ſe jetter la première dans les bras d'un autre amant !

La Princeſſe du Cathay, cette belle & fière Angélique ſacrifie donc à Médor cette fleur charmante du plus beau de tous les jardins, que nul autre amant n'a jamais pu ſeulement entrevoir : mais pour excuſer en partie ſa foibleſſe,

elle l'autorise par un nœud sacré : le flambeau de l'Hymen s'allume pour elle à celui de l'Amour. Elle prend la femme du pasteur pour lui servir de mère : le pasteur & ses enfans servent de témoins ; elle épouse Médor.

Leurs noces s'accomplirent donc sous cet humble toit : le pasteur les rendit solemnelles autant qu'il lui fut possible ; mais l'Amour & les Plaisirs surent les embellir. Médor amoureux, autant qu'il étoit aimable, ne pouvoit se séparer un seul moment d'Angélique ; elle eût compté de même comme perdus tous ceux qu'elle n'eût pas donnés à Médor. Leur bonheur leur paroissoit toujours nouveau : la languissante satiété fuyoit loin de ces amans animés sans cesse par de nouveaux desirs ; c'est ainsi qu'ils passèrent un mois entier dans la cabane du pasteur. Que ce tems fut doux pour ces amans ! qu'il fut bien employé ! si la belle Angélique s'assied à l'ombre, si pour prendre l'air elle sort de la cabane, Médor est à côté d'elle ; le jour voit leurs transports renaissans, après que la nuit les a couverts de ses aîles ; quelquefois ils errent sur des rivages fleuris ; ils cherchent quelquefois aussi la fraîcheur des prés ; le milieu du jour leur fait-il desirer quelque ombrage, des grottes nouvelles semblent s'ouvrir pour leur servir d'asyle : il n'en est aucune qui ne soit aussi commode, aussi délicieuse pour

eux que celle où Didon évita l'orage avec Énée ; il n'en eſt aucune qui ne ſoit témoin de leur amour & de leurs plaiſirs.

Dans les momens plus tranquilles de cette perpétuelle félicité, ils ne voyoient point un arbre s'élever en étendant ſon ombre ſur une fontaine qu'ils n'enfonçaſſent un poinçon, ou la pointe tranchante d'un couteau dans ſon écorce; il en uſoient de même ſur les roches les moins dures : ces arbres, ces rochers, les murs de la cabane gravés par leurs mains étoient couverts de leurs chiffres entrelacés, par-tout on voyoit les noms d'Angélique & de Médor, noués, entourés par des guirlandes de fleurs.

Angélique réfléchit enfin qu'ils avoient fait un aſſez long ſéjour en cette cabane ; un projet nouveau l'occupa. Quand on aime, pourroit-on en faire d'autres que pour l'objet aimé ? Elle s'arrêta donc à celui de retourner promptement dans l'Inde, pour y couronner Médor ; elle portoit depuis long-tems à ſon bras un riche braſſelet d'or enrichi des plus brillantes pierreries ; c'étoit un préſent qu'elle avoit reçu du Comte d'Angers : Morgane l'avoit donné jadis au Prince Ziliant, lorſqu'elle le tenoit au milieu de ſon lac enchanté, & lorſque la valeur de Roland délivra ce Prince & le rendit à ſon père Ménodant. Ziliant en avoit fait un don à ſon libérateur.

teur. Roland accepta ce prix de ſa victoire, bien plus parce qu'il étoit amant, que parce que ce braſſelet étoit d'un prix ineſtimable ; & lorſqu'il l'attachoit à ſon bras, il ne penſoit qu'au bonheur de le donner à la Reine de ſa vie, comme un nouveau gage de ſon amour.

L'ingrate Angélique avoit toujours porté depuis ce braſſelet, mais bien moins pour l'amour de Roland, que parce que rien ne pouvoit ſe comparer à ſa beauté : il falloit donc qu'elle l'eût conſervé même dans l'île des Pleurs ; mais en vérité je ſerois fort embarraſſé, ſi vous me demandiez comment elle avoit pu le cacher lorſqu'on l'expoſa toute nue au monſtre marin, & comment elle put le dérober aux yeux de ces Inſulaires avides & cruels.

Angélique n'ayant point alors de quoi bien récompenſer le bon Berger & ſon épouſe qui l'avoient ſervie avec tant de ſoins & de fidélité dans cette cabane ſi chère à ſon cœur, ôta ce beau braſſelet de ſon bras, & leur en fit don : elle les pria de le garder pour l'amour d'elle, & quittant ces bonnes gens & leur cabane avec regret, elle & ſon amant commencèrent à monter vers cette haute chaîne de montagnes élevées qui ſéparent la France de l'Eſpagne. Ils faiſoient le projet d'attendre, tant à Valence qu'à Barcelone, que quelque bon vaiſſeau dût faire voile pour

l'Orient. A leur defcente des Pyrénées, ils découvrirent la grande mer, & côtoyant le rivage à main gauche, ils avoient pris le chemin de Barcelone; mais avant d'arriver en cette Ville, ils apperçurent avec furprife un homme tout nud qui leur parut être fou, & qui fe rouloit alors comme une vile bête fur le fable.

Cet homme, d'un afpect hideux, étoit couvert de fang & de pouffière; fon vifage, fa poitrine, fon dos, étoient fouiliés par toutes fortes d'immondices; dès qu'il les apperçut, il vint fur eux avec la même fureur que montre un dogue méchant qui pourfuit un étranger: il vouloit fans fans doute les attaquer; mais il eft tems que je retourne à Marphife.

Je dois vous rappeller que cette guerrière, Griffon, Aquilant, Aftolphe & Sanfonnet expofés alors à la fureur de la plus horrible tempête, avoient la mort devant les yeux; la mer plus haute & plus menaçante que jamais, rendoit le péril plus preffant; l'orage duroit depuis trois jours, & ne paroiffoit pas prêt à fe calmer; les vents & les vagues avoient mis le château d'avant & le grand balcon de la poupe en pièces, les mâts étoient fracaffés jufqu'a la quille; le Pilote baiffant la tête fur fes genoux, avoit abandonné le gouvernail; il cherchoit vainement fur fa carte, à la lueur d'une petite lanterne, quelle

étoit la route que tenoit alors le vaiſſeau; un Matelot ſur la proue, un autre ſur la pouppe, conſultoient vainement les ſabliers à chaque demi-heure, pour juger quelle devoit être la rapidité de leur marche. Le Pilote les raſſemble, ils tirent leur carte; il écoute leur rapport; chacun fait ſon eſtimation; l'un d'eux croit qu'ils ſont à la hauteur de Limiſſo, les autres diſent qu'ils craignent d'être près des rochers aigus qui ſont ſi dangereux pour les vaiſſeaux près de Tripoli; les autres enfin craignent également ceux de Satalie dont ils croient approcher; c'eſt ainſi que chacun d'eux porte ſon jugement ſelon ſon opinion; mais ils ont tous la même idée du péril préſent, & leur frayeur eſt toujours la même. Ce troiſième jour, leur déſeſpoir augmente; les aſſauts du vent & d'une mer furieuſe achèvent de briſer les dehors & juſqu'au gouvernail; il n'eſt point de cœur d'acier qui n'eût alors frémi, puiſque l'intrépide Marphiſe avoua même après, qu'elle avoit enfin éprouvé la peur: il n'eſt alors aucun d'eux qui ne faſſe des vœux, pour les accomplir ſi le ciel leur ſauve la vie; l'un promet d'aller en pélerinage au mont Sinaï; l'autre d'aller à Saint Jacques en Galice, les autres à Rome, à Chypre, au ſaint Sépulcre, & en d'autres lieux célèbres par les miracles. Cependant, le vaiſſeau preſque fracaſſé continue à s'élever juſ-

ques aux cieux, comme à s'abimer dans le profond ſillon de deux vagues ; le Pilote, pour que le navire ſoit moins tourmenté par tant de ſecouſſes multipliées, achève de faire couper le mât d'artimon.

On jette à la mer, pour alléger le vaiſſeau, les coffres, les ballots, & juſqu'aux marchandiſes les plus précieuſes; déjà la poupe & la proue ſont vuides & dégagées, les chambres le ſont bientôt auſſi : l'avide mer engloutit ces riches préſens ; elle pénètre par des voies étroites ; on pompe ſes eaux pour les lui rendre ; on répare ſes ravages ; le bois, l'étoupe gaudronnée & poiſſée s'appliquent ſur les voies d'eau qui les précipitent dans le fond de cale.

L'équipage fut dans ce travail perpétuel pendant quatre jours, ſans repos & preſque ſans eſpérance, & la mer, en effet, eût ſurmonté tous ces efforts ſi ſa fureur eût eu plus de durée ; mais bientôt la lueur ſi déſirée du feu Saint-Elme fut l'heureux préſage d'un tems plus ſerein & plus calme ; ce feu parut ſur un reſte de corniche de la proue, nul mât, nulle antenne ne ſubſiſtant plus pour le recevoir & le fixer.

Tous les Navigateurs ayant vu luire cette flamme d'un ſi bon augure, ſe jettèrent à genoux ; les yeux humides, & d'une voix tremblante, ils demandèrent au Ciel une mer plus

tranquille & des vents moins furieux : leurs vœux furent exaucés ; l'Aquilon & le Miſtral s'appaisèrent, mais le vent de Sud-Oueſt, ce tyran des mers, ne perdit encore rien de ſa violence; il continua même d'être ſi furieux, & le torrent impétueux qu'il exhaloit de ſa noire bouche en formoit un ſi rapide ſur la mer agitée, qu'il emportoit le vaiſſeau plus rapidement que le faucon Pélegrin ne fend l'air de ſes ſortes aîles; le Pilote même eut peur que ſon navire ne fût pouſſé juſqu'au bout du monde, ou que ſes membres étant fatigués par la tempête, il ne vînt à s'entr'ouvrir & s'enfoncer dans les ondes ; l'habile & vieux Pilote ſut remédier encore à ce péril en attachant à de forts & longs cables des balots légers, mais d'un très-gros volume, qui flottant à l'arrière du vaiſſeau, rallentiſſoient ſa marche des deux tiers.

Cet expédient heureux, & la vive lumière d'un gros falot qui dirigeoit le Pilote à tenir toujours la haute mer ſans s'approcher des terres, ſauvèrent enfin ce vaiſſeau ſi prêt à périr; il entra bientôt dans le golfe paiſible de Lajazzo; une grande cité près du rivage, & les deux gros môles fortifiés qui défendoient le port, le découvrirent à tous les yeux; mais dès que le vieux Patron eut reconnu cette ville & la côte,

il devint plus pâle & plus effrayé qu'il ne l'avoit encore été, n'osant ni jetter l'ancre dans ce port dangereux, ni se remettre en mer dans le délabrement affreux où se trouvoit son vaisseau.

Il n'osoit donc s'arrêter ni déployer les voiles; ses mâts, ses antennes étoient brisés, ses voiles perdues ou déchirées, ses galeries & tous ses bordages étoient fracassés. Prendre port, c'étoit vouloir courir à la mort, ou se livrer à l'esclavage. Tous ceux que leur mauvais sort avoient portés dans cette rade ayant tous perdu la vie, ou subi la perpétuelle servitude, il restoit donc en suspens, craignant d'ailleurs que des vaisseaux armés ne vinssent attaquer le sien qui n'étoit pas plus en état de combattre que de naviguer. Il ne savoit quel parti prendre, lorsqu'Astolphe lui demanda quelle raison il avoit d'être indécis, & pourquoi l'ancre n'étoit pas déjà jettée.

Le Patron alors lui raconte que ce pays est occupé par des femmes cruelles dont les loix homicides portent que tout homme abordant en ce port, doit être mis à mort, ou dans l'esclavage: Le seul, ajouta-t-il, qui pourroit éviter la rigueur de cette loi, seroit celui qui pourroit vaincre dix Chevaliers en champ clos, & bien plus encore, qui pourroit dans une seule nuit,

enlever la fleur que dix jeunes & jolies demoiselles ont un intérêt si vif à défendre, ou quelquefois à se laisser arracher.

Quand bien même, continua le Patron, le courage & la force du Chevalier arrivant, auroit abattu ces dix adversaires, les femmes de ce pays se montreroient encore plus difficiles pour la seconde épreuve; & s'il n'en sortoit pas aussi glorieusement que de la première, il seroit mis à mort sans nulle pitié, & tous ceux qui l'accompagneroient seroient réduits à l'état de bouviers, & de métiers plus vils encore. Mais si le Chevalier se montroit également ferme & victorieux dans l'un & l'autre combat, alors non-seulement il obtiendroit la liberté de tous ses compagnons, mais il deviendroit l'époux des dix jeunes & nouvelles femmes dont il auroit si dignement éprouvé les agrémens & les charmes.

Astolphe ne put s'empêcher de rire, en apprenant cette étrange coutume. Marphise, Sansonnet arrivant alors avec les deux fils d'Olivier, le vieux patron leur répéta tout ce qu'Astolphe avoit entendu. Voilà, leur disoit-il, ce qui m'empêche d'aborder; car je crains encore moins d'être submergé par les flots, que de porter le joug de la servitude. Tous les matelots & les passagers furent de l'avis du vieux patron. Mais Marphise & ses compagnons étoient d'un

avis bien contraire : le rivage leur paroiſſoit être plus sûr que la mer ; ils craignoient moins cent mille épées que les flots irrités ; ils penſoient tous les cinq de même, & ne pouvoient rien craindre en deſcendant dans un pays où, du moins, ils auroient la liberté de ſe bien ſervir de leurs armes.

Les guerriers ſouhaitoient donc vivement d'aborder, ſur-tout le Duc Aſtolphe qui montroit plus de ſécurité que perſonne : il eſt vrai qu'il comptoit un peu ſur la vertu puiſſante de ſon cor. Les uns deſirant aborder, les autres s'oppoſant à ce deſſein, la conteſtation qui s'éleva fut terminée par les cinq braves Chevaliers qui forcèrent le patron à porter à terre malgré lui.

Leur navire ayant été découvert au moment qu'il s'étoit approché de cette ville cruelle, ils avoient apperçu qu'une forte galère bien armée venoit ſur ce vaiſſeau délabré où tant de conſeils différens ſe contrarioient. Cette galère, en les abordant, attacha la proue à ſa pouppe, & le tira bientôt des ondes irritées. La galère, en le remorquant, entra dans le port par la ſeule force de ſes rames, la fureur du vent ne lui permettant pas de porter des voiles. Les cinq guerriers armés, & comptant bien ſur leurs bonnes épées, ne ceſſoient de raſſurer le patron,

les gens effrayés, & de leur donner une bonne efpérance.

Ce port reffemble à une pleine lune; il a plus de quatre milles de tour; une feule ouverture lui fert d'entrée, & deux fortereffes inattaquables en défendent les deux môles. La ville fituée en plein midi, s'élève en amphithéâtre, & ne peut fentir l'atteinte d'aucun autre vent que de celui du Sud.

A peine les cinq Chevaliers furent-ils fortis du vaiffeau, qu'ils apperçurent fur le rivage plus de fix mille femmes portant des arcs & bien armées qui, pour leur ôter toute efpérance de leur échapper, s'étendirent de l'un & de l'autre côté jufqu'au rivage, & la grande chaîne qu'elles tenoient toujours préparée renferma leur navire dans le port.

L'une de ces femmes qui pouvoit égaler, par le nombre de fes années, celui de la Sybille de Cumes ou de la mère d'Hector, fit appeller le patron, & lui demanda tout fimplement, lequel, fes compagnons ou lui choifiroient ou de recevoir la mort ou le joug de l'efclavage; elle leur confirma qu'ils n'avoient point d'autre choix à faire. Cependant, lui dit-elle, s'il fe trouvoit parmi vous quelqu'homme affez brave, affez vigoureux, pour ofer combattre contre dix de nos Chevaliers & leur donner la mort,

& pour ſervir d'époux la nuit ſuivante à dix de nos jeunes vierges, nous le reconnoîtrions ſur le champ pour notre Souverain, & vous pourriez tous continuer votre route en liberté ; il ſeroit même à votre choix de reſter tous ou en partie, bien libres, fort à votre aiſe, ſous la condition ſeulement de vous trouver en état d'épouſer auſſi dix autres femmes. Mais ſi votre guerrier ſuccombe dans le combat, ſoit qu'il ſe comporte lâchement dans la ſeconde épreuve, nous ordonnons que vous périſſiez, ou que vous ſoyez eſclaves à jamais.

La vieille qui ne doutoit pas d'inſpirer la plus grande terreur à nos Paladins, fut très-ſurpriſe de les voir tous l'écouter avec aſſurance : pas un d'eux, inſpiré par ſon courage, ne doutoit qu'il ne ſortît vainqueur du premier combat ; un peu d'amour-propre peut-être leur donnoit la même eſpérance pour le ſecond. A l'égard de Marphiſe qui ſavoit n'avoir nulle prétention à la ſeconde victoire, elle eſpéra ſeulement que ſon courage & ſon épée pourroient y ſuppléer, & la tirer d'embarras.

Ce fut le patron qui porta la réponſe dont les Chevaliers étoient convenus enſemble : il dit à la vieille qu'elle pouvoit tout faire préparer, & qu'aucun des cinq guerriers ne craignoit les périls de la lice, ni les haſards de la ſeconde

épreuve. Auſſi-tôt on laiſſa deſcendre à terre les cinq Chevaliers bien armés, & tenant leurs chevaux par la bride.

Ils virent de tous côtés, en traverſant la ville, un grand nombre de femmes armées, & d'une mine fière & dédaigneuſe : aucun homme ne pouvoit porter dans cette ville des armes & même des éperons, que les dix qui devoient ſe tenir toujours prêts à combattre. Tous les autres ne devoient s'occuper qu'à coudre, à broder, à filer, & à devider la laine ou le lin : ils portoient de longs habits de femmes qui les faiſoient marcher d'une manière auſſi lente qu'efféminée. Quelques-uns de ces miſérables traînoient des chaînes, les autres labouroient la terre, ou gardoient les troupeaux ; en général, les hommes n'étoient qu'en petit nombre dans la ville, & dans la campagne on en eût à peine compté cent contre mille de ces guerrières.

Les quatre guerriers ne doutoient point que la forte & courageuſe Marphiſe ne ſortît victorieuſe du premier combat ; mais pour lui ſauver l'embarras & la honte du ſecond, ils voulurent tirer au ſort celui des quatre qui ſe préſenteroit. La fière Marphiſe ne le put ſouffrir, elle voulut que le ſort pût la choiſir comme les autres : & lorſqu'elle vit qu'il étoit tombé ſur elle, elle leur dit en riant, & pleine d'aſſurance : Soyez

sûrs que celle-ci garantira votre liberté. En leur parlant, elle leur montroit la forte épée qui pendoit à son baudrier. Croyez, ajouta-t-elle, qu'ainsi qu'Alexandre, mon bras & mon épée sauront trancher ce nœud gordien.

Je ne veux plus, ajouta-t-elle, qu'aucun étranger puisse se plaindre désormais d'être entré sur cette terre. Ce fut ainsi que Marphise leur parla. Tous les quatre connoissoient trop son humeur altière, pour s'opposer à son dessein : ainsi, soit qu'elle dût réussir ou succomber, ils remirent leur sort entre ses mains ; & Marphise, après avoir bien attaché ses armes, se présenta d'un air noble & fier vers la place du combat.

On trouvoit sur le sommet de la colline une large place entourée de fortes murailles, fermée par quatre grandes portes d'airain, & dont les murs intérieurs étoient couverts de gradins élevés. Cette place ne servoit que pour les combats, les joûtes, la course, la lutte & pour les jeux publics.

Dès qu'une multitude de femmes armées eût occupé les gradins, on fit entrer Marphise ; elle arriva sur un superbe cheval gris moucheté ; sa tête étoit petite, son regard plein de feu ; son allure étoit fière ; il badinoit avec grace avec son mords. Le Roi de Damas l'avoit choisi parmi les plus beaux de sa nombreuse écurie,

& l'avoit fait harnacher avec magnificence pour l'offrir à la guerrière.

Marphiſe entra dans cette vaſte carrière par la porte du Sud, vers le milieu du jour; & bientôt le ſon aigu des trompettes annonça l'arrivée des dix guerriers qu'elle avoit à combattre.

Celui qui les commandoit étoit d'une taille & d'un air ſi noble & ſi fier, qu'il paroiſſoit être plus redoutable que les neuf autres enſemble. Il étoit monté ſur un grand & beau cheval noir qui n'avoit qu'une petite étoile blanche au milieu du front, & quelques poils de même couleur à l'un de ſes pieds de derrière; ſes armes étoient auſſi noires que ſon cheval, & tout marquoit en lui le chagrin ſecret qu'il avoit dans l'âme.

Le ſignal du combat étant donné, neuf de ces guerriers fondirent la lance en arrêt contre Marphiſe; leur chef ſeul ne s'ébranla pas; il dédaigna de profiter d'un ſi grand avantage, & ne ſe préſenta pas à cette première joute: il aima mieux manquer aux loix du pays qu'à ſa généroſité naturelle, & ſe retirant à l'écart pour être témoin de ce premier combat, il ſembla vouloir juger comment une ſeule lance pouvoit s'éprouver contre neuf autres.

Le léger courſier de Marphiſe partit comme la foudre pour fondre ſur ſes ennemis. Elle mit

vainqueur; je croirois faire un acte peu courtois, si je profitois de cet avantage; vous devriez vous reposer ce soir, & demain matin nous commencerions notre combat. Non, non, lui répondit la fière Marphise, il ne me seroit pas honorable de ne me pas éprouver dès ce jour avec vous : d'ailleurs, dit-elle, ces sortes de jeux me sont si familiers, que je ne me lasse pas pour si peu de chose, & j'espère que vous en conviendrez dans quelques momens.

Cependant je vous sçais beaucoup de gré de cette offre généreuse; mais j'ai peu besoin de repos, & l'espace de jour qui nous reste ne pourroit être passé sans honte dans l'oisiveté. — Ah! que mes desirs secrets ne peuvent-ils être aussi facilement satisfaits que le sera le vôtre, répondit le Chevalier noir! mais vous trouverez peut-être ce jour encore plus court que vous ne le croyez.

A ces mots, il fait apporter deux lances, ou plutôt deux grosses antennes : il en donne le choix à Marphise, il prend l'autre; tous les deux se préparent à la course : le son perçant des trompettes en donne le signal, la vaste carrière de l'air, & jusqu'à la mer, tout retentit de ce son. Tous les deux s'élancent l'un contre l'autre : tous les spectateurs retiennent leur haleine, ouvrent la bouche, fixent leurs regards attentifs sur eux, sans

ſans oſer prévoir lequel des deux doit être le vainqueur. L'intention des deux combattans fut la même. Marphiſe eſpéra renverſer ſon ennemi du premier coup ; le Chevalier noir ſe propoſoit de lui donner la mort : les deux lances volèrent en éclats, ſe briſant dans leurs mains juſqu'à la poignée, & la rencontre des deux chevaux fut ſi violente, qu'il ſembla qu'une même faulx leur eût tranché les jambes d'un ſeul coup, tant ils tombèrent précipitamment ſur l'arène.

Les deux combattans furent également prompts à ſe dégager, & à ſe précipiter l'un ſur l'autre l'épée à la main. Marphiſe, qui n'avoit jamais porté de coup, ſans renverſer ſon adverſaire, fut très-étonnée d'avoir trouvé tant de réſiſtance, & de ſe voir à terre pour la première fois : le Chevalier noir fut également ſurpris d'éprouver le même événement : ils eurent à peine touché la terre, qu'ils ſe relevèrent, & renouvellèrent le plus violent combat. Le taillant, la pointe de leurs épées, volent dans leurs mains, ſe frappent en parant, étincellent ſur leurs armes, & les coups qu'ils portent font retentir l'air : ceux qui ſe frappent à faux excitent un ſiflement aigu. Les caſques, les cuiraſſes, les boucliers, heureuſement ſemblent être impénétrables : ſi le bras de la guerrière eſt peſant, celui du Chevalier noir ne l'eſt pas moins ; tout paroît égal entre eux ;

& jamais deux autres combattans ne purent montrer plus de force, d'adresse, & de valeur.

Les femmes attentives à tous les coups qu'ils se portoient, ne pouvoient imaginer comment ils pouvoient être toujours de la même force, & comment nul des deux combattans ne montroit encore aucun signe de lassitude : toutes convenoient qu'il ne pouvoit exister deux meilleurs Chevaliers entre les deux mers, puisque le seul travail d'un si rude combat étoit suffisant pour leur donner la mort.

Marphise disoit en elle-même : Il est heureux pour moi que celui-ci ne se soit pas joint à ses compagnons. Comment aurois-je pu ne pas succomber, s'il les eût secondés, puisqu'à peine je peux résister aux coups qu'il me porte ? La guerrière, malgré ces réflexions, n'en étoit pas moins ardente à l'attaquer, ni moins adroite à se défendre, Je dois bien grâce au sort, disoit le Chevalier noir de son côté, que ce Chevalier n'ait pas accepté l'offre de prendre du repos, puisqu'à peine à cette heure puis-je m'en défendre, quoiqu'en m'attaquant, il soit déjà fatigué par un premier combat; que seroit-ce donc, s'il eût eu toute sa vigueur? Je suis vraiment très-heureux qu'il n'ait pas accepté mon offre.

Le combat dura jusqu'à la nuit, sans qu'il parût qu'aucun des deux eût quelqu'avantage sur son

adverſaire : ni l'un ni l'autre ne voyant plus aſſez clair pour combattre, le Chevalier noir fut le premier à dire : Que pourrions-nous faire, puiſque la nuit nous ſurprend avec un avantage égal? il vaut mieux remettre la fin de notre combat au jour ſuivant. Ah ! que je regrette qu'une ſeule nuit nous ſépare de ce moment fatal; car je déteſte la loi cruelle de ces femmes, qui me force à tâcher de vous donner la mort. Le Ciel, qui connoît mon cœur, ſçait à quel point je plains votre ſort & celui de vos compagnons. Venez tous, de grâce, loger chez moi; votre vie par-tout ailleurs ne ſeroit pas en ſureté; un grand nombre de femmes affligées conſpirent déjà contre vous; car ſachant que chacun de ceux qui ſont tombés ſous vos coups, étoit l'époux de dix de ces méchantes & cruelles femmes : par conſéquent, quatre-vingt dix d'entr'elles pourſuivent leur vengeance contre vous : mais étant logé chez moi, vous ne courez aucun riſque d'être attaqués par elles.

Sire Chevalier, lui répondit Marphiſe, j'accepte de tout mon cœur une offre qui m'eſt agréable : car votre âme, votre candeur doivent être auſſi parfaites que le ſont votre force & votre haute valeur. Mais, au reſte, ne vous attendriſſez pas tant ſur la mort que vous croyez me donner, que vous ne penſiez à celle que vous pouvez recevoir de moi. Ceſſons ou continuons de combatre, ſoit au jour,

ſoit aux flambeaux, c'eſt à vous de choiſir; au moindre ſigne, vous me trouverez prompt à vous ſatisfaire, & toutes les fois que vous le voudrez.

Cette légère diſpute & le combat finirent en même tems, & tout fut remis à l'heure où le ſoleil ſemble ſortir du Gange. Rien ne fut donc décidé ſur la ſupériorité de ces deux guerriers; & les deux fils d'Olivier, Aſtolphe & Sanſonnet, les ayant joint, le Chevalier noir leur fit les mêmes offres que Marphiſe venoit d'accepter, & les conduiſit tous cinq dans le palais qu'il habitoit.

Les cinq chevaliers, pleins de confiance & d'admiration pour le Chevalier noir, furent conduits à la clarté d'un grand nombre de flambeaux de cire blanche, dans un très-beau palais diſtribué d'une manière agréable & commode; mais rien ne peut égaler la ſurpriſe que ſe causèrent mutuellement les deux combattans lorſqu'ils ôtèrent leur caſque. Celui couvert d'armes noires qui les recevoit chez lui, paroiſſoit avoir dix-huit ans, & Marphiſe ne pouvoit comprendre comment dans un âge ſi tendre, il venoit de lui faire éprouver une force auſſi prodigieuſe; l'autre fut bien plus frappé d'admiration encore, lorſque les longs & beaux cheveux de Marphiſe étant tombés ſur ſes épaules, il connut quelle eſpèce d'adverſaire il avoit combattu; l'un & l'autre s'admirent,

ſe demandent leur nom avec empreſſement : tous deux ne tardèrent pas à ſe l'apprendre ; mais j'attens à vous faire ſavoir celui du jeune Chevalier aux armes noires dans le chant ſuivant.

Fin du dix-neuvième Chant.



CHANT XX.

Le monde a retenti dans tous les tems des louanges que le beau ſexe a méritées. L'Antiquité l'a vu ſe couronner également la tête des lauriers de Mars & de ceux d'Apollon ; Arpalice & Camille ſe rendirent célèbres à jamais par leurs exploits : Sapho, Corine le ſont toujours par leurs écrits immortels. Ce ſexe enchanteur s'eſt élevé de même à la perfection de tous les arts dont il s'eſt occupé. L'hiſtoire apprend à quel point on l'a vu ſupérieur dans tous les genres : ſi ſa grande réputation paroît être diminuée ; non, cela ne peut durer, & l'on doit en accuſer ou ſa modeſtie qui l'empêche ſouvent de recueillir des honneurs mérités, ou cette lâche & baſſe envie, qui ſecondée par l'ignorance, obſcurcit & déchire tout ce qui l'humilie par la lumière & par le génie. Qu'il me ſeroit facile de citer aujourd'hui pluſieurs de ces femmes charmantes & d'un eſprit tranſcendant qui devroient exercer la lyre ou la plume de nos meilleurs Ecrivains à célébrer leurs louanges & leurs ouvrages !

Critiques odieux ! apprenez que lorſque vous oſez attaquer ce ſexe charmant, dont ſouvent la

ſupériorité vous afflige ; apprenez dis-je, que le mépris & l'oubli vous enſeveliſſent à jamais avec vos vils écrits ; ſachez qu'auſſi brillante que le plus beau jour, leur réputation s'étendra dans la poſtérité comme celle de Marphiſe.

Puiſque nous continuons à parler de cette guerrière, nous dirons donc qu'elle ne refuſa point de ſe faire connoître au Chevalier, dont la valeur & la courtoiſie avoient mérité de lui plaire. Je ſuis Marphiſe, lui dit-elle, ce ſeul nom en effet devoit ſuffire au Chevalier ; la célébrité de ce nom étoit repandue dans tout l'univers : le Chevalier crut devoir s'annoncer par quelques notions préliminaires. Je crois, leur dit-il, que vous connoiſſez tous l'illuſtre maiſon dont je ſuis ; la France, l'Eſpagne & les nations voiſines, l'Inde, l'Ethiopie, & juſqu'aux habitans des Palus-Méotides, connoiſſent la Maiſon de Clermont ; le Comte d'Angers, vainqueur du grand Almont, Renaud, qui fit tomber ſous ſes coups Clariſe & le Roi Mambrin, ſont nés tous les deux dans ſon ſein. Ce fut près du lieu ſauvage où le Danube précipite ſes eaux par huit ou dix embouchures dans l'Euxin, que le Duc Aimon, amoureux autant qu'il fut aimé, me laiſſa dans le ſein de ma mère, & c'eſt depuis un an que m'arrachant aux larmes de cette mère affligée, je ſuis parti

pour venir en France, & pour connoître ceux auxquels je tiens par le ſang.

J'eus le malheur de ne pouvoir finir ce voyage: une tempête affreuſe me jetta ſur ce rivage, & depuis dix mois, je compte les jours & les nuits, & juſqu'aux heures que je paſſe en ce triſte ſéjour: mon nom eſt Guidon le Sauvage, nom encore trop peu connu; c'eſt ici que je fus forcé de tuer Argilon de Mélibée, & les neuf autres guerriers que je combattis avec lui: c'eſt ici, continua le modeſte & brave Guidon en rougiſſant un peu, que ma victoire fut ſuivie, la nuit d'après, de celle que je devois remporter ſur dix jeunes beautés; cette double palme m'acquit le droit de me choiſir les dix femmes qui me feroient les plus agréables, & me donna l'empire ſur toutes les autres de ce pays; je dois le conſerver, juſqu'à ce qu'un nouveau Chevalier vienne me l'arracher avec la vie.

Les Paladins demandèrent à Guidon, pourquoi l'on voyoit ſi peu d'hommes dans cette ville; & ſi, renverſant la coutume des autres pays, les femmes s'en faiſoient obéir: L'on m'en a dit pluſieurs fois les raiſons, leur répondit Guidon, depuis que je ſuis en ce pays-ci, & je vous en rendrai compte, ſi ce récit peut vous être agréable.

Vous ſavez que les Grecs, revenant chez eux

après le ſiége de Troie, avoient été vingt ans hors de leur pays. Ce ſiége avoit duré dix ans, la colère des Dieux les avoient tenus à leur retour dix autres années, errans de rivages en rivages; ils trouvèrent, en arrivant chez eux, que preſque toutes leurs femmes s'étoient procuré des reſſources contre la triſteſſe d'une ſi longue abſence, & que de jeunes gens beaux & bien faits, les avoient garanties du froid & de l'ennui qu'éprouvent & que doivent craindre de jeunes femmes pendant une nuit longue & ſolitaire : les Grecs en conſéquence, trouvèrent leurs maiſons peuplées de fort jolis enfans. Mais quoiqu'ils pardonnaſſent tous à leurs femmes, convenant bien qu'un ſi long veuvage étoit impoſſible à ſoutenir, ils ſe prirent d'humeur contre ces pauvres enfans, dont l'éducation & la nourriture leur parut être une dépenſe encore plus que ſuperflue : quelques-uns de ces enfans furent expoſés ou vendus; d'autres, plus heureux, furent élevés en ſecret par leurs mères. Les plus frilleuſes, les plus habiles de ce grand nombre de mères, eurent la conſolation de voir leurs enfans grands garçons, & en état de prendre un parti : les uns prirent celui des armes, les autres de l'étude ou des arts : pluſieurs allèrent chercher fortune dans les Cours; les plus ſenſés s'occupèrent de labourage, ou de la vie paſtorale. Ce grand

nombre d'enfans, étrangers au chef de famille, se distribua donc dans toutes les classes différentes de la société générale.

On croira sans peine qu'un des plus âgés de ces enfans étoit celui de la cruelle Clytemnestre : il avoit dix-huit ans; il étoit bien fait & beau, droit & blanc comme les lys, vermeil comme la rose sur les épines. Celui-ci prenant un parti peu vertueux, mais plein d'audace, s'embarque sur un vaisseau bien armé, suivi de cent de ces autres jeunes Grecs les plus braves & les plus vigoureux, & fit le métier de Corsaire. Dans ce tems là, les Crétois ayant chassé de leur Isle le cruel Idoménée, rassembloient des forces pour assurer leur nouvel état. Ils offrirent une forte solde à Phalante (c'étoit le nom du fils de la Reine d'Argos) & à ses compagnons, qui l'acceptèrent, & que les Crétois commirent à la garde de la ville de Dicthyne.

Parmi les cent Villes qu'on trouvoit dans la grande & belle Isle de Crète, Dicthyne étoit la plus riche & la plus agréable; les habitans magnifiques, & passant leur vie dans les jeux & les plaisirs, étoient dans l'usage de faire accueil aux étrangers : leurs femmes, belles, agréables, & portées à n'avoir pour maître que l'amour, reçurent encore mieux ceux qui lui devoient la naissance. En peu de jours, cette jeune garnison fut

très-bien établie ; rien n'étoit en effet plus agréable & plus beau que cette troupe de cent jeunes Grecs que Phalante avoit choisis pour ses compagnons. Bientôt ils firent tourner la tête, ils firent battre le cœur de toutes les jolies Crétoises : ces jeunes Grecs se sentoient trop de leur origine, pour n'être pas les plus vifs de tous les amans : le jour ils paroissoient braves, & bien galans la nuit : leurs transports approchoient de ceux du jeune Hercule. Les Crétoises dévinrent éperdues pour Phalante & ses compagnons : les adorer leur parut être le premier, le seul même de tous les biens.

La paix étant faite, & les Crétois n'ayant plus besoin de troupes étrangères, Phalante & ses compagnons, sans solde & sans service, prirent le parti de se rembarquer. Les Crétoises, désespérées de ce départ si précipité, versèrent plus de larmes, sentirent dans leur âme un deuil plus douloureux encore que ne l'eût été celui d'un père : avec quels transports, quels gémissemens ne conjurèrent-elles pas leurs amans de ne les point abandonner ? Mais les trouvant inexorables & décidés à partir, elle se déterminèrent à fuir loin de leurs foyers pour les suivre : elles abandonnèrent pour eux pères, mères, frères, & jusqu'à leurs propres enfans : elle emportèrent tout ce qu'elles purent prendre de plus précieux ;

& leur complot & leur départ furent ſi ſécrets, qu'elles étoient déjà loin du port avec leurs amans, ſans que les Crétois en fuſſent informés.

Le vent fut ſi favorable à Phalante, ſes pilotes en profitèrent ſi bien, que toute la troupe fut éloignée de pluſieurs milles, lorſque les Crétois eurent à s'affliger de leur perte. Phalante & les ſiens, faiſant toujours force de voiles, arrivèrent ſur ces bords, le dernier jour de leur longue navigation. C'eſt ici qu'il goutèrent des plaiſirs ſans crainte & ſans partage. Cette terre étoit inhabitée alors, rien n'y troubla leurs amours & leur ſécurité.

Ils paſsèrent ainſi dix jours enſemble. Les premiers de ces dix jours parurent délicieux aux jeunes Grecs; les derniers leur parurent bien longs: l'abondance & la trop grande facilité nuiſent ſouvent aux deſirs. Les vives Crétoiſes étoient exigeantes; elles aimoient à cauſer nuit & jour avec leurs amans; ceux-ci n'ayant peut-être plus rien à leur dire, prirent le cruel parti de ſe débaraſſer d'elles; ils prétendoient que le plus lourd & le plus important des fardeaux eſt une femme qui ne nous plaît plus.

Ils ſe ſouvenoient de leur premier métier de Corſaires; ils étoient avides d'amaſſer de nouvelles richeſſes; ils craignoient même de prodiguer ce

qui leur reſtoit. Ces dix jours ſans doute leur avoient appris qu'un ſi grand nombre de femmes étoit d'une trop grande dépenſe pour eux, & qu'ils avoient bien moins beſoin d'elles alors que de ſe munir de nouvelles armes. Les ingrats, les traîtres, les lâches, abandonnèrent ces pauvres Crétoiſes, emportèrent toutes leurs richeſſes; & s'abandonnant aux haſards de la mer, ils allèrent aborder ſur les rivages de la Pouille, où prenant le parti de s'établir, ils fondèrent la Ville de Tarente.

Les malheureuſes Crétoiſes ſe voyant ſi lâchement trahies par ceux qu'elles croyoient s'être à jamais attachés, reſtèrent froides, immobiles comme des ſtatues, ſur le bord de la mer; à la fin, connoiſſant que les larmes & les regrets ne leur rendoient pas ce qu'elles avoient perdu, leur poſition préſente leur inſpira le courage de ſaiſir tous les moyens de la rendre meilleure.

Elle conſultèrent enſemble ſur le parti qu'elles avoient à prendre; les unes proposèrent de retourner en Crète & de ſe ſoumettre à la ſévérité de leurs maris irrités, plutôt que de périr de faim & de misère, abandonnées dans un déſert; les autres, effrayées de ce projet, dirent qu'elles lui préféreroient de ſe précipiter dans la mer, & qu'il valoit encore mieux aller courir le monde comme pauvres, comme eſclaves, (les plus jolies dirent

auſſi comme courtiſannes,) que d'aller s'offrir d'elles-mêmes aux punitions qu'elles convenoient d'avoir bien méritées.

Ces pauvres malheureuſes agitoient ainſi diverſement entre elles le parti qu'elles prendroient, lorſque la belle & jeune Oronthée, qui deſcendoit du Roi Minos, prit la parole. Cette Oronthée n'avoit eu qu'une ſeule foibleſſe; Phalante étoit le premier & le ſeul amant qui l'eût touchée, elle avoit abandonné pour lui ſon père, après s'être laiſſé ravir une fragile & charmante fleur. Oronthée, après avoir écouté tous les avis de ſes compagnes, s'éleva contre leur foibleſſe avec un cœur magnanime & noblement irrité. Pourquoi, leur dit-elle, quitterions-nous ce pays ſi fertile, où l'air eſt ſalubre, où de claires fontaines entretiennent la fraicheur & la fécondité? nous avons près de nous de belles forêts qui couronnent de riches plaines; nous avons des ports, des anſes, où des vaiſſeaux peuvent aborder en ſureté : le commerce avec les étrangers peut nous fournir tous nos beſoins, & nous apporter ce que l'Afrique & l'Egypte ont de plus précieux.

Arrêtons-nous; fixons-nous ici : vengeons-nous ſans ceſſe d'un ſexe qui nous a lâchement trompé. Que tout vaiſſeau porté par les vents ſur ce rivage ſoit pillé, ſaccagé par nos mains; baignons-nous dans le ſang de ſes matelots & de ſes paſſa-

gers, qu'aucun d'eux n'échappe à notre vengeance. Le discours altier d'Oronthée prévalut; les Crétoises s'y rendirent : il devint une loi pour elle, & cette cruelle loi fut exécutée.

Depuis ce tems, dès que le Ciel nébuleux annonçoit une tempête, guidées par Oronthée, à laquelle elles avoient remis un pouvoir souverain, elles couroient sur le bord de la mer, pilloient, brûloient les malheureux vaisseaux forcés par les vents à relâcher sur cette rive, & nul de ceux qui les montoient n'échappoient à la mort : c'est ainsi que ces femmes, justement irritées contre les hommes, passèrent quelques années; mais à la fin, elles connurent que leur état nouveau seroit bientôt détruit, s'il ne se renouvelloit point par leur fécondité : modérant donc un peu la rigueur de cette loi destructive, elles choisirent, pendant l'espace de quatre ans, parmi tous les prisonniers qu'elles firent, les dix jeunes gens les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui leur parurent les plus propres à remplir leur nouveau dessein : comme elles étoient au nombre de cent : elles établirent que chacun de ces dix jeunes hommes auroit dix femmes : ces Crétoises, très-despotiques, exigèrent de plus de ces dix nouveaux maris qu'aucune de leurs femmes n'auroit à se plaindre d'une nuit inutile : cette terrible loi leur étoit imposée sous peine de la vie, &

le plus grand nombre des maris, nouvellement élus, payèrent de leur tête les infractions à cette loi; elles en essayèrent beaucoup sans doute, & firent jurer à ceux qui furent conservés qu'ils combattroient aussi pour elles, & qu'ils passeroient au fil de l'épée tous les hommes que leur mauvais sort feroit aborder sur ces bords.

Un autre embarras força bientôt les Crétoises à faire encore une autre loi. Les grossesses & les enfans se multiplièrent au point qu'elles commencèrent à craindre que ceux d'un sexe différent du leur ne devinssent grands garçons & ne se rendissent leurs maîtres : elles aimoient trop à commander pour ne pas prendre la meilleure précaution & se mettre hors de crainte de voir ces enfans se révolter contre elles; ces Crétoises établirent donc l'horrible loi qu'une femme ne pourroit élever qu'un seul enfant mâle & seroit obligée d'étouffer tous les autres, ou de les envoyer vendre au loin; ceux qu'elles chargeoient d'aller porter ces enfans avoient ordre de les troquer, autant qu'il leur seroit possible, contre des petites filles, ou de rapporter le prix qu'ils en auroient reçus; c'est tout ce qu'elles crurent pouvoir faire en faveur de leurs enfans mâles, n'ayant pour but que d'entretenir leur société, sans crainte de n'être pas toujours les plus forts. Quand aux prisonniers qu'elles faisoient, elle continuèrent à s'en défaire,

mais

mais ce ne fut plus de tous à la fois, & ce ſacrifice commença de ſe faire avec plus d'ordre & plus d'apparat.

Lorſqu'elles prenoient dix, vingt, ou un plus grand nombre d'hommes à la fois, elles les mettoient en priſon, & chaque jour l'un d'eux étoit ſacrifié dans un Temple qu'Oronthée avoit élevé pour le conſacrer à la vengeance; un d'entr'eux, nommé par le ſort, prêtoit ſon bras à ce meurtre ſacré. Après pluſieurs années un jeune Grec, de la race d'Hercule, fut jetté ſur cette rive homicide; il s'appelloit Elban, & prouvoit ſon origine par ſa force & par ſon courage. N'ayant aucune défiance, on le prit ſans efforts, & ſur le champ il fut renfermé pour le ſacrifice ordinaire avec les autres priſonniers.

Elban étoit bien fait & beau; ſon parler étoit doux, ſon eſprit étoit aimable, ſon air étoit ſéduiſant; un aſpic eût écouté ſes propos ſéducteurs: Alexandra, fille d'Oronthée qui commençoit à vieillir, entendit parler du jeune Elban avec admiration; Oronthée, plus jeune de dix ans que les autres femmes ſorties de Crète, leur avoit ſurvécu; mais ces femmes, réduites à dix maris, avoient cependant tellement augmenté la population qu'elles étoient alors au nombre de mille.

Alexandra, ſur ce qu'elle entendit raconter

d'Elban, eut la curiosité de le voir & de l'entendre ; elle en obtint la permission de sa mère : l'impression qu'il fit sur elle fut assez forte pour que son cœur en fût touché ; n'apportant aucune résistance à ce sentiment si doux, son prisonnier la captiva pour toujours.

Alban lui dit : Ah ! Madame, s'il vous reste un peu de cette pitié qui regne dans tous les lieux que le soleil éclaire, j'oserois vous demander au nom de la beauté, de ces traits & de cette âme qui vous soumettent tous les cœurs, une vie que je voudrois vous consacrer ; je connois trop, il est vrai, l'inhumanité qui règne dans ce pays pour vous demander en pur don la vie ; mais, Madame, accordez-moi, du moins, de mourir en brave homme, les armes à la main, & de ne pas périr comme un scélérat qui subit son supplice, ou comme un animal qu'on conduit pour le sacrifier.

Alexandra, dont les yeux commençoient à se remplir de larmes, lui répondit d'un air attendri : Quoique les mœurs de ce pays soient les plus barbares de l'univers, ne croyez pas cependant qu'il ne s'y trouve que des Médées ; & quand toutes celles qui l'habitent auroient sa cruauté, moi seule, je m'intéresserois à sauver vos jours : si, jusqu'à ce moment, j'ai paru me conformer à leurs usages, ce n'est, je l'avoue, que parce

qu'aucun autre que vous ne m'avoit encore inſpiré de la pitié ; mais euſſé-je le cœur d'un tigre, comment votre beauté, votre valeur ne parviendroient-elles pas à le rendre ſenſible ?

Pourquoi, continua-t-elle, cette loi cruelle contre les étrangers eſt-elle la plus forte ? Pourquoi ne puis-je pas ſacrifier ma vie pour la vôtre ? Mais nulle de nous n'a le pouvoir de vous ſecourir. Ce que vous demandez, quoique la grace ſoit légère, ne pourra s'obtenir que très-difficilement ; cependant ſoyez sûr que je le ſolliciterai vivement, quoique je frémiſſe du péril que vous eſſuierez dans un combat ſanglant. Ah ! Madame, interrompit Elban, ſachez que je me ſens le courage de combattre & de vaincre enſemble dix des chevaliers les mieux armés qu'on voudra me préſenter.

Alexandra ne répondit à ce diſcours ſi généreux, que par un profond ſoupir. Elle le quitta pénétrée pour toujours de l'amour le plus vif, & de la plus haute eſtime. Elle rendit compte à ſa mère de la propoſition courageuſe d'Elban, & la preſſa vivement ſur la juſtice d'accorder une pareille demande. Oronthée fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil : elle y repréſenta l'importance de connoître à fond la force & la valeur des Guerriers auxquels elles confioient la garde de leurs ports & de leur rivage. Je crois, leur dit-elle, que

laiſſant cependant nos loix dans toute leur vigueur, il ſeroit bien ſage d'établir à l'avenir, que celui qui tomberoit dans nos mains, pourroit choiſir de ſe battre contre dix de nos Guerriers, plutôt que d'être conduit à l'autel des ſacrifices. Si nous le voyons vaincre ces dix Guerriers enſemble, nous ne pourrons plus douter qu'il n'ait la force & la valeur néceſſaires pour défendre nos ports. Ce qui me porte à vous faire cette propoſition, continua-t elle, c'eſt que nous avons maintenant un priſonnier qui demande à combattre ſeul dix de nos Guerriers : ſi ce n'eſt que par un vain orgueil, il ſera puni ſévèrement; mais il eſt vraiment digne de grâce s'il remplit ce qu'il oſe propoſer.

Une des plus vieilles femmes prit alors la parole pour lui répondre. La principale raiſon, dit-elle, qui nous a fait conſerver quelques hommes parmi nous, n'eſt pas celle de les garder pour notre défenſe. Eh ! ne ſommes-nous donc pas aſſez nombreuſes, fortes & courageuſes, pour n'avoir rien à craindre ? Ce n'eſt donc que la néceſſité d'avoir de nouvelles ſujettes pour l'Etat, qui nous force à garder quelques hommes parmi nous; mais, puiſque nous ſommes forcées à les conſerver par cette raiſon politique, il eſt de même très-important qu'il en reſte ſeulement un contre dix femmes ; c'en eſt aſſez pour donner

des enfans à l'Etat sans courir risque qu'ils se l'assujettissent; je conviens qu'ils sont bons pour cet emploi, mais à tout le reste je les crois tout au moins très-inutiles; un homme capable d'en tuer dix autres peut être fort dangereux contre des femmes; dix hommes de cette espèce suffiroient vraisemblablement pour nous maîtriser, & je ne trouve pas prudent de mettre les armes à la main à ces hommes dangereux & plus forts que nous. De plus si un seul homme réussit à en tuer dix autres, que deviendront les cent pauvres veuves qu'ils laisseront? Déjà je crois entendre les cris que cette privation leur coûtera : passe encore s'il proposoit, en tuant ces dix jeunes maris, de les remplacer auprès des cent veuves; alors il mériteroit d'être écouté.

Ce fut là l'objection que fit la vieille Artémie, & ce ne fut pas sa faute si le pauvre Elban ne fut pas offert en sacrifice; mais la bonne Reine Orenthée, qui vouloit favoriser sa fille, apporta tant de justes & de nouvelles raisons, que l'avis de son Sénat fut en sa faveur.

Elban étoit si beau, son air étoit si séduisant que toutes les jeunes femmes opinèrent pour lui; & plus nombreuses que les vieilles, elles l'emportèrent sur elles. Les vieilles, qui prenoient parti pour Artémie, furent longtems à consentir qu'Elban conservât la vie; il fut donc conclu qu'on

épargneroit ce jeune homme ; mais ni les vieilles ni les jeunes ne se départirent de l'ancien usage qui le forçoit à se faire en une seule nuit dix femmes de dix jeunes filles. Elles eurent assez bonne opinion d'Elban pour le tirer de prison à ces conditions.

On lui donna alors des armes & un cheval : les dix Guerriers se présentèrent contre lui ; tous les dix mordirent la poussière à ses pieds. La nuit suivante il sçut attaquer si heureusement les dix jeunes filles, qu'elles avouèrent toutes leur défaite. La bonne Oronthée, en conséquence, sentit augmenter infiniment la grande opinion qu'elle avoit de lui ; cette bonne mère crut ne pouvoir faire un meilleur présent à sa chère fille, & quoiqu'il conservât neuf autres femmes, auxquelles il en fit prendre le nom, la belle Alexandra reçut sa main.

Oronthée laissa le nouvel Empire à sa chère Alexandra, qui donna son nom à ce pays nouvellement habité ; mais elle lui fit jurer en mourant d'observer la loi dans toute sa teneur, & de faire sacrifier sans pitié tout étranger jetté sur la côte, qui ne pourroit remporter, comme Elban, les deux mêmes victoires consécutives ; elle déclara de même, qu'après Elban, quiconque sortiroit vainqueur des deux épreuves, seroit le maître de choisir les dix femmes qui lui plairoient le plus,

& qu'il régneroit ſur elles & ſur toutes les autres, juſqu'à ce qu'un nouveau Guerrier s'emparât par ſa mort de cet Etat brillant.

Il y a déjà deux mille ans, continua Guidon, que cet uſage cruel continue, & peu de jours ſe paſſent ſans le ſacrifice de quelque malheureux étranger. Si quelqu'un d'eux, à l'exemple d'Elban, ſe préſente, & ſort victorieux du premier combat, preſque toujours il ſuccombe à la ſeconde épreuve: quelques-uns cependant ont joui d'un plein ſuccès; mais les exemples ont été bien rares. Il eſt vrai, pourſuivit le jeune Guidon en baiſſant modeſtement les yeux, qu'Argilon fut un de ces heureux vainqueurs, & que, porté ſur ce rivage par les vents contraires, je lui donnai la mort, & me mis en droit de le remplacer; mais, en vérité, je regrette de n'être pas tombé ſous ſes coups, plutôt que de vivre dans l'humiliation où je paſſe mes jours. Ah! que ces plaiſirs de l'amour, ces ris, ces jeux ſi chers à mon âge, que cette pourpre, ces riches pierreries, ſi déſirées par les habitans des villes, doivent paroître de peu de valeur à l'homme privé de ſa liberté! Rien ne peut me conſoler de l'accablante ſervitude dans laquelle je languis. Je paſſe les plus beaux de mes jours dans une vie molle & oiſive: l'aiguillon de la gloire me preſſe; le triſte ennui émouſſe pour moi le plaiſir, le deſir même,

Malheureux que je ſuis ! tandis que ma renommée & la gloire de ceux de mon ſang remplit la terre, peut-être pourrois-je partager les lauriers dont mes frères ſont couronnés. Oui, c'eſt une injure que le ciel m'a faite, quand il m'a réduit à cet eſclavage. Je me vois ici comme un malheureux cheval de bataille aveugle, eſtropié, déſormais inutile, qu'on abandonne dans un champ; & n'eſpérant plus de ſortir de cet état, je ne deſire que la mort.

Guidon ſe tut alors, en ſoupirant, & maudiſſant le jour où dix Guerriers abbattus, & ſa ſeconde victoire, avoit remis entre ſes mains un ſceptre peſant & plus odieux encore.

Aſtolphe, qui l'avoit bien attentivement écouté, cherchoit encore de nouvelles preuves que le Duc Aimon fût ſon père : Je ſuis, lui dit-il, Aſtolphe Prince d'Angleterre & votre couſin. Ce ne fut pas ſans l'embraſſer en verſant quelques larmes. Cher parent, ajouta-t-il en l'embraſſant de nouveau, votre mère n'eut pas beſoin de vous attacher un ſigne pour vous faire reconnoître, votre haute valeur vous ſuffit. Guidon, qui, dans un autre tems, eût ſenti la joie la plus vive à trouver un parent ſi cher, ne put lui rendre ces careſſes qu'avec l'air le plus triſte. Il ſavoit que s'il n'étoit pas tué le lendemain matin, Aſtolphe demeuroit eſclave : il connoiſſoit de même

qu'Aſtolphe & ſes compagnons ne pouvoient conſerver leur vie & leur liberté que par ſa propre mort.

Une ſeconde réflexion vint achever de l'accabler. Hélas ! ſe diſoit-il en lui-même, quand Marphiſe m'ôteroit auſſi la vie, comment réuſſiroit-elle dans la ſeconde épreuve ! Cette charmante Guerrière ne pourroit accomplir la loi, elle n'en reſteroit pas moins captive avec ſes compagnons.

Marphiſe, qui, ſans doute, avoit été fort attentive à tout le récit de Guidon, & qui voyoit tant de généroſité d'âme jointe à tant de valeur, s'attendriſſoit en réfléchiſſant que ce n'étoit que par ſa mort qu'elle & ſes compagnons pouvoient conſerver la liberté. Mais déjà la guerrière penſoit qu'elle eût plutôt perdu la vie elle-même que de l'arracher à Guidon.

Joignez-vous à nous, lui dit-elle ; c'eſt par la force ſeule que nous devons ſortir d'ici. Hélas ! lui répondit-il, perdez cette vaine eſpérance, nous ne réuſſirons jamais.

Mon cœur, dit fièrement Marphiſe, ne peut m'inſpirer la crainte de ne pas réuſſir dans ce que j'entreprends, & je ne connois point de route plus certaine & plus sûre que celle que mon épée ſaura m'ouvrir. Guidon, ajouta-t-elle, tu m'as ſi bien fait éprouver ta valeur, qu'avec

toi ſeul je viendrois à mon honneur de cette entrepriſe; dès demain, lorſque ces femmes ſeront placées ſur leurs gradins, je veux que nous les attaquions des deux côtés, que nous les mettions en fuite, ou que les maſſacrant toutes, nous laiſſions leurs corps en proie aux vautours & leur ville en feu.

Ah ! répondit Guidon, vous me verrez toujours bien prompt à vous ſuivre; mais ce n'eſt pas aſſez de défaire quelques troupes de ces femmes, ſongez que non-ſeulement plus de dix mille d'entr'elles occuperont la place, couvertes de leurs armes, mais qu'un plus grand nombre encore garde les ports & tout le rivage; il ne nous reſte aucune route pour nous échapper.

Fuſſent-elles plus nombreuſes que l'armée de Xerxès, dit Marphiſe en colère, leur nombre ſurpaſsât-il celui des Anges rebelles, ſi tu me ſuis, Guidon, ſois sûr qu'elles ſeront vaincues, & peut-être même me ſuffiroit-il que tu ne combattes pas pour elles.

Eh bien ! repliqua Guidon, choiſiſſons du moins un moyen qui puiſſe réuſſir; comme il n'eſt permis qu'aux ſeules femmes d'aller en mer & de ſortir du pays, ſachez que je peux me confier à l'une de mes femmes qui m'a ſouvent donné des preuves du plus grand attachement,

& qui ne desire pas moins que moi de sortir de cet esclavage : j'espère qu'à l'insçu de ses compagnes, elle pourra pendant cette nuit faire préparer dans le port un brigantin ou quelque forte barque dans laquelle elle forcera les matelots & le pilote qui sont sur votre vaisseau, de se tenir prêts à nous recevoir & à mettre aussitôt à la voile : alors, réunissant tous nos gens bien armés derrière nous, nous saurons nous ouvrir un passage si l'on ose nous résister, & nos épées nous tireront de cette cruelle cité.

A la bonne heure, mon cher Guidon ; suis ton projet, quoique je sois bien sûre qu'il soit bien plus possible que je mette à mort tout ce qui pourra me résister, qu'il ne l'est qu'on me voie fuir, & que la plus légère terreur puisse entrer dans mon âme. Il faut que le jour éclaire notre sortie ; profiter des ombres de la nuit, avoir l'air de fuir, me paroîtroit être un opprobre.

Je sais que si je me faisois connoître pour fille, l'on me combleroit ici de biens & d'honneurs, & que je serois placée parmi les premières du Sénat : mais n'étant point arrivée ici sous mes véritables habits, je veux courir les mêmes risques que vous tous ; & je ne suis pas assez lâche pour acheter ma liberté par votre esclavage.

Marphiſe prouva bien, par ce propos, que l'intérêt de ſes compagnons la touchoit autant que le ſien. Mais craignant de leur nuire par un excès de courage, en attaquant ſeule cette troupe immenſe de femmes, elle s'en remit à Guidon du ſoin de les conduire dans cette entrepriſe, ſelon le moyen le plus sûr qu'il avoit ſu trouver.

Guidon, cauſant la nuit avec Alerie, (c'étoit celle de ſes femmes qui méritoit le plus ſa confiance,) la trouva tout auſſi vive que lui-même pour l'exécution de ce projet. Elle fit, dès la même nuit, armer un bon vaiſſeau ſur lequel elle embarqua ce qu'elle avoit de plus précieux, & répandit le bruit que, dès le lendemain matin, elle vouloit aller en courſe avec quelques-unes de ſes compagnes. Elle avoit eu ſoin de remplir le palais de Guidon des armes néceſſaires pour tous ceux qui ſuivoient Marphiſe & ſes compagnons. Ils paſsèrent la nuit, dormant ou faiſant la garde : pluſieurs, les yeux fixés ſur l'Orient, reſtèrent attentifs à voir la première rougeur de l'horiſon.

Le ſoleil n'avoit point encore levé les voiles qui couvroient la terre, & la fille de Lycaon n'avoit pas encore achevé de décrire ſon demi-cercle autour du pôle, lorſque les femmes armées, ardentes de voir le combat, ſe hâtèrent

de remplir la place & les gradins, auſſi nombreuſes que les eſſaims de mouches qui quittent leur ruche, ou qui volent pour en remplir une nouvelle.

Le bruit & le ſon de mille inſtrumens guerriers faiſoit retentir le ciel & la terre; il appelloit Guidon, Souverain du pays, à venir terminer le combat commencé; lorſque Marphiſe & Guidon, les deux fils d'Olivier, Aſtolphe & Sanſonnet, bien couverts de leurs armes, & ſuivis de leurs gens à pied ou à cheval, armés de même, ſortirent du palais de Guidon. Il falloit abſolument traverſer cette grande place, pour deſcendre de ce palais au port. Guidon marcha le premier, tous les autres le ſuivant en bon ordre, & ſe préſenta dans la place à la tête d'environ cent hommes armés.

Il s'avançoit à grands pas pour la traverſer, & parvenir à l'autre porte, lorſque toutes ces femmes armées, & prêtes pour combattre, s'apperçurent qu'il vouloit s'échapper avec ſa ſuite. Elles s'emparèrent auſſi-tôt de leurs arcs; & leur plus groſſe troupe courut s'oppoſer à ſon paſſage. Marphiſe & ſes compagnons ne différèrent pas à les attaquer: mais, malgré le maſſacre affreux qu'ils firent de ces femmes cruelles, leur nombre augmentant ſans ceſſe, & faiſant pleuvoir ſur eux une grêle perpétuelle

de flèches & de dards, ils commencèrent à craindre de ne pouvoir pénétrer ou renverſer cette maſſe de combattans qui, de momens en momens, devenoit encore plus épaiſſe.

Déjà quelques gens de la ſuite des guerriers avoient été percés de traits; le cheval de Marphiſe, celui de Sanſonnet étoient morts, & ſans la bonté de leurs armes, ils euſſent été percés de mille coups; Aſtolphe, ennuyé de cette pluie importune, ſe dit en lui-même: Eh! pourquoi donc attendrois-je plus long-tems à me ſervir de mon cor? Voyons ſi ſon bruit ne nous ſera pas plus favorable que nos épées pour nous ouvrir le chemin. Comme il eſt bien naturel, dans les grands périls, de ſe ſervir de ſes reſſources, Aſtolphe emboucha ce cor dont le ſon faiſoit trembler la terre : dès que ce ſon terrible eut frappé l'air, tous les cœurs furent ſaiſis d'une ſi grande terreur, que perdant même tout uſage de raiſon, tous ceux qui l'entendirent ſe mirent en fuite; les gardes de la porte ſe renverſant les unes ſur les autres ne les défendoient plus qu'en les embarraſſant par leurs corps; les femmes qui rempliſſoient les gradins, s'en précipitèrent comme on voit ſe jetter des toits & des fenêtres des maiſons les malheureux que la flamme environne, lorſque, pendant leur ſommeil, un feu caché s'étend, éclate tout à-

coup, & porte ſon ravage dans tout l'intérieur d'une maiſon. Celles de ces femmes qui ne périſſent pas de cette chûte, continuent à courir épouvantées : toutes perdent la tête, & cherchent de tous côtés à fuir le terrible ſon qui les pourſuit ſans ceſſe ; plus de mille arrêtées aux portes s'écraſent mutuellement ſans pouvoir ſe retirer; d'autres montent ſur les murs, ſur les corniches de la place, tombent & ſe briſent ſur le marbre.

Aſtolphe ne ceſſoit point de ſonner & d'augmenter le trouble & la terreur : les cris, les plaintes, le fracas augmentoient de tous côtés à l'approche de cet horrible ſon ; tout étoit en fuite également, & les guerrières n'avoient pas plus de fermeté que cette vile populace dont la timidité ne peut vous étonner, ſon naturel tenant de celui du lièvre. Mais que dirons-nous du cœur ſi ferme & ſi fier de Marphiſe & de celui de Guidon le Sauvage? Que dirons-nous de ces deux fils d'Olivier, dont les exploits ont ſi ſouvent illuſtré leur brave race? Ces guerriers qu'une armée de cent mille hommes n'auroit pas fait reculer d'un pas, privés maintenant de courage, s'abandonnent à la fuite comme des lapins & des timides colombes ; dès que le ſon du cor frappe leurs oreilles, l'enchantement de cet inſtrument fait le même effet ſur eux que

ſur tous les autres; & Sanſonnet, Guidon & les deux frères fuyant à la ſuite de Marphiſe, éperdue elle-même de frayeur, s'éloignent du ſon qui ſemble les pourſuivre.

Aſtolphe court en effet de tous les côtés où quelques groſſes troupes paroiſſent raſſemblées, & ſemble ſe plaire à les diſſiper: les uns fuient vers les montagnes, d'autres s'enfoncent dans l'épaiſſeur des bois; quelques-uns deſcendent vers le port: tout ce qui rempliſſoit cette grande ville abandonna les places, les temples, les maiſons; elle demeura preſque entièrement vuide dans un moment.

Marphiſe, Guidon, les deux frères, & Sanſonnet, pâles & tremblans, furent du nombre de ceux qui fuirent vers la mer; leurs gens les ſuivoient en criant: heureuſement leur fuite les conduiſit vers l'endroit du port où le vaiſſeau préparé par Alerie les recueillit promptement avec leur ſuite. Alerie fut ſans doute ſurpriſe de l'épouvante avec laquelle ils animèrent les rameurs à fuir du port, & les matelots à déployer toutes leurs voiles.

Aſtolphe, après avoir parcouru tous les quartiers de la cité dont il avoit fait déſerter les maiſons & les rues, avoit pourſuivi les habitantes ſans relâche; quelques-unes s'étoient cachées dans les lieux les plus immondes; d'au-

tres,

tres, le fuyant juſqu'au rivage, s'étoient miſes à la nage, & s'étoient enſevelies dans la mer. Aſtolphe y deſcendit à ſon tour, croyant y rejoindre ſes compagnons; mais n'en trouvant aucun ſur le môle du port ni dans les vaiſſeaux, il leva les yeux vers la haute mer, & reconnut le navire dans lequel ils s'étoient embarqués, & qui portoit toutes ſes voiles pour s'éloigner avec plus de célérité: ſe trouvant ſeul alors, & ſans vaiſſeau, le Paladin fut obligé d'imaginer quelque autre moyen de pourſuivre ſa route.

Laiſſons aller Aſtolphe; & ne ſoyez point inquiet, en le voyant voyager tout ſeul au milieu de ces pays peuplés par des Barbares & des Infidèles: je vous aſſure qu'il n'a pas lui-même la plus légère crainte; il ſait bien qu'il n'eſt aucun péril dont il ne puiſſe ſe tirer avec le cor dont il vient de faire une ſi bonne épreuve; voyons plutôt quel eſt l'état préſent de ſes pauvres compagnons qui meurent de peur, & qui s'enfuient à pleines voiles.

Marphiſe & ſes compagnons, après s'être éloignés du rivage de ce pays ſi barbare, avoient vogué rapidement, & ſe trouvoient enfin hors de portée d'entendre le maudit ſon du cor d'Aſtolphe: alors, la honte s'empara d'eux; cet état leur avoit été toujours inconnu; & la plus vive rougeur colora leurs joues. Aucun d'eux

n'osoit plus regarder ses compagnons. Tous les cinq, l'air triste & la tête baissée, fixoient leurs yeux sur le perroquet du vaisseau : le pilote, pendant ce tems, dépassa les îles de Chypre & de Rhodes, & bientôt dépassa de même toutes celles de la mer Égée & le dangereux cap de Malée ; le vent s'étant toujours soutenu très-favorable. La Morée disparut ensuite aux yeux des navigateurs ; & dès qu'ils eurent tourné la Sicile, ils apperçurent & côtoyèrent les agréables rivages de l'Italie.

Le pilote dont la famille étoit restée à Lune, vint prendre port dans cette ville, remerciant Dieu de s'être tiré sain & sauf d'une si longue & si périlleuse navigation ; &, dès le même jour, Marphise & ses compagnons trouvant un vaisseau prêt à partir pour la France, ils s'embarquèrent, & peu de tems après arrivèrent à Marseille. Bradamante, gouvernante de ce pays, étoit alors absente ; elle les eût sûrement engagés à s'arrêter, si elle s'étoit trouvée à leur débarquement : ils descendirent à terre, & sur le champ Marphise leur disant adieu, partit, & se sépara d'eux sans avoir encore de projet.

Cette brave guerrière ne trouvoit pas honorable qu'un si grand nombre de Chevaliers voyageassent ensemble : Les étourneaux & les pigeons, disoit-elle, volent en grande troupe :

les daims, les cerfs & les animaux timides aiment à s'accompagner; mais le hardi faucon, l'aigle audacieuse qui ne comptent sur aucun secours étranger, les ours, les tigres, les lions, tous ces animaux courageux vont toujours seuls, nulle espèce de danger ne leur paroissant redoutable.

Les autres Chevaliers ne s'étant point voulu séparer, Marphise partit seule, marchant à son ordinaire à travers les bois & les champs, sans tenir de route certaine; laissons-la donc aller seule, comme un Hermite Pélerin, & retournons à nos Paladins qui, suivant la route qu'ils trouvèrent la plus battue, arrivèrent le lendemain dans un château dont le maître les reçut avec beaucoup de politesse.

Cette courtoisie apparente couvroit cependant un lâche projet dont ils éprouvèrent l'effet dès la nuit suivante. Le traître Seigneur de ce château les fit arrêter dans leurs lits pendant qu'ils dormoient, & ne voulut point les relâcher qu'ils n'eussent prêté serment d'observer la coupable coutume qu'il avoit établie; mais cependant, Seigneur, avant de vous conter le reste de cette aventure, je ne peux résister au desir d'en revenir à cette belliqueuse Marphise.

Après avoir passé la Durance, le Rhône & la Saône, en arrivant au pied d'une montagne

assez agréable, elle voit venir de loin une vieille femme couverte d'habits noirs très-sales & déchirés ; elle paroissoit bien lasse d'avoir fait un long chemin ; mais elle se montroit encore plus affligée.

Cette vilaine vieille étoit celle qui servoit les brigands dans la caverne du mont où la Justice divine envoya le Comte d'Angers pour les punir de leurs forfaits. L'infâme vieille qui craignoit la mort, & presqu'autant d'être reconnue, par les raisons que je vous dirai, n'avoit suivi que les routes les plus cachées, depuis qu'elle étoit sortie de la caverne.

Les armes, les habits de Marphise lui faisant juger que ce Chevalier étoit étranger, elle cessa de fuir, comme elle avoit coutume de le faire, dès qu'elle voyoit un Cavalier du pays ; elle eut même la confiance & la hardiesse de l'attendre près du gué d'un torrent où le Chevalier arrivant, la vieille le salua d'un air suppliant, & lui demanda d'avoir la bonté de la passer à l'autre bord sur la croupe de son cheval. Marphise, née obligeante, non-seulement la passe, mais voyant que le terrein de l'autre rive est très-fangeux, elle la garde toujours derrière elle, pour le lui faire traverser, & c'est dans ces entrefaites, qu'elle est jointe par un Chevalier couvert d'armes brillantes. Ce Cava-

lier marchoit vers le gué du torrent, avec une Demoiſelle & ſon Ecuyer; cette Demoiſelle étoit aſſez belle; mais elle avoit un air vain & dédaigneux : elle paroiſſoit être digne de l'eſpèce de Chevalier qui l'accompagnoit.

Celui-ci ſe nommoit Pinabel, l'un des Comtes Mayençois; c'étoit ce traître qui, quelques jours auparavant, avoit eu l'infamie de précipiter Bradamante dans la caverne de Merlin, & la femme qu'il conduiſoit étoit la même qu'Atlant avoit enlevée, lorſque Bradamante le trouva déplorant cette perte.

Lorſque, par la valeur & l'adreſſe de cette belle guerrière, l'enchantement du château d'acier d'Atlant fut détruit, cette Demoiſelle avoit recouvré ſa liberté avec tous les autres priſonniers; ſes anciennes habitudes l'avoient portée à rejoindre auſſi-tôt Pinabel : tous les deux ſe convenoient d'humeur & de caractère, & bien aiſes de ſe retrouver enſemble, ils voyageoient de châteaux en châteaux.

Cette fille étoit fière de quelques traits de beauté, mais naturellement peu polie; dès qu'elle apperçut la vieille que conduiſoit Marphiſe, elle ne perdit pas cette occaſion d'en rire & de s'en moquer ouvertement. Marphiſe, peu patiente, fut très-choquée de ſon impertinence, & prenant le parti de ſa vieille, elle dit à la

demoiſelle que ſa vieille étoit mille fois plus jolie, & qu'elle le prouveroit à ſon Chevalier, s'il oſoit prendre ſa querelle, ſous la condition que s'il étoit vaincu, elle lui prendroit ſes habits & ſon palefroi pour le donner à cette vieille.

Pinabel, quoique aſſez à regret, ſe trouvant forcé de défendre la beauté de ſa maîtreſſe, ſaiſit ſa lance & ſon bouclier, & prit du champ pour courir contre la guerrière : Marphiſe lui porte la pointe de ſa forte lance à la viſière, & le fait voler & rouler à terre privé de tout ſentiment : elle uſe auſſi-tôt des droits de la victoire; elle fait ôter tous les beaux habits, tous les ornemens de la demoiſelle ; elle en fait revétir ſa vieille, & veut que toutes ces couleurs, ces parures brillantes faites pour la jeuneſſe, ornent les cheveux gris & le front ridé de cette vilaine créature, à laquelle elle fait auſſi monter le palefroi de la demoiſelle qu'elle laiſſe dans l'obligation de ſe couvrir des haillons de la vieille.

Marphiſe dit à la vieille de la ſuivre ; elle marcha trois jours ſans trouver d'aventures : mais le quatrième, elle apperçut un Chevalier qui venoit vers elle au grand galop ; c'étoit l'aimable Zerbin, Prince d'Ecoſſe, qui joignoit toutes les vertus de la Chevalerie aux charmes de la jeuneſſe ; il venoit de pourſuivre en courroux un brutal de Cavalier qu'il n'avoit pu

joindre ; il l'avoit ſuivi long-tems dans la forêt, mais l'autre s'étant dérobé aſſez promptement à ſes coups, s'étoit ſauvé par une route détournée à l'aide d'un brouillard épais qui ſouvent offuſque les premiers rayons du ſoleil, & cet Ecoſſois, à couvert de la première fureur de ſon Prince, attendoit qu'elle fût calmée pour oſer reparoître devant lui.

Quoique Zerbin fût encore irrité, dès qu'il eut apperçu la vieille, il ne put s'empêcher de rire, en voyant ce vieux & vilain viſage paré de tous les ornemens qui ne conviennent qu'à la jeuneſſe : ce contraſte même lui parut ſi ridicule, qu'il dit en riant à Marphiſe, qui ſembloit avoir cette guenon ſous ſa garde : Chevalier, je vous trouve vraiment très-prudent de vous être chargé d'une demoiſelle pareille; car vous ne devez pas craindre qu'on cherche à vous l'enlever.

La vieille, dont les rides ſales & profondes égaloient celles d'une Sibylle antique, & qui reſſembloit au vieux ſinge que des Bâteleurs coëffent quelquefois pour attirer l'argent & les ris du peuple, devint encore plus hideuſe, en entendant le propos de Zerbin. La colère alluma ſes yeux cavés, de courroux ; car le plus mortel affront qu'on puiſſe faire à toute eſpèce de femme, c'eſt de lui dire qu'elle eſt vieille &

laide. Marphiſe qui rioit intérieurement, trouva plaiſant de prendre le parti de ſa vieille, & de répondre au Chevalier. Parbleu, lui dit-elle, l'aimable Demoiſelle que je conduis, eſt ſans comparaiſon plus jolie que vous n'êtes poli ; mais je crois qu'intérieurement vous lui rendez plus de juſtice, & que vous faites ſemblant de n'être pas ſenſible à ſes attraits, pour excuſer ce que vous venez de dire. Eh ! quel ſeroit le Chevalier aſſez froid, aſſez peu galant, qui ne montreroit l'ardeur la plus vive à cette belle, s'il avoit le bonheur de la trouver ſeule dans un bois !

Vraiment, répondit Zerbin, je trouve qu'elle eſt ſi bien avec vous, qu'il ſeroit injuſte que perſonne pensât à vous l'enlever ; & vous pouvez être tranquille, car je me garderai bien de commettre une indiſcrétion pareille : en toute autre occaſion, ſi vous vouliez m'éprouver, je ſerois prêt à vous ſatisfaire ; mais je ſerois bien fâché de haſarder une ſeule joûte en ſon honneur, & belle ou laide, je vous la laiſſe : vous me paroiſſez tous deux ſi bien aſſortis, que ce ſeroit dommage de troubler une ſi belle union. Je penſe même que votre valeur égale peut-être la beauté de votre maîtreſſe.

Oh, oh ! répondit Marphiſe, il faudra bien que bon gré malgré, vous me diſputiez cette

belle ; je ne ſouffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes, ſans répondre au deſir que j'ai de les défendre. Mais, lui répondit Zerbin, il me ſemble qu'il ſeroit fol de combattre pour une eſpèce de victoire très-nuiſible au vainqueur, & très-favorable au vaincu. Entendons-nous, lui repliqua Marphiſe : ſi ce marché-là ne vous convient pas, je vous en propoſe un autre que vous ne pouvez refuſer ; vaincu par vous, je me tiens forcé de la garder ; mais ſi je ſuis vainqueur, je vous impoſe la loi de vous en charger. Allons, je le veux bien, dit Zerbin ſans héſiter ; & tournant auſſi-tôt ſon cheval pour fournir une carrière, il s'affermit ſur ſes étriers, raſſembla ſes forces ; & ferme dans les arçons, ne voulant faillir d'atteinte, il porta ſa lance dans le milieu de l'écu de Marphiſe ; mais il crut l'avoir briſée contre une montagne de métal : pour lui, frappé dans la viſière de ſon caſque, il fut renverſé la tête toute étonnée ſur la pouſſière.

Zerbin ſentit bien vivement la douleur de ſe voir abattu pour la première fois, lui qui n'avoit jamais trouvé de Chevalier qui pût lui réſiſter à la joûte : il regarda cet affront comme ineffaçable. Pendant long-tems il reſta muet, & ſans ſe relever ; ce qui l'affligea le plus encore en ce moment, ce fut l'engagement de garder la

maudite vieille qu'il ſe voyoit forcé de remplir.

La malicieuſe Marphiſe retournant auſſi-tôt, lui dit en riant : C'eſt de tout mon cœur que je vous préſente ma Dame ; & plus je la vois agréable & belle, plus je ſens de plaiſir à vous la céder ; déſormais ſoyez donc ſon défenſeur, puiſque cette joûte & votre parole vous y forcent ; ſoyez ſon guide, ſon eſcorte, par-tout où ſa volonté la conduira. Vous ſavez que ce ſont les engagemens que vous avez acceptés. A ces mots, elle donne des deux à ſon cheval, & s'enfonce au milieu de la forêt ſans attendre ſa réponſe.

Zerbin qui ne doutoit pas que ſon adverſaire ne fût un Chevalier des plus renommés, dit à la vieille de le lui faire connoître. La méchante coquine n'eut garde de lui déguiſer la vérité ; & pour l'humilier davantage, elle ſe plut à l'aſſurer que c'étoit une jeune guerrière qui l'avoit ſi facilement fait voler des arçons.

Celle-ci véritablement, lui dit-elle, peut diſputer à tous les Chevaliers l'honneur de porter une lance & un bouclier. Elle arrive du fond de l'Orient, & vient pour éprouver la force & la valeur des Paladins François. Zerbin ſentit alors redoubler ſa honte & ſon dépit, au point que la rougeur extrême qu'il ſentit s'élever

ſur tout ſon corps auroit dû colorer juſqu'à ſes armes. Il remonta ſur ſon cheval, plus honteux que jamais de n'avoir pas ſu le ſerrer avec aſſez de force.

La maudite vieille, riant en elle-même, & cherchant à redoubler ſans ceſſe ſon dépit, le fit ſouvenir de la néceſſité de la ſuivre; & Zerbin, l'oreille baſſe & ſoumis au devoir de tenir ſa parole, la ſuit comme un cheval las & rendu marche les éperons dans le flanc, obéiſſant de plus au dur frein qui le gouverne. Hélas! diſoit-il en ſoupirant, Fortune, ah! que tu m'es cruelle; tu m'as enlevé la fleur de toutes les beautés de la terre; je devrois maintenant l'avoir avec moi. Barbare, c'eſt cette infâme vieille que tu me forces à conduire. Ah! cet échange inégal eſt le plus grand des maux que tu puiſſes me faire éprouver. Quoi! cette Princeſſe dont les attraits & les vertus euſſent embelli l'univers, celle que j'adorois eſt ſubmergée dans les ondes, a le corps briſé ſur des rochers tranchans, eſt dévorée peut-être par les monſtres voraces de la mer, & cette vieille hideuſe qui, depuis vingt ans, devroit être la pâture des vers, ſemble ne les avoir vécus de trop, que pour donner encore plus de poids à mes malheurs!

Zerbin ſe parloit ainſi en voyageant, & s'acquittant de ſon triſte devoir envers la vieille;

ſon viſage portoit l'empreinte de la douleur que lui cauſoit un auſſi cruel ſouvenir. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin avant ſa première rencontre avec ce Prince, elle s'imagina que ce pouvoit être celui dont la triſte Iſabelle lui parloit ſi ſouvent, lorſqu'elles étoient enſemble dans la caverne.

Je crois que vous devez vous ſouvenir que je vous ai déjà dit que la vieille venoit de cette caverne où la Princeſſe de Galice, adorée par Zerbin, avoit reſté pendant dix mois priſonnière.

Iſabelle lui parloit alors très-ſouvent du moment où, quittant la Cour de ſon père pour ſuivre ſon amant, elle avoit eſſuyé la plus cruelle tempête, & de tous ſes autres malheurs depuis que ſon navire s'étant briſé contre les écueils, elle avoit été jettée ſur le rivage de la mer près de la Rochelle.

Iſabelle ſe plaiſoit ſi ſouvent à lui peindre ſon amant, que l'entendant parler & l'examinant plus attentivement que jamais, elle ne douta plus que ce ne fût le même qu'Iſabelle regrettoit ſans ceſſe dans la ſombre caverne de la montagne, & dont l'abſence étoit pour elle encore plus douloureuſe que ſon eſclavage.

La vieille connut bientôt par les plaintes & par le diſcours de Zerbin, qu'il avoit une fauſſe

opinion & qu'il croyoit Iſabelle ſubmergée ſous les eaux. La déteſtable vieille voyant qu'elle pouvoit facilement porter la conſolation dans ſon âme, ſe plut à lui dire au contraire tout ce qui pouvoit l'affliger le plus: Écoutez-moi, lui dit-elle, vous dont l'humeur altière vous porte à me marquer tant de haine & de mépris; ah! que vous me feriez de careſſes, ſi je vous apprenois tout ce que je ſais ſur le compte de celle que vous pleurez comme ayant perdu le jour! Mais vous me mettriez plutôt en pièces que de me forcer à vous le dire; ce que j'euſſe peut-être fait de bon cœur, ſi vous aviez été plus honnête avec moi. Le mâtin d'une métairie qui pourſuit avec furie l'étranger qu'il croit être entré pour voler ſon maître, ne s'arrête pas plus promptement lorſque cet étranger lui jette de la viande ou du pain, que Zerbin alors ne parut ſoumis & poli pour la vieille. Il accourut d'un air ſuppliant auprès d'elle pour ſavoir le reſte de ce qu'elle pouvoit avoir encore à lui dire, après l'avoir déjà preſque aſſuré que celle qu'il pleuroit comme morte reſpiroit encore, & lui avoir fait entendre qu'elle étoit informée de ſon ſort.

Il la regarde avec les yeux les plus tendres; il la prie, la ſupplie, la conjure & par l'Eternel & par l'amour du prochain de ne lui plus

rien taire : Allez, lui dit l'insolente & dure Mégère, que ces nouvelles que je peux vous dire soient bonnes ou mauvaises, sachez que je ne vous dirai jamais rien qui puisse vous consoler ni vous plaire ; vous saurez seulement de moi que votre Isabelle est vivante, mais qu'elle est si malheureuse qu'elle porte envie à ceux qui ne sont plus. J'ai ouï dire, en effet, que depuis quelques jours une vingtaine de scélérats s'en sont emparés, & qu'elle est en leur pouvoir : vous devez bien imaginer qu'avant qu'elle revienne entre vos mains, cette fleur que vous desiriez si vivement doit avoir reçu de rudes atteintes !

Ah ! maudite vieille, s'écria Zerbin, que tu sais bien inventer & ajuster à ta guise les plus affreux mensonges ! Non, ces vingt brigands, quand bien même ils s'en fussent emparés, n'eussent jamais osé lui ravir son honneur. Où donc l'avez-vous vue, ma chère amie ? lui dit-il après d'un ton plus doux ; dans quels lieux avez-vous pu la rencontrer ? La maligne vieille resta muette.

Zerbin en vain redoubla ses instances, plus vainement encore il employa les menaces les plus violentes ; qu'il priât ou qu'il menaçât, rien ne put arracher une parole de plus à cette méchante créature.

Zerbin cessant enfin de lui parler inutilement, & réfléchissant sur ce qu'il venoit d'entendre, sentit naître une affreuse jalousie dans son âme ; il se fût jetté dans le milieu des flammes pour voler au secours d'Isabelle ; mais le malheureux Prince, captivé par la parole qu'il avoit donnée à Marphise, se trouvoit attaché près de cette exécrable vieille.

Elle le conduisit donc, selon sa fantaisie, par monts & par vaux, sans que l'horreur qu'ils sentoient l'un pour l'autre leur permît de se regarder en face, & de se dire un seul mot.

Mais à peine le Soleil avoit-il passé le milieu de sa course qu'ils rencontrèrent un Chevalier qui venoit par un chemin opposé : c'est dans le chant suivant que je vous dirai, & vous éclaircirai tout ce qui suivit ce moment.

Fin du vingtième Chant.



CHANT XXI.

NON, je ne croirai jamais qu'un ferme ballot, ou bien le bois à un autre bois uni, puiſſent être retenus auſſi fortement, l'un par la corde ſerrée qui le lie, l'autre par le clou qui le traverſe, que l'eſt une belle âme par l'indiſſoluble nœud de la foi qu'elle a jurée. Les anciens plaignoient toujours cette Foi ſacrée enveloppée d'un voile ſi blanc, que la plus légère tache pouvoit le rendre immonde & profane. Cette foi, cette parole donnée, ne doit jamais être altérée ni même interprétée; qu'un ſeul l'ait reçue, ou que l'on ait mille témoins de ſes ſermens; que, loin des cités & des villages, cette parole ait été donnée dans le fond d'un bois, ou dans une grotte ſolitaire, elle doit avoir la même force que les écrits les plus authentiques & les ſermens prêtés dans les Temples de Thémis. La parole d'un homme d'honneur devient ſa ſouveraine, comme elle le fut de Zerbin, dans tous les actes de ſa vie. Il prouvoit bien à quel point il en reſpectoit la loi, lorſqu'il quittoit tout pour ſuivre celle dont l'aſpect & la compagnie étoient plus déſagréables pour lui que

que l'approche d'une maladie cruelle ou celle de la mort même ; mais il avoit promis, il faisoit taire tout desir & tout intérêt personnel.

J'ai déjà dit que le cœur serré d'être obligé de suivre la méchante vieille, la rage & la douleur égaloient pour lui la peine des approches de la mort. Ils marchoient ensemble sans se parler ; & le soleil commençoit à précipiter son char vers l'Océan, lorsqu'ils firent la rencontre d'un Chevalier errant. La vieille qui reconnoît aussi-tôt ce Chevalier pour être Hermonides d'Hollande, qui portoit pour armes un bouclier noir traversé d'une bande vermeille, perd aussi-tôt tout l'orgueil & l'air de la haîne qu'elle portoit à Zerbin ; elle le conjure d'avoir pitié d'elle, & de prendre sa défense, comme il l'avoit promis à Marphise, ce Guerrier étant son ennemi mortel, & celui de toute sa race. Elle ajouta qu'il avoit tué son père & un frère unique qu'elle avoit, & que le traître se proposoit de traiter de même jusqu'aux derniers de ses proches. Calmez votre frayeur, lui répondit Zerbin, & ne craignez rien, tant que vous serez sous ma garde.

Dès que le Chevalier se fut approché de plus près, & qu'il eût reconnu la vieille qu'il avoit en horreur, Il s'écria d'une voix menaçante & fiére : Ou renoncez à défendre cette vieille, dont ma main doit punir les forfaits, ou préparez-vous,

en combattant, à la mort que mérite celui qui défend une mauvaiſe cauſe. Zerbin lui répond avec douceur, qu'il eſt contre l'honneur & les loix de la Chevalerie, de pourſuivre la mort d'une femme; qu'il ne lui refuſe point le combat, s'il le déſire; mais qu'il le prie de réfléchir auparavant, qu'il n'eſt pas d'un Chevalier auſſi brave, auſſi noble qu'il paroît l'être, de vouloir tremper ſa main dans le ſang d'une femme.

Tout ce que Zerbin put lui dire fut inutile, il fallut en venir aux mains; & chacun prenant de ſon côté le terrein néceſſaire, ils partirent l'un contre l'autre avec la rapidité des fuſées qui s'élèvent comme des ſignes de la joie publique. Hermonides portant ſa lance un peu bas, la briſa ſur la cuiraſſe de Zerbin, ſans l'ébranler; le coup de celui-ci fut bien plus terrible; après avoir traverſé le bouclier d'Hermonides, il lui perça l'épaule, & l'etendit renverſé ſur l'herbe. Le Prince d'Ecoſſe, qui crut l'avoir tué, fut ſaiſi de pitié, ſauta de deſſus ſon cheval, courut à ſon ſecours, & lui leva promptement la viſière.

Hermonides, reprenant un peu ſes ſens, le regarda fixement pendant quelques momens, & lui dit enfin :

Il n'eſt point auſſi douloureux pour moi d'être réduit dans l'état où je ſuis par un Chevalier que je reconnois être la fleur de ceux qui portent les

armes, que de l'essuyer pour la cause d'une femme aussi cruelle que perfide. Comment est-il possible qu'un aussi brave Chevalier soit son Défenseur ? Ah ! que vous regretterez le mal que vous me faites, lorsque vous saurez quelles sont les justes raisons qui me portent à me venger d'elle. Si la mort n'interrompt pas mon récit, (& ce que je sens me le fait craindre,) je vous prouverai qu'il n'est aucune espèce de vice & de scélératesse qu'elle n'ait poussée à l'extrême.

J'avois un frère qui partit jeune de la Hollande notre patrie, pour aller servir Héraclius, Empereur d'Orient. Il devint dans cette Cour ami comme frère d'un Baron de la Grèce, homme très-aimable, qui possédoit un beau château sur les frontières de la Servie : ce Baron dont je vous parle se nommoit Argée : il avoit pour épouse cette détestable femme que vous voyez, & malheureusement il l'aimoit avec une passion aveugle. Mais celle-ci, plus légère que ne le sont les feuilles, lorsque le vent en dépouille les arbres en automne, & que la séve ne les nourrit plus, cette femme inconstante, ingrate pour le plus aimable des époux, n'eut pas plutôt vu mon frère qu'elle n'écouta plus que le desir d'en faire son amant. Les monts Cérauniens, fameux par la chimère, ne sont pas plus immobiles aux attaques impétueuses de la mer; le pin, dont les

rameaux & la verdure ſe ſont cent fois renouvellés, & dont les racines pénètrent la terre auſſi profondément que ſa tige s'élève, n'eſt pas plus inébranlable contre l'aquilon déchaîné, que mon frère ne le fut aux avances, aux prières même de cette créature criminelle, vil aſſemblage de tous les vices.

Comme il arrive ſouvent aux Chevaliers qui cherchent des aventures d'en trouver d'heureuſes ou de moins favorables, mon frère, dans une de ces aventures, fut bleſſé près du château d'Argée; & sûr de ſon amitié, il ſe fit porter chez lui, ſans attendre d'être invité, ſans ſavoir même s'il étoit alors dans ſon château, & ſe propoſa d'y demeurer juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſes bleſſures. Argée, en effet, étoit alors abſent pour quelques affaires. Cette effrontée ayant perdu toute pudeur, preſſa mon frère avec tant de violence, qu'excédé de ſe ſentir toujours piquer les flancs par un pareil éperon, & voulant reſter fidèle, il choiſit entre les maux qui pouvoient en arriver, celui qui pouvoit le tirer le plus promptement d'affaire.

Il réſolut donc, quoiqu'il en coûtât à ſon cœur, d'abandonner pour toujours ſon cher Argée, de s'éloigner, & de fuir ſi loin ſa femme, qu'elle n'entendît plus jamais parler de lui.

Cette amitié ſi vive, cette chaîne ſi douce qui l'uniſſoit avec Argée, & qu'il falloit rompre, lui parut un effort bien douloureux. Mais valoit-il donc mieux ou le déshonorer, ou lui percer le cœur, en lui découvrant les coupables deſirs d'une femme qu'il avoit la foibleſſe d'adorer? Sans avoir égard à ſes bleſſures qui n'étoient pas refermées, il attache ſes armes, & part dans le ferme deſſein de ne revenir jamais. Mais ſon mauvais deſtin s'oppoſe à ce projet également honnête & ſage; Argée revient peu d'heures après ſon départ, & trouve ſa femme dans ſes plaintes & dans les larmes.

Argée lui demande la cauſe de cet état affreux; échevelée, le viſage enflammé, la perfide ne répond rien; elle balbutie ſeulement quelques mots entrecoupés, rêve à ce qu'elle va dire, s'occupe uniquement de ſa vengeance; & l'amour cédant à la haine, elle s'écrie enfin: Ah! comment pourrois-je, Seigneur, enſevelir à jamais dans l'oubli, le crime que j'ai commis dans votre abſence? Quand je pourrois le cacher aux yeux des hommes, au ciel même, ma propre conſcience ne le dévoileroit-elle pas? L'âme bourrelée par le remords de ſon crime ne ſouffre-t-elle pas le premier & le plus grand des maux qui peuvent la punir? Quoiqu'il puiſſe être vrai que la faute volontaire puiſſe être excuſée en

partie ; ah ! Dieux ! que vous dirai-je encore ? Mes yeux effrayés par ſon épée, ſe ſont fermés pour toujours, dans l'inſtant affreux où ſon crime m'imprimoit une tache éternelle. Non, je ne peux plus lever ces triſtes yeux, après une pareille infamie, ni ſoutenir les regards qui ſembleroient me la reprocher. La violence de votre coupable compagnon m'ôte plus que la vie, en ayant détruit à jamais mon honneur ; il a craint ſans doute que je ne vous découvriſſe l'horreur de ſes excès ; il vient de s'enfuir, après les avoir commis.

Argée la croit ; cet ami, ſi long-tems cher à ſon cœur, excite alors ſa plus violente haine ; il n'écoute, il n'attend plus rien ; il ſe couvre de ſes armes, & court à la plus prompte vengeance.

Argée connoiſſoit les environs de ſon château ; mon frère, bleſſé, malade, la douleur dans l'âme, & ſans aucun ſoupçon, ne marchoit que lentement. Il eſt joint dans un lieu ſolitaire ; il eſt attaqué par ſon ami qui ne l'écoute pas ; & quelque choſe qu'il puiſſe dire, il eſt forcé de combattre.

Ce combat ne pouvoit être long ni douteux ; l'un étoit ſain, redoutable, animé par la vengeance ; mon malheureux frère Philandre étoit affoibli par ſes bleſſures ; & l'amitié, toujours

constante, retenoit ses coups. Il céda bientôt, & fut contraint à se rendre. A Dieu ne plaise, lui dit Argée, que j'égale ta punition à tes forfaits, & que je trempe mon bras dans le sein de celui que j'aimois si tendrement. Ah! malheureux, tu m'aimois aussi; quelle funeste suite a cette amitié! Non, il ne sera point dit que je porte la fureur dans ma haine, aussi loin que tu l'as portée dans ton amour. En disant ces mots, il fit préparer un léger brancard de rameaux d'arbres, & le faisant poser sur son cheval, il ramena Philandre à moitié mort dans son château, le fit porter dans une tour, & condamna l'ami le plus innocent à n'en sortir jamais.

Philandre cependant éprouvoit dans sa captivité les marques d'un reste d'amitié qui ne pouvoit s'éteindre: rien ne lui manquoit; il pouvoit même commander librement; il avoit tout, hors la liberté. La coupable femme d'Argée sentit bientôt renaître une flamme que la haine & la vengeance n'avoient point éteinte. Elle avoit les clefs de la tour, & tous les jours elle redoubloit les maux de mon frère par sa présence, livrant avec plus d'audace que jamais de nouveaux assauts à sa fidélité: Que te sert, lui disoit-elle, cette résistance, puisqu'on te croit coupable? Quel prix attends-tu de ton imbécille fidélité, puisqu'il n'est plus personne

qui ne te regarde comme un traître? si tu n'avois pas été cruel, insensible pour moi, tu jouirois de ta liberté, ton honneur seroit à couvert; tu perds tout par ta faute; car n'espère pas recouvrer jamais ni l'un ni l'autre que par mon secours: j'en peux trouver les moyens; mais je jure de ne m'en servir jamais, si tu ne te rends à mes desirs.

Non, non, lui répondoit Philandre avec indignation, n'espère pas de pouvoir jamais corrompre une âme aussi fidelle; quelque dur que soit le prix que j'en reçois, je m'y soumets, plutôt que de me manquer à moi-même; quel que puisse être la fausse opinion qu'on aura de moi, je saurai supporter ma chaîne: il me suffit que le Ciel connoisse mon innocence, peut-être sa justice finira-t-elle par la manifester: qu'Argée m'arrache la vie, si la chaîne dont il m'accable ne lui suffit pas, le Ciel ne me refusera pas la palme de l'innocence: l'ami qui me percera le cœur, reconnoîtra peut-être quelque jour toute son injustice, & cet ami malheureux arrosera ma cendre de ses larmes.

C'est ainsi que cette femme détestable essaya plusieurs fois, & toujours en vain, de séduire mon frère; mais ses desirs aveugles & brûlans ne pouvoient s'éteindre: elle cherchoit, elle imaginoit sans cesse quelques moyens de satis-

faire ſa paſſion; elle ſe formoit tous les jours une nouvelle idée; & ſes projets ſe détruiſoient tour-à-tour, ſans qu'elle pût en arrêter aucun.

Elle prit ſur elle d'être ſix mois ſans entrer dans la priſon de Philandre, & déjà mon frère infortuné eſpéroit que cette funeſte paſſion étoit éteinte; mais malheureuſement le haſard fournit à ce monſtre un moyen de l'aſſouvir par le plus noir de tous les crimes. Argée, depuis long-tems, étoit l'ennemi d'un de ſes voiſins nommé le beau Morand. Celui-ci, dès qu'il ſavoit Argée abſent, venoit faire des courſes ſur ſes terres, & les portoit quelquefois juſqu'à ſon château; mais il n'oſoit s'en approcher de plus de dix milles, lorſqu'il le ſavoit préſent.

Argée connoiſſant ſon peu de courage, & voulant trouver le moment de le punir, fit courir le bruit qu'il partoit pour accomplir un vœu qu'il avoit fait d'aller à Jéruſalem. Il publia le jour de ſon départ; il partit en effet aſſez publiquement, pour que la nouvelle s'en répandît comme étant certaine; mais ſe confiant toujours dans ſa perfide femme, il revint dès la nuit ſuivante ſe cacher dans ſon château. Pendant long-tems il n'y paſſoit jamais que la nuit; & couvert d'armes ſimples, bien déguiſé, précédant le jour, il ſortoit ſans être vu de perſonne; il s'alloit embuſquer dans un bois, ou rodoit au-

tour de ſon château, dans l'eſpérance que Morand, trompé par l'opinion publique de ſon abſence, viendroit de lui-même ſe livrer à ſes coups. Il paſſoit ainſi tout le jour, & le ſoir ſa femme ſeule venoit le recevoir par une porte ſecrète; la ſcélérate ſachant que tout le monde croyoit Argée très-éloigné, ſaiſit ce tems pour faire tomber mon frère dans l'affreux panneau qu'elle eut l'adreſſe de lui tendre.

Ayant les larmes à commandement, elle en baigna ſon ſein, & vint en cet état trouver Philandre en le conjurant de la ſecourir & de ſauver ſon honneur: Ah! lui dit-elle, ſi mon cher Argée étoit ici, je n'aurois rien à craindre; vous connoiſſez Morand, ajouta-t-elle, & vous ſavez que lorſqu'il ne peut appréhender la préſence d'Argée, il ne redoute perſonne, ni les Dieux mêmes; il n'eſt rien maintenant qu'il n'emploie pour me forcer à répondre à ſes infâmes deſirs; & comme il corrompt à force d'argent juſqu'à mes domeſtiques même, je ne ſais plus comment pouvoir me mettre à couvert de ſes violences: dès qu'il a ſu le départ de mon mari pour la Paleſtine, dont il ne peut être avant long-tems de retour, il a eu l'audace d'entrer chez moi ſans nulle excuſe, ſans aucun prétexte; ce qu'il n'eût jamais oſé faire ſans l'abſence de mon époux.

L'infâme pouſſant ſon effronterie à l'extrême, m'a demandé, ſans rougir, ce que ſes émiſſaires m'avoient ſouvent priée d'accorder à ſa flamme: ſa demande étoit accompagnée de tout ce qui pouvoit m'annoncer la fureur de ſa paſſion, & le riſque imminent que je courois alors qu'il n'employât la dernière violence. Je n'ai pu me tirer de ce péril preſſant, qu'en me ſervant de quelques expreſſions flatteuſes. Pourquoi voudriez-vous, ai-je dit, obtenir par un crime ce que vous pouvez obtenir plus facilement & d'une façon plus douce, par votre amour? C'eſt ainſi que je l'ai calmé; mais ce n'eſt qu'en lui faiſant une promeſſe, que la peur ſeule pouvoit m'arracher, & que cette contrainte me diſpenſe bien de tenir, mon intention étant de lui refuſer toujours ce qu'il pouvoit alors m'arracher par la force; le péril que je cours eſt donc ſi preſſant que vous ſeul pouvez m'en tirer, & vous devez le faire ſi vous aimez Argée, & ſi ſon honneur & le mien vous ſont chers: ſi vous me refuſez, je pourrai dire que votre amitié pour Argée n'étoit que feinte; je pourrai même le dire avec juſtice, puiſque, ſi vous vous fuſſiez rendu ſecrétement à mes deſirs, ſon honneur n'en eût point ſouffert, & ſi vous m'abandonnez aux fureurs de Morand, bientôt la honte d'Argée & la mienne ſeront publiques.

Il n'eſt pas beſoin, répondit mon frère, que vous cherchiez à m'animer & à me convaincre par un ſemblable propos, apprenez-moi plutôt ce que vous exigez de moi ; ſachez que vous me trouverez toujours le même que vous m'avez vu juſqu'à ce jour. Quoique je ſouffre de l'injuſtice d'Argée, je ne l'en ai jamais accuſé ; je ſuis prêt à voler à la mort pour ſon ſervice.

L'abominable créature lui répondit alors : Il n'y a point d'autre moyen à prendre que celui de donner la mort à l'homme qui veut nous déshonorer ; ne croyez point, au reſte, que vous puiſſiez courir aucun riſque en employant la façon sûre d'y réuſſir que je vais vous apprendre : il doit revenir cette nuit pendant ſa plus grande obſcurité ; j'ai promis de lui faire un ſignal, & de le faire entrer dans mon appartement ſans qu'il ſoit entendu ; vous pourrez m'attendre ſans lumière dans ma chambre, pendant que je lui ferai quitter ſes armes : c'eſt preſque nud que je ſaurai le livrer à votre vengeance.

C'eſt ainſi que cette cruelle épouſe alloit conduire Argée à la mort, ſi toutefois on peut donner le nom ſacré d'épouſe à la plus infernale de toutes les furies.

La nuit ſuivante, ce monſtre vient tirer mon frère de la priſon, l'arme d'une épée tranchante,

& le conduit dans ſa chambre où ſon malheureux ami doit bientôt ſe rendre.

Le tout arriva, comme il avoit été préparé ; les mauvais deſſeins ne réuſſiſſent que trop facilement. Philandre, hélas ! frappe Argée, croyant punir Morand. Argée tombe d'un coup qui lui fend la tête. O crime ! ô coup imprévu ! il tombe ſous le bras de ſon meilleur ami, qui croyoit le venger, en lui portant ce coup mortel.

Mon frère, pourſuivit Hermonides, croyant que c'eſt à Morand qu'il vient d'ôter la vie, remet ſon épée à Gabrine ; car c'eſt le nom du monſtre qui m'écoute, & qui bleſſe mes yeux. Cette ſcélérate alors développant ſa trame criminelle toute entière, prend un flambeau : Ouvre les yeux, Philandre, lui dit-elle, & reconnois ton ami maſſacré par ta main ; apprends, ſois sûr que ſi tu ne te rends pas à mes deſirs, je découvre au monde entier un crime que tu ne peux nier ; & c'eſt ainſi que je te livrerai honteuſement au ſupplice, comme un traître, & comme l'aſſaſſin de ton meilleur ami. Penſe à l'horreur de la réputation qui reſtera de toi, ſi la vie ne t'eſt pas aſſez chère pour deſirer de la conſerver.

Éperdu, ſaiſi d'une affreuſe douleur, Philandre regarde en frémiſſant, & s'apperçoit de ſon erreur ; ſon premier mouvement eſt de tuer cette

barbare femme, & (n'ayant plus d'épée) de l'étouffer & de la déchirer comme le feroit une bête féroce ; mais la raifon l'arrête, & lui fait voir qu'il eft dans une maifon dont fon ennemie eft la maîtreffe.

De même qu'un vaiffeau battu par deux vents contraires, cède pendant une heure à l'un des deux qui l'entraîne, & cède après pendant le même tems à celui qui le combat ; tourmenté par leurs efforts différens, fa poupe & fa proue font également agitées ; il obéit enfin au plus puiffant des deux : de même Philandre prend le parti qui lui paroît être le moins dangereux. La raifon lui démontre qu'outre une mort honteufe qui l'attend, un déshonneur éternel, & plus infâme encore, va le couvrir d'opprobre dans la mémoire des hommes ; il voit que la rumeur de fon crime involontaire, mais horrible en apparence, eft prête à fe répandre dans tout le château. Le malheureux fe trouve forcé de boire cet affreux calice ; fon cœur percé, plein d'une jufte crainte, le fait céder à fon mauvais fort.

L'afpect d'un fupplice infâme & d'un opprobre éternel le force à tout promettre à Gabrine, fi, par elle, il peut fortir en sûreté : la déteftable Gabrine recueille un prix de fes forfaits. Ils abandonnent auffi-tôt ces funeftes murs.

C'eft après cet événement cruel que Philandre

revint vivre parmi nous, laiſſant une mémoire bien humiliante de lui dans la Grèce.

L'image ſanglante de ſon ami ne ſortoit jamais de ſon cœur. Le coup involontaire qu'il avoit porté, l'accabloit du poids d'une chaîne qui l'uniſſoit avec une Médée, une Progné nouvelle. Si le frein des ſermens qu'il avoit prononcés ne l'eût retenu, la mort de Gabrine eût aſſouvi ſa vengeance; mais forcé de céder à la néceſſité, il renferma dans ſon cœur la haine & le mépris qu'il avoit pour elle. Depuis ce tems, on ne vit jamais ſon viſage animé par un ſeul ſourire; ſa bouche ne s'ouvrit que pour ſoupirer & ſe plaindre; il devint comme Oreſte, après avoir tué ſa mère, & comme l'aſſaſſin Egiſte. Les Furies ſemblèrent le perſécuter, & ſon affliction fut ſi durable, qu'altérant enfin ſa ſanté, elle le fit tomber malade & le contraignit à garder le lit.

Cette femme vicieuſe voyant à quel point il la dédaignoit, ſentit enfin éteindre dans ſon cœur une flamme coupable; mais ce ne fut que pour y recevoir une haine plus coupable encore: la colère, la vengeance l'animèrent contre Philandre plus qu'elle ne l'avoit été contre le malheureux Argée; elle forma dès-lors le projet de ſe défaire de ce ſecond mari, comme elle avoit fait du premier. La ſcélérate va trouver

un Médecin, homme propre à ſervir le crime & plus habile à faire uſage du poiſon avec ſubtilité que d'employer à propos un remède ſalutaire; elle lui promit une ſomme au-deſſus même de celle qu'il exigeoit pour qu'il la délivrât d'un époux odieux: ce fut en ma préſence & celle de pluſieurs parens & amis du malade, que ce vieux Médecin apporta dans ſa main un poiſon violent, en aſſurant que c'étoit une potion aſſez ſalutaire pour rendre les forces & la vie à Philandre : mais Gabrine, ſoit que quelque ſoupçon nouveau la troublât, ſoit qu'elle voulût ſe défaire d'un témoin dangereux, ou ne lui pas donner la ſomme qu'elle avoit promiſe, arrêta la main du Médecin au moment où ce méchant vieillard préſentoit à Philandre la coupe qui contenoit le poiſon caché, en lui diſant : Il ſeroit injuſte que vous me ſuſſiez mauvais gré de craindre pour les jours d'un époux ſi cher; je veux être sûre que vous ne lui donnez à boire aucun remède dangereux, & je trouve qu'il eſt néceſſaire, auparavant qu'il le prenne, que vous en faſſiez l'épreuve vous-même. Vous imaginez ſans peine, Seigneur, continua Hermonides, quel fut l'étonnement & la terreur ſecrète du vieillard; mais, preſſé par le tems & la préſence des ſpectateurs, il ne balança pas (pour bannir tout ſoupçon) à boire une partie
de

de la liqueur, & le malade but le reste avec une pleine confiance.

L'épervier qui tient un étourneau dans ses serres, & qui se le voit disputer par un chien avide qui jusqu'alors l'a suivi comme son compagnon, n'est pas plus en colère & plus embarrassé que l'étoit alors ce traître & méchant vieillard qui s'attendoit à recevoir une récompense considérable, au lieu de courir le péril où sa méchanceté venoit de le faire tomber. Puisse-t-il en arriver autant à tout méchant séduit par l'amour du gain ! Son premier trouble fut suivi de l'empressement de retourner promptement chez lui pour y prendre un contre-poison qui pût lui sauver la vie ; mais la méchante Gabrine ne voulut pas le lui permettre, disant qu'elle ne vouloit pas qu'il sortît que le remède ne commençât à bien faire son effet : vainement il offrit de lui remettre le prix du crime qu'il venoit de commettre, ses prières furent inutiles ; & le malheureux commençant bientôt à sentir l'atteinte intérieure du poison, & voyant sa mort certaine, désespéré, furieux contre Gabrine, il nous découvrit le crime horrible qu'ils venoient de commettre de concert ensemble; nous le vîmes expirer l'instant d'après mon frère, & ce méchant vieillard exécuta de cette sorte sur lui le même sor-

fait dont bien d'autres avoient été la victime.

Effrayés, consternés de l'affreux aveu du Médecin expirant, nous nous faisîmes de cette abominable bête farouche qui m'écoute, & nous l'enfermâmes dans un cachot pour lui faire expier ses forfaits dans les flammes.

Hermonides vouloit poursuivre & raconter à Zerbin comment elle avoit eu l'art d'échapper à sa vengeance : mais la douleur de sa plaie devint si cruelle, qu'il se laissa tomber sur l'herbe, pâle & presque privé de sentiment. Deux de ses Ecuyers lui firent promptement un brancard : Zerbin qui sentoit alors plus vivement la douleur de l'avoir mis en cet état, lui fit les plus tendres excuses, & lui représenta que, selon l'usage de la Chevalerie, il avoit été contraint de défendre celle qu'il conduisoit sous sa garde, d'autant plus que lorsqu'il avoit été forcé de l'y recevoir, il avoit promis de combattre pour elle contre tous ceux qui chercheroient à lui nuire. Il assura de plus Hermonides, qu'il desiroit vivement pouvoir réparer par ses services le malheur qu'il avoit eu de le blesser : Hermonides le pria seulement de faire de son mieux pour se débarrasser de cette détestable Mégère avant qu'elle eut eu le tems d'inventer quelques moyens de lui nuire. L'in-

digne créature, muette pendant ce récit & ces propos, tenoit les yeux baiſſés, ſachant bien qu'elle n'avoit nulle réponſe à faire.

La coquine de vieille qui s'apperçut bien de la haine que Zerbin avoit & devoit avoir pour elle, la lui rendoit de tout ſon cœur : non-ſeulement la ſienne étoit égale, mais même comme ce vilain ſentiment étoit bien plus familier à ſon ame ſcélérate qu'au cœur noble & généreux de Zerbin, elle enchériſſoit du quatruple, du quintuple même, ſur la haine qu'il lui portoit : le cœur de Gabrine étoit gonflé de venin, ſes regards hideux l'annonçoient ſur ſon viſage : c'eſt donc dans cette eſpèce d'union qu'ils cheminoient enſemble, & qu'ils traverſoient alors un bois antique.

Le ſoleil étoit déjà prêt à ſe plonger ſous l'horiſon, lorſqu'ils entendirent des cris de colère, une grande rumeur, & le bruit de coups portés avec la plus grande violence : tout leur fit juger qu'il ſe livroit un combat très-violent aſſez près d'eux : Zerbin courut à ce bruit, Gabrine ne fut pas lente à le ſuivre : c'eſt dans le Chant ſuivant que je parlerai de cette aventure.

Fin du vingt-unième Chant.

CHANT XXII.

JEUNES beautés dignes d'être admirées ! vous qui ſavez jouir des charmes d'un amour pur & ſans partage ! Vous qui n'êtes ſenſibles que pour l'amant heureux qui remplit votre cœur ! quelques rares que vous ſoyez (dit-on) dans le grand nombre de celles qui croyent ſervir l'amour en ſe livrant à tous leurs deſirs, c'eſt à vous ſeules que je dois mon hommage & mes excuſes de tout ce que j'ai pu dire, quand une juſte fureur m'animoit contre Gabrine : cette fureur pourroit-elle s'éteindre, & ma voix ne doit-elle pas toujours porter la honte & le remords dans les ames perverſes ?

J'ai peint le vice dans Gabrine ; ce devoir m'étoit impoſé par celle qui m'eût ſervi de modèle, ſi j'euſſe peint la vertu : ce que j'ai dit de cette déteſtable vieille pourroit-il donc ternir la gloire de celles dont les ſentimens épurés & ſincères font honneur à leur ſexe ? Voyez ſi ce traître qui vendit ſon Maître aux Juifs pour trente deniers, a pu nuire à la renommée de Pierre & de Jean ! Hypermneſtre jouit-elle moins des hommages de l'Antiquité,

quoique ſes ſœurs fuſſent ſi criminelles ? Pour une ſeule que mes chants ont déchirée, m'y trouvant forcé par la vérité de cette hiſtoire, ah ! qu'il me ſera doux d'en célébrer cent autres, & de rendre leur gloire plus brillante encore que l'aſtre du jour. Mais retournons à la ſuite de mon travail, j'avoue que je me plais à le varier : j'oſe eſpérer même que, grace à l'indulgence de ceux qui les écoutent, mes chants ne leur en feront que plus agréables.

Je vous parlois tout-à-l'heure de l'aimable Zerbin qui venoit d'entendre un grand bruit d'armes aſſez près de lui. Ce Prince, en ſuivant une route étroite entre deux montagnes d'où ce bruit partoit, arriva bientôt dans une étroite vallée, où le premier objet qui frappa ſa vue, fut un Chevalier qui venoit de perdre la vie; (ſoyez sûrs que je vous dirai ſon nom :) mais, laiſſez-moi, s'il vous plaît, tourner le dos à la France, & m'en aller bien vîte dans l'Orient, juſqu'à ce que j'y trouve notre bon Paladin Aſtolphe qui, de ſon côté, ſe rapproche de l'Occident.

Je l'avois laiſſé dans cette ville cruelle où le ſon formidable de ſon cor avoit chaſſé le peuple, & ſurmonté les périls dont il étoit entouré : ce même ſon avoit forcé ſes braves compagnons à faire promptement mettre à la voile & à fuir

du rivage, comme auroient pu faire de timides enfans; je vous dirai de plus qu'Aſtolphe ſe voyant tout ſeul, prit le chemin de l'Arménie: peu de jours après, il traverſa la Natolie, & de Burſe il arriva dans cette partie de la Thrace où le Danube, après un long cours, porte ſes eaux à la mer en ſortant de la Hongrie qu'il a traverſée. Rabican, comme s'il eût eu des aîles, lui fit voir, en moins de vingt jours, les Moraves, les Bohémiens, la Franconie & le Rhin; il traverſa de même les Ardennes, le Brabant & la Flandre, & s'embarqua par un vent frais & favorable qui lui fit bientôt découvrir les côtes blanches de l'Angleterre, & ce Prince y débarquant vers le milieu du jour, la légèreté de Rabican le fit arriver dès le même ſoir à Londres.

Ayant appris que le vieux Othon ſon père étoit allé depuis pluſieurs mois à Paris, & que tous ſes Barons l'avoient ſuivi dans cette honorable entrepriſe, il ſe diſpoſa ſur le champ à partir pour la France: il s'embarqua ſur la Tamiſe; un vent favorable le porta bientôt juſqu'à la mer, & la proue de ſon vaiſſeau fut dirigée vers Calais; un petit vent léger & portant au nord avoit facilité ſa ſortie de la Tamiſe; mais ce même vent, devenu plus fort de momens en momens, força le Pilote qui crai-

gnoit d'être porté contre les hautes falaises qui bordent la côte de France, à lui présenter absolument la poupe, & à faire route contraire au Calaisis : après avoir long-tems dérivé sur la droite, le vaisseau baloté par quelques autres vents entra dans la Seine assez près de Rouen.

Dès qu'Astolphe eut touché sur ce beau rivage, il se couvrit de ses armes, & muni de son précieux cor, escorte plus sûre pour lui que des milliers de gens d'armes, il prit sa route dans l'intérieur du pays, monté sur le léger Rabican. Après avoir traversé des bois, il arriva proche du pied d'une colline, sur le bord d'une belle & claire fontaine, à cette heure du jour que la grande chaleur fait craindre aux troupeaux altérés qui cherchent alors l'abri des cabanes & même celui des antres obscurs creusés dans la montagne.

Également vaincu par la chaleur & par la soif, Astolphe attache Rabican, & court se rafraîchir sur les bords de la fontaine. A peine a-t-il touché l'eau de ses lèvres brûlantes, qu'il apperçoit un paysan qui, s'étant caché près de lui, débuche d'un buisson, détache son cheval, saute dessus; & s'enfuit. Astolphe furieux ne pense plus à boire, quitte la fontaine, & poursuit le ravisseur.

Ce malin larron eût pu facilement se dérober

d'une ſeule courſe à ſes yeux ; mais il ſembloit s'amuſer à lui donner l'eſpérance de le joindre ; & modéroit la courſe de Rabican, pour le laiſſer toujours à la même diſtance. C'eſt ainſi qu'ils traversèrent le bois, & que tous les deux ſe trouvèrent dans ce château ſingulier où tant de nobles Chevaliers, ſans croire être en priſon, ſe voyoient cependant ſi fortement retenus. Le payſan ſemble ſe cacher dans ce château, toujours monté ſur ce courſier qui devançoit les vents. Aſtolphe embarraſſé, chargé du poids de ſes armes, ne peut entrer que quelques momens après; il regarde, il cherche de tous côtés : mais il ne voit plus ni le larron ni ſon cher Rabican. Il parcourt vainement tout l'intérieur du château ; il ne peut imaginer où l'on a pu cacher un cheval auſſi vif, quand il eſt arrêté, que rapide lorſqu'on l'abandonne à la courſe; tout le jour ſe paſſe dans cette inutile recherche.

Aſtolphe, confus, ennuyé de tout le tourment qu'il s'eſt donné, réfléchit, & s'imagine enfin que ce château pourroit bien être enchanté. Il a promptement recours au petit Livre que la ſage Logiſtile avoit joint au don du cor, quand il étoit parti de l'Inde, pour qu'il pût découvrir & ſe prémunir contre toutes ſortes d'enchantemens. Il conſulte la Table de ce

Livre; elle le renvoie au chapitre qui traite de celui qu'il a ſoupçonné.

Ce chapitre contenoit en effet la deſcription exacte de ce nouvel enchantement d'Atlant : il enſeignoit même les moyens de le rompre, de confondre ce vieux Magicien, & de remettre en liberté tous ceux qu'il tenoit ſous ſa puiſſance : » Un Eſprit infernal, (diſoit ce Livre), » gémit ſous le ſeuil de la porte du château ; c'eſt » lui qui répand l'illuſion ſur les yeux de ceux » qui l'habitent : lève cette pierre, le château » détruit ſera diſſous en fumée. «

Le Paladin ardent à mettre une pareille aventure à fin, ne diffère pas, &, le bras incliné, ſe diſpoſe à lever le marbre applati de ce ſeuil; Atlant qui s'en apperçoit, ſe hâte de prévenir le deſſein d'Aſtolphe par un enchantement nouveau.

Atlant évoque les larves, les farfadets ſoumis à ſes ordres ; de nouveaux preſtiges volent autour du Paladin, & lui donnent un nombre infini de formes différentes & nouvelles : il paroît être un géant aux uns, un payſan à d'autres ; quelques-uns voient en lui le Chevalier diſcourtois qu'ils pourſuivent. Tous ceux qu'on voyoit errer dans le château ſe raſſemblent ; ils croient tous voir dans Aſtolphe l'ennemi dont ils veulent punir l'offenſe. Roger, Gradaſſe,

Irolde, Bradamante, Brandimart, Prafilde, & cent autres guerriers, entourent & attaquent tous à la fois le bon Paladin : mais il fe propofe de rabattre bientôt leur humeur trop altière; il voit qu'il eft perdu, s'il n'a recours à fon cor; il en fonne de toutes fes forces; & le fon horrible du cor retentit dans tout le palais. De timides pigeons ne fe diffipent pas plus promptement au coup de l'arme à feu d'un Chaffeur, que tous ces braves Chevaliers & l'Enchanteur même ne s'enfuient de toutes parts. Prefque tous, pâles, pleins de terreur, franchiffent les portes du château, courent éperdus, jufqu'à ce que leurs oreilles ne foient plus bleffées par ce fon effrayant. Atlant fuit lui-même à la fuite de fes prifonniers, & jufqu'aux chevaux brifent leurs attaches, & volent en confufion fur les chemins & dans les guérets. Rabican s'enfuyoit comme les autres; mais Aftolphe eut l'adreffe de l'arrêter au moment qu'il s'échappoit : pas une fouris, pas une mouche ne reftèrent dans le château, tout être vivant en difparut à ce fon terrible précurfeur de la mort, qui femble crier: Tue, tue!

Dès qu'Aftolphe eut chaffé l'Enchanteur, il lève promptement cette pierre; il y trouve un grand nombre de caractères & de figures magiques, trop longues à décrire; il brife, il

fracasse le tout, comme le livre le lui prescrit, & le château disparoît & s'évapore en fumée dans les airs. Le Paladin fut surpris de trouver dans ce lieu le cheval de Roger attaché fortement par une chaîne d'or. C'étoit ce même cheval aîlé d'Atlant sur lequel il avoit fait enlever Roger pour le porter chez Alcine. Logistile ayant eu l'art de faire un frein pour conduire ce fougueux animal, Roger qui s'en servit parcourut l'Inde, traversa l'Angleterre, & revint en France.

Je ne sais si vous vous souvenez de ce moment si fâcheux pour Roger, où la charmante fille de Galafron toute nue, & déjà presque entre ses bras, eut la malice ou la pudeur de disparoître tout-à-coup à ses yeux; l'hypogriffe, dans le même moment, secoua sa bride, prit son essor, & vint aussi-tôt retrouver son ancien maître, en étonnant un peu, chemin faisant, ceux qui le voyoient passer sur leur tête: il resta dans le château jusqu'au jour où le Paladin en rompoit l'enchantement.

Il ne pouvoit arriver rien de plus agréable au Prince d'Angleterre, que de se trouver maître de l'hypogriffe: il savoit qu'il pouvoit par son secours parcourir en peu de jours le globe de la terre; il en avoit déjà vu quelques parties,

il desiroit voir le reste des terres & des mers qui lui étoient inconnues.

Il connoissoit ce cheval merveilleux du jour que la sage Mélisse l'avoit délivré de la vengeance d'Alcine & du cruel enchantement qui l'avoit fait languir long-tems sous la forme d'un myrthe sauvage. Il avoit vu Logistile forger un frein pour l'hypogriffe ; & ce cheval fougueux, après avoir en vain secoué sa tête, avoit été forcé d'obéir à ce frein. Astolphe avoit écouté les leçons que la sage Fée avoit données à Roger pour le conduire, & ne craignoit plus de s'en servir. Il mit sur lui la selle de Rabican; & choisissant parmi toutes les brides que les chevaux avoient laissées en s'enfuyant, celle qui pouvoit le mieux l'emboucher, il fût parti sur le champ, si l'estime qu'il faisoit du bon Rabican ne l'eût retenu. Astolphe avoit bien raison d'aimer cet excellent cheval, le premier de tous les autres chevaux pour le combat de la lance, & sur lequel il étoit venu si légérement de l'extrémité de l'Inde jusqu'en France. Après avoir réfléchi, le Paladin pensa qu'il devoit plutôt le remettre à quelque Chevalier de ses amis, que de l'abandonner au premier qui se seroit trouvé à portée de s'en emparer.

Le Paladin regardoit de tous côtés, desirant

que quelque payſan ou quelque chaſſeur ſe préſentât pour l'aider à conduire Rabican ; mais il attendit en vain tout le reſte du jour : ce ne fut qu'à l'aube du ſuivant, qu'au travers le brouillard épais du matin, il crut appercevoir un Chevalier qui s'approchoit. Mais j'ai beſoin abſolument avant de pourſuivre le reſte de cette hiſtoire, d'aller retrouver Roger & Bradamante.

Après que le ſon effrayant du cor eut ceſſé, & que ce couple aimable fut éloigné du lieu de ſon enchantement, Dieux ! quels furent les tranſports de Roger, en reconnoiſſant celle que ce charme cruel avoit toujours voilée ! Roger fixe ſes yeux ſur ceux de Bradamante, la belle guerrière arrête les ſiens ſur ceux de ſon amant ; l'amour & les regrets leur apprennent en même tems tous les heureux momens qu'ils viennent de perdre. Roger ne peut s'empêcher d'embraſſer ſa chère Bradamante ; elle devient plus vermeille que la roſe, & l'amour heureux cueille ſur ſa belle bouche la première faveur qui ſoit le prix de ſa conſtance & de ſa foi. Ces careſſes ſi douces & ſi tendres furent ſouvent répétées ; ces heureux amans étoient ſi pénétrés de leur bonheur préſent, qu'à peine pouvoient-ils reſpirer & ſe parler l'un à l'autre. Le ſouvenir cruel d'avoir habité ſi long tems le même lieu, de s'être

rencontrés tant de fois sans se reconnoître, mêloit quelques regrets à leur bonheur.

La sensible & vertueuse Bradamante ne pouvoit refuser à cet amant aimé, si digne d'elle, les légères faveurs que la vertu peut permettre à celle qui reste fidèle à ses loix. Cependant elle lui dit, avec une sévérité que l'amour adoucissoit, malgré l'air imposant qu'elle cherchoit à prendre : N'espère rien de plus, Roger; c'est de mon père le Duc Aimon que tu peux obtenir ma main; mais il faut auparavant que tu reçoives le Baptême.

Roger qui, pour l'amour d'elle, se seroit fait non-seulement Chrétien, comme son père & toute sa race l'avoient été, mais qui n'auroit pas hésité de donner sa vie pour elle : Va, lui dit-il, ma chère Bradamante, je suis prêt à plonger pour toi ma tête dans l'eau, comme je la plongerois dans les flammes. Alors Roger, très-occupé de son Baptême, & livrant son cœur à la douce espérance d'obtenir pour épouse la beauté qu'il adoroit, se mit en chemin, sous la conduite de Bradamante, pour aller à Valombreuse : c'étoit une célèbre Abbaye riche, très-bien bâtie; & les Etrangers étoient sûrs d'y recevoir toujours le meilleur accueil. Mais les deux amans furent arrêtés à la sortie de la forêt

par la rencontre qu'ils firent d'une Demoiselle qui leur parut plongée dans la plus amère douleur.

L'aimable & jeune Paladin étoit né sensible & prévenant, & sur-tout pour les belles affligées ; il ne put voir une physionomie douce, un visage agréable couvert de pleurs, sans en être vivement touché : le desir de connoître le sujet de la douleur de cette jeune & belle personne le pressa de la saluer & de le lui demander ; elle leva ses yeux baignés de larmes sur Roger, & ne balança point à lui rendre compte de ce qu'il desiroit apprendre : Aimable Chevalier, lui dit-elle, vous me voyez donner des pleurs à la mort d'un jeune & charmant damoisel qui doit périr aujourd'hui de la mort la plus cruelle. Ce damoisel, amoureux de la fille jeune & charmante du Roi Marsile, avoit pris les voiles blancs & les habillemens d'une fille : sa voix, son beau teint, sa jeunesse, tout favorisoit son déguisement ; ce secret n'étoit connu que de l'amant & de sa maîtresse ; toutes les nuits étoient vives & charmantes pour eux ; c'est à l'abri de tout soupçon que ces heureux amans les passoient ensemble : mais leur bonheur fut enfin troublé ; il est malheureusement trop rare que de pareils secrets puissent durer long-tems sans être découverts.

Un homme du palais s'en apperçut ; il fut indiſcret avec deux de ſes compagnons ; ceux-là le furent avec bien d'autres ; Marſile fut enfin informé du ſecret de ces heureux amans, il fit ſurprendre le damoiſel dans le lit de la Princeſſe. L'un & l'autre furent arrêtés, jettés ſéparément dans une tour ; & la journée ne ſe paſſera pas, ſans que cet infortuné ne périſſe dans les flammes. J'ai fui du palais pour n'être pas témoin de cette cruauté. Tout intéreſſe dans ce charmant Damoiſel ; je ne peux même ſupporter l'idée de ſavoir que les flammes vont détruire tant d'agrémens, de jeuneſſe & de perfections. Je ſens que cette idée funeſte empoiſonnera le reſte de ma vie.

Bradamante fut vivement émue par le récit de la Demoiſelle ; elle en fut auſſi touchée que ſi l'un de ſes jeunes frères eût eu le même ſort, & vous connoîtrez que ce preſſentiment ne la trompoit pas. Elle ſe tourna du côté de Roger : Ah ! lui dit-elle, il me paroît que nos armes ne pourroient être mieux employées qu'à ſauver les jours de ce jeune infortuné. Conſolez-vous, dit-elle à la belle affligée ; conduiſez-nous en ce chateau, & ſoyez sûre de ſa vie, ſi nous arrivons à tems pour prévenir ſon ſupplice.

Roger qui n'avoit d'autre volonté que celle de Bradamante, ſe ſentit touché du même ſentiment, & du deſir ardent de voler au ſecours

du

du jeune Damoiſel : Qu'attendons-nous, dit-il à la Demoiſelle dont les larmes couloient ſans ceſſe? ce n'eſt plus ici le moment de le pleurer, c'eſt celui de lui ſauver la vie ; fût-il au milieu de mille lances & de mille épées menaçantes, nous vous répondons de l'en tirer ; mais conduiſez-nous promptement de peur que notre ſecours ne puiſſe prévenir ſa dernière heure.

L'air altier, les propos fermes & généreux de deux guerriers de la plus haute apparence, conſolèrent un peu la Demoiſelle affligée ; mais comme elle craignoit moins la diſtance qui les ſéparoit du château, que les obſtacles qu'ils pouvoient trouver ſur leur route, elle parut en ſuſpens ſur celle qu'ils avoient à ſuivre : Si nous prenions, leur dit-elle, le chemin court & facile que voici ſur la droite, je crois que nous arriverions avant même que le bûcher fût dreſſé ; mais il faut que nous ſuivions cette autre route très-rude & ſi longue que nous ne pourrons arriver au plutôt qu'à la fin du jour, & je crains bien que nous ne puiſſions être à tems pour l'arracher à la mort. — Eh ! pourquoi, repliqua Roger, ne prendrions-nous donc pas la route la plus courte? — Ah ! répondit la Demoiſelle, elle eſt comme barrée par un château du Comte de Poitiers qui, depuis trois jours, vient d'établir la coutume la plus inju-

rieuſe pour les Chevaliers & pour les Dames qui paſſent à portée de ce château. Pinabel, fils du Comte de Hauterive, & l'un des plus dangereux & des plus indignes Chevaliers de la terre, vient de porter une loi, ſelon laquelle tout Chevalier ou Dame doivent recevoir le plus mortel affront, l'un devant y perdre ſes armes & ſon cheval, & la Dame s'y voir dépouillée de tous ſes vêtemens. Depuis long tems aucuns Chevaliers de la France, plus redoutables que ceux qui ſe ſont engagés par ſerment à maintenir cette injuſte coutume, n'ont mis la lance en arrêt : elle n'eſt établie que depuis trois jours; voyez s'il eſt juſte que Pinabel ait employé d'auſſi lâches moyens pour forcer ces braves Chevaliers à prononcer un pareil ſerment?

Pinabel a pour maîtreſſe une femme auſſi méchante que lui; l'un & l'autre ont peu de pareils dans leur iniquité. Un jour que ce lâche voyageoit avec elle, ils rencontrèrent un Chevalier qui les punit de leur inſolence par un affront ſanglant : ce Chevalier portoit, il eſt vrai, la plus ridicule vieille en croupe derrière lui; l'arrogante maîtreſſe de Pinabel excéda le Chevalier par ſes impertinentes plaiſanteries : celui-ci joûta contre l'orgueilleux & lâche Pinabel, & l'ayant facilement abattu, ce Cheva-

lier, ſelon les conditions de ce combat, fit déshabiller la maîtreſſe de Pinabel ſur le pré, lui prit ſon cheval, & para la vieille de ſes beaux habits, en laiſſant à l'autre ſes haillons pour la couvrir. La Demoiſelle, furieuſe de cet affront, ſe propoſa d'en prendre vengeance, & ſe conſultant avec Pinabel, auſſi prompt qu'elle à faire le mal, elle lui dit qu'elle ne ſeroit jamais ni contente ni tranquille, qu'ils n'euſſent fait éprouver à mille Chevaliers & mille Dames le même affront qu'elle venoit d'eſſuyer.

Le même jour qu'ils eurent pris cette réſolution, le haſard conduiſit à leur château quatre Chevaliers nouvellement arrivés des pays lointains, & de la plus haute valeur dont aucun Chevalier puiſſe donner des preuves : c'étoit les deux fils d'Olivier Aquilant & Griffon, Sanſonnet de la Mèque & le jeune Guidon le Sauvage.

Pinabel les reçut en apparence avec honneur & courtoiſie; mais le traître les fit arrêter tous les quatre dans leur lit la nuit ſuivante, & ne voulut jamais les délivrer qu'ils n'euſſent prêté ſerment que, pendant un an & un mois, ils dépouilleroient de leurs armes & de leurs habits les Chevaliers & les Dames qu'ils prendroient; bien humiliés, bien triſtes de prononcer un pareil ſerment, ils ſe trouvent forcés de le rem-

plir; il eſt preſque impoſſible qu'ils puiſſent étre délivrés de cette odieuſe contrainte : un grand nombre de Chevaliers qui ſe ſont préſentés depuis ont eu la douleur & la honte d'être obligés de laiſſer leurs armes & leurs chevaux à ce traître.

Il leur eſt même preſcrit d'exécuter encore une ſeconde injuſtice ; ils doivent tirer au ſort celui qui combattra le premier, & celui-ci ſe trouvant abattu, les trois autres ſont obligés de courir auſſi tous les trois enſemble contre ſon vainqueur ; jugez à la force & à la valeur dont eſt chacun d'eux, s'il eſt poſſible de leur réſiſter ! Il ſeroit donc trop dangereux de les attaquer, & vous ne pourriez pourſuivre votre première & généreuſe entrepriſe. — Marchons toujours par le plus court chemin, répondit audacieuſement Roger ; je ne ſuis point homme à me laiſſer retarder dans ma marche par la crainte d'aucun péril ; je le ſuis encore moins d'être effrayé par des menaces, & la crainte de perdre mon cheval & mes armes ; je réponds que mon compagnon penſe comme moi ; faites ſeulement que nous voyions bientôt en face ceux qui veulent s'oppoſer à nous. — Vous n'aurez pas une longue route à faire, dit la Demoiſelle en continuant à les conduire, cette ſeule montagne nous ſépare de ce château.

Bradamante & Roger l'eurent bientôt paſſée ;

& dès qu'ils furent à portee du château de Pinabel, un vieillard en ſortit qui leur cria de loin de mettre pied à terre, &, ſelon la coutume, de ſe dépouiller de leurs armes & de leurs habits. Fais donc paroître promptement, lui répondit Roger, celui qui doit me les enlever. — Oh ! dit le vieillard, puiſque vous le prenez ainſi, vous n'attendrez pas long-tems. En effet, ils virent auſſi-tôt paroître ſur le pont du château un Chevalier dont la cotte d'armes vermeille étoit brodée de fleurs-de-lys très-blanches.

Bradamante en vain pria Roger de lui laiſſer l'honneur de cette première joûte : elle ne put l'obtenir ; & forcée de céder, Roger ſe chargea ſeul de ce combat dont elle ne put être que la ſpectatrice. Roger s'informa du vieillard quel étoit ce Chevalier dont la cotte vermeille étoit ſemée de lys & de roſes blanches : c'eſt Sanſonnet de la Mèque, lui répondit-il. Les deux Chevaliers, ſans ſe parler, mirent la lance en arrêt, & preſſant le flanc de leurs chevaux, ils coururent l'un contre l'autre.

Sur ces entrefaites, Pinabel étoit ſorti de ſon château, ſuivi de quelques gens de pied, pour dépouiller à l'ordinaire de ſes armes le Chevalier vaincu. Les deux Chevaliers couroient donc l'un contre l'autre tenant deux énormes lances

de chêne verd, qui portoient deux palmes de tour, & dont le fer long & tranchant avoit au moins la même longueur.

Sanfonnet avoit fait tailler dans la forêt voiſine dix lances de cette force, & l'on eût eu beſoin de boucliers de diamans pour réſiſter à leur atteinte; Sanſonnet en avoit laiſſé le choix à Roger: tous deux ſe rencontrèrent au milieu de leur courſe; le bouclier de Roger craignoit peu la violence de ce coup; les Démons n'avoient pas ſué vainement pour le forger: au reſte, vous ſavez que c'étoit ce bouclier d'Atlant dont je vous ai déjà peint la puiſſance, & qui, par ſa ſplendeur, renverſoit, privé de tout ſentiment, ceux dont il frappoit les yeux; il falloit de plus qu'il fût bien impénétrable, puiſqu'il ne fut pas même ébranlé du coup de Sanſonnet.

Celui de ce Chevalier, forgé par de moins habiles ouvriers, ne put ſoutenir un coup ſemblable au trait de la foudre; il en fut ouvert par le milieu, & le bras de Sanſonnet, mal armé, fut bleſſé de ce même coup qui le fit voler des arçons.

C'étoit pour la première fois qu'un de ceux qui ſoutenoient la coutume injuſte ſe trouvoit abattu, & qu'au lieu de remporter des dépouilles il avoit meſuré la terre: loin de pouvoir regar-

der ſon adverſaire avec un rire malin, le pauvre Sanſonnet abattu, bleſſé, ne pouvoit que ſe plaindre; ce coup excita quelque mouvement entre les trois autres Chevaliers.

Pendant ce tems, Pinabel s'étoit imprudemment approché de Bradamante pour lui demander le nom de ce Chevalier dont le terrible coup venoit d'abattre le ſien; la juſtice éternelle qui pourſuit ſans ceſſe une tête coupable, ſembla l'avoir conduit elle-même au moment qui devoit le punir de tous ſes crimes; le traître Mayençois ſe trouvoit alors monté ſur le même cheval qu'il avoit pris à la guerrière : vous vous ſouvenez bien, ſans doute, qu'environ huit mois plutôt, le ſcélérat avoit précipité Bradamante dans la caverne de Merlin. Heureuſement une branche d'arbre avoit ſauvé la vie à cette belle guerrière; mais Pinabel l'ignoroit, & dans la ſécurité de croire qu'elle étoit enſevelie pour toujours, il avoit amené ſon cheval avec lui; Bradamante reconnut auſſi-tôt ſon courſier, & le traître Mayençois qui le montoit, dès qu'elle eut porté les yeux ſur celui dont elle avoit reçu ce mortel outrage. Ah! méchant homme, dit-elle en elle-même, ce ſont tes nouveaux forfaits qui te livrent enfin à la juſte punition des premiers!

Menacer Pinabel, mettre l'épée à la main fut

l'ouvrage d'un inſtant pour Bradamante : occupée de lui couper toute retraite, & ſe mettant entre le traître & ſon château, elle ſçut lui faire perdre toute eſpérance de ſe ſauver, comme on en uſe avec un renard dont on a ſoin de fermer la tanière. Le lâche n'oſant faire face à la guerrière, s'enfuit à toute bride au-travers de la forêt. Pâle, éperdu de frayeur, ſon unique eſpérance eſt dans ſes éperons. Bradamante furieuſe le ſuit ſans relâche l'épée haute ſur les reins, le preſſant, le frappant même : mais ne pouvant lui porter que des coups mal aſſurés, tous les deux jettoient des cris, l'un de frayeur, l'autre de colère ; la rumeur qu'ils excitèrent dans le bois ne fut pas cependant entendue du château, chacun alors étoit trop attentif au combat de Roger.

Les trois Chevaliers étoient déjà ſortis du château, & ſe portoient ſur le champ de bataille, s'écriant ſans ceſſe entr'eux contre l'atrocité de la coutume établie : tous les trois auroient préféré la mort au déshonneur de ſe conformer à cette coutume ; leur viſage étoit enflammé par la honte, leur cœur étoit briſé par le déſeſpoir de ſe trouver forcés par leur ſerment de combattre tous les trois enſemble contre un ſeul. L'infâme & cruelle courtiſanne, dont cette coutume odieuſe étoit l'ouvrage, leur

répétoit avec audace de ſe ſouvenir du ſerment qu'ils avoient fait de la venger. Mais, s'écrioit Guidon, ſi je peux ſeul l'abattre avec cette lance, qu'ai-je beſoin du ſecours de deux compagnons? Je réponds de le vaincre, & j'en réponds ſur ma tête. Griffon & ſon frère Aquilant tenoient le même propos de leur côté; chacun d'eux vouloit combattre, & demandoit, comme Guidon, qu'elle leur fît trancher la tête, s'ils n'étoient vainqueurs de celui qui venoit de renverſer leur compagnon. Mais la maudite gourgandine leur répétoit encore : Tout ce que vous me dites eſt inutile; je vous amène ici pour combattre tous trois enſemble, ſelon votre ſerment; je ne vous y conduis point pour y former un nouveau pacte avec vous ; c'étoit à vous à m'en propoſer un autre lorſque je vous tenois gardés dans ma priſon; vos excuſes ſont trop tardives; vous devez vous conformer à la loi que vous avez juré de ſuivre, ou vous êtes des traîtres menteurs.

Le bon Roger leur crioit de ſon côté : Accourez donc, Chevaliers; voilà mon cheval, voilà mes armes, voici beaucoup de bons habits à gagner; eh! ſi vous les voulez, pourquoi différez-vous donc de vous en emparer?

La méchante Dame du château les preſſe

d'un côté ; Roger, de l'autre, les agace vivement, tant qu'à la fin ils se déterminèrent à combattre : mais ce ne fut pas sans avoir le visage rouge & couvert de tous les signes de la honte. Les deux fils d'Olivier se présentent donc les premiers, & le troisième, dont le cheval est plus pesant que les leurs, reste quelques pas en arrière. Roger tenoit la même lance qui venoit d'abattre Sansonnet, & le bouclier enchanté d'Atlant auquel ce brave Chevalier n'avoit jamais eu recours que dans les plus grandes extrémités. Il ne s'étoit servi que trois fois de sa puissance magique, (& certes ce fut toutes les trois dans un péril bien imminent;) les deux premières fois pour sortir de l'île dangereuse d'Alcine ; la troisième, lorsqu'il laissa flottante dans l'écume de la mer la maudite orque, la gueule ouverte, montrant ses vilaines dents vuides & privées de cette beauté si charmante & si nue, qu'elles se préparoient à dévorer, de cette belle Angélique qui lui fit depuis si mal-à-propos le mauvais tour de se dérober à ses yeux. Hors ces trois occasions, il avoit tenu toujours ce bouclier couvert par un voile épais, de façon toutefois qu'il lui fût libre de le découvrir dans un moment. Roger, sans être ému du nombre de ceux qu'il avoit à

combattre, mit ſa lance en arrêt, avec la même aſſurance que s'ils n'euſſent été que de foibles enfans.

Il atteignit Griffon au haut de ſon bouclier; le coup fut aſſez violent pour le faire chanceler, & l'inſtant d'après on le vit tomber, & même aſſez loin de ſon cheval : pour Griffon, il avoit porté le fer de ſa lance au milieu du bouclier de Roger; ſon coup avoit porté de biais, & la ſurface dure & polie du bouclier faiſant gliſſer le fer de la lance, le coup l'avoit parcouru juſqu'à ſa bordure, & le voile avoit été déchiré. Griffon, les yeux frappés de la ſplendeur terrible, étoit tombé; ſon frère en portant ſon coup, ayant achevé de déchirer le voile, tomba de même, ainſi que Guidon qui le ſuivoit de près : tous les trois etoient étendus ſans connoiſſance, & Roger, lorſqu'il ſe retourna l'épée à la main pour les combattre, fut très-étonné de les voir tous trois portés par terre, comme s'ils euſſent perdu la vie. Tous les Chevaliers, toutes les femmes ſorties du château pour voir ce combat étoient dans le même état, & juſqu'aux chevaux tombés ſur la pouſſière haletoient, & leurs flancs battoient comme s'ils euſſent été prêts d'expirer. Roger fut d'abord ſurpris; mais il en reconnut aiſément la cauſe, lorſqu'il apperçut le voile épais du bouclier qui

pendoit des deux côtés en lambeaux; il ſe retourna promptement vers l'endroit où ſe tenoit ſa chère Bradamante au commencement de ſa première joûte, ayant peur qu'elle n'eût reſſenti les atteintes de cette lumière foudroyante.

Roger ne voyant plus ſa Bradamante, imagina que cette guerrière avoit pourſuivi ſa courſe pour aller au ſecours du jeune Damoiſel dont ils avoient entrepris de ſauver la vie; mais appercevant alors la jeune Dame affligée, parmi ceux qui cédoient à l'enchantement du bouclier, il la prit entre ſes bras, ſe ſervit d'une partie de ſes vêtemens pour couvrir ſon écu, & ſur le champ elle reprit ſes eſprits.

Roger ſuivit ſa route avec elle, & n'oſant lever les yeux de honte & de douleur, il lui ſemble déjà qu'il s'entend reprocher de toutes parts la victoire qu'il ne doit qu'à la force d'un enchantement. Hélas! que pourrai-je faire, ſe diſoit-il à lui-même, pour effacer les taches d'un pareil opprobre? Mes ennemis ne ſont-ils pas en droit de dire que je ne dois point ce triomphe à mon courage? En marchant ainſi, pénétré de regrets amers, il arrive ſur une grande route dans laquelle ſe trouvoit un puits profond que les paſteurs avoient creuſé pour faire abreuver leurs troupeaux. Roger s'appercevant que les eaux abondantes de ce puits

s'élevoient jusqu'à son embouchure, s'écria dans son dépit : Vas, maudite œuvre de la magie, tu ne me feras plus courir le risque d'un pareil déshonneur ; non, je ne te conserverai pas davantage, & désormais le blâme n'osera plus m'attaquer. En disant ces mots, il se saisit d'une grosse pierre, l'attache avec le bouclier, & précipite l'un & l'autre au fonds du puits. Plût-à-Dieu, s'écria-t-il en voyant le bouclier s'enfoncer sous l'eau, que tu fusses enseveli depuis long-tems, & que ma honte pût l'être avec toi. Ce puits étoit très-profond, la pierre étoit fort pesante ; une colonne immense d'eau couvrit bientôt le bouclier dont Roger venoit de faire secrétement un si généreux sacrifice ; mais la Renommée, attentive à la gloire des grands hommes, publia bientôt ce que le cœur généreux de Roger l'avoit pressé de faire pour sa propre satisfaction, & sa trompette éclatante en instruisit l'Espagne, la France & les Royaumes voisins.

Cette nouvelle s'étant répandue de proche en proche, un grand nombre de guerriers se mirent en quête pour retrouver cet écu ; mais ils ignoroient le nom de la forêt qui renfermoit le puits & cet écu merveilleux ; & la Dame qui seule avoit vu la belle action de Roger ne voulut jamais donner aucune notion ni du lieu, ni

même du pays où ce puits ſi deſiré pouvoit être trouvé.

Lorſque Roger étoit parti du château de Pinabel, après avoir remporté cette victoire trop facile & qui lui coûtoit tant de regrets ſur les quatre braves champions de ce traître, il les avoit laiſſés évanouis & immobiles; mais dès que la lumière du bouclier enlevée n'ébłouiſſoit plus leurs yeux, ils ſe réveillèrent très-émerveillés de leur aventure; ils paſsèrent le reſte du jour à s'entretenir de cet événement étrange, & tous ſe demandoient les uns aux autres ce qu'ils avoient éprouvé lorſque cette terrible lumière avoit frappé leurs yeux.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, la nouvelle ſe répandit ſur le ſoir que Pinabel venoit de perdre la vie, mais qu'on ignoroit encore de quelle main il avoit reçu la mort. Bradamante irritée avoit enfin joint ce traître dans un étroit paſſage, & lui avoit plongé pluſieurs fois ſon épée dans les flancs & dans ſon perfide cœur. Dès qu'elle eût purgé cette contrée du monſtre vil & dangereux qui l'avoit long-tems infectée, elle quitta ce bois, témoin de ſa vengeance, & ramena le bon cheval que le traître avoit dérobé; elle voulut en vain retourner au château de Pinabel où ſa juſte colère l'avoit forcée à quitter Roger; mais elle ne

put jamais en retrouver le chemin, & ſon deſtin cruel ne permit pas qu'elle eût aucune notion de la route que ſon amant avoit priſe. Ceux qui daignent ſe plaire à m'écouter en apprendront davantage dans le chant ſuivant.

Fin du vingt-deuxième Chant.



CHANT XXIII.

MORTELS! ſoyez ardens à vous ſecourir & attentifs à vous plaire; ſoyez ſûrs d'en recevoir le prix, & quand même ce prix vous ſeroit refuſé par vos pareils, vous le trouveriez dans votre propre cœur; il ſeroit content de lui-même. L'homme mal-né, qui cherche à nuire, court en aveugle au-devant de la punition qu'il mérite: une injure eſt rarement oubliée. Les hommes, dit un vieux dictum, ne ſont pas comme les montagnes; ils ſe rencontrent, & tôt ou tard leur vengeance écraſe la perverſité. Voyez quel eſt le ſort de ce lâche Pinabel; c'eſt au moment même que ſon âme atroce s'occupe à devenir encore plus coupable, qu'il eſt puni de ſes premiers forfaits: la Juſtice éternelle ne peut voir long-tems ſouffrir l'innocence; elle ſauva de la mort la vertueuſe Bradamante; elle protégera toujours l'âme honnête dont elle connoît la candeur.

Pinabel croyoit être bien sûr de ne revoir jamais celle qu'il avoit enſevelie toute vivante dans un abyſme; il étoit sûr que le ſilence & que la mort de Bradamante voileroient à jamais ſon

ſon crime ; c'eſt cependant dans ſon propre château, c'eſt près de ſa Comté de Poitiers, c'eſt dans un pays occupé preſque en entier par les grandes poſſeſſions & les châteaux d'Anſelme de Hauterive ſon père, où le traître ſe croit bien à couvert de la haine & de la vengeance de la maiſon de Clermont ; c'eſt au pied d'une montagne de ſa Seigneurie même, que la fille d'Aimon le trouve ſans défenſe, le joint, & lui porte le coup mortel, tandis que ce lâche jette des cris qui ne ſont écoutés ni par la juſte vengeance de la guerrière, ni par ceux qui pourroient le ſecourir.

Dès le moment que Bradamante eut puni ce traître, elle voulut rejoindre ſon cher Roger; mais la fortune cruelle ne le lui permit pas ; elle prit une route qui l'en éloignoit, & qui la conduiſit dans l'endroit le plus épais & le plus ſauvage de la forêt ; & ce fut à l'heure où le Soleil laiſſoit obſcurcir l'air par les ombres de la nuit, que ne ſachant plus où la paſſer, elle s'arrêta, ſe coucha ſur l'herbe tendre & touffue; c'eſt-là que s'occupant ſans ceſſe de ſon cher Roger, elle le voyoit encore en ſonge lorſqu'un ſommeil léger fermoit ſes paupières ; c'eſt-là qu'elle admiroit quelquefois la richeſſe du Ciel, & ces planètes de Saturne, de Jupiter, de Mars

& de Vénus, que les Anciens regardèrent comme des Divinités errantes.

Souvent une penſée bien douloureuſe lui faiſoit pouſſer des ſoupirs : Eſt-il poſſible, diſoit-elle avec amertume, que la colère puiſſe l'emporter ſur l'amour? Comment l'ardeur de me venger m'a-t-elle aveuglée juſqu'à négliger de bien remarquer les routes & les lieux que je traverſois? Ah! Roger, j'aurois pu te retrouver, ſi ma fureur m'eût laiſſé des yeux & de la mémoire. Ces regrets, ce diſcours qu'elle prononçoit tout haut, retentiſſoient encore bien plus vivement dans ſon cœur; ſes ſoupirs, ſes larmes étoient pour elle ce qu'un orage eſt aux beaux jours: pleine d'impatience, elle attend long-tems que le fond de l'Orient commence à ſe colorer; ſon cheval paiſſoit paiſiblement auprès d'elle; elle s'élance deſſus, marche, & ſemble aller au-devant de l'aurore.

Bradamante ne fut pas long-tems ſans ſortir du bois, & reconnut ſur ſon bord le terrein où l'Enchanteur avoit élevé ce Palais fantaſtique, où tant de Chevaliers avoient été priſonniers, & dans une perpétuelle illuſion avec elle: elle y rencontra le Paladin Aſtolphe; il venoit de trouver une bride propre à bien conduire l'hypogriffe; mais il étoit en peine de ſon cher

Rabican, ne pouvant ſe réſoudre à le confier qu'à des mains bien sûres.

Bradamante arrive dans le moment où le Paladin vient d'ôter ſon caſque ; elle reconnoît ſon couſin ; elle le ſalue de loin, court à lui, l'embraſſe, & ſe nomme en levant ſa viſière : Aſtolphe, qui ne pouvoit confier ſon cheval à perſonne, avec autant de plaiſir qu'à la guerrière, remercia la fortune qui ſembloit avoir conduit près de lui la fille d'Aimon ; & quelque plaiſir qu'il eut à la voir, il le ſentit plus vivement encore en ce moment.

Après s'être embraſſés comme frère & ſœur pluſieurs fois, & s'être réciproquement demandé compte de leurs aventures, Aſtolphe toujours occupé de ſon projet de voyager dans la région des oiſeaux, & voulant promptement l'exécuter, en fit part à la guerrière, & lui fit voir ſon cheval aîlé ; il n'excita point la ſurpriſe de Bradamante : elle l'avoit déjà vu deux fois déployer ſes aîles ; l'une, lorſqu'elle combattoit contre Atlant ; l'autre, lorſque cet animal fougueux, enlevant juſques aux nues ſon cher Roger & le faiſant diſparoître à ſes yeux, l'avoit plongée dans la douleur & dans les plus vives allarmes : ſon couſin lui dit, qu'il vouloit lui laiſſer ce bon Rabican dont la courſe rapide ſurpaſſoit le vol d'une flèche ; il la pria de le faire conduire à

Montauban, d'y faire même porter ſes armes qui lui devenoient inutiles pour traverſer les airs, & de les lui garder juſqu'à ſon retour. Aſtolphe ne conſerva que ſon épée & ſon cor; il ne pouvoit en être que plus léger ſur l'hypogriffe : il lui remit auſſi cette lance d'or, dont le bras du fils de Galafron étoit autrefois armé, lorſqu'il vint ſur les bords de la Seine avec ſa ſœur Angélique; cette lance merveilleuſe avoit la puiſſance de renverſer le plus redoutable Chevalier dès qu'elle frappoit une pièce de ſes armes.

Aſtolphe ayant fait élever l'hypogriffe, le fit planer quelques inſtans autour de Bradamante, qui le vit enfin voler & diſparoître dans le haut des airs: ſon couſin lui parut avoir imité le Pilote qui par prudence ne fait voguer que lentement ſon vaiſſeau tant qu'il le voit entre les môles du port ou proche encore des écueils hériſſés qui les entourent, mais qui déploie toutes ſes voiles & s'abandonne aux vents dès qu'il eſt entré dans la pleine mer.

La guerrière cependant ſe trouve très-embarraſſée après le départ du Paladin; elle ne ſait comment faire conduire ſon cheval & porter ſes armes à Montauban : tout cède en ſon cœur au deſir ardent de revoir Roger; elle penſe que c'eſt à Valombreuſe qu'elle pourra le retrouver. Arrêtée dans ſa marche par ſon incertitude, elle

en fut tirée par l'arrivée d'un villageois ; elle fit raſſembler les armes d'Aſtolphe dans un faiſceau dont Rabican fut chargé ; elle le fit monter ſur un cheval, & mener en main Rabican, la guerrière ayant alors trois chevaux, en comptant celui qu'elle avoit repris à Pinabel.

Bradamante ſe trouve encore dans un ſecond embarras ; elle deſire vivement ſe rapprocher de Valombreuſe, dans l'eſpérance d'y retrouver Roger : mais elle craint de s'égarer ; elle ignore la route, le villageois ne connoît pas le pays ; elle ſe trouve obligée de marcher au haſard, du côté qui lui paroît pouvoir la conduire où ſon cœur l'appelle.

De quelque côté qu'elle porte ſes pas, elle ne trouve perſonne qui puiſſe lui montrer le chemin, & ſortant de la forêt ſur les neuf heures du matin, elle découvre de loin une groſſe fortereſſe aſſiſe ſur le ſommet d'une montagne ; elle croit reconnoître Montauban, & c'étoit en effet le château que Béatrix ſa mère & ſa famille habitoient ; Bradamante s'afflige en achevant de le reconnoître, elle craint d'être apperçue, & qu'en s'arrêtant en ce lieu, elle ne puiſſe peut-être plus en partir librement ; l'abſence de Roger la fera mourir de douleur, elle ne pourra plus le revoir ni s'occuper de ce qu'ils ont arrêté de faire à Valombreuſe.

Elle rêve un moment, & prend le parti de s'écarter de Montauban, & de ſuivre un chemin qu'elle reconnoît pour être celui de l'Abbaye; mais le haſard lui fait rencontrer ſon jeune frère Alard avant qu'elle ſoit ſortie de la vallée.

Alard venoit de marquer des quartiers pour des troupes nouvelles que Charlemagne avoit ordonné de lever dans la Guienne; ſa ſœur ne pouvant éviter ſa rencontre, ne put auſſi ſe diſpenſer de retourner à Montauban après cet accueil tendre que ſe font une ſœur & un frère qui s'aiment : Béatrix qui depuis long-tems pleuroit ſon abſence, & qui l'avoit fait chercher vainement dans toute la France, reçut cette fille chérie avec tranſport, & la baigna de ſes larmes, en la ſerrant dans ſes bras; ſes jeunes frères la comblèrent auſſi de careſſes : mais toutes celles que la ſenſible Bradamante recevoit de ſes proches lui paroiſſoient froides auprès d'un ſeul baiſer de ſon amant dont la douce impreſſion étoit toujours dans ſon âme.

Ne pouvant donc plus aller à Valombreuſe, elle prit le parti d'envoyer une perſonne bien sûre en ſa place; ſon inſtruction devoit être d'apprendre à Roger les raiſons qui la retenoient, & de le conjurer de ſa part (quelque sûre qu'elle dût être de ſon cœur) de preſſer la cérémonie

de ſon baptême, comme le moyen le plus sûr & le plus prompt d'obtenir ſa main, & de les unir à jamais : elle comptoit auſſi faire conduire par la même perſonne le bon Frontin qu'elle prévoyoit lui devoir être utile & cher ; les Rois Sarraſins & celui de Gaule n'en ayant aucun dans leurs Etats qui puſſent en approcher, hors Bride-d'or & Bayard : ce fut le jour que Roger montant ſur l'hypogriffe avec trop d'audace, avoit été porté ſi loin dans le vague des airs que Bradamante avoit amené le cheval de ce guerrier, & l'avoit envoyé dans les écuries de Montauban où Frontin, bien nourri, bien ſoigné, ne faiſoit qu'un léger exercice, & ſe trouvoit plus vigoureux & mieux tenu que jamais.

Elle met promptement à l'ouvrage toutes les femmes qui l'entourent; elle les emploie à broder richement d'un or brillant un tiſſu de ſoie blanc & couleur de mûre; elle en fait orner la ſelle & juſqu'à la bride de Frontin : elle appelle enſuite la jeune Hypalque, fille de Callitréfie, ſa nourrice, & la ſage confidente de tous les ſecrets de ſon cœur. Combien de fois ne leur avoit-elle pas parlé de ce héros, de ce cher Roger, égal aux Dieux dans ſon ame. L'amour, dans ces momens, la rendoit bien éloquente & bien perſuaſive. Ma chère Hypalque, lui dit-elle, qui pourrois-je choiſir pour un tel meſſage, ſi

ce n'eſt celle dont je connois ſi bien l'eſprit, la prudence & le tendre & fidèle attachement?

Elle la fit monter ſur un bon palefroi, & elle lui remit en main la riche bride de Frontin. Parts, lui dit-elle, ma chère Hypalque; excuſe-moi près de Roger; dis-lui que la fortune ſeule s'oppoſe au bonheur que nous aurions d'être enſemble; dis-lui que la ſeule contrainte arrête celle qui le regrette ſans ceſſe. Au reſte, ajouta-t-elle, ſi quelqu'imprudent, quelque villageois oſoit t'arrêter pour t'enlever ce beau cheval, dis-lui ſeulement quel eſt ſon maître; il n'eſt perſonne, il n'eſt aucun Chevalier aſſez téméraire pour ne le pas reſpecter, & pour ne pas trembler même au ſeul nom de Roger. Elle ajouta ſans doute à ces premiers ordres, tout ce qu'une amante bien tendre a tant de plaiſir & tant d'ardeur à répéter.

Hypalque bien inſtruite de tout ce qu'elle doit faire, part, & traverſant hardiment les plaines & les forêts, elle franchit l'eſpace de plus de dix milles, ſans trouver perſonne qui l'interroge ou qui trouble ſa marche. Ce ne fut que vers le milieu du jour, qu'elle rencontra dans un chemin étroit & mauvais, le fier Rodomont à pied qui, tout armé, ſuivoit à grands pas un nain.

Le Sarraſin jette ſes regards farouches ſur

elle ; il blaſphême contre tous les Dieux de l'univers de ce que ce beau cheval qu'il voit en main, n'eſt pas monté par quelque Chevalier. Vous ſavez qu'il avoit juré d'enlever par force le premier cheval qu'il trouveroit ſous ſa main ; il le voit, il l'admire ; mais il regarde comme un acte injuſte & mal-honnête de l'enlever des mains d'une foible Demoiſelle. Il s'arrête, il continue de l'admirer ; & plein de dépit, il s'écrie : Ah ! que le maître de ce cheval n'eſt-il ici préſent ! — Si tu le voyois, lui répondit fièrement Hypalque, tu changerois bientôt de penſée. Apprends que le maître de ce cheval te feroit trembler, & qu'il n'a pas ſon pareil dans l'univers. — Ah ! ah ! dit Rodomont, quel eſt donc ce guerrier qui foule aux pieds la renommée de tous les guerriers de la terre? — C'eſt Roger, répond Hypalque d'une voix haute. — En ce cas, je veux donc le prendre, lui dit-il brutalement ; je m'en empare, puiſque j'ai le bonheur de l'enlever à ce guerrier que tu dis être ſi redoutable.

Au reſte, s'il eſt tel que tu le dis, je conſentirai de lui rendre non-ſeulement ce cheval & ſon riche harnois, mais je veux même lui payer à ſon gré ce qu'il croira que je lui devrai pour le tems que je l'aurai monté. Vas, dis-lui que c'eſt Rodomont qui le lui enlève, que je

ſerai toujours prêt à le lui diſputer par les armes, qu'il me trouvera facilement : que par-tout où je ſuis, par-tout où je puiſſe aller, ma renommée me fait aſſez connoître, & que la foudre ne laiſſe point après elle des traces plus terribles & plus profondes que moi.

Rodomont, en diſant ces mots, s'empara des rênes, s'élança ſur Frontin, & laiſſant Hypalque en pleurs ſe plaindre & le menacer en vain, il ne l'écouta pas ; guidé par le nain, il continua la pourſuite de Mandricard & de Doralice ; il fut quelque tems ſuivi de loin par Hypalque qui ne ceſſoit de le maudire & de le menacer. La continuation de cette aventure ſe retrouvera dans la ſuite ; mais il faut que je me conforme au récit de Turpin qui me fait perdre Rodomont de vue, pour me ramener dans ce bois où Pinabel venoit d'être tué.

La fille d'Aimon avoit à peine achevé de le punir, qu'elle avoit abandonné le corps de ce traître. Zerbin arriva dans ce même lieu par un autre chemin, toujours ſuivi par la méchante Gabrine. Il voit un Chevalier mort & criblé de coups ; il ignore quel il peut être : mais né généreux & compâtiſſant, il a pitié de cette mort cruelle ; Pinabel en effet, renverſé ſur la terre, verſoit encore ſon ſang par un ſi grand nombre de bleſſures, qu'on eût dit que cent

épées s'étoient réunies pour lui donner la mort. Le Prince Ecoſſois s'empreſſa de ſuivre quelques traces récentes pour découvrir l'auteur de cette mort, & dit à la vieille de l'attendre un moment ; & qu'il juroit de venir la retrouver.

Elle s'approche du mort, l'examine de tous côtés ; elle trouve très-ſuperflu qu'un cadavre conſerve des ornemens ; & comme elle étoit avare preſqu'autant que méchante, elle cherche le moyen d'enlever ce qu'elle pourra détacher de plus précieux & de plus facile à cacher. Elle eût bien deſiré s'emparer de ſon riche pourpoint, & méme de ſes belles armes ; mais comment auroit-elle pu les emporter ? Elle s'en tint donc à voler quelques attaches d'or & la ceinture magnifique du mort qu'elle ceignit entre deux jupes autour d'elle, en regrettant bien de n'oſer voler rien de plus. Zerbin la rejoignit peu de momens après ; il avoit en vain ſuivi les traces de Bradamante, juſqu'à la fin d'une route qui ſe partageant en une infinité de rameaux les lui fit perdre ; ne voulant pas reſter toute la nuit entre ces rochers, il partit ſur le déclin du jour avec la méchante vieille, pour chercher un aſyle.

Ils arrivèrent, après avoir marché deux milles, auprès d'un grand château qui portoit le nom de Hauterive. Ils s'arrêtèrent dans le

village, pour y paſſer la nuit, devenue déjà bien obſcure; mais peu de tems après leur arrivée, des cris & des plaintes amères frappèrent leurs oreilles de toutes parts; ils virent tous les gens du château couverts de larmes, & le même ſujet de douleur paroiſſoit les affecter tous.

Zerbin ayant demandé la cauſe de cette affliction générale, on lui dit que le Comte Anſelme, Seigneur de ce château, venoit de recevoir la nouvelle de la mort de ſon fils Pinabel, dont on avoit trouvé le corps maſſacré dans un chemin étroit entre deux montagnes. Zerbin eut l'air de ſa ſurpriſe, & baiſſa les yeux pour ne faire naître aucun ſoupçon; mais il s'imagina bien que c'étoit le corps de Pinabel qu'il avoit trouvé ſur ſa route.

Bientôt les cris & la rumeur augmentèrent dans le château, lorſqu'à la lueur d'une infinité de flambeaux, on vit entrer le brancard funèbre qui ſoutenoit le corps du fils d'Anſelme. Les pleurs redoublèrent, & le malheureux père paroiſſoit inconſolable.

Anſelme ordonna les apprêts des plus magnifiques obsèques. Il voulut qu'elles ſe fiſſent à l'antique, & telles qu'on les pratiquoit autrefois pour nos ayeux; mais preſque tous les bons & anciens uſages ſe corrompent aujourd'hui.

Les cris & les larmes furent ſuſpendus pendant quelques momens, pour écouter un ban qu'Anſelme fit publier. Il promettoit une riche récompenſe à quiconque pourroit lui découvrir le meurtrier de ſon fils. Cette promeſſe paſſa d'une oreille à l'autre, & la teneur de ce ban s'étendit au loin; elle parvint bientôt juſqu'à cette vieille ſcélérate qui ſurpaſſoit en rage comme en noirceur les tigres & les reptiles venimeux. Dès ce moment elle ourdit le menſonge & la perfidie la plus exécrable pour faire périr Zerbin; on ignore même ce qui pouvoit alors l'emporter dans ſon cœur atroce, ou de ſa haine contre Zerbin, ou de ſon avarice qui deſiroit obtenir la récompenſe promiſe, ou de l'orgueil enfin de prouver que ſon exiſtence infernale n'avoit abſolument rien d'humain.

Gabrine alors compoſe ſon affreux viſage; ſes yeux ſont triſtes, ſon regard eſt égaré : bâtiſſant une calomnie vraiſemblable, elle accuſe Zerbin auprès d'Anſelme, l'aſſure qu'il eſt le meurtrier de ſon fils; elle lui préſente la riche ceinture qu'elle dit tenir de la main de Zerbin. Anſelme reconnoît auſſi-tôt cette ceinture, & ne doute plus de la vérité du rapport de cette méchante vieille, d'après un indice auſſi frappant. Le vieillard lève les mains au ciel, & le remercie, au milieu de ſa douleur, de lui

donner du moins la puiſſance de venger la mort de ſon fils. Il fait entourer la demeure du Prince d'Ecoſſe ; le peuple s'émeut, crie vengeance, & Zerbin qui ne ſe connoît aucun ennemi, l'innocent Zerbin eſt ſaiſi dans ſon premier ſommeil ; on le couvre de fers ; & pour le reſte de la nuit, on le jette dans une affreuſe priſon.

Le ſoleil n'avoit pas encore commencé ſa carrière, & déjà les apprêts du ſupplice de Zerbin étoient ordonnés ; il devoit être conduit ſur le lieu même où le corps de Pinabel avoit été trouvé, mis en pièces, & baigner la même terre de ſon ſang ; on n'avoit apporté aucune forme légale à cette condamnation ; Anſelme, convaincu du crime, l'avoit ſeul prononcée.

Le matin ſuivant, l'aurore à peine a précédé la blancheur & la ſérénité d'un beau jour, que le peuple s'aſſemble en criant, qu'il meure ! qu'il meure ! & ſe montre avide de voir couler le ſang de l'innocent Zerbin ; la populace, toujours aveugle & toujours ſtupidement cruelle, marche confuſément & ſe preſſe entre les chevaux des ſatellites qui conduiſent Zerbin attaché ſur un mauvais rouſſin.

Les yeux paternels du Très-Haut étant toujours tendrement fixés ſur l'innocence, ſa providence avoit déjà préparé pour celle de Zerbin le plus redoutable défenſeur, & ſes jours étoient

en sûreté. Roland arrive à portée de découvrir cette troupe, & voit avec ſurpriſe ce jeune homme que l'on mène à la mort.

Le Paladin étoit alors avec cette jeune & belle Iſabelle, Princeſſe de Galice, qu'il avoit retirée de l'affreuſe caverne de la montagne, où des bandits l'avoient conduite après la tempête qui l'avoit portée ſur un écueil avec les débris de ſon vaiſſeau; c'étoit cette même Iſabelle, dont l'âme étoit plus occupée de Zerbin que de ſa propre exiſtence. Roland l'avoit toujours conduite ſous ſa garde depuis qu'il l'avoit remiſe en liberté. Lorſqu'elle apperçut ce triſte appareil, elle en fut vivement émue, & lui demanda ce que ce pouvoit être. Je n'en ſais rien moi-même, répondit-il; mais attendez-moi ſur cette colline, & je cours en ſavoir des nouvelles. Il deſcend en diligence dans la plaine; il s'approche de cette troupe, & regarde attentivement Zerbin dont la figure noble le prévient en ſa faveur.

Roland alors s'approchant de lui, lui demande quel eſt le crime qui le conduit au ſupplice: le jeune Zerbin lève une tête innocente, atteſte le Ciel qu'il n'eſt pas coupable, raconte les faits avec la plus exacte vérité, & Roland juge par ſon récit qu'il mérite ſa protection & ſa défenſe; il apprend de plus que l'arrêt de

mort de ce jeune homme eſt porté par le Comte Anſelme de Hauterive : c'en eſt aſſez pour qu'il ſoit convaincu que l'arrêt doit être inique, cet homme n'en ayant jamais porté d'autre ; il ſe ſent d'ailleurs ému par l'ancienne haine qui bout avec fureur dans le cœur de ceux de l'illuſtre ſang de Clermont contre ceux de la perfide race des Mayençois ; il ſe ſouvient de tout le ſang que cette haine a fait répandre.

Déchaînez ce Chevalier, canaille maudite, s'écria Roland d'une voix terrible, ou je vous extermine tous. — Eh quel eſt donc ce maſſacreur de gens, dit d'un ton ricaneur, un drôle inſolent qui commandoit ces ſatellites ? Croit-il être un braſier ardent, & nous croit-il donc de cire ou de paille, pour nour anéantir ſi facilement ? A ces mots, il oſe baiſſer ſa lance contre le terrible Comte : les belles & riches armes de Zerbin dont ce faquin de Mayençois s'étoit emparé pendant la nuit, ne purent le défendre de la rude atteinte de Roland ; cependant le fer de la lance qui porta ſous la mentonnière du caſque, ne perça point ces armes à l'épreuve, mais le coup lui rompit les vertèbres du col & l'étendit mort ſur la pouſſière ; le Paladin paſſe ſa lance au travers du corps du ſecond, & tirant la redoutable Durandal, il fait voler la tête à l'un, partage l'autre par la

ceinture

ceinture; hommes, chevaux, tombent par monceaux ſous le tranchant de ſon épée, & plus de cent de ces miſérables ſont déjà morts ou prennent la fuite.

Plus des deux tiers mordent la pouſſière, Roland chaſſe le reſte devant lui; il taille, il fend, il bleſſe, il perce, il tronque tous ces vils Mayençois; ils jettent tous épées, caſques, boucliers, épieux, maſſes, pour fuir plus facilement; l'un court le long du chemin, l'autre ſe jette à côté dans le bois, ils ſe cachent dans les cavernes, ils s'applatiſſent le nez à terre dans les buiſſons; l'impitoyable Roland les pourſuit, frappe ſans ceſſe, il ſemble n'en vouloir pas laiſſer échapper un ſeul; le véridique Turpin dit auſſi que de bon compte de cent vingt qu'ils étoient, quatre-vingt au moins perdirent la vie.

Roland court enſuite à Zerbin dont le cœur étoit encore ému par la crainte. Ma voix exprimeroit foiblement ſes tranſports en voyant approcher le victorieux Comte d'Angers; que n'eût-il pas donné pour pouvoir rompre ſes liens & ſerrer les genoux de ſon libérateur?

Pendant que Roland le délie, & l'aide à reprendre ſes armes dont ce beau parleur avoit eu l'impertinence de ſe couvrir, & qui venoit de la payer de ſa vie, Zerbin jette les yeux

ſur Iſabelle qui d'abord s'étoit arrétée ſur la colline, mais elle venoit de ſe rapprocher d'eux en voyant le Paladin victorieux. Dieux! quel ſaiſiſſement, quel tranſport Zerbin n'éprouva-t-il pas, en reconnoiſſant celle qu'un faux avis lui faiſoit croire avoir été ſubmergée dans les flots, & qu'il avoit ſi long-tems pleurée! Tout ſon ſang ſe glaça d'abord dans ſes veines, mais bientôt une flamme impétueuſe les parcourut rapidement.

La préſence du Comte d'Angers arrête cet amant paſſionné, & l'empêche de courir pour ſerrer dans ſes bras celle qu'il adore; un cruel ſoupçon s'élève dans ſon cœur, il croit que le Paladin eſt amoureux, & peut-être amant fortuné d'Iſabelle. Tombant ainſi de peine en peine, ſa première joie s'évanouit, & la ſombre jalouſie le rend moins ſenſible à revoir ſon Iſabelle vivante qu'il ne l'avoit été lorſqu'il reçut la nouvelle de ſa mort. Le déſeſpoir de Zerbin augmente encore, en la voyant ſous la garde d'un Chevalier qui vient de lui ſauver la vie; il ſent bien qu'il ſeroit d'une ingratitude monſtueuſe de le combattre pour arracher ſa maîtreſſe de ſes mains, & de plus, que cette entrepriſe ſeroit peut-être inutile; cependant il auroit tout haſardé, s'il avoit eu tout autre pour adverſaire; mais il ſe ſentoit entièrement ſou-

mis au Comte d'Angers par les liens d'une juste reconnoissance : ils s'approchèrent tous les trois dans un profond silence d'une fontaine, & Roland échauffé du combat délaça sur le champ son casque pour se rafraîchir ; il engagea Zerbin a délacer aussi le sien.

Isabelle, la tendre Isabelle, regarde son amant, le reconnoît, pâlit un instant, se ranime aussitôt comme la fleur mouillée que frappe le soleil ; rien ne la retient plus ; l'amour plus fort que tout autre sentiment l'anime, la fait voler & la jette dans les bras de son amant ; elle ne peut proférer un mot ; elle soupire, sa bouche est entr'ouverte ; ses larmes baignent, inondent son sein & les joues de Zerbin. Roland surpris, attendri des transports de ces deux amans, reconnoît à l'instant que ce ne peut être un autre que le Prince Zerbin, lorsqu'Isabelle le serre dans ses bras.

Dès qu'elle put parler, elle ouvrit sa belle bouche ; palpitante encore, avec quelle vive reconnoissance ne raconta-t-elle pas à son amant tout ce que le plus renommé Paladin François venoit de faire pour elle ? Zerbin ému par tout ce qui peut pénétrer une âme noble & sensible, se jette aux pieds de Roland, & lui serrant les genoux : Ah ! s'écria-t-il, c'est donc vous,

Seigneur, qui dans le même inſtant me rendez deux fois la vie.

Que d'actions de graces, que d'offres de ſervices n'auroient pas ſuivi ces heureux momens entre ces deux illuſtres Chevaliers, s'ils n'avoient été forcés de prêter attention au bruit que formoit le froiſſement des branches & l'agitation du feuillage dans un taillis voiſin ! ce bruit partoit d'une petite route obſcure & couverte qui ſerpentoit dans ce taillis. Les deux guerriers relacent promptement leurs caſques ; ils remontent à cheval ; à peine ſont-ils dans les arçons qu'ils apperçoivent un Chevalier ſuivi d'une Demoiſelle, qui ſortent de cette route couverte.

Ce Guerrier étoit le fier Mandricard que nous avons vu ſuivre Roland avec tant d'empreſſement pour venger la mort d'Alzirde & la défaite de Manilard ; c'étoit dans cette pourſuite que Mandricard s'étoit emparé de Doralice, & qu'avec un ſeul tronçon de ſa lance de chêne verd, il l'avoit enlevée à cent hommes tous couverts de fer.

Le Sarraſin en pourſuivant le vainqueur d'Alzirde, ignoroit que ce fût le redoutable Comte d'Angers ; mais il ne doutoit point, à l'exploit éclatant qu'il avoit exécuté, que ce ne fût un

brave & vigoureux Chevalier. Mandricard regarde Roland plus attentivement que Zerbin, & reconnoiſſant les ſignes qu'il a retenus : Il faut que tu ſois l'homme que je cherche, dit-il en apoſtrophant fièrement Roland ; il y a dix jours au moins que je ſuis tes traces, tant la renommée des exploits éclatans qu'on t'a vu faire dans les campagnes de Paris m'a ſervi d'aiguillon pour te chercher & te combattre. Je ſçais que ta victoire ſur les troupes de Trémiſen & de Noricie a fait voir les ſombres bords à mille Guerriers ; je n'ai pas été long à te ſuivre. Je te reconnois à pluſieurs marques, & ſur-tout au cimier de ton caſque que je me ſuis fait dépeindre ; mais depuis que je te vois, ces ſignes ſont ſuperflus ; & quand tu ſerois au milieu d'une foule de cent Chevaliers, je connoîtrois à ton air fier & martial que c'eſt toi que je cherche.

J'admire l'élévation de ton courage, lui répondit Roland ; un pareil projet ne peut naître que dans un cœur bien fier & bien généreux. Si le deſir de me voir t'a fait venir, j'ai celui de te faire connoître l'intérieur de mon âme, & même mon viſage ; & je vais lever ma viſière pour achever de ſatisfaire ta curioſité : mais après m'avoir vu, je compte que tu me ſatisferas auſſi dans ce que j'attends, & j'eſpère

que tu ne tarderas pas d'éprouver ſi ma valeur répond à ma mine. — Allons, dit le Sarraſin, mon premier deſir étoit de te trouver & de te connoître, je vais ſatisfaire le ſecond.

Roland regardant attentivement Mandricard, eſt ſurpris de ne point voir d'épée ſur ſon flanc gauche, ni de maſſe pendue à l'arçon droit de ſa ſelle : Et de quelle arme, dit-il, prétends-tu donc te ſervir, ſi ta lance vient à ſe briſer? — Ne t'en embarraſſe pas, répondit le Sarraſin; j'ai ſouvent fait reculer bien des Guerriers avec les ſeules armes que tu me vois. Apprends que j'ai juré de ne jamais porter d'épée, juſqu'à ce que j'aie fait la conquête de la fameuſe Durandal que porte le Comte d'Angers; je le jurai, lorſque je me couvris de ce caſque & de ces belles armes, qui ſont les mêmes qu'Hector portoit il y a plus de mille ans. L'épée ſeule manquoit à ſes armes, ſans doute elle fut dérobée; & j'ignore quel eſt le haſard qui l'a remiſe dans les mains de Roland. Je ſçais que tout ce qu'on dit de ſes exploits & de ſon courage vient en grande partie de la confiance qu'il a dans cette bonne épée; mais je lui ferai payer cher le tems qu'il l'a portée, & je le cherche depuis long-tems pour le forcer à me la reſtituer.

Le ſuperbe Mandricard, après avoir tenu ces

premiers propos pleins de préſomption, pourſuivit ainſi : Je cherche de plus Roland, dit-il, pour venger dans ſon ſang la mort du grand Agrican mon père : je ſuis sûr que Roland n'a pu le tuer qu'en traître, il n'auroit pu vaincre autrement un auſſi redoutable Guerrier. — Toi, & tous ceux qui le diſent en ont menti, s'écria Roland tranſporté de fureur, ne pouvant plus ſe taire : apprends que je ſuis celui que tu cherches; oui, je ſuis Roland, & celui qui tua ton père avec honneur. Tiens, voilà cette épée que tu deſires; tu l'auras, ſi ton courage peut la mériter. Quoiqu'elle m'appartienne bien légitimement, je ne veux pas même m'en ſervir au moment que tu me la diſputes : qu'elle ſoit le prix du vainqueur; elle n'eſt plus à moi, mais elle n'eſt point encore à toi. Je vais l'attacher à quelque arbre; tu ſeras le maître de la prendre, ſi tu parviens à m'arracher la vie. A ces mots, Roland voit un arbriſſeau dans le milieu du champ de bataille; il tire Durandal, & la ſuſpend à l'un de ſes rameaux.

L'un & l'autre, épris d'une égale fureur, s'éloignent de la demi-portée d'un arc, s'élancent à bride abattue, & ſe frappent tous deux également dans la viſière : tous les deux ſont également inébranlables; & les éclats de leurs lances s'élevant en l'air, il ne leur reſte pour

toutes armes que le tronçon de ces lances. Ces deux Guerriers couverts de fer ſont alors obligés de ſe battre comme deux Villageois qui diſputent les limites d'un pré, ou la branche d'eau qui l'arroſe, & qui ſouvent avec de forts échalats dans les mains en viennent à ſe porter des coups ſanglans.

Ces tronçons ne peuvent long-tems réſiſter en des mains ſi nerveuſes : ils ſont obligés de ſe frapper à main nue ; ils s'efforcent d'arracher les mailles de leurs armes ; ils croient pouvoir les enfoncer par leurs coups redoutables, & ces coups en effet ont la peſanteur de ceux des tenailles & des marteaux.

Le Sarraſin cherche comment il pourra terminer un combat où les coups ſont plus douloureux pour celui qui les porte que pour celui qui les reçoit. Ils ſe ſaiſiſſent enfin, & ſe prennent au corps tous les deux; le Sarraſin eſpère étouffer Roland, comme le fils de Jupiter étouffa le fils de la Terre.

Mandricard, plus emporté que Roland dans ſa colère, fait des efforts terribles pour renverſer le Paladin, & fait peu d'attention à la bride de ſon cheval. Roland plus de ſens froid, s'en apperçoit ; il réſiſte d'une main à Mandricard, de l'autre il fait couler ſa bride par-deſſus les oreilles & les yeux de ſon cheval. Le

Sarrafin continue à lui donner de violentes fecouf-fes; mais les jarrets de Roland font comme des étaux qui le tiennent lié dans les arçons. Les fecouffes violentes du Sarrafin font enfin brifer les fangles de la felle de Roland; la felle gliffe, Roland ferme dans fes étriers, la ferre toujours également, & tombe enfin à terre avec elle, en la tenant toujours entre fes cuiffes.

La chûte de Roland fit retentir l'air au loin, comme fi des armes raffemblées dans un grand fac fuffent tombées par terre; le cheval du Sarrafin, qui n'a plus de frein dans la bouche, en eft effrayé: ni les bois, ni les roches ni les chemins rompus ne l'arrêtent. Aveuglé par la peur, il fuit de toute fa vîteffe, emportant fon maître avec lui.

Doralice qui voit Mandricard déjà loin du champ de bataille, & n'ofant refter fans fa garde, preffe fon palefroi pour fuivre & rejoindre Mandricard. Le Sarrafin perdant la tête de fureur, battoit fon cheval avec fes pieds, fes mains, & l'effrayoit encore plus par fes cris. Cet animal, fans regarder à fes pieds, & fans tenir aucun chemin, alloit plus rapidement que jamais.

Après trois milles d'une courfe auffi rapide, un large & profond foffé fe trouve fur fon paffage; il s'y précipite avec fon maître, qui trouve le fond de ce foffé fort dur. Mais quoi-

que cette eſpèce de lit lui parût très-mal garni de laines fines, il fut cependant aſſez heureux pour ne pas s'y briſer les os.

Le Tartare ſaiſit ſon cheval par le crin avec fureur ; mais il ne ſçait par quel moyen s'en rendre le maître & le conduire. Doralice le joint alors, & le prie de prendre la bride de ſon palefroi, l'aſſurant que cette bête eſt aſſez douce pour pouvoir s'en paſſer : le Sarraſin le refuſe conſtamment ; il cherche quelque aûtre moyen de remplacer le frein ; & la fortune enfin, qui ſemble vouloir le favoriſer pour un moment, amène près d'eux en ce même inſtant cette ſcélérate de Gabrine qui, depuis qu'elle avoit trahi Zerbin, avoit toujours fui comme une louve, lorſqu'elle entend derrière elle le bruit des chiens & des chaſſeurs.

L'infâme vieille avoit encore ſur elle tous ces ornemens agréables & galans que la jeune maîtreſſe de Pinabel avoit portés ; elle étoit de même montée ſur le palefroi de cette arrogante & méchante créature. Gabrine n'ayant pu voir en s'approchant Mandricard, alors culbuté dans le fond du foſſé, & n'appercevant qu'une jeune & jolie fille, s'en étoit approchée ſans aucune défiance. La mine d'un vieux & malin ſinge, coëffée, parée de ces ornemens légers & rians, qui ſiéent ſi bien à la jeuneſſe, penſa faire mou-

rir de rire Mandricard & Doralice; rien ne ressembloit mieux à ces Babouins conduits par des Bâteleurs, que la vieille & méchante Gabrine.

Le Sarrasin ne balança pas à prendre sans façon la bride de son palefroi, pour s'en servir à mener son cheval ; ensuite épouvantant celui de Gabrine par ses cris, il lui fit prendre la fuite; ce cheval effrayé courut par monts & par vaux, emportant toujours la méchante vieille à moitié morte de peur. Mais, en vérité, le sort de cette Mégère doit nous inquiéter trop peu pour ne pas retourner à Roland que nous avons laissé tombé lourdement à terre avec sa selle entre ses jambes.

Ayant rajusté de son mieux cette selle sur son cheval, il remonta dessus, & resta quelque tems pour attendre le retour de Mandricard : à la fin, ne le voyant point paroître, & piqué vivement contre le Sarrasin, il prit le parti de marcher sur ses traces & de le suivre; mais on croira sans peine que Roland aussi doux, aussi courtois pour ses amis, qu'il étoit terrible dans les combats, ne quitta pas ces jeunes & tendres amans, qui lui devoient leur réunion, sans leur avoir fait les plus tendres adieux. Zerbin fut très-affligé du départ du Comte; Isabelle en versa des larmes : ils auroient voulu le suivre;

mais Roland ne voulut pas le leur permettre, quoique leur compagnie lui fût infiniment agréable ; il ne s'en sépara lui-même qu'avec un véritable regret ; car l'intrépide Comte d'Angers avoit pour principe que lorsqu'un bon Chevalier va pour chercher & combattre un ennemi, il ne doit pas souffrir d'être accompagné par personne en état de le défendre.

Il les pria sur-tout de dire à Mandricard, si le hasard le leur faisoit rencontrer, qu'il resteroit encore trois jours dans le même lieu, & que, passé ce tems, il iroit joindre l'armée de Charlemagne : Roland prenoit ainsi ses mesures, pour que le Sarrasin pût le trouver quand il voudroit le chercher. Tous les deux le lui promirent, & de nouvelles assurances d'amitié ayant accompagné leurs adieux, ils se séparèrent.

Le Comte d'Angers reprit Durandal à l'arbrisseau, & marcha vers le canton du pays où le cheval du Sarrasin avoit dirigé sa fuite ; mais cet animal n'ayant eu pour guide que sa frayeur, avoit tellement égaré son maître, que Roland ne fit pendant deux jours qu'une vaine recherche.

Ce fut vers le milieu du troisième, que le Paladin arriva sur le rivage agréable d'une belle fontaine qui serpentoit dans une prairie émaillée de fleurs ; de grands arbres dont le faîte s'unis-

ſoit en berceaux ombrageoient cette fontaine, & le zéphir qui pénétroit leur feuillage tempéroit la chaleur ſur ſes bords tranquilles ; les troupeaux venoient s'y déſaltérer & ſe mettre à couvert du ſoleil du midi; les paſteurs y quittoient leurs habits : un air doux & parfumé par les fleurs, ſembloit les pénétrer & couler dans leurs veines. Roland même en reçut l'impreſſion, quoique tout couvert de ſes armes ; il s'arrêta ſous ce berceau délicieux où tout ſembloit l'inviter au repos : mais il ne pouvoit choiſir un plus funeſte aſyle ; il y vit luire le plus malheureux jour de ſa vie.

Le Comte d'Angers tourne les yeux de tous côtés : il admire tout ce qui contribue à rendre cette ſolitude agréable ; il voit que preſque tous les arbres qui l'entourent ſont couverts de chiffres & de lettres entrelaſſées ; il s'approche, il attache ſes yeux ſur ces lettres : mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! il reconnoît les traces de la main de celle qu'il adore.

C'étoit en effet dans ce lieu que la charmante Reine du Cathay venoit ſouvent avec Médor, ces berceaux agréables étant voiſins de la maiſon du paſteur chez lequel l'hymen avoit couronné leur amour ; les noms d'Angélique & de Médor ſont gravés ſur ces arbres, noués, entourés par des chiffres de fleurs ; Roland peut

les trouver en cent endroits différens, & ces chiffres ſont autant de bleſſures mortelles pour ſon cœur; il s'agite, il ne peut en croire ſes yeux; mille ſoupçons s'élèvent en ſon âme, & s'y détruiſent tour-à-tour; il rejette ceux qui nourriſſent ſon déſeſpoir; quelquefois même il croit que c'eſt d'une autre Angélique qu'il voit le nom adoré gravé ſur ces arbres.

Le moment d'après, il ſé diſoit à lui-méme: Non, je ne peux méconnoître les traits d'une main ſi chère: ces lettres ſont en effet de celle d'Angélique; j'en ai vu trop ſouvent pour m'y méprendre; peut-être a-t-elle imaginé ce nom de Médor pour cacher celui dont ſon cœur eſt occupé: j'oſe eſpérer que c'eſt de moi ſeul que ma divine Angélique a voulu parler en confiant le ſecret de ſon âmè à cette ſolitude. C'eſt ainſi que Roland ſe plaiſoit à ſe tromper lui-même; flottant ſans ceſſe entre la crainte & l'eſpérance, plus il ſe formoit d'idées nouvelles, plus ſon cœur étoit déchiré; ce Paladin ſi renommé n'étoit plus alors que le plus foible & le plus malheureux des amans; il reſſembloit à l'oiſeau qui vient de donner dans un filet, ou de s'abattre ſur des gluaux; plus il bat de ſes aîles pour ſe dégager, plus il s'embarraſſe & ſe lie.

Roland ſuit le cours du ruiſſeau, & parvient à l'un de ſes détours, où les roches de la mon-

tagne ſembloient s'être exprès recourbées pour former une grotte agréable & profonde, dont l'eau pure de la fontaine baignoit l'entrée ; les tiges rampantes & tortueuſes du lierre & celles d'une vigne ſauvage tapiſſoient le portique ruſtique de cet aſyle creuſé par la main de la nature ; c'eſt-là que les deux amans les plus fortunés avoient ſi ſouvent fui les regards importuns & les rayons brûlans du milieu du jour ; c'eſt-là que leurs bras étant unis par l'amour, un doux ſilence ſuccédoit aux ſermens mutuels de s'aimer toujours ; tous les parois de cette grotte étoient encore bien plus couverts de leurs noms & de leurs chiffres qu'aucune autre partie des environs ; la craie, la pointe de leurs couteaux, le charbon même, avoient été employés pour les multiplier.

Le triſte Comte, dès l'entrée de cette grotte, apperçut un aſſez long écrit d'une autre main que celle d'Angélique, & qui paroiſſoit gravé depuis peu ; c'étoit des vers que l'heureux Médor avoit écrits dans ſa Langue Aſiatique, en mémoire du bonheur qui combloit ſi ſouvent ſes deſirs dans cette paiſible grotte ; & c'eſt ainſi qu'il s'étoit exprimé : Arbriſſeaux fleuris, gazons naiſſans, onde tranſparente, grotte obſcure où la fille de Galafron oublioit tant d'amans qu'elle avoit toujours mépriſés : vous l'avez

vue ſouvent cette charmante Angélique dans les bras de l'heureux Médor ; nul de ſes charmes alors n'étoient voilés pour vous que par les aîles de l'amour; ah! que votre ſilence & votre aſyle nous furent agréables, & que la mémoire en ſera chère à ce Médor qui ne peut le reconnoître qu'en vous célébrant & qu'en formant des vœux pour vous !

Tendres Amans, fiers Chevaliers, Villageois, Voyageurs altérés que le haſard conduira dans cette délicieuſe retraite, reſpectez ces gazons, cet ombrage, cette grotte, cette fontaine & ces arbriſſeaux; jouiſſez de leurs charmes, & répétez tous avec moi:

Lieu charmant, puiſſe le ſoleil entretenir toujours pour toi la fécondité !

Que les rayons de l'aſtre de la nuit te prêtent leur douce lumière, & que les Nymphes viennent ici danſer en rond à leur clarté !

Que le paſteur groſſier ne laiſſe jamais fouler ce gazon, & troubler la pureté de ces eaux par les pieds nombreux de ſon troupeau !

Ces vers étoient écrits en langue arabe; cette langue étoit familière à Roland, & de toutes les langues qu'il avoit appriſes, c'étoit celle qu'il parloit le plus facilement: elle lui fut ſouvent très-utile pendant ſon ſéjour parmi les Sarraſins: mais ſi la pratique de cette langue le garantit

de

de quelques périls & de quelques peines, il lui fût bien cruel de l'entendre ſi bien, lorſqu'elle ſervit à confirmer ſon malheur.

L'infortuné Paladin lit & relit pluſieurs fois ce fatal écrit; il voudroit bien encore répandre quelque illuſion ſur cette évidence ſi cruelle. Ses efforts ſont inutiles; tout ſe réunit pour conſtater cette affreuſe vérité. Son cœur ſe glace; il lui ſemble qu'une main froide le lui preſſe & le déchire; il reſte les yeux fixes, & comme privé de toute idée; ſes regards ſont attachés ſur ce rocher; mais que peut-il y voir encore! il paroît être immobile, inſenſible comme lui. Dès ce moment, l'intelligence du Paladin commence à s'altérer. En pourrez-vous douter, amans infortunés, qui n'avez jamais connu de malheur plus cruel que l'infidélité d'une maîtreſſe adorée! Sa tête tombe ſur ſa poitrine; ſon front & ſes regards ont perdu l'audace qui les animoit; ſa voix arrêtée ne forme point de plaintes; ſes yeux ardens ne répandent point de pleurs; ſon déſeſpoir affreux ne pouvant éclater à la fois, ſe concentre en lui-même: c'eſt ainſi que nous voyons l'eau fixée dans un vaſe, dont la vaſte capacité ſe termine par un goulot étroit; on ne parvient point à la vuider en retournant le vaſe; la colonne du liquide ſe preſſe, ſe concentre dans cet étroit goulot par le poids de la maſſe ſupérieure,

à peine quelques gouttes d'eau peuvent s'en échapper.

Une nouvelle illusion vient encore le séduire; il n'en est point de si vaine, qu'un amant déses-péré ne soit toujours prêt à saisir. Quelqu'un de ceux qu'elle a maltraités, se disoit-il à lui-même, a voulu peut-être noircir sa réputation. En proie à la jalousie, il aura cru par un lâche moyen exciter la mienne, il aura contrefait son écriture. Ah! s'écria-t-il, pourquoi le cruel l'a-t-il si bien imitée! Cette foible espérance cependant lui ren-dant un peu de courage, & le soleil étant prêt de finir sa course, il monte sur Bride-d'or, & suivant le cours du ruisseau, le Paladin se remet en marche.

Il ne va pas loin, sans appercevoir quelques toits, d'où s'élève de la fumée; il entend l'a-boiement des chiens, le mugissement des trou-peaux; il arrive près d'une maison champêtre; il s'arrête & la prend pour asyle. Il descend languissamment de cheval; un jeune garçon se présente pour prendre soin de Bride-d'or: les Habitans de cette bonne & agréable cabane s'empressent à le servir; l'un détache sa cuirasse, l'autre ses éperons d'or; un autre encore se charge de son bouclier, & s'occupe à bien enlever la poussière dont ses armes sont couvertes. Cette habitation étoit précisément la même où Médor

avoit été porté, le ſein ouvert par une dangereuſe bleſſure : c'étoit cette demeure, qui dès que cette bleſſure fut fermée, devint ſi favorable & ſi chère au jeune Maure.

Roland, oppreſſé par ſa douleur ſecrette, ne voulut point ſouper, & ne penſa qu'à chercher un repos dont il étoit bien éloigné de pouvoir goûter les charmes. Son agitation, ſa douleur augmentent ſans ceſſe ; de quelque côté qu'il ſe tourne, ſes yeux ſont bleſſés par ces mêmes chiffres, ces mêmes écrits qu'il a déjà vus dans la grotte & ſur les arbres ; les murs, les portes & juſqu'aux fenêtres de la chambre qu'il habite en ſont couverts. L'infortuné n'oſe faire une ſeule queſtion ; ſes lèvres ſe ſerrent ; il craint trop l'éclairciſſement qu'on peut lui donner ; & le nuage du doute qui l'opprime lui paroît encore moins cruel que le jour d'une affreuſe certitude.

Ce fut bien vainement qu'il ſe ſervit de cette foible reſſource, pour éviter de parvenir au comble du malheur. Le Paſteur, maître de cette maiſon, s'attendrit en le voyant plongé dans une ſi profonde triſteſſe. Il cherche à l'en arracher ; il eſpère y réuſſir, en lui racontant l'hiſtoire de ces deux amans, dont il aimoit à parler ſouvent, parce que tous ceux qui l'écoutoient paroiſſoient avoir bien du plaiſir à l'entendre.

Sans en être prié, ſans aucune diſcrétion, ce

Pasteur commence son récit par lui dire comment il fut pressé par la belle Angélique de porter Médor blessé dans sa cabane, comment elle avoit tous les jours pansé de sa belle main la dangereuse blessure qu'elle avoit guérie. Mais, dit le Pasteur en s'interrompant d'un air gai, cette belle en reçut une bien plus profonde en son cœur; l'amour la blessa pour Médor, & ce qui ne me parut les premiers jours qu'une étincelle devint bientôt une flamme si vive, qu'elle ne put ni la cacher, ni trouver même aucun moyen de la calmer.

Nous vîmes donc avec surprise cette belle Princesse, fille d'un des plus puissans Rois de l'Orient, contrainte, entraînée par l'amour, à donner sa main à ce jeune homme, si fort au-dessous d'elle par son état & par sa naissance. En finissant ce récit, le Pasteur court chercher & porte à Roland le superbe brasselet qu'Angélique, touchée de ses soins, a voulu qu'il acceptât comme un gage de sa reconnoissance.

Ce dernier trait fut aussi le dernier coup dont le barbare Amour se plut à frapper Roland; ce fut celui qui sembla satisfaire toute la cruauté de ce Dieu dangereux, parce qu'il étoit mortel & sans ressource pour l'infortuné Comte d'Angers. Le Paladin voudroit, mais il ne peut cacher son désespoir; ne pouvant plus se sur-

monter lui-même, abattu par l'excès de ſa douleur, Roland, ce Roland ſi redoutable cède, & verſe un torrent de larmes.

L'hôte ſurpris ſe retire; Roland reſte ſeul, & s'abandonne à toute ſa foibleſſe; ſes larmes baignent ſes joues, ſa poitrine, ſon lit même; il ſe retourne cent fois ſur ce lit, que la douleur & le déſeſpoir rendent plus inſupportable pour lui, que s'il étoit d'un dur rocher ou couvert d'épines. Une idée plus affreuſe, plus déſeſpérante encore que toutes les autres, vient achever de le tranſporter hors de lui-même. Dieux! s'écrie-t-il, c'eſt ſans doute dans ce même lit où l'ingrate, l'infidelle Angélique a conſommé ſon crime avec ſon vil amant. A ces mots il s'élance en fureur de ce lit, plus promptement qu'un Villageois ne s'élance de deſſus l'herbe, en s'y voyant couché ſur un ſerpent.

Le lit, la maiſon, le Paſteur même lui deviennent tellement odieux en ce moment, que ſans attendre que la lune où l'aurore paroiſſent, il prend ſes armes, ſon cheval, & ſort de cette cabane. Il marche au haſard dans les ténèbres; il s'enfonce dans le bois; & quand il ſe croit enfin ſeul, il exhale ſa douleur par des plaintes qui bientôt deviennent des hurlemens.

Il ne ceſſe plus de crier nuit & jour; il fuit

les hameaux & les cités ; il couche dans la forêt ſur la terre comme une bête farouche.

Il s'étonne lui-même comment une ſi grande abondance de larmes peut couler de ſes yeux. Il croit que toutes les ſources de ſa vie s'échappent avec ſes pleurs; ſes ſoupirs ne lui paroiſſent plus être l'effet d'une douleur ordinaire ; leur chaleur brûlante lui fait croire auſſi que ce ſont des feux ardens que l'Amour attiſe, & ſouffle avec le vent de ſes aîles.

Cruel Dieu, barbare enfant, diſoit-il, par quel miracle les entretiens-tu ſi long-tems ? Comment ne peuvent-ils conſumer ma miſérable vie ?

Non, non, s'écrioit-il égaré dans ſa fureur; non, je ne ſuis point ce que je parois encore être; Roland eſt mort; il eſt aſſaſſiné par ſon ingrate maîtreſſe ; il a reçu d'elle le coup mortel; & ſon manque de foi, eſt le poignard dont l'infidelle s'eſt ſervie.

Je ne ſuis plus que l'âme errante de ce malheureux Comte d'Angers, déjà plongée dans les horreurs du Tartare. Que cette âme errante & bourrelée ſerve d'exemple à celles qui peuvent mettre leur eſpérance dans l'Amour !

Roland erra toute la nuit au haſard dans le fort de ce bois; ſon deſtin le ramène, au retour



Il met en pièces et l'inscription funeste et le rocher qui la soutient.

C. P. Marillier del. De Gendt Sc.

du ſoleil, près de la fontaine où Médor a gravé cette inſcription fatale qui célèbre ſon bonheur. Roland la reconnoît avec fureur; il n'a plus un ſeul ſentiment, un ſeul mouvement même, qui ne ſoit un effet de la haine & de la rage: il tire ſon épée, il met en pièces, & l'inſcription funeſte, & le rocher qui la ſoutient.

Grotte malheureuſe, où Médor & la tendre Angélique unirent tant de fois leurs lèvres & leurs âmes, tu n'attireras plus par ton ombre & par ta fraîcheur; tu ne couvriras plus ſous ta voûte ruſtique ni le Paſteur ni ſon troupeau; & toi, fontaine ſi fraîche & ſi pure, tu ne feras point à l'abri des coups du furieux Roland. Le Comte inſenſé jette en effet dans le courant de cette fontaine des branches, des troncs d'arbres qu'il arrache, des pièces de rochers qu'il fracaſſe; il y jette juſqu'aux racines mêlées de terre, des bruyères & des buiſſons. Il comble en partie le lit de cette fontaine, & trouble enfin la pureté de ſes eaux, au point qu'elles ne purent jamais reprendre leur première tranſparence.

Haraſſé pourtant de ſi longs & de ſi violens efforts, trempé de ſueur, & perdant enfin haleine, la force ne pouvant plus ſoutenir les excès où ſe porte ſa rage, Roland tombe hâletant ſur l'herbe, & ſoupire en levant ſes yeux vers le ciel. . . . .

Immobile ſur la terre & ſans manger, ſans pouvoir fermer l'œil, il reſte pendant trois jours & trois nuits dans ce funeſte état, & ſa fureur s'accroît ſans ceſſe juſqu'à ce qu'elle l'ait réduit au point d'avoir entièrement perdu la raiſon.

Le quatrième jour, Roland ſe leve tout-à-coup; il arrache ſes armes: ſon caſque, ſon bouclier ſont jettés loin de lui; ſon haubert, ſes habits ſont déchirés; les débris de tout ce qui le couvre ſont en pièces, & ſont ſemés au loin dans l'étendue de ce bois; ſes derniers vêtemens ſont arrachés; il reſte tout nud, laiſſant voir ſa poitrine velue & ce corps ſi nerveux; en un mot, il tombe dans les accès de la plus horrible & de la plus furieuſe folie: cet accès fut ſi violent, que perdant toute eſpèce de connoiſſance, Roland ne penſa pas même à garder ſon épée, dont il auroit pu peut-être opérer encore bien d'autres choſes étranges; mais il n'avoit beſoin ni de Durandal, ni des plus fortes armes pour les exécuter; ſa force prodigieuſe lui ſuffiſoit; un grand & vieux pin en fut la preuve. A la première ſecouſſe du bras de Roland, ce pin fut déraciné; il en fut bientôt de même des chênes, des ormes & des hêtres qu'il trouva ſur ſon paſſage: l'hyeble, l'anis, le fenouil ne cèdent pas plus facilement à la main qui les arrache: cette partie chenue de la forêt fut en un

moment, auſſi raſe que le devient le bord d'un marais, d'où l'Oiſeleur arrache les herbes & les roſeaux pour y tendre ſes filets. Les Paſteurs entendant ce fracas horrible dans la forêt, abandonnèrent leurs troupeaux épars pour accourir & voir quelle étoit la cauſe de cette rumeur étrange. Mais taiſons-nous; je ſuis arrivé trop près du terme où mes récits pourroient être fatiguans, & j'aime mieux attendre à reprendre leur ſuite dans mes chants que de courir le riſque de vous ennuyer maintenant par leur longueur.

Fin du vingt-troiſième Chant.



CHANT XXIV.

JEUNES & charmans oiſeaux! dès que vous avez pris tout votre brillant plumage, gardez-vous bien des panneaux que vous tend l'amour! Si vous avez poſé témérairement vos pattes ſur ſes gluaux, retirez-les promptement, & prenez bien garde que vos ailes n'y touchent & ne vous retiennent! Écoutez raiſonner les ſages : ils vous diront tous que l'amour eſt une vraie folie. En effet, ſi tous ceux auxquels ce méchant enfant parle en maître, ne deviennent pas auſſi furieux que Roland, qu'on examine bien les amans les plus modérés, on trouvera qu'il n'en eſt pas un qui ne donne plus ou moins quelque ſigne de folie; & d'ailleurs n'en eſt-ce pas toujours une bien grande que de s'oublier ſoi-même, & de renoncer preſque à ſa propre exiſtence, pour ſuivre la volonté d'un objet aimé ?

Les caractères de la folie que l'amour fait naître, varient beaucoup entr'eux : ſe livrer à lui, c'eſt vouloir reſſembler à ceux qui parcourent une vaſte forêt ſans la connoître; on voit ceux-ci tourner tour-à-tour à droite, à gauche, monter ſur les collines, deſcendre dans

les vallées, & s'égarer dans mille routes différentes : oui, je vous le dis en un mot, quiconque livre en entier ſon âme à ce maître ſouvent cruel & toujours dangereux, doit être sûr que bien des peines, & que des fers peſans & difficiles à rompre lui ſont deſtinés.

J'avoue qu'on ſeroit bien en droit de me dire : L'ami, tu parles vraiment comme un ſage; mais rends-toi juſtice, tu dois voir que tu te gouvernes comme un fol. — Meſſieurs, répondrai-je, il eſt bien vrai que je ne fais toutes ces ſages réflexions que lorſque j'ai quelques bons intervalles; mais je travaille, & j'eſpère bien me corriger, & me tirer à la fin de ce tourbillon qui me tourmente : mais attendez encore, je vous prie, je ſens que je ne le pourrois dans ce moment; mon cœur eſt trop pénétré de ce poiſon qui, malgré tous les maux qu'il ſouffre, lui paroît encore bien doux.

Je vous racontois, dans le chant précédent, Seigneur, comment Roland furieux, terrible dans ſa folie, avoit arraché ſes armes, tous ſes vêtemens, les avoit diſperſés, & même avoit jetté juſqu'à ſon épée : le fracas des arbres qu'il briſoit retentiſſant dans le creux des rochers, & juſqu'au ſommet des hautes forêts, avoit attiré près de lui pluſieurs paſteurs que leur

mauvaise étoile ou la punition cachée de quelque crime secret conduisoit à leur perte. Dès qu'ils virent de plus près quelle étoit la folie dangereuse du Paladin, & sa force incroyable, ils voulurent s'enfuir; mais ils ne savoient plus où se cacher, comme tous ceux à qui la peur trouble la vue : l'insensé les poursuit d'une course rapide; il en saisit un, & sur le champ il arrache sa tête avec la même facilité que s'il eût cueilli la pomme ou la prune mûre d'un arbre fruitier.

Il prend alors par un pied le corps de ce malheureux, il s'en sert comme d'une masse pour assommer un autre pasteur; il les poursuit tous, il en frappe encore plusieurs : ces bergers fuient de toutes leurs forces; mais ils auroient eu peine à l'éviter, si dans ce moment il ne les eût pas abandonnés pour se jetter avec la même furie sur leurs troupeaux : les Laboureurs de la plaine effrayés, avertis par cet affreux spectacle, abandonnent leur faulx & leurs charrues; ils montent sur les toits des églises & des maisons, voyant qu'ils ne seroient pas en sûreté sur les saules ou sur les ormeaux : c'est de-là qu'ils contemplent en frémissant l'extrême furie du malheureux Roland; ses poings, ses dents, ses ongles, ses pieds, & jusqu'au heurt de sa poi-

trine, rompent, brisent & déchirent bœufs & chevaux : les plus vîtes à la course peuvent seuls s'en échapper.

A ce récit, on imagine entendre déjà retentir dans tous les villages voisins la rumeur des hurlemens plaintifs, des cornets, du tocsin, & des trompettes champêtres des bergers : plus de mille villageois descendent de la montagne, armés de hallebardes, d'épieux & de frondes; le même nombre se rassemble dans la plaine, pour livrer un combat à leur mode au Paladin insensé.

Comme on voit le violent Austral commençant à soulever les ondes, pousser d'abord une vague qui s'étend sur le rivage, en élever une seconde au-dessus d'elle, faire surmonter de beaucoup celle ci par une troisième, & continuer à les rendre de plus en plus écumeuses & violentes; de même ces troupes descendent des collines, sortent des hameaux, croissent, & se rassemblent pour attaquer Roland.

Le Paladin en écrase dix, & dix de plus encore de ceux qui, s'approchant en désordre, tombent les premiers sous sa main. Cet exemple rend les villageois plus prudens; ils se retirent à quelque distance, & lui lancent en vain des flèches, des dards & des cailloux : Roland est

invulnérable ; il tient ce don du Ciel qui le deſtine à défendre notre ſainte foi.

Le Paladin, ſans cette grace particulière, eût été dans le plus grand danger de mourir, ſur-tout ayant eu l'imprudence de jetter ſes armes & ſon épée ; mais bientôt cette populace ſe retire, voyant que tous les coups qu'elle frappe ſont inutiles.

N'appercevant plus perſonne qui lui réſiſte, Roland prend le chemin d'un bourg voiſin ; la terreur en avoit chaſſé tous les habitans ; il n'y voit plus aucun individu, mais il y trouve en abondance les alimens groſſiers qui conviennent à des villageois qui diſtinguent à peine le gland du pur froment : le long jeûne & la fatigue rendoient Roland bien affamé ; ſe jettant avec avidité ſur ces mets groſſiers, ſes dents broyèrent indiſtinctement tout ce qu'elles trouvèrent à ſaiſir, & les chairs cuites ou crues furent également dévorées.

Errant enſuite tout au travers du pays, l'inſenſé Paladin donnoit également la chaſſe aux hommes comme aux animaux ; quelquefois courant dans les bois, il attrapoit les chevreuils & les daims légers ; ſouvent il attaquoit les ours & les ſangliers, & de ſes ſeules mains les tuant & les déchirant, il dévoroit leur chair & juſqu'à leurs peaux ſanglantes.

Courant ainſi dans le milieu de la France, il arriva près d'un pont ſous lequel couloit un fleuve rapide & profond dont les bords étoient eſcarpés. Ce pont étoit défendu par une forte tour qu'on découvroit de loin. Mais, doucement, vous ne ſaurez ce que Roland fit en ce lieu, que lorſque vous aurez bien écouté ce qu'il me plaît de vous raconter de l'aimable & tendre Zerbin.

Ce Prince d'Ecoſſe, après que Roland ſe fut ſéparé de lui, demeura quelque tems dans la même poſition, & prit enſuite le chemin preſcrit par ce Paladin. Il marchoit au petit pas de ſon cheval, & n'avoit pas voyagé plus de deux milles, lorſqu'il apperçut un Chevalier fortement lié ſur un méchant petit rouſſin que deux autres Chevaliers armés conduiſoient entr'eux deux ſous leur garde.

Iſabelle & Zerbin reconnurent le priſonnier dès qu'il fut à leur portée; c'étoit le Biſcayen Odoric, ce traître qui s'étoit comporté près de la jeune Iſabelle comme un loup près d'une timide brebis; c'étoit cet ami perfide, dans lequel Zerbin avoit cru pouvoir bien placer ſa confiance, & qu'il avoit choiſi pour conduire la beauté qu'il adoroit. Ils rencontrèrent Odoric préciſément dans le moment où la Princeſſe de Galice racontoit à Zerbin comment elle s'étoit

ſauvée ſur un canot avant que la tempête l'eût miſe en pièces, quelle avoit été l'indigne violence de ſon traître confident, quel traitement cruel elle avoit eſſuyé depuis dans la caverne; & l'aimable Iſabelle finiſſoit à peine ce récit, lorſqu'ils rencontrèrent le ſcélérat que l'on conduiſoit priſonnier.

Les deux Chevaliers qui la reconnurent ſe doutèrent bien que celui qui l'eſcortoit ne pouvoit être un autre que leur Prince; ils en furent certains en appercevant ſur ſon bouclier les nobles armoiries de la maiſon royale d'Ecoſſe; ils ſautèrent à terre, & comme ſes ſujets, ils coururent embraſſer ſes genoux. Zerbin les reconnut auſſi-tôt pour être l'un Corèbe le Biſcayen, & l'autre Almont, qu'il avoit envoyés à la garde d'Iſabelle avec Odoric. Almont lui dit auſſi-tôt: Ah! mon Prince, mon cher maître, puiſque nous ſommes aſſez heureux pour voir la Princeſſe Iſabelle avec vous, il me ſuffit de vous apprendre comment ce traître ſe trouve en notre pouvoir, après qu'il eut eu l'adreſſe de me tromper, de m'éloigner de lui, & qu'il eut bleſſé dangereuſement Corèbe qui répandit en vain ſon ſang pour défendre la Princeſſe. Mais comme depuis ce moment vous ne pouvez pas ſavoir ce qui nous eſt arrivé, je vais vous en rendre compte.

Je revenois en diligence du côté de la mer avec les chevaux que j'avois achetés à la Rochelle; je jettois mes regards au loin pour découvrir ceux que j'avois quittés. Enfin, étant arrivé jusques dans la même place où j'avois laissé la Princesse, je ne vis plus que quelques traces récentes que je me hâtai de suivre, & qui me conduisirent dans l'épaisseur du bois.

A peine y fus-je entré, que guidé par des plaintes je courus, & je trouvai celui-ci baigné dans son sang: inquiet de la Princesse, desirant punir le traître dont Corèbe m'avoit appris l'attentat, je parcourus inutilement une partie de ce bois; & revenant vers mon compagnon blessé, je le trouvai perdant tout son sang; si j'eusse différé d'un moment, les consolations & les secours de quelques Moines eussent été plus nécessaires pour lui que tout l'art des Médecins. Je le fis porter à la Rochelle; un hôte de ma connoissance en prit grand soin; un Chirurgien expérimenté lui sauva la vie.

Dès que Corèbe fut en bon état, tous les deux bien montés, bien armés, nous entreprîmes la recherche du traître Odoric, & nous le trouvâmes dans la Cour d'Alphonse Roi de la Biscaye. J'accusai de félonie Odoric; Alphonse eut l'équité de me permettre de le combattre; & la fortune, quoiqu'elle s'égare quel-

quefois dans le jugement qu'elle porte des procès & des querelles, me rendit victorieux, & le fit mon prisonnier. Alphonse indigné du récit que je lui fis de l'attentat de ce traître, me permit d'en faire tout ce que je voudrois; je ne voulus point le tuer, je trouvai plus sage de le remettre en votre pouvoir. Le desir de vous trouver, Seigneur, me conduisoit à l'armée de Charlemagne; & je rends grâce au Ciel de vous rejoindre au moment où je l'espérois le moins. Je lui rends grâce aussi de retrouver près de vous cette belle Princesse; l'attentat d'Odoric me faisant craindre que vous ne la revissiez jamais.

Zerbin, après avoir remercié le fidèle Almont, regarda d'un air indigné le coupable Odoric; mais il étoit bien moins agité par la haine & par la vengeance, que de voir à quel excès ce traître avoit porté l'ingratitude & l'oubli d'une ancienne amitié. Il demeura long-tems dans le silence de l'étonnement; & ce fut même en soupirant qu'il lui dit: Malheureux, oseras-tu, pourras-tu convenir de la vérité du récit qu'on vient de me faire?

Le déloyal Odoric tombant à genoux, lui dit: Seigneur, il n'est homme sur la terre qui ne succombe, & qui ne pèche; la différence de l'homme vertueux à l'homme pervers, c'est

que le dernier tombe au plus petit écueil, ſe laiſſant facilement entraîner à ſon mauvais penchant; l'autre réſiſte long-tems, il combat contre lui-même : mais ſi l'intérêt qui le tente eſt trop ſéducteur, il finit également par ſuccomber.

Si vous m'aviez commis à la défenſe de quelque citadelle, & que, ſans livrer aucun combat, j'euſſe laiſſé les ennemis élever leurs drapeaux ſur mes remparts, vous m'accuſeriez de lâcheté ou même d'une coupable trahiſon ; mais ſi je n'avois cédé qu'à la force, vos louanges & vos bienfaits récompenſeroient ma belle défenſe : plus l'ennemi peut nous accabler par ſa puiſſance, plus l'excuſe de celui qui lui cède eſt recevable; je conviens que je devois garder ma foi ; mon honneur, ma raiſon devoient la défendre ; mais je n'ai pu faire que de vains efforts pour repouſſer un aſſaut ſi dangereux & ſi puiſſant : Odoric joignit encore pluſieurs autres raiſons toujours tirées de la foibleſſe humaine; il employa les prières & les larmes pour obtenir ſon pardon & toucher le cœur de Zerbin.

Ce Prince fut long-tems en balance ſur le parti qu'il prendroit; ſi ſon ingratitude & ſon attentat méritoit la mort, le ſouvenir d'une ancienne & longue amitié tempéroit ſa colère; ſa voix parloit encore dans ſon cœur ; il ne

put ſe réſoudre à prononcer une peine capitale contre Odoric.

Pendant que le Prince balançoit encore s'il mettroit en liberté ce traître, ou s'il le retiendroit dans les fers, le haſard fit que ce cheval ſans bride, que Mandricard avoit effrayé par ſes cris, s'arrêta près des autres chevaux qu'il voyoit raſſemblés, portant toujours ſur ſon dos, à moitié morte de frayeur, cette vieille Megère de Gabrine, dont la dernière trahiſon avoit penſé faire périr Zerbin.

Ce palefroi déjà fatigué d'une longue courſe, ayant entendu le bruit des chevaux, étoit venu les joindre, emportant toujours la vieille qui ſe lamentoit & crioit au ſecours. Lorſque le Prince d'Ecoſſe l'apperçut, il leva les mains au Ciel de ſurpriſe & de reconnoiſſance de ce qu'il faiſoit tomber en ſon pouvoir, dans la même heure, les deux perſonnes qui l'avoient le plus mortellement offenſé.

Zerbin fit arrêter Gabrine, ſans être encore décidé ſur l'eſpèce de traitement qu'il lui feroit ſubir : lui faire couper le nez & les oreilles pour la faire ſervir d'exemple aux malfaiteurs, ou de préparer avec ſon corps une pâture pour les vautours, lui paroiſſoit être un arrêt aſſez équitable: mais une punition d'une autre eſpèce lui venant en idée, il réſolut de l'exécuter.

Ce traître, dit-il à ſes ſerviteurs fidèles, a bien mérité la mort; cependant je vais lui donner la vie & la liberté; les fautes que fait commetre l'amour ſont celles qui méritent le plus d'indulgence; ſon pouvoir dangereux a ſouvent renverſé de meilleures têtes que celles d'Odoric: je ne me trouve pas excuſable moi-même de ne l'avoir pas prévu; je fus aveugle lorſque je mis cette charmante Princeſſe ſous ſa garde; ne devois-je donc pas réfléchir au péril où j'expoſois ſon cœur & ſa fragilité?

Se tournant alors du côté d'Odoric, & le regardant fixement: Je veux, lui dit-il, que ta punition ſoit d'avoir cette vieille avec toi ſous ta garde, pendant le cours entier d'une année, ſans que de nuit ou de jour il te ſoit permis de t'en ſéparer un moment; je veux encore que tu la défendes contre tous ceux qui voudroient lui faire quelque injure; je veux même que tu ne balances pas à prendre ſa querelle, à combattre pour la ſoutenir quand elle te le commandera, & je t'ordonne de parcourir toute la France pendant le cours de cette année. Zerbin penſoit vraiſemblablement en lui-même, en impoſant une pareille loi, qu'il creuſoit une foſſe bien profonde aux pieds d'un traître ſi digne de la mort par ſon crime.

Gabrine, en effet, avoit trahi tant de per-

ſonnes en ſa vie ; elle en avoit offenſé griévement un ſi grand nombre, qu'il étoit preſqu'impoſſible qu'ils puſſent voyager enſemble pendant un an, ſans que Gabrine rencontrât quelques-uns des Chevaliers qui fuſſent ſes ennemis mortels; tôt ou tard elle devoit trouver la punition de ſes crimes, & ſon vil défenſeur celle de ſon infidélité : le Prince fit prêter le plus redoutable ſerment au perfide Odoric, qu'il accompliroit cet ordre dans toute ſa teneur, le menaçant d'une mort infâme, s'il oſoit y manquer d'un ſeul moment : Almont & Corèbe reçurent de ſa bouche l'ordre de le délier ; ils obéirent à regret, & ne le délièrent que lentement, tant ils avoient de peine à n'en pas voir tirer une vengeance plus complète.

Le déloyal Odoric partit donc conduiſant la maudite Gabrine. L'Archevêque Turpin a négligé de nous rapporter ce que devinrent ces deux ſcélérats; mais heureuſement j'en ai ſçu davantage par le ſecours d'un autre Auteur. Celui-ci donc que je ne veux point nommer, dit qu'ils ne marchèrent qu'une ſeule journée enſemble, & qu'Odoric, contre la foi jurée par ſon ſerment, ne différa pas plus long-tems à ſe débarraſſer de l'exécrable Gabrine ; il lui paſſa ſubtilement une courroie autour du col, la ſuſpendit à la forte branche d'un ormeau, & l'y

laiſſa pendue. Le même Auteur rapporte que le traître Odoric reçut le même traitement de la main d'Almont vers la fin de l'année.

Le Prince d'Ecoſſe voulant toujours ſuivre les traces du Comte d'Angers, & craignant de s'en écarter, envoya ſur le champ Almont & Corèbe porter ſes ordres aux troupes qu'il avoit amenées d'Ecoſſe & les raſſurer ſur la longueur de ſon abſence : il fit partir ces deux fidèles ſerviteurs, & reſta ſeul avec ſa chère Iſabelle; l'un & l'autre étoient ſi tendrement attachés au Comte d'Angers, ils avoient un ſi grand deſir de ſavoir s'il avoit enfin trouvé le Sarraſin qui l'avoit laiſſé la ſelle entre les jambes, qu'ils ne voulurent point retourner au camp avant le délai des trois jours que Roland leur avoit demandé.

Zerbin, attaché ſur les traces du Comte d'Angers, ne s'écarta point de la route que ce Paladin avoit priſe pour ſuivre Mandricard : cette route conduiſit Zerbin proche des arbres que la légère Angélique avoit chargés des chiffres de ſon nouvel amour ; bientôt Iſabelle & Zerbin remarquèrent que preſque tous les arbres de ce canton étoient briſés ou déracinés ; ils virent le rocher & les inſcriptions mis en pièces, & la fontaine fangeuſe & plus qu'à moitié comblée de toutes ſortes de débris ; mai

ce qui les ſurprit le plus & leur perça le cœur, ce fut de trouver bientôt ſur l'herbe la cuiraſſe de Roland; un peu plus loin, ils apperçurent ſon caſque; c'étoit celui que le redoutable Almont avoit porté.

Zerbin entendant hennir un cheval dans la forêt, leva les yeux de ce côté, reconnut Bride-d'or qui paiſſoit l'herbe, & dont la bride pendoit à l'arçon de la ſelle; il cherche, il trouve la redoutable Durandal hors de ſon fourreau & jettée ſur l'herbe; il voit auſſi les débris de ſes autres armes & ſes vêtemens diſperſés de tous côtés ſur la pelouſe de la forêt.

Iſabelle & Zerbin ſurpris, conſternés, s'arrêtent, frémiſſent ſur le ſort de Roland; mais ce qui leur vient le moins en penſée, c'eſt que ce Paladin ait perdu la raiſon: s'ils avoient trouvé quelques taches de ſang ſur ſes armes, ou ſur les débris de ſes vêtemens, ils auroient craint qu'il n'eût été tué. Pendant qu'ils étoient dans cette cruelle incertitude, ils virent arriver un jeune berger pâle encore de frayeur; celui-ci, du haut d'une roche, avoit vu le malheureux Comte, dans les premiers accès de ſa fureur, jetter ſes armes, déchirer ſes habits, maſſacrer les paſteurs, & donner mille autres marques de fureur & de folie.

Zerbin ayant interrogé le berger, celui-ci

lui rendit un compte fidèle qu'il crut à peine ; mais les indices les plus frappans l'ayant convaincu, ce Prince defcendit à terre, & les yeux pleins de larmes, il fe mit à ramaffer foigneufement tous ces débris. Ifabelle defcendit auffi de fon palefroi pour aider Zerbin dans ce trifte devoir : ils s'en occupoient tous les deux lorfqu'ils furent joints par une Demoifelle, fur le beau vifage de laquelle l'affliction amère étoit peinte ; c'étoit l'aimable Fleur-de-Lys, cette amante fi tendre de Brandimart, qui, depuis quelques mois, s'occupoit toujours à le chercher.

Ce brave Chevalier, comme nous l'avons dit, étoit parti la nuit fans avertir Fleur-de-Lys qui l'avoit attendu vainement pendant fix mois dans la Cour de Charles, & qui, ne le voyant point arriver, avoit paffé d'une mer à l'autre, & des Pyrénées jufqu'aux Alpes ; mais elle n'avoit pas imaginé de le chercher dans le palais enchanté d'Atlant : fi Fleur-de-Lys y fût allée, elle eût vu Brandimart errer avec Gradaffe, Roger, Bradamante & Ferragus ; mais depuis que l'horrible fon du cor d'Aftolphe les avoit tous délivrés, Brandimart en liberté retournoit vers Paris, & Fleur-de-Lys l'ignoroit encore.

Etant donc arrivée dans le moment où les deux amans s'occupoient en pleurant à raffem-

bler les armes de Roland, elle reconnut ces armes & Bride-d'or; elle fut ensuite informée de l'état de frénésie du Comte par le même berger.

Dès que Zerbin eut rassemblé toutes les pièces de cette riche armure, il en dressa sur un pin un trophée élevé; mais voulant éviter que ces armes fussent profanées par quelques paysans ou quelques voyageurs, il écrivit sur l'écorce verte de ce pin ce peu de mots, bien propres à faire respecter ce monument, (ARMES DU PALADIN ROLAND;) ce qui devoit apprendre à n'avoir pas la témérité de toucher à ces armes, si l'on n'avoit pas la force & le courage de s'en servir comme Roland.

Ayant achevé cet acte aussi noble que digne de louanges, il retournoit pour monter à cheval, lorsque Mandricard arrivant en ce lieu fut surpris de voir ce trophée, & pria Zerbin de lui apprendre la raison qui l'avoit fait élever. Le Prince d'Ecosse lui raconte les faits tels qu'ils sont; le Sarrasin, plein de joie, court au pin sur le champ, & se saisit de Durandal, en disant: Personne ne peut me reprocher ce que je fais maintenant; cette épée est depuis long-tems à moi; je peux reprendre ce qui m'appartient par-tout où je le trouve: je vois bien que Roland n'osant plus défendre cette épée

contre moi contrefait le fou, & l'a jettée ſur ſa route ; mais cet acte de foibleſſe ne peut m'empêcher d'uſer de mon droit légitime.

Zerbin lui cria vainement : Ne touche pas cette épée ; ne crois pas l'avoir ſans qu'elle te ſoit diſputée : ſi c'eſt ainſi que ton bras conquit le reſte des armes d'Hector, ce dut être bien moins par la force que par un larcin.

Sans tenir de plus longs propos, l'un & l'autre s'attaquent avec une fureur égale ; déjà l'air retentit de mille coups : Zerbin adroit & léger évite, autant qu'il peut, les atteintes de la terrible Durandal ; il fait ſauter ſon cheval de droite & de gauche ; il évite ainſi bien des coups propres à faire deſcendre un héros dans les boſquets de l'Eliſée. Zerbin reſſemble en ce combat au chien léger qui voyant un porc loin du troupeau l'attaque ſans le joindre d'aſſez près, & tourne autour de lui, tandis que le porc furieux cherche à prendre ſon tems pour le mordre ; ce Prince ſuit des yeux ceux du Sarraſin, & ſoit que Durandal ſe hauſſe ou ſe baiſſe, il évite preſque toutes ſes atteintes.

Mandricard, quoique ſes coups tombent ſouvent à faux, en porte cependant de bien dangereux ; ils font alors ſur les armes de Zerbin le même ravage qu'un vent d'Eſt furieux fait ſur les pins qu'il déracine, ou dont il briſe les

rameaux ; & Zerbin, couvert d'armes inégales en bonté, ſent couler ſon ſang à tous les coups qu'il ne peut parer.

Zerbin, malgré ſon adreſſe & ſa légéreté, ne put éviter un coup terrible qui fendit toutes ſes armes depuis ſon gorgerin juſqu'au bas de ſon haubert; le coup fut ſi violent, qu'il deſcendit juſques ſur l'arçon de la ſelle. Heureuſement la pointe de l'épée avoit ſeule porté ; ſi le fort de la lame eût frappé de même, le Prince d'Ecoſſe eût été fendu comme un roſeau. Mais quoique ſes armes euſſent été tranchées, le coup n'avoit effleuré que la peau ; il eſt vrai que cette bleſſure étoit bien longue, une aulne eût à peine ſuffi pour la meſurer. Cette bleſſure traça ſur ſes armes une eſpèce de ligne de ſang qui coula juſqu'à l'extrémité de ſon armure ; & c'eſt ainſi que voyant quelquefois broder une main d'albâtre, qui porte ſouvent à mon cœur des coups encore plus douloureux que ceux de Durandal, je l'ai vue partager une riche toile d'argent par un filet de pourpre. Zerbin, quelle que fût ſon adreſſe, avoit un grand déſavantage avec Mandricard couvert des armes impénétrables d'Hector; les ſiennes ne pouvoient réſiſter au tranchant de Durandal.

Ce grand coup cependant ne fut pas déciſif; quoique effrayant par la longueur de la bleſſure,

il n'étoit pas dangereux: mais la tendre Iſabelle crut le recevoir elle-même, & ſe ſentit fendre le cœur. Zerbin ſe livrant à ſon reſſentiment comme à ſon courage, ſaiſit ſon épée à deux mains, & frappa Mandricard ſur le haut de ſon caſque, lui fit pancher la tête juſques ſur le col de ſon cheval; & ſi ce caſque n'eût été trempé dans l'eau du Styx, il eût été fendu par la moitié. Le Sarraſin ne fut pas lent à ſe venger, & crut partager en deux ſon ennemi par le coup qu'il porta ſur ſon caſque; mais Zerbin, attentif à l'épée de Mandricard, en ſçut éviter en partie l'atteinte en pouſſant ſon cheval à droite. Ce coup cependant fut aſſez violent pour trancher ſon bouclier en deux, couper ſon braſſard, le bleſſer au bras, retomber ſur ſa cuiſſe, & le bleſſer encore. Ce combat inégal ne pouvoit pas durer; Mandricard, couvert d'armes impénétrables, briſoit facilement avec Durandal celles de Zerbin bleſſé dans ſept ou huit endroits, & déjà ſans bouclier. Celui-ci perd ſon ſang, il s'affoiblit; ſon grand cœur ſeul lui fait ſoutenir ce dangereux combat. La ſenſible Iſabelle qui s'en apperçoit, court à Doralice, & la conjure, couverte de larmes, d'obtenir de ſon amant de l'interrompre : Doralice, auſſi douce & polie qu'elle eſt belle, accorde tout à la prière d'Iſabelle; elle vole à Mandricard, &

l'arrête ; Iſabelle ſuſpend de même le bras de Zerbin ; & les deux fiers combattans ſont ſéparés.

Fleur-de-Lys ſoupire de voir l'épée de Roland ſi mal défendue ; elle cache ſon dépit, mais ne peut s'empêcher d'en verſer des pleurs. Elle voudroit que ſon cher Brandimart fût préſent pour défendre l'épée de ſon ami ; elle ſe promet bien que dès qu'elle pourra retrouver ſon amant, Mandricard ne s'enorgueillira pas long-tems de porter cette épée.

Fleur-de-Lys continuant la recherche qu'elle fait du brave & fidèle fils de Monodant, fait en vain un bien long voyage ; Brandimart étoit déjà de retour à Paris ; elle court ſi loin par monts & par vaux, qu'elle arrive un jour au paſſage d'une rivière où le haſard lui fait trouver & reconnoître le miſérable Comte d'Angers. Mais avant de pourſuivre le récit que je pourrois faire de la ſuite de cette rencontre, je me ſens rappellé près de Zerbin.

Ce Prince étoit bien moins ſenſible à la douleur que devoient lui cauſer les grandes bleſſures dont il étoit couvert, qu'à celle d'être forcé d'abandonner Durandal dans les mains de Mandricard. Cependant il avoit déjà peine à ſe tenir à cheval par la quantité de ſang qu'il avoit perdu.

Un reſte de colère & de chaleur de ce long combat l'avoient ſoutenu juſqu'alors; mais ſon ſang qui couloit toujours, ſes douleurs qui, de momens en momens, devenoient plus cruelles, l'affoiblirent au point que, prêt à tomber ſans connoiſſance, il fut obligé de deſcendre de cheval, & de ſe coucher près d'une fontaine.

Iſabelle déſeſpérée ne ſait déjà plus comment elle pourra le ſecourir; la ville eſt trop éloignée pour y chercher un Chirurgien; perſonne ne paſſe dans ce lieu ſauvage, & la vie de Zerbin paroît prête à s'écouler avec ſon ſang. Cette tendre & malheureuſe amante ne ſait plus que ſe plaindre de ſa deſtinée & de la cruauté du ciel : Hélas! s'écrioit-elle, que ne ſuis je périe dans les ondes! Zerbin jette des regards déjà languiſſans, mais bien tendres, ſur Iſabelle dont le déſeſpoir l'afflige encore plus que l'état douloureux & mortel qu'il ſent prêt à terminer ſa vie.

Chère Iſabelle, lui dit-il, ah! du moins laiſſez-moi croire que vous vivrez pour aimer ma mémoire : je regrette bien moins la vie, que de vous laiſſer ſeule ſans guide & ſans défenſe. Ah! ſi j'étois du moins tranquille ſur votre ſort, pourrois-je la regretter? Où pourroit-il m'être plus cher, plus heureux de la

perdre, qu'en rendant mon dernier ſoupir dans vos bras ? Mais hélas ! lorſque la cruauté de mon ſort me force à vous abandonner à des périls de toute eſpèce, oui, je vous jure par tous ces charmes, par tous ces ſentimens ſi tendres qui vous ſoumirent à jamais mon cœur, que les peines du Tartare même ne feroient pas auſſi cruelles pour mon âme déſeſpérée, que de vous laiſſer en proie aux périls que je crains pour vous. La malheureuſe Iſabelle ne peut répondre à ces mots, qu'en penchant ſa tête, & collant ſon beau viſage couvert de larmes, ſur le front déjà pâle de ſon amant ; ſa bouche ſemble en s'uniſſant à celle de Zerbin, chercher à retenir ſon âme avec ſes lèvres ; mais, hélas ! celles de ce fidèle & tendre amant ont déjà la pâleur d'une roſe cueillie avant le tems ſur la branche qui la nourriſſoit : Ah ! s'écrioit-elle, âme de mon âme, tu ne t'envoleras pas ſans être ſuivie par la mienne.

Tranſportée par l'excès de ſa douleur : Non, diſoit-elle encore, la mort même ne doit point ſéparer deux âmes ſi tendrement unies ; ah ! Zerbin, la mienne doit ſuivre la tienne, ou ſur la voûte céleſte, ou juſques dans l'ombre obſcure du Styx. Non, je ne verrai point fermer ces yeux charmans, ſans que la douleur ne me

tue ;

tue; & ſi la mort étoit aſſez impitoyable pour ſe refuſer à mes deſirs, ton épée ſaura bien la forcer à terminer mes peines.

Mon unique eſpérance, mon ſeul deſir, c'eſt que quelques paſſans, ſenſibles à la pitié, s'attendriſſent en trouvant nos bras entrelacés, même après la mort, & qu'ils aient la piété de nous donner une même ſépulture. En diſant ces mots, la malheureuſe Iſabelle recueilloit juſqu'au plus léger ſouffle de la bouche de ſon amant.

Zerbin alors ſe ranime un inſtant: O ma chère maîtreſſe, ô Divinité de mon âme, ô ma plus tendre & meilleure amie; écoute, exauce la dernière prière de ton amant. Je te conjure, par cet amour même qui te fit abandonner ta maiſon paternelle pour unir ton ſort au mien; oui, je te prie, je t'ordonne même de conſerver ta vie; je ſçais que tu ne reſpireras que pour me regretter, mais tu vivras pour aimer la mémoire de celui qui t'adore juſqu'à ſon dernier ſoupir. Songe, ô ma chère Iſabelle, (dit-il avec plus de force,) que tu dois te ſoumettre aux décrets de l'Être des êtres; ſon bras paternel te garantira de l'attentat & de la honte plus cruels que la mort même. Peux-tu méconnoître ſon pouvoir & ſa bonté, lorſqu'il a ſauvé tes jours d'un affreux naufrage? N'a-t-il pas confondu

l'audace effrénée & profane de cet infâme Biſcayen? N'a-t-il pas envoyé le Paladin Roland, pour t'arracher de la caverne où des bandits te retenoient dans les chaînes? Non, ma chère Iſabelle, c'eſt à ce Dieu puiſſant à diſpoſer de ta vie. Non, tu ne peux choiſir le genre de mort qui te paroît être la plus douce.

A peine ces derniers mots purent-ils être entendus; Zerbin, l'aimable & brave Zerbin s'éteignit en achevant de les proférer, comme le dernier rayon de la lumière du ſoir. Ah! Dieux! tous les cris de ma foible voix pourroient-ils exprimer le déſeſpoir affreux d'Iſabelle, lorſqu'elle ſentit le corps ſans mouvement & déjà glacé de Zerbin entre ſes bras; elle ſe jette, elle s'abandonne ſur ce corps pâle & ſanglant; elle le baigne de ſes larmes: ſes cris percent juſqu'au fond de la forêt; ſes joues, ſon ſein, ſes beaux cheveux ſemblent être offerts par ſes mains cruelles en ſacrifice à l'amant qu'elle appelle en vain.

Une eſpèce de fureur s'emparant de ſon âme déſeſpérée, elle eſt déjà prête à déſobéir aux derniers ordres de ſon amant: elle jette ſes yeux égarés ſur ſon épée; elle veut la ſaiſir & la plonger dans ſon ſein. Un Hermite, dont la cellule étoit voiſine de la fontaine, accourt heu-

reuſement, attiré par ſes cris; il s'oppoſe aux efforts d'Iſabelle; il arrête ſon bras, & la regarde avec des yeux attendris par la pitié.

Ce vieillard reſpectable joignoit un cœur ſenſible à l'âme la plus pure & la plus éclairée par la ſageſſe: pénétré par la tendre pitié, plein de cette éloquence douce & perſuaſive qui part du cœur, il porte la ſoumiſſion dans cette âme aveuglée par le déſeſpoir; il deſſille enfin ſes yeux. Il lui repréſente alors ces grandes reſſources, ces loix ſi ſages que nous offre & que nous enſeigne une Religion divine.

Lorſque les premiers tranſports d'Iſabelle furent un peu calmés, & qu'elle fut en état de l'écouter, l'Hermite lui parla des conſolations qu'une âme ſoumiſe trouve dans le ſein d'un Dieu qui la créa pour l'aimer; il lui fit voir quelle eſt la fragilité des eſpérances humaines, & avec quelle vîteſſe un bonheur paſſager s'écoule. Il ſçut par ces réflexions ſi vraies, & que la tendre charité rendoit ſi fortes & ſi perſuaſives dans ſa bouche, ramener la ſage Iſabelle, non-ſeulement à renoncer à ſon cruel & coupable deſſein, mais même il ſçut auſſi faire naître en ſon cœur celui de s'abandonner dans les bras paternels du Très-Haut, & de conſacrer le reſte de ſes jours à ſon ſervice.

Le premier ſoin dont Iſabelle put s'occuper,

même après avoir fait un projet si sage, ce fut de conserver les restes précieux de son amant; elle ne put se résoudre à se séparer de celui dont la mémoire étoit à jamais gravée dans son cœur. L'Hermite encore assez fort pour son âge, & toujours compatissant, enleva de terre le corps de Zerbin, le posa sur le cheval de ce malheureux Prince, & la triste Isabelle, sans autre escorte que celle de l'Hermite, marcha pendant plusieurs jours au travers de cette grande forêt.

Quoique cet honnête & bon vieillard eut sa demeure fort près du lieu qu'ils quittèrent, il se garda bien de s'y retirer; il craignoit trop de s'y trouver seul avec la belle Isabelle: il se disoit en lui-même, il est trop dangereux de porter dans une même main de la paille avec une mêche embrâsée; son âge, cette sagesse éprouvée par une longue expérience, ne le rassuroient point encore assez.

Il forma le dessein de la conduire en Provence dans une riche Abbaye, voisine de Marseille, où de saintes filles s'étoient consacrées au Seigneur: il fit construire un cercueil bien solide & couvert d'une raisine odoriférante pour emporter plus facilement le corps de Zerbin: ils marchèrent ensuite par les chemins les moins frayés, & se dérobant sans cesse à l'approche des

gens de guerre, dont cette Province étoit inondée, ce ne fut qu'après quelques jours qu'ils furent tout-à-coup arrêtés par un Chevalier féroce qui leur ferma le chemin, & qui leur fit éprouver ſes fureurs. Je n'oublierai pas de continuer le récit touchant des nouveaux malheurs qu'Iſabelle & l'Hermite éprouvèrent; mais je dois retourner à Mandricard, & voir quels furent les événemens qui ſuccèdent à ſon combat avec le Prince d'Ecoſſe.

Le jeune Roi de Tartarie venoit de deſcendre avec Doralice ſur le bord d'un ruiſſeau; leurs chevaux débridés paiſſoient l'herbe tendre auprès d'eux. Ces deux amans, aſſis bien près l'un de l'autre, trouvoient ſans doute la fraîcheur qu'ils reſpiroient & ces momens de ſolitude bien agréables; mais ils furent troublés par l'aſpect d'un Chevalier qu'ils apperçurent deſcendre d'une colline: Doralice le reconnut ſur le champ, & dit à Mandricard: Ou mes yeux me trompent, ou ce doit être le ſuperbe Rodomont; c'eſt lui sûrement qui deſcend de cette montagne: vous allez avoir beſoin de toute votre valeur, car vous ſavez qu'il nous cherche, & qu'il regarde comme la plus mortelle injure mon enlevement & votre peu d'égards pour lui d'avoir ravi l'épouſe que le Roi de Grenade lui deſtinoit.

Un bon & vigoureux vautour qui voit paroître

une colombe, ou quelque bon & gras oiſeau dont il peut faire ſa proie, leve ſa tête, tend le fouet de ſes ailes, & n'en eſt alors que plus vif & plus beau; tel parut Mandricard aux yeux de Doralice en reconnoiſſant qu'il alloit combattre un rival digne de ſes coups.

Plein de joie & d'aſſurance, il s'élance ſur ſon cheval, s'aſſure dans les arçons & ſur ſes étriers, & court au-devant du Roi d'Alger: quand ils furent à portée de pouvoir s'entendre, quelques geſtes menaçans précédèrent de part & d'autre leurs propos altiers. Rodomont s'écria le premier: Téméraire, tu feras donc à la fin puni de ton audace; comment oſeras-tu la porter auſſi loin, en provoquant à te punir un homme qui ſçait ſi bien ſe venger d'une mortelle injure? Mandricard lui répondit d'un air & d'un ton dédaigneux: Crois-tu donc m'en impoſer par tes vaines menaces? Gardes-les, crois-moi, pour des femmes, des enfans, ou des lâches qui ne ſavent pas ſe ſervir de leurs armes; mais n'en uſe pas avec moi, j'aime mieux un combat que le repos, & je ſuis prêt à te le livrer à ton choix, à cheval, à pied, couvert d'armes, ou d'une ſimple chemiſe, au milieu de la plaine, ou dans une lice bien paliſſadée.

Bientôt ces deux fiers rivaux en ſont aux outrages, à la colère, aux cris menaçans, à l'épée

haute; & le ſon cruel de leurs armes fait déjà retentir l'air: c'eſt ainſi qu'on entend l'Aquilon quand il commence à s'agiter; mais bientôt leur combat reſſemble à ce fougueux enfant du Nord, lorſque ſon ſouffle impétueux briſe, renverſe, déracine les frênes & les chênes antiques; & lorſque cette tempête affreuſe, que le tonnerre & la grêle accompagnent, ſoulève les flots juſqu'aux nues, ou ravage les moiſſons dans la plaine, détruit & pourſuit les troupeaux juſques dans les antres de la forêt.

Le cœur & la force extrême de ces deux Sarraſins ne les rendoient comparables à preſque aucun autre guerrier ſur la terre; il ſembloit que ſortis d'une race féroce, ils fuſſent nés pour enfanter auſſi la guerre & les coups ſanglans. La terre frémit ſous leurs pieds; le ciel paroît être enflammé par les éclairs, lorſque mille étincelles jailliſſent de leurs épées qui ſe rencontrent: ſans reprendre haleine, ſans aucun repos, cet horrible combat ſe ſoutient entre les deux Rois; tous les deux tournent en combattant pour ouvrir, pour dépecer leurs armes, mais ſans rien perdre du premier terrein qu'ils ont occupé: ſemblable à deux murailles qui ſe tourneroient l'une ſur l'autre, le cercle de leur combat eſt toujours le même & toujours également étroit.

Entre mille coups différens qu'ils ſe portent,

Mandricard à deux mains porte Durandal ſur le frontal du caſque de Rodomont: ce coup terrible fait voir mille étincelles au Roi d'Alger; il frappe de ſa tête la croupe de ſon cheval, il perd un étrier, il rougit d'être prêt à meſurer la terre, en préſence de la beauté qu'il diſpute au fier Tartare; mais plus élaſtique encore qu'un grand & fort arc d'acier ployé par des efforts multipliés, qui ſe remet en ſon premier état, ſe relevant avec d'autant plus de force, Rodomont reprend ſa vigueur, relève plus haut que jamais ſa tête altière, & porte au Tartare un coup plus fort de la moitié que celui qu'il a reçu: les armes d'Hector garantiſſent la tête du fils d'Agrican; mais étourdi par ce coup terrible, il ne pouvoit en cet inſtant diſtinguer le jour de la nuit: Rodomont en fureur veut redoubler la même atteinte, mais le cheval du Tartare, effrayé par ſon épée, fait un mouvement qui fait éviter ce coup à ſon maître, & qui le lui fait recevoir entre les deux oreilles.

Le pauvre animal, qui ne portoit pas comme ſon maître le caſque d'Hector, eut la tête fendue en deux parts, & tomba mort ſur la pouſſière. Sa chûte rappelle Mandricard de ſon étourdiſſement; le fils d'Agrican ſe relève avec fureur, il tourne avec force Durandal autour de ſa tête, & s'irrite encore de voir ſon cheval

mort à ſes pieds. Rodomont porte le ſien ſur lui pour le renverſer; mais le fort Mandricard, ſemblable au rocher qui réſiſte au choc d'une vague & qui la briſe, heurte ſi violemment lui-même ce cheval, qu'il le renverſe ſans vie à ſes pieds. Rodomont qui ſentit tomber ſon cheval, fut prompt à ſe débarraſſer de ſes étriers; il fut à l'inſtant ſur ſes pieds, & le combat égal entre les deux adverſaires recommença ſur le champ avec la même furie: mais dans le tems qu'ils la portoient à l'extrême, un Courier les joignit & les ſépara.

Ce Courier arrivoit de la part d'Agramant, qui reſſerré dans ſon camp par Charlemagne, rappelloit à leurs drapeaux pour le défendre, tous les Chevaliers & Gens de guerre qui s'en étoient écartés. Agramant connoiſſoit que ſans un prompt ſecours, ſon camp ne pourroit pas long-tems réſiſter.

Le Courier reconnut les deux Chevaliers, non-ſeulement à leurs armes, mais encore plus aux grands coups qu'ils ſe portoient. Les voyant auſſi furieux, ſa qualité d'Envoyé d'Agramant ne le raſſuroit point encore aſſez pour qu'il osât ſe mettre entre deux; mais il courut à Doralice, & la conjura de ſéparer les deux Guerriers: il lui rendit compte du beſoin preſſant qu'Agramant & les Rois Marſile & Stordilan avoient d'ê-

tre ſecourus dans un camp aſſiégé de tous côtés par les Chrétiens.

Doralice s'avance, & ſe jette avec courage entre les combattans : Je vous ordonne, leur dit-elle, par l'amour que vous dites tous les deux que vous avez pour moi, de réſerver vos épées & cette haute valeur pour en faire un meilleur uſage ; je vous ordonne de plus de me ſuivre, & d'accourir au ſecours de notre camp que les Chrétiens entourent, & qui touche au moment de ſa deſtruction entière, s'il n'a quelque puiſſant ſecours.

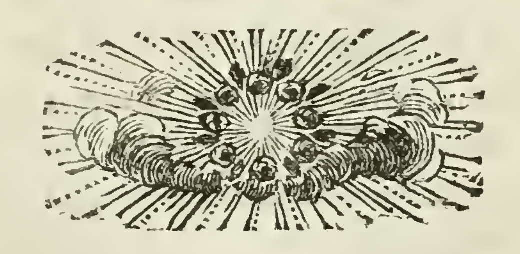
Le Courier ne craignant plus de les approcher, leur raconta tout ce qui ſe paſſoit au camp des Sarraſins, & remit à Rodomont une lettre du fils de Trojan. Les deux guerriers auſſitôt convinrent enſemble de faire trève à leur reſſentiment, de voler au ſecours du camp aſſiégé, & de remettre la continuation de leur combat après que cette grande affaire ſeroit décidée.

Ils ſe dirent cependant que dès que le camp ſeroit délivré des aſſauts de l'armée chrétienne, rien ne pourroit les empêcher de finir leur querelle; mais dans ce moment ce fut celle qui l'avoit excitée qui calma leur courroux ; & ce fut entre ſes mains qu'ils prêtèrent un ſerment qui pour lors aſſura la vie de tous les deux.

Cependant la Diſcorde, ennemie de toute paix,

& l'Orgneil qui ne l'avoit point quittée, s'impatientoient d'un pareil accord, & déjà ſe préparoient à le rompre; mais ces deux monſtres qui ne ſont pas dignes de connoître l'amour, ignoroient qu'il étoit près de Doralice; & cet enfant ſçut, en les menaçant avec ſes flèches, les forcer à reculer & à s'arrêter loin de ces deux amans. La trève fut donc conclue entre Rodomont & Mandricard, ſelon la volonté de celle dont tous deux reconnoiſſoient le pouvoir. Le Prince Tartare n'avoit plus de cheval; mais Bride-d'or qui paiſſoit auprès d'eux, remplaça celui qu'il avoit perdu dans le combat. Or, comme je crois être arrivé près du terme de ce chant, j'eſpère de votre grâce que vous permettrez que je le finiſſe.

Fin du vingt-quatrième Chant.



CHANT XXV.

AH ! qu'ils ſont impétueux dans le cœur d'un jeune guerrier ces ſentimens qui le portent à l'amour de la gloire, ou qui le ſoumettent à celui de la beauté : ces deux ſentimens ſe combattent ſouvent dans ſon âme, & tour-à-tour ils ſont vainqueurs. Il eſt bien difficile de décider celui des deux qui remportera la victoire. Nous venons de voir Rodomont & Mandricard ſoumis par le devoir & par l'honneur : ils interrompent un combat furieux ; ils font taire l'intérêt de leur amour pour voler au ſecours du camp d'Agramant : oui ; mais ſi l'amour n'eût pas parlé par la bouche de la belle Doralice ; ſi cet objet aimé ne leur en eût pas impoſé par ſon pouvoir abſolu ſur leur âme, croira-t-on qu'ils euſſent ceſſé de combattre, ſans que l'un deux eût été vainqueur ? Non, non, Agramant & ſon armée euſſent en vain attendu leur ſecours. Je crois donc en pouvoir conclure que le pouvoir de l'amour n'eſt pas toujours dangereux & funeſte, & que s'il eſt vrai qu'il peut nuire quelquefois, il l'eſt encore plus qu'il peut être utile autant qu'il nous eſt agréable.

Les deux Chevaliers Sarrasins, après être convenus de différer leur combat, partirent avec Doralice pour aller au secours de l'armée africaine ; ils furent suivis par le nain qui venoit de servir de guide au jaloux Rodomont pour lui faire joindre son rival ; ils arrivèrent ensemble dans une prairie où quatre Chevaliers sembloient prendre le frais avec une jeune personne d'une grande beauté ; deux de ces Chevaliers étoient désarmés, les deux autres avoient leur casque sur leur tête ; mais vous ne saurez leur nom que dans quelque tems, car maintenant il faut que je cause un peu de Roger, de ce bon & loyal Chevalier, dont je vous ai déjà raconté l'acte si généreux, lorsqu'il jetta dans un puits le bouclier enchanté d'Atlant. Il n'étoit pas encore loin de ce puits, lorsqu'il fut joint par l'un de ces Courriers qu'Agramant avoit dépêchés de toutes parts pour appeller à son secours les Chevaliers Maures écartés de son camp.

Roger fut agité dans ce moment par plusieurs pensées différentes ; il sentoit bien qu'il étoit de son devoir de voler auprès du fils de Trojan ; mais retenu par la parole qu'il avoit donnée, il laissa passer le Courier, & suivit la Demoiselle affligée qui ne cessa de le presser d'aller sauver les jours du jeune Damoisel. Tous deux suivant donc en diligence la première route

qu'ils avoient prise, ils arrivèrent sur la fin du jour dans une ville dont le Roi Marsile avoit fait la conquête en France. Quoique les ponts, les portes & le rempart fussent couverts de troupes sous les armes, cette Demoiselle leur étant connue, ils la laissèrent passer librement avec son Chevalier.

Tous les deux arrivèrent dans la grande place, éclairée déjà par le feu d'un bûcher: ils trouvèrent cette place remplie de satellites dont l'air étoit impitoyable; ils tenoient au milieu d'eux un jeune homme lié de grosses cordes qu'ils conduisoient au supplice. Roger jettant les yeux sur ce jeune homme qui la tête panchée vers la terre, versoit un torrent de larmes, crut voir sa chère Bradamante, tant la ressemblance étoit frappante; plus il la considère, plus il croit que c'est elle-même: sa taille, ses traits, tout concourt à lui faire dire en lui méme: C'est Bradamante, ou je ne suis pas Roger: sans doute trop de courage l'aura portée à défendre seule ce jeune infortuné; ces satellites l'auront prise: ah! pourquoi n'a-t-elle pas attendu que je pusse la secourir dans cette entreprise! mais Dieu merci j'arrive à tems pour la délivrer.

Roger ne délibère pas un instant: ayant rompu dans le premier château sa lance, il tire la redoutable Balisarde; il pousse son cheval au mi-

lieu de cette troupe armée, & taille ces vils satellites en pièces: le peuple fuit de toutes parts en criant, & chacun se plaint de l'espèce de blessure qu'il a reçue.

On voit quelquefois sur les bords d'un étang une grosse troupe d'oiseaux qui se rassemblent pour chercher leur pâture: si quelque faucon, planant dans les nues, vient tout-à-coup fondre sur eux, ils s'envolent & se dispersent de toutes parts, sans s'occuper de ceux qui tombent sous ses serres cruelles; on ne pouvoit voir de même ces satellites & le peuple s'échapper de tous côtés, & laisser vuide la place de cette ville. Roger fit voler la tête à quatre ou cinq de ceux qui furent les plus lents à s'enfuir; il fendit la tête jusqu'aux dents à plusieurs autres; il est vrai qu'ils n'avoient point de casques, mais ils avoient tous des coëffes d'acier, & Balisarde en eût pu faire autant s'ils eussent été mieux armés.

La force de Roger étoit incomparable; celle d'aucun autre Chevalier n'en approchoit, ni l'ours, ni le lion, ni les animaux les plus forts & les plus farouches, ou de l'hémisphère Boréal ou de l'Austral; la foudre seule pouvoit l'égaler, ou bien ce grand Diable, (je ne dis pas du noir abysme;) mais ce basilic énorme de Ferrare que la poudre enflammée fait tonner,

& qui fait trembler le ciel, la terre & les mers : chacun des coups de Roger fait tomber au moins un homme ; quelquefois il en abat en entier un groupe, & son épée les détruit de même par centaines ; cette terrible Balisarde, tranchant pénétrant l'acier aussi facilement que du lait, Falerine l'avoit trempée & l'avoit forgée exprès pour donner la mort à Roland ; cette épée ayant la puissance de trancher jusqu'aux armes enchantées & même les corps les plus invulnérables.

C'étoit dans les beaux jardins de Morgane, que Falerine avoit forgé cette cruelle épée ; mais le Berni nous apprend comment Balisarde, lorsqu'elle fut enlevée, fut cause de la destruction de ces superbes jardins. On voit combien une pareille épée devoit être terrible dans les mains de Roger ; d'autant plus que jamais il ne poussa si loin sa colère & ses efforts surnaturels, ce Guerrier croyant combattre alors pour sauver celle qu'il adoroit.

Tout ce qui remplissoit la place s'enfuit devant l'épée de Roger, comme le timide lièvre fuit devant les chiens : pendant ce tems, la conductrice de Roger avoit délié le jeune homme, & l'avoit armé d'un bouclier & d'une épée. Celui-ci furieux du péril qu'il venoit de courir, & de l'affront qu'il avoit reçu, tomba comme la foudre sur tous ceux qui se trouvoient sous ses

ſes mains, & donna des preuves de ſa force & de ſon courage. Le char du ſoleil étoit déjà près des bords de l'Occident, lorſque Roger victorieux, & ce jeune homme, ſortirent de la ville.

Dès que ce Damoiſel ſe vit en ſûreté, il fit les plus tendres remerciemens à Roger, & lui tint les propos les plus reſpectueux & les plus flatteurs ſur ſon courage héroïque, & ſur la bonté qu'il avoit eue de le ſecourir ſans le connoître; il le ſupplia même de vouloir bien lui dire le nom de ſon libérateur.

Roger très-étonné ſe diſoit alors: Je reconnois bien tous les traits charmans de celle que j'aime, mais je n'entends pas la douceur de cette voix qui pénètre juſqu'à mon âme; je ne vois pas d'ailleurs pourquoi ma chère Bradamante me rendroit de pareilles actions de grâces, & comme elle pourroit oublier le nom de ſon amant. Roger prit une tournure polie pour s'éclaircir ſur ce fait qui lui paroiſſoit étrange: Je crois, dit il au Damoiſel, vous avoir déjà rencontré quelque part; mais ne pouvant me rappeller ni le tems ni le lieu, je vous prie, ſi votre mémoire eſt plus fidelle, de me le dire, & de plus de m'apprendre quel eſt le Damoiſel aimable auquel j'ai le bonheur de ſauver la vie. Celui-ci lui répondit: Il eſt bien

naturel à mon âge de commencer à chercher les grandes aventures, & le hasard a pu nous faire rencontrer; peut-être aussi vous aura-t-il fait voir ma sœur jumelle: elle est courageuse, elle aime les armes; elle les porte souvent, & s'en sert avec honneur. Nés tous les deux ensemble, notre ressemblance est si frappante que tous nos proches y sont souvent trompés, & ne peuvent nous distinguer l'un de l'autre. Vous ne seriez pas le seul qui s'y seroit mépris: mon père & ma mère sont eux-mêmes souvent dans l'erreur, sur-tout depuis que la seule chose qui nous distinguoit est devenue égale entre nous.

Ma sœur portoit des cheveux très-longs & très-beaux comme les autres femmes; & moi je les avois courts, ainsi que tous ceux qui suivent le métier des armes; cette marque ne subsiste plus depuis que ma sœur ayant été blessée à la tête, un bon Hermite qui l'a guérie a coupé ses beaux cheveux; à peine aujourd'hui lui tombent-ils comme à moi jusques sur l'oreille: il ne reste donc plus, hors le sexe, aucune différence entre nous.

Puisque vous desirez savoir mon nom, Seigneur, je m'appelle Richardet, & cette sœur jumelle se nomme Bradamante; nous sommes tous deux fils du Duc Aimon; Béatrix nous a portés tous les deux en même tems dans son

ſein, & le Paladin Renaud eſt notre frère. Ah! vraiment, continua l'aimable & jeune Richardet, ſi je ne craignois pas de vous ennuyer, Seigneur, je pourrois vous raconter une aventure bien plaiſante & bien incroyable, occaſionnée par cette reſſemblance: hélas! le commencement m'en fut bien agréable & bien cher, mais ſa fin a penſé me devenir bien funeſte.

Roger, enchanté d'avoir ſauvé le frère de celle qu'il adore & d'entendre long-tems parler d'elle, prie en grâce Richardet de lui conter cette aventure, & le frère de Bradamante pourſuit ainſi: Il y a quelques mois, dit-il, que ma ſœur s'étant arrêtée, la tête déſarmée dans les bois voiſins, s'y repoſoit ſans crainte; des brutaux de Sarraſins l'ayant ſurpriſe ſans ſon caſque, lui firent une bleſſure dangereuſe à la téte; un bon Hermite en prit ſoin & la guérit, mais il fut obligé de couper ſes cheveux: dès que ma ſœur fut en état de porter les armes, elle ſe remit ſelon ſon goût & ſa valeur à la quête de quelque nouvelle aventure; & ſe trouvant un jour plus fatiguée qu'à l'ordinaire, elle deſcendit de cheval, & s'endormit d'un profond ſommeil ſur le bord d'une fontaine, après avoir délacé ſon caſque. Au reſte, Seigneur, ne croyez point que la ſuite de mon

récit ſoit une fable, quelque merveilleux qu'il puiſſe être.

La charmante Fleur-d'Epine, Princeſſe d'Eſpagne, chaſſoit alors dans ce bois: elle trouve ma ſœur endormie; elle la voit couverte d'armes, excepté la tête; elle voit la longue épée que ma ſœur aimoit beaucoup mieux porter qu'une quenouille : elle ne doute point que ce ne ſoit un vrai Chevalier, & ce Chevalier étoit beau comme le jour; Fleur-d'Epine en eſt épriſe à l'inſtant; elle le réveille, l'invite à chaſſer avec elle; elle prend ſon tems avec adreſſe, & parvient à l'amener ſeul avec elle dans l'endroit le plus épais & le plus ſolitaire de la forêt : ne craignant plus alors d'être ſurpriſe, la ſenſible & vive Fleur-d'Epine ſe ſert de mille propos interrompus, mais bien tendres, pour découvrir peu-à-peu les ſecrets ſentimens qui l'agitent; ſes yeux étoient humides & brillans; ſes ſoupirs reſpiroient les feux de l'amour : tout annonçoit alors le trouble de ſon ame; ſoit qu'un inſtant de pâleur, ſoit que les roſes animées du deſir brillaſſent ſur ſes joues brûlantes, Fleur-d'Epine emportée par ſa paſſion, haſarda de lui donner un baiſer.

Ma bonne ſœur bien tranquille s'apperçut facilement que cette jeune Princeſſe la prenoit pour

un vrai Chevalier. Son bon cœur lui faisoit regretter de ne pouvoir remédier à cette méprise; elle s'attendrissoit sur le sort de la pauvre Fleur-d'Epine: mais ne pouvant pas absolument la rendre plus heureuse, ma sœur toujours pleine d'honneur, réfléchit que comme Chevalier elle alloit se déshonorer, & qu'il valoit encore mieux faire l'aveu de son sexe à cette jolie Princesse, que de passer auprès d'elle pour un imbécille, ou pour un lâche. Elle avoit vraiment bien raison de penser ainsi: convient-il donc qu'un Chevalier bien né paroisse être une masse de stuc, tête à tête avec une jolie femme dont la bouche, les yeux & les bras semblent appeller l'amour & les plaisirs? Quel est le vil oiseau qui, dans un moment pareil, n'éleveroit pas ses ailes auprès de sa jeune compagne? Ma sœur crut donc qu'elle devoit se servir de quelques propos adroits pour lui faire une confidence ingénue; & pour la lui rendre moins douloureuse, elle débuta par lui dire que la ville d'Arzille en Afrique l'avoit vu naître ainsi que les fières Hyppolite & Pantasilée; qu'étant éprise de l'amour de la gloire comme ces illustres guerrières, & qu'étant du même sexe qu'elle, les boucliers & les lances lui paroissoient préférables à des aiguilles ou à des fuseaux.

Ce fut par ce discours que ma sœur crut étein-

dre facilement la paſſion qu'elle avoit fait naître: mais cet aveu fut trop tardif; ce cruel trait de l'amour qui s'étoit egaré dans ſon vol, avoit trop profondément pénétré; la figure de ma ſœur n'en parut pas moins charmante à Fleur-d'Epine: ſes beaux yeux, ſon air ne lui parurent pas moins ſéducteurs; elle ne put calmer un cœur qu'elle venoit de lui donner: les armes, les habits, l'air libre & plein de grâces de la guerrière entretenoient toujours un ſi doux preſtige: mais cependant une réflexion accablante lui faiſoit quelquefois verſer des larmes: Hélas! s'écrioit-elle en ſoupirant, hélas! ce n'eſt qu'une fille. Non, Seigneur, il n'eſt perſonne d'aſſez cruel pour avoir refuſé de mêler ſes larmes à celles de Fleur d'Epine, s'il eût entendu ſes plaintes. Quels ſont les maux comparables aux miens, diſoit cette jeune & malheureuſe Princeſſe! Tout autre eſpèce d'amour, ou digne d'enflammer, ou même coupable, peut être flatté par quelque eſpérance; mais, hélas! jamais je ne pourrai ſéparer la roſe des épines, en brûlant de ces inutiles déſirs. Barbare Amour! ah! du moins, puiſque tu voulois me rendre malheureuſe, tu n'aurois dû me faire éprouver que les mêmes tourmens dont ſe plaignent les amans infortunés. Voit-on dans la ſociété générale des hommes, ou même parmi celles des

animaux, que le ſexe le plus foible & le plus tendre s'enflamme pour ſon même ſexe ? La biche court-elle dans les bois après une autre biche ? La brebis ceſſe-t-elle de paître près d'une autre brebis pour s'attirer ſes careſſes ? Ni ſur la terre, ni dans les airs, ni même dans la vaſte mer, aucun être que moi n'éprouve un pareil martyre : ah ! cruel enfant, as-tu donc voulu que j'en devinſſe l'unique exemple dans ton empire fatal ? L'inceſtueuſe & cruelle Sémiramis brûla pour ſon fils, Myrrha conçut une flamme coupable pour ſon père, un taureau fut l'objet des deſirs de Paſiphaé ; hélas ! ma paſſion eſt encore plus inſenſée : les deſirs de ces femmes effrénées furent ſatisfaits ; l'art favoriſa le crime : Dédale eut celui de ſervir la folle paſſion de la Reine de Crète ; mais ce grand Artiſte lui-même ne pourroit adoucir mon ſort : la nature, plus puiſſante que lui, forma le nœud qu'il ne pourroit jamais délier.

C'eſt ainſi que Fleur-d'Epine élevoit ſes plaintes, & peignoit ſon tourment. Quelquefois il ſembloit qu'irritée contre elle-même, elle vouloit détruire des charmes qui lui devenoient inutiles. Ma ſœur ne pouvoit s'empêcher de donner des larmes à ſa funeſte paſſion : elle lui repréſentoit avec douceur la folie & l'inutilité

de ſes vains deſirs ; mais elle ne pouvoit rien gagner ſur cette âme égarée.

Fleur-d'Epine eût mieux aimé des ſecours que des conſolations; elle continuoit les mêmes plaintes qui paroiſſoient augmenter encore : cependant le ſoleil rougiſſoit déjà le fond du ciel à l'occident; il étoit tems de chercher un aſyle contre le froid & l'obſcurité de la nuit. Fleur-d'Epine invita Bradamante à venir la paſſer avec elle dans ſon château voiſin de la forêt : ma ſœur ne put le refuſer; elles arrivèrent donc enſemble dans ce même lieu, Seigneur, où votre bras victorieux m'a ſauvé la vie. Fleur-d'Epine fit les honneurs de ſon palais à Bradamante, & la fit promptement vêtir des plus riches habits de ſon ſexe pour que tout le monde le connût, & que les careſſes qu'elle lui faiſoit ſans ceſſe paruſſent innocentes. Son deſſein étoit fort ſage : elle ne vouloit laiſſer aucun doute ſur le ſexe de ma ſœur; peut-être eſpéra-t-elle auſſi que ce nouvel habit lui prouveroit quels étoient les preſtiges du premier, & que ne lui laiſſant plus voir que la vérité, cet habit de femme détruiroit, adouciroit du moins ſon erreur & ſa flamme.

L'une & l'autre eurent le même lit; mais elles y portèrent des ſentimens bien différens : ma ſœur dormoit d'un ſommeil paiſible; Fleur-

d'Epine au contraire pleuroit, s'agitoit, & se consumoit en vains desirs. Si le sommeil fermoit quelques momens ses paupières, des songes agréables & trompeurs continuoient à l'égarer; ils lui peignoient toujours un bonheur inespéré; ils la séduisoient au point de lui faire croire que les Dieux, touchés de sa peine, accordoient à sa compagne ce sexe qu'elle lui desiroit si vivement.

Ainsi que le malade pressé par la soif qu'excite une fièvre brûlante, ne voit que des eaux, & croit en être entouré, s'il a quelques momens de sommeil; de même Fleur-d'Epine voyoit tout ce qu'elle desiroit le plus dans de semblables momens; mais ma sœur dormoit si bien, que Fleur-d'Epine s'assuroit facilement à quel point ses songes étoient trompeurs.

Qu'ils étoient ardens & nombreux, les vœux qu'elle adressoit à Mahomet & à mille autres Dieux, que ses lectures lui avoient montrés changeant quelquefois le sexe d'une jeune fille; mais ils en rioient peut-être s'ils l'écoutoient, & jamais elle ne put trouver l'accomplissement de ses prières remplies de flamme.

Lorsque l'astre radieux sortit du sein des mers pour embellir & féconder la terre, Fleur d'Epine sentit redoubler sa douleur en voyant l'empressement de ma sœur à sauter du lit; Brada-

mante en effet mouroit d'envie de ſortir d'un pareil embarras. La Princeſſe voulut qu'elle acceptât un très-beau cheval d'Eſpagne, avec une ſuperbe veſte qu'elle avoit brodée de ſa main : elle accompagna ma ſœur pendant quelque tems, & rentra dans ſon château les yeux baignés de larmes.

Bradamante, marchant légèrement, arriva le ſoir du même jour à Montauban : nous l'entourâmes tous avec notre mère Béatrix qui pleuroit ſouvent cette fille aimée, & nous l'accablâmes de careſſes comme une ſœur bien chère dont un long ſilence nous avoit fait craindre la mort ; nous reconnûmes avec ſurpriſe, lorſqu'elle ôta ſon caſque, que ſes beaux cheveux étoient coupés, & nous admirâmes la belle veſte d'une mode étrangère dont elle étoit couverte. Elle nous raconta d'abord toutes ſes aventures, & comment elle avoit été forcée de laiſſer couper ſes cheveux après ſa bleſſure ; elle nous dit enſuite comment elle avoit été accueillie par une belle Chaſſeuſe qui l'avoit éveillée lorſqu'elle repoſoit ſur le bord d'une fontaine, & l'impreſſion que la fauſſe reſſemblance avec un Chevalier avoit faite ſur cette jeune & charmante Princeſſe.

Ma ſœur ne nous cacha pas même comment elle avoit ſçu l'écarter de ſa ſuite dans le fond

d'un bois, & moitié attendrie & moitié riante, elle acheva de nous conter tout ce qui s'étoit paſſé, n'oubliant ni les plaintes, ni les careſſes de la jeune Princeſſe qui l'avoient déterminée à s'y ſouſtraire au plutôt, & partir dès le matin de ſon château.

Je connoiſſois très-bien la charmante Fleur-d'Epine; je l'avois vue à Saragoſſe; ſes beaux yeux, les roſes de ſon teint avoient excité vivement mes deſirs; mais comme il eſt ſage de réprimer ceux qu'on croit être très-inutiles, j'avois fait d'aſſez heureux efforts pour les éteindre, lorſque le récit de ma ſœur leur rendit leur première vivacité.

C'eſt la douce eſpérance qui forme les nœuds de l'amour; c'eſt avec ſes filets qu'il en trame la chaîne : ce fut elle qui me ſéduiſit en animant en moi l'induſtrie, en m'inſpirant même les moyens d'obtenir ce que je déſirois; j'eſpérai que cette reſſemblance ſi frappante qui, ſouvent trompoit mes parens les plus proches, abuſeroit auſſi celle que je déſirois : je réſolus donc de tenter cette aventure, quelle qu'en pût être la ſuite; mais je cachai ſoigneuſement mon projet. Je me levai doucement la nuit ſuivante; je ſavois où ma ſœur avoit laiſſé ſes armes, je les pris & je m'en couvris; je deſcendis à l'écurie; je montai le même cheval ſur lequel elle étoit

arrivée, & je n'attendis pas le jour pour fortir de Montauban.

Je marchai toute la nuit, l'amour même me conduifoit près de la charmante Fleur-d'Epine, & j'arrivai dans fon château vers la fin du jour. Tous ceux qui me reconnurent s'empreſsèrent à porter la nouvelle de mon arrivée à la Princeffe, efpérant qu'elle lui feroit affez agréable pour qu'ils en obtinffent quelque récompenfe: ils me prirent tous pour Bradamante, comme vous venez de vous y tromper vous-même, & d'autant plus qu'ils me virent couvert des mêmes armes & monté fur le même cheval qu'elle avoit monté la veille.

Fleur-d'Epine accourt au-devant de moi peu de momens après, elle me comble des plus douces careffes, & la joie la plus vive qu'on puiffe exprimer brille dans fes yeux; elle me jette fes beaux bras autour du col; elle me ferre avec tendreffe, & fa bouche charmante s'unit à la mienne; vous devez penfer, Seigneur, que l'Amour eut peu de peine à diriger fa flèche; elle entra toute entière dans mon cœur.

La jeune Princeffe me prit par la main, me conduifit promptement dans fa chambre où elle ne put fouffrir qu'une autre qu'elle m'aidât à me défarmer; elle voulut me délacer elle-même

mon caſque & mes éperons d'or : elle fit apporter une de ſes plus riches robes ; elle m'habilla comme une véritable demoiſelle, & réunit mes cheveux dans un filet d'or ; j'obſervois un air ſi modeſte, mon maintien étoit ſi décent, & j'eus même l'art d'adoucir ſi bien le ſon de ma voix, qu'il n'y eut perſonne qui ne me prît pour une jeune & noble fille de haut parage. Nous paſsâmes enſemble après dans un grand ſalon où toute la Cour étoit raſſemblée : les Dames & les Chevaliers m'y rendirent les plus grands honneurs. J'eus ſouvent envie de rire, en me voyant lorgner en deſſous bien tendrement par les plus galans de ces Chevaliers qui sûrement n'imaginoient pas que des voiles & de longues jupes cachoient alors le plus entreprenant & le plus amoureux de leurs ſemblables.

La nuit étoit aſſez avancée, lorſqu'après un excellent ſouper, les tables furent emportées, & Fleur-d'Epine, ſans s'amuſer à me faire des queſtions ſur la cauſe d'un auſſi prompt retour, les remit à la nuit qu'elle me pria de paſſer dans le même lit avec elle. Après que toutes les Dames & ſes gens ſe fuſſent retirés, nous demeurâmes dans une chambre richement ornée, bien éclairée, & tous les deux dans le même lit, je crus devoir commencer une converſation dont je prévoyois & deſirois la fin : Ne vous

étonnez point, charmante Princesse, lui dis je, de me voir si-tôt de retour, quoique peut-être vous ne pussiez vous attendre que j'osasse encore paroître à vos yeux. Mais avant de vous apprendre l'heureux événement qui me ramène auprès de vous, je dois vous rendre compte de la cause de mon départ; je vous avouerai donc que touchée de votre amour, désespérée de ne pouvoir y répondre autrement que par les sentimens les plus tendres, je réfléchis au parti que je devois prendre : mon cœur me pressoit de passer ma vie à vous servir, sans vous quitter d'un moment: mais la raison me fit voir que ma présence ne faisoit qu'entretenir votre illusion, vos desirs & vos peines. Je me crus donc forcée à m'arracher d'auprès de vous, & je partis en vous cachant & mes regrets & mes larmes.

A quelques lieues de ce château, le hasard m'ayant égaré dans un bois fort épais, j'entends assez près de moi les cris perçans d'une femme : j'accours au bruit ; & sur le bord d'un petit lac plein d'une eau pure comme du cristal, je vois un vilain Faune qui vient d'y prendre en ses filets une jeune fille toute nue d'une rare beauté, & qu'il est prêt à dévorer : je me jette en avant pour la défendre ; j'attaque l'épée à la main ce vilain pêcheur, ou plutôt ce monstre barbare.

Bientôt je l'abats mort à mes pieds: je débarrasse du filet cette jeune fille qui, sur le champ, saute & disparoît dans ce lac: elle revient l'instant d'après sur l'eau; & me regardant d'un air plein de reconnoissance: Tu m'as sauvé la vie, me dit-elle; mais tu ne m'auras pas secourue vainement, il est bien juste que je t'en récompense: demande-moi ce que tu voudras; je suis une Nymphe, j'habite ces eaux pures & tranquilles; je desire & je peux t'accorder le don qui te sera le plus cher. Ma puissance s'étend sur les élémens & sur toute la nature: demande-moi les choses qui te paroîtront les plus impossibles à faire, & laisse à mon pouvoir surnaturel de les accomplir. Apprends que la Lune seroit forcée de descendre à mes premiers cris; que je peux glacer le feu; que l'air à ma voix deviendroit solide, s'endurciroit comme le diamant, & que je peux d'une seule parole arrêter le soleil & faire trembler la terre.

Je ne lui demandai point les trésors de Plutus, ni les Empires de ce globe; je ne lui demandai pas même les palmes de la victoire: je ne m'occupai que de vous, que de votre amour; & je la suppliai de m'accorder les moyens de le rendre heureux: je lui laissai même le choix de ceux qu'elle croiroit pouvoir employer.

A peine eus-je fini ces mots, que je la vis

plonger une ſeconde fois dans les eaux du lac; elle ne me fit aucune autre réponſe que de me lancer ſur le viſage quelques gouttes de ces eaux enchantées. A peine m'eurent-elles touché que je me trouvai ſubitement changée; j'ai beau le voir, j'ai beau le ſentir, à peine puis-je en croire mes ſens; à peine puis-je eſpérer encore, qu'il ſoit bien vrai que de femme que j'étois, je ſois maintenant un homme, ou plutôt l'amant le plus enflammé pour vous.

Je crois bien, charmante Princeſſe, qu'il vous ſeroit impoſſible auſſi de le croire, ſi ce n'eſt qu'en ce moment même vous pouvez vous aſſurer de la vérité de mon récit; mais tout ce que le pouvoir de la Nymphe n'eût jamais pu changer en moi, c'eſt cet attachement ſi vif & ſi tendre, c'eſt cette ſoumiſſion abſolue à vos volontés que je vous ai conſacrée pour le reſte de ma vie. Ah! qu'il eſt doux de ſe laiſſer perſuader, convaincre même, par ce qu'on aime!

Fleur-d'Epine le fut l'inſtant d'après; elle jouiſſoit déjà du bonheur d'avoir le plus tendre, le plus aimable & le plus véridique de tous les amans: cependant quelques nouveaux doutes s'élevoient en ſon âme. C'eſt ce que l'on voit arriver ſouvent à ceux qui ſe ſont trop vivement occupé de leurs malheurs, & qui, croyant n'avoir

n'avoir femé que fur le fable, ont défefpéré d'un bonheur qu'ils ont cru devoir les fuir pour toujours; ils le tiennent ce bonheur, & leur âme, troublée par un fouvenir douloureux, en doute encore.

Fleur-d'Epine me parut bien peinée : je le fus beaucoup moi-même de voir qu'elle avoit beau chercher à fe raffurer; ce malheureux doute renaiffoit toujours au point de l'empêcher d'ofer s'endormir, craignant de perdre encore à fon réveil ce bonheur dont elle avoit joui la veille dans fes fonges : je crus devoir enfin imaginer quelques autres moyens de plus pour la raffurer, & lorfque je fus affez heureux pour en trouver un qui me réuffit, je n'en cherchai point d'autres; mais je m'en fervis bien fouvent, car la tendre Fleur-d'Epine me difoit encore quelque fois; ah! fi ma félicité n'eft qu'un fonge, Amour! Amour! fais qu'il puiffe toujours durer!

Le bruit des tambours, le fon des trompettes, n'annoncent ni les premiers traits que l'amour lance, ni les victoires qu'il remporte. Cet enfant n'aime que ce bruit fi léger & fi doux que forment les baifers des colombes; il m'avoit remis fes armes; elles me fuffirent pour le faire triompher, & je n'eus befoin ni d'arcs ni de frondes pour arborer l'étendard de Paphos: l'ennemi que j'avois à combattre ne m'oppofa

de réſiſtance qu'autant qu'elle étoit néceſſaire pour ſignaler ma victoire.

Si le lit de Fleur-d'Epine avoit été témoin la nuit précédente des plaintes & des regrets les plus amers, il le fut la nuit ſuivante des badinages pétulans & ſi tendres de tous les enfans de Cythère. La feuille d'acanthe ne ſerre pas plus étroitement le chapiteau d'une colonne ou d'un pilaſtre, que la fauſſe Bradamante le fut dans les bras de l'heureuſe & tendre Fleur-d'Epine.

Le ſilence & le myſtère cachèrent pendant quelques mois notre félicité; l'indiſcrétion & la méchanceté de quelques âmes baſſes & perverſes réuſſirent à nous faire éprouver le plus grand des malheurs: tout fut découvert au Roi. Vous, Seigneur, qui m'avez délivré de l'affreux bûcher prêt à terminer ma vie, vous connoiſſez le reſte de cet événement dont je conſerverai toute ma vie le plus cruel ſouvenir.

C'eſt ainſi que Richardet conta ſon aventure à Roger; & ce récit charma l'ennui de la route longue & périlleuſe qu'ils faiſoient pendant les ténèbres de la nuit: ils arrivèrent au bas d'une montagne qui s'élevoit d'un vallon bordé de roches & de précipices. Ils montèrent cette montagne par un ſentier eſcarpé; & l'aube du jour leur fit voir ſur ſon ſommet une forte

citadelle & un château qu'ils reconnurent pour être celui d'Aigremont dont Aldigier de Clermont étoit Gouverneur.

Aldigier étoit frère naturel de Maugis & de Vivian; car il est sûr qu'il n'étoit pas fils légitime de Gérard, comme quelques-uns l'ont dit, & qu'Aldigier fut le fruit d'un amour clandestin du Comte Bauves; mais qu'importe? il étoit brave, prudent, aimable & généreux; son père & ses frères qui l'estimoient autant qu'ils l'aimoient, avoient remis à sa garde la forte citadelle d'Aigremont : ce brave Châtelain reçut son cousin avec tendresse, & Roger qui l'accompagnoit, avec courtoisie : cependant il fut facile aux deux arrivans de connoître qu'Aldigier étoit accablé de quelque profond chagrin; en effet, il venoit de recevoir une nouvelle qui lui perçoit le cœur.

Mon cher cousin, dit-il à Richardet, vous me trouvez dans la douleur & l'inquiétude la plus mortelle; je sais que ce scélérat de Bertolas de Bayonne vient de faire un traité secret avec Lanfouse, mère de Ferragus. Ce traître, ennemi juré de la Maison de Clermont, a tenté l'avare Sarrasine Lanfouse par l'offre d'une forte somme d'argent & de plusieurs mulets chargés de riches étoffes : cette vieille & méchante femme doit lui livrer Vivian & Maugis qui sont

ſes priſonniers, & les remettre à ſa diſcrétion.

Vous ſavez qu'elle retient mes deux frères dans une priſon obſcure depuis qu'ils ont été pris dans un combat par Ferragus ; le traître Mayençois les achète de Lanfouſe qui doit les lui faire conduire demain ſur les confins du territoire de Bayonne ; & c'eſt ainſi que ce lâche de Bertolas achète le plus illuſtre ſang de France pour pouvoir le répandre impunément : j'en ai fait avertir votre frère Renaud ; mais il eſt trop éloigné pour les ſecourir, & ce qui me déſeſpère, c'eſt de n'avoir pas des forces ſuffiſantes pour marcher à leur délivrance, étant certain que mes frères doivent être conduits & reçus dans cet échange par de forts détachemens des deux partis.

Cette nouvelle fâcheuſe affligea beaucoup Richardet ; elle fit le même effet ſur Roger : Vivian & Maugis étoient les couſins de ſa chère Bradamante ; il fut ſurpris de voir Aldigier & Richardet s'affliger ſans prendre aucun parti, & ſon grand cœur ne lui permettant pas ſeulement de réfléchir : Soyez tranquilles, dit-il aux deux frères ; je me charge ſeul de cette entrepriſe, & duſſai-je aller chercher vos frères au travers de mille épées, je vous promets de les remettre en liberté ; je ne vous demande aucuns ſoldats

pour me ſuivre : je n'ai pas beſoin de leurs ſecours ; donnez-moi ſeulement un guide bien sûr qui me conduiſe où ſe doit faire cet indigne échange.

Richardet ne fut point ſurpris d'entendre parler ainſi Roger ; pour Aldigier, il eut l'air de n'écouter les offres de Roger que comme une fanfaronnade : Richardet qui s'en apperçut, tira promptement ſon couſin à part ; il lui raconta les prodiges de valeur qu'il avoit vu faire à ce héros pour ſa délivrance. Aldigier alors fut honteux de ſon premier mouvement, & rendit à Roger les honneurs ſi bien dûs à ſa haute valeur : ils firent un très-bon ſouper, & conclurent enſemble de partir le lendemain à la pointe du jour, ſans penſer à raſſembler de plus grandes forces : chacun d'eux alla goûter les douceurs du ſommeil, Roger ſeul, agité par des réflexions auſſi fâcheuſes qu'embarraſſantes, ne put fermer l'œil de la nuit.

L'avis qu'il avoit reçu du courier ce même jour, & le péril préſent d'Agramant, lui tenoient au cœur : Roger voit que ce peut être un grand déshonneur pour lui que de ne pas voler à ſon ſecours. On pourra croire, ſe diſoit-il, que c'eſt par un manque de courage ou de fidélité que je ne vais pas joindre Agramant ; & ce ſeroit prendre bien mal mon tems pour

m'aller faire baptiser, lorsqu'un assaut prochain peut écraser sans ressource son armée. Dans toute autre situation, du moins, on pourroit croire que la foi seule me presse & me détermine à recevoir le Baptême; mais, dans ce moment, on m'accusera d'avoir lâchement abandonné cet Empereur en me servant d'un mauvais prétexte: cette idée tourmenta Roger pendant toute la nuit; il s'en joignit une seconde également fâcheuse; il craignit que Bradamante ne l'accusât d'une légèreté de cœur en le voyant partir sans sa permission pour se rendre auprès d'Agramant. Il avoit vainement espéré de la trouver dans le château de Fleur-d'Epine où tous les deux devoient se rendre ensemble pour secourir Richardet.

Roger se souvint aussi que sa chère Bradamante avoit promis de se trouver à Valombreuse: Que pensera-t-elle de moi, se disoit-il, (le cœur agité par la plus cruelle inquiétude,) lorsqu'elle ne m'y trouvera pas malgré ma promesse? Du moins devrois-je écrire ou faire partir un courier pour la tranquilliser.

Il prit enfin le parti d'écrire à Bradamante, espérant de trouver quelqu'un assez intelligent & fidèle pour porter sa lettre à la guerrière; il saute de son lit, & se fait apporter par les gens de la maison tout ce dont il avoit besoin

pour écrire; il débuta ſans doute par lui parler de ſon amour : c'eſt toujours ce qu'un amant bien tendre eſt le plus preſſé de dire à celle qu'il aime; il lui fait part enſuite des ordres preſſans qu'il a reçus de l'Empereur qu'il s'eſt engagé de ſervir pendant cette campagne, & du danger préſent qui le menace; il ajoute qu'il y va de tout ſon honneur à ne lui pas refuſer ſon ſecours : Non, lui diſoit-il dans cette lettre, non, illuſtre & chère Bradamante, celui qui prétend au bonheur de recevoir la main de la vertu même, ne doit être ſouillé d'aucune tache : ſi j'ai jamais deſiré d'acquérir & de conſerver une renommée brillante & ſans aucun reproche; ſi je ſuis animé par l'ardeur de l'augmenter ſans ceſſe, c'eſt pour vous en faire hommage, c'eſt pour que l'univers puiſſe dire que votre époux eſt digne d'un ſort ſi doux & ſi glorieux; c'eſt pour lui prouver que le même honneur, que les mêmes ſentimens nous uniſſent autant que les liens ſacrés de l'hymen & de l'amour.

Roger lui répétoit enſuite ce que ſa bouche avoit déjà juré mille fois : Le tems approche, écrivoit-il, que ma parole ſera dégagée; rien ne peut alors m'empêcher de courir aux Fonts baptiſmaux, & d'en partir pour voler aux genoux d'Aimon & de Béatrix. Renaud parlera

pour m'obtenir votre main : permettez-moi donc, ô chère & ſouveraine maîtreſſe de ma vie, permettez-moi d'aller délivrer le camp aſſiégé d'Agramant, d'aller impoſer ſilence à la calomnie ; elle n'oſera plus dire, que je ſervois cet Empereur quand ſa puiſſance faiſoit trembler la France, mais que j'ai ſuivi les étendards de Charles dès que je l'ai vu victorieux : quinze ou vingt jours au plus doivent me ſuffire pour dégager l'armée des Sarraſins ; je ſaurai bien alors trouver quelques raiſons plauſibles pour obtenir mon congé ; c'eſt ainſi que je peux conſerver un honneur ſans tache ; c'eſt ainſi que, digne de vous, je reviendrai vous conſacrer tout le reſte de ma vie.

Après s'être expliqué de manière à toucher & perſuader ſa chère Bradamante, Roger remplit le reſte de ſa lettre de mille autres choſes qui ne paroiſſent que des riens aux indifférens, mais qui ſont le charme des âmes ſenſibles. Ah ! peut-on laiſſer un reſte de papier inutile quand on écrit à ce qu'on aime ? A la fin il cacheta ſoigneuſement ſa lettre & la mit dans ſon ſein, eſpérant que le jour ſuivant il trouveroit un meſſager aſſez sûr pour la remettre ſecrétement.

Dès qu'il eut fermé ſa lettre, un doux ſommeil vint auſſi fermer ſes paupières ; il ſembla que les

eaux du Léthé se répandoient sur son corps fatigué pour lui redonner toute sa vigueur. Roger dormit jusqu'à ce tems agréable & frais où l'on voit le fond de l'Orient coloré par un arc rouge qui blanchit de momens en momens, qui semble remplir l'air d'une douce rosée, & qui rend aux fleurs la fraîcheur & leur brillant coloris ; déjà les oiseaux secouant leurs aîles humides sur les rameaux, saluoient le jour naissant par leurs chants agréables & variés.

Aldigier qui vouloit servir de guide pour marcher contre Bertolas, fut le premier à se lever & se couvrit de ses armes. Roger & Richardet furent prêts presque dans le même moment. Roger partit avec les deux cousins qui, malgré ses offres & ses prières, se firent un devoir & un honneur même de l'accompagner dans cette entreprise. Tous les trois arrivèrent dans une plaine où se devoit faire l'échange : cette campagne, brûlée par les rayons du soleil, étoit aride & stérile ; on n'y voyoit ni des arbrisseaux agréables ni des arbres élevés ; une bruyère sèche & quelques brins de fougère étoient la seule verdure qui couvrît le sable.

Les trois Chevaliers s'arrêtèrent dans un point où deux chemins opposés venoient aboutir ; ce fut en ce lieu qu'ils furent joints par un Chevalier de la plus grande apparence, dont les

riches armes dorées brilloient par plusieurs attaches de pierreries : on voyoit sur son bouclier, en champ de sinople, cet unique & bel oiseau qui vit un siècle, & ne se reproduit que de sa cendre. Mais, Seigneur, trouvez bon que je m'arrête; je me vois trop près de la fin de ce chant pour ne vous pas demander quelques momens de repos.

Fin du vingt-cinquième Chant.



CHANT XXVI.

Vous dont les mœurs vertueuſes reſpirent encore celles des âges antiques, femmes honnêtes que les richeſſes ne peuvent ſéduire, vous êtes rares aujourd'hui ! Le vil amour des préſens ſemble avoir pris un empire abſolu ſur les cœurs ; que celles du moins qui ſe diſtinguent encore par leur nobleſſe d'âme & par leurs ſentimens épurés jouiſſent des reſpects & de l'amour de leur ſiècle, & que la mémoire de leur gloire puiſſe paſſer à la poſtérité !

Bradamante méritera des louanges éternelles pour n'avoir livré ſon cœur qu'à l'amour le plus vertueux ; la haute valeur de Roger, ſes ſentimens héroïques rendirent ſeule la fille d'Aimon ſenſible ; eh ! quel autre Chevalier, en effet, pouvoit en être plus digne que ce Roger ſi tendre, ſi fidèle, & dont les actions qu'il fit pour elle paroîtront ſi merveilleuſes juſques dans les âges les plus éloignés.

Je vous ai déjà dit que Roger, ſuivi des deux frères, s'étoit auſſi porté ſur le chemin où Vivian & Maugis devoient être livrés à Bertolas, s'ils n'étoient ſecourus ; je vous ai parlé de

même de ce guerrier dont l'air étoit imposant, majestueux, & qui portoit pour armes cet oiseau toujours unique sur la terre : lorsque ce Chevalier s'approcha des trois autres, il eut d'abord quelque envie d'éprouver si leur force & leur courage répondoient à leur mine altière ; il leur proposa donc de joûter avec eux, & même d'en venir au combat à l'épée, jusqu'à ce que la victoire en eût décidé. Nous ne balancerions pas, lui répondit Aldigier, à nous rendre à de pareilles offres, si l'entreprise la plus importante dont vous pourrez être témoin dans un moment ne nous arrêtoit. A peine aurions-nous le tems de terminer une joûte avant que vous voyiez arriver plus de six cents hommes armés que nous attendons pour les attaquer & délivrer deux de nos proches que ces lâches mènent prisonniers & qu'ils vont livrer à la mort. Il acheva de lui raconter tout ce qui pouvoit l'instruire à ce sujet, & les fortes raisons qui les avoient portés tous les trois à cette entreprise : Cette excuse est si juste, répondit le généreux Chevalier, que je n'ai garde de ne la pas recevoir, & vous me paroissez être tous trois bien courageux & bien dignes de louanges : j'avois desiré d'abord rompre quelques lances avec vous, mais je vois que l'occasion est beaucoup plus sérieuse ; je ne vous demande

donc plus que de joindre à vos armes le casque & le bouclier que je porte, & j'espère vous prouver que je ne suis pas indigne d'une si noble compagnie.

Je me doute bien que quelqu'un de ceux qui m'écoutent a grande envie de savoir le nom de celui qui se joint à Roger, & qui veut devenir son compagnon d'armes au moment d'une aussi périlleuse entreprise; je sens que c'est une dette, & je m'en acquitte en lui disant que c'est la belle & courageuse Marphise, cette même guerrière qui donna la mauvaise commission au pauvre Zerbin d'accompagner cette maudite Gabrine, si prompte à faire le mal, & de la défendre envers & contre tous. Les deux Chevaliers du nom de Clermont, ainsi que Roger, acceptèrent une pareille offre avec bien de la reconnoissance; ils ne se doutoient pas que c'étoit une jeune & belle fille qu'ils prenoient en ce moment pour un Chevalier.

Peu de tems après, Aldigier apperçut & fit observer à ses compagnons une grosse troupe qui s'avançoit en remplissant l'air de poussière. Lorsque cette troupe fut plus près d'eux, les armes & les habits leur firent connoître que c'étoit des Sarrasins, & bientôt ils apperçurent deux prisonniers au milieu d'eux, liés sur de petits roussins, qu'ils conduisoient aux Mayen-

çois pour en faire échange avec l'or qui leur étoit promis. Marphise dit aussi-tôt à ses compagnons : Qu'attendons-nous pour commencer la fête? — Tous les invités, lui dit en riant le bon Roger, ne sont pas encore arrivés ; il en manque vraiment une grande partie : il se prépare ici sans doute un grand bal, & nous ferons de notre mieux pour qu'il soit solemnel. Pendant qu'il achevoit ces mots, les traîtres de Mayençois arrivoient de leur côté comme des gens empressés à commencer la danse.

Les Mayençois conduisoient avec eux un grand nombre de mulets chargés d'or, de riches habillemens & de beaux harnois ; du côté des Sarrasins, s'avançoient tristement les deux frères entourés de lances, d'épées & de dards : ils se voyoient liés & sans défense, & déjà Vivian & Maugis entendoient le perfide Bertolas, leur ennemi mortel, parler & traiter avec le chef de la troupe Maure.

A cet aspect, le fils de Bauves, ni celui d'Aimon ne purent contenir leur fureur, & courant tous deux la lance en arrêt contre Bertolas, ils le percèrent & l'étendirent mort sur la poussière, sa tête & sa poitrine étant traversées par le fer de leurs lances. Puisse cette punition d'un traître tomber sur tous ceux qui lui ressemblent !

Marphise & Roger commencèrent à s'ébranler ;

cette mort leur ſervit de ſignal mieux que le ſon d'une trompette : chacun d'eux perça, renverſa trois ou quatre Sarraſins, & le même nombre de Mayençois ; ils les envoyèrent de compagnie aux ſombres bords.

Les deux partis ſe voyant également attaqués tombèrent dans une erreur qui contribua beaucoup à les détruire ; ils crurent être trahis l'un par l'autre, & tous les deux ſe chargèrent avec fureur : Roger tombe tour-à-tour ſur l'un des deux, & chaque fois il taille en pièces dix & même vingt de ces miſérables : Marphiſe en fait autant de ſon côté ; les caſques & les cuiraſſes des Mayençois & des Sarraſins ne réſiſtoiènt pas plus à leurs épées que le bois ſec d'une forêt ne réſiſte au feu. Vous avez vu peut-être, ou ſeulement on aura pu vous dire que quelquefois des eſſaims d'abeilles s'élèvent en bourdonnant les unes contre les autres, & ſe battent en l'air, ſi quelque hirondelle affamée vient tomber ſur elles d'un vol rapide, elle les renverſe, les diſſipe, & dévore les plus pareſſeuſes ; il en étoit de même de ces deux troupes, lorſque Marphiſe & Roger les attaquoient.

Le fils de Bauves & le frère de Renaud montroient de leur côté la même valeur ; mais ils donnoient peu ſur les Sarraſins, & ne s'attachoient qu'à détruire les Mayençois : la haine

invétérée que tous ceux de la maiſon de Clermont portoient à cette race perfide, augmentoit en ce moment la force & la fureur du jeune Richardet & de ſon couſin. Celui-ci, plein d'un juſte reſſentiment, tailloit en pièces les ſoldats de Bertolas; mais comment deux compagnons de Marphiſe & de Roger n'auroient-ils pas montré la valeur de deux nouveaux Hectors en combattant avec la fleur des guerriers?

Marphiſe, tout en frappant, admiroit le courage & les exploits de ſes compagnons; ceux de Roger ſur-tout excitoient ſa ſurpriſe: Mars deſcendu du cinquième ciel, ſe diſoit-elle, ne pourroit porter des coups plus terribles; elle ne voyoit jamais tomber Baliſarde en vain, & ne pouvoit comprendre que les armes les plus fortes n'oppoſaſſent pas plus de réſiſtance à ſon taillant que du carton ou même de la cire; elle voyoit en effet Roger fendre quelquefois en deux un homme armé juſqu'à la ſelle; elle le vit même tuer l'homme & le cheval du même coup, & leurs corps tomber en deux parties égales de chaque côté; d'autres fois, elle le voyoit couper en deux l'homme armé qu'il frappoit au-deſſus des hanches; une fois même, il en faucha cinq pareillement d'un ſeul revers: j'en dirois encore plus ſans doute, ſi je ne craignois qu'on me ſoupçonnât d'exagérer, & j'aime mieux

reſter

rester au-dessous de la vérité, pour m'en tenir à ne rien dire qui ne soit vraisemblable. Le bon Turpin, que l'on connoît pour ne dire jamais que la vérité, quoiqu'il s'embarrasse peu qu'on croie ou qu'on doute de ses récits, raconte en cette occasion des actions si merveilleuses de Roger, que je ne veux vous raconter que des faits ordinaires, & que je n'ose m'exposer à passer pour un menteur en vous les répétant. Les deux cousins, quoique bien braves, ne paroissoient aussi qu'être de glace vis-à-vis de Marphise qu'on auroit prise pour une torche embrasée. Roger ne pouvoit la regarder sans admiration, & la suivoit des yeux au milieu du carnage; & si la guerrière avoit cru pouvoir le comparer au Dieu Mars, il se seroit senti forcé de la comparer à Bellone, s'il eût pu croire qu'une fille surpassoit à ses yeux tout ce qu'on pourroit attendre des Chevaliers du plus haut renom. L'émulation que tous les deux s'inspiroient mutuellement fut bien fatale à ces deux misérables troupes dont l'horrible massacre servit à prouver à quel point les bras de ces fiers émules étoient redoutables.

La valeur des quatre Chevaliers eût bien suffi pour mettre les deux gros détachemens également en déroute. Les soldats jettoient leurs armes pour s'enfuir plus légèrement : bienheu-

reux ceux dont les chevaux étoient vigoureux & légers à la courſe; ils ne s'amusèrent pas à les faire marcher l'amble ou le trot, & les malheureux fantaſſins maudirent bien leur état qui les forçoit à ne pouvoir ſe ſervir que de leurs pieds pour mettre leur vie en ſureté.

Le champ de bataille & les mulets chargés reſtèrent également au pouvoir des vainqueurs; les Sarraſins fuyoient d'un côté, les Mayençois de l'autre : les deux priſonniers & les riches préſens portés pour l'échange furent abandonnés; les vainqueurs, pleins de joie, coururent délier Vivian & Maugis; ils ne furent pas moins diligens après à s'emparer des ballots, & dépoſer toutes les charges des mulets à terre: ils trouvèrent beaucoup d'or façonné, de riches vêtemens de femmes brodés; une tapiſſerie de Flandre tiſſue d'or & de ſoie, digne de l'appartement d'un puiſſant Roi; beaucoup de bijoux, & grande quantité de flacons pleins d'un vin exquis; de bonnes cantines pleines de vivres, & ſans doute d'excellens jambons de Mayence.

Les quatre guerriers ayant ôté leurs caſques pour ſe rafraîchir, on peut juger quelle dut être leur ſurpriſe, lorſqu'ils virent les beaux & longs cheveux de Marphiſe tomber & flotter ſur ſes épaules, lorſqu'ils admirèrent en elle une beauté céleſte, l'air doux & riant, & les fleurs de la

jeunesse ; ils lui rendirent les plus grands respects ; ils la supplièrent de ne leur point cacher un nom qu'elle rendoit si glorieux ; & Marphise, toujours polie & prévenante pour ceux qui méritoient son amitié, le leur accorda dans le même moment. Ils ne pouvoient se lasser de la regarder après l'avoir vu combattre. Pour Marphise, elle ne regardoit que Roger ; elle ne pouvoit se résoudre à parler qu'à lui ; elle le mettoit dans son esprit bien au-dessus de tous ses compagnons.

Les Domestiques vinrent dans ce moment les avertir qu'ils venoient de leur préparer un assez bon repas au bord d'une fontaine qu'une montagne mettoit à couvert des rayons du soleil.

Cette fontaine étoit l'une des quatre que Merlin avoit construites en France ; elle étoit entourée d'une balustrade de marbre plus blanc que le lait, sur lequel le grand Enchanteur Merlin avoit sculpté lui-même plusieurs figures d'un travail exquis. On auroit cru qu'elles respiroient ; l'illusion eût été jusqu'à les croire vivantes, si la voix ne leur eût manqué.

On y remarquoit sur-tout une grande bête, qui paroissoit sortir d'une forêt ; elle étoit d'un aspect horrible, & son regard étoit perçant & cruel : ses oreilles étoient celles d'un ours ; mais sa tête, & sa gueule béante armée de dents

aigues, étoient d'un loup avide de carnage : elle avoit les griffes d'un lion ; tout le reste du corps paroissoit être celui d'un renard. Cette bête hideuse sembloit vouloir parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe, l'Asie & toute la terre. Elle portoit par-tout la mort avec elle ; les têtes les plus élevées & celles du vulgaire tomboient également sous ses coups : il paroissoit même qu'elle s'attachoit à les porter sur les Rois, les Princes, les grands Seigneurs & les Gouverneurs de Province ; elle faisoit encore de plus grands ravages dans la capitale du monde : non-seulement les Papes & les Cardinaux tomboient à ses pieds ; mais elle avoit souillé la pureté de la foi de Pierre, & porté le scandale jusques sur sa chaire. Devant cette bête redoutable on voyoit tomber les murs & les remparts, aucune cité ne pouvoit résister contre elle ; les châteaux, les fortes tours s'ouvroient ou s'écrouloient à son aspect : le peuple imbécille lui rendoit les honneurs divins, & la bête impie se vantoit de tenir les clefs des cieux & du noir abysme en sa puissance.

Ce monstre étoit poursuivi par un Chevalier dont le front étoit ceint du laurier impérial ; il marchoit avec trois jeunes hommes dont les habits étoient brodés de fleurs-de-lys d'or : un fier lion, couvert des mêmes lys, paroissoit

s'avancer avec eux contre cette bête cruelle. Leurs noms étoient écrits ſur leurs têtes ou ſur les bords de leurs vêtemens.

Le Cavalier étoit connu ſous le nom de Maximilien d'Autriche; l'un d'eux qui portoit celui de François Premier, Roi de France, avoit plongé ſon épée juſqu'à la garde dans le corps de cette bête; l'Empereur Charles-Quint avoit traverſé ſa gorge de ſa lance; & Henri VIII, Roi d'Angleterre, venoit de lui percer la poitrine d'un coup de flèche.

Un fort lion, marqué ſur le dos par le chiffre X, tenoit le monſtre par les oreilles avec ſes fortes dents. Il l'avoit déjà ſi harraſſé, qu'il avoit donné le tems aux quatre Chevaliers de le joindre, & de lui porter des coups mortels. La terre paroiſſoit alors reprendre de la tranquillité; les anciennes erreurs paroiſſoient être confondues & détruites, & quelques grands perſonnages accouroient, mais en petit nombre vers la place où le monſtre venoit de perdre la vie.

Marphiſe & ſes compagnons avoient grande envie de connoître quels étoient ceux qui triomphoient de cette bête cruelle; & quoique les noms fuſſent gravés ſur le marbre, ils n'en pouvoient avoir aucune idée poſitive; ils ſe dirent l'un à l'autre que ſi l'un d'eux étoit au fait de

cette hiſtoire, ils le prioient de la communiquer aux autres. Vivian ſe retourna vers ſon frère Maugis qui n'avoit point encore parlé : C'eſt à toi, lui dit-il ; toi dont le ſavoir eſt ſi profond, à nous bien mettre au fait de ceux qui paroiſſent porter ces grands coups. — Sachez tous, répondit Maugis, qu'aucun Ecrivain ne peut encore rendre compte de cette hiſtoire ; ceux dont vous voyez les noms n'honoreront leur ſiècle futur, que lorſque ſix autres ſiècles ſeront écoulés. Merlin, ce ſage Enchanteur de la Grande Bretagne, fit élever cette fontaine dès le tems du grand Artus ; & ne ciſela ſur le marbre que des événemens très-éloignés, que ſon grand art lui faiſoit découvrir dans la révolution des ſiècles.

Cette bête affreuſe & redoutable ſortit du noir abyſme au moment même où la ſociété générale des hommes commença de connoître des propriétés ſéparées & d'inventer des bornes pour les champs, avec des poids & des meſures pour diſtinguer la différente valeur des choſes néceſſaires qui ceſſoient d'être communes : ce fut auſſi dans ce même tems que les pactes & les engagemens réciproques furent conſignés par des écrits : ces nouveautés dangereuſes ne furent pas d'abord introduites dans tous les pays ; mais elles ſont établies, nous troublent aujourd'hui,

& le vulgaire en reſſent les plus dangereux effets. Ce monſtre s'eſt déjà beaucoup accru ; mais depuis le ſiècle du grand Charles, juſqu'à celui de ces héros déſignés, il deviendra infiniment plus fort & bien plus terrible encore : le fameux Serpent Pithon, que les Anciens nous ont peint ſi monſtrueux & ſi redoutable, n'a jamais fait tant de maux à la terre que celui qui vous fait horreur.

Cette ſculpture cependant donne à peine l'idée de l'excès des maux & des ravages que le monſtre répandra ſur la terre. La voix publique s'élevera contre lui : c'eſt alors que ceux dont vous avez vu les noms viendront au ſecours de l'humanité, reſplendiſſans de lumière. Le plus redoutable de ſes vengeurs, celui qui portera les coups les plus mortels au monſtre deſtructeur, c'eſt ce François premier qui régnera ſur la France; il ſurpaſſera ſes emules par ſa puiſſance & ſa haute valeur, dont la ſplendeur éclatante obſcurcira celle de ſes contemporains. Dès la première année de ſon règne, & ſa couronne à peine aſſurée ſur ſon front, il forcera le paſſage des Alpes, & foulera ſous ſes pieds ceux qui ſe ſeront préſentés pour le défendre.

Bientôt ce jeune héros vengera ſes gens de guerre de l'attentat d'une Nation courageuſe & féroce qui ſortira de ſes pâturages & de ſes

montagnes pour descendre dans les riches plaines de la Lombardie. Entouré de ses braves guerriers, François écrasera ces farouches Helvétiens, & réprimera leur premiere fureur. Il saura même, à la honte de la Rome moderne, de l'Espagne & des Florentins, s'emparer de cette cité superbe & de ce fort château qui jusqu'alors avoient passé pour être inexpugnables. C'est armé de la même épée qui répand le sang venimeux du monstre, que son bras ne trouvera rien qui puisse lui résister : les drapeaux ennemis tomberont devant les siens ; il n'est aucune ville qui ne voie combler ses vastes fossés, écrouler ses plus forts remparts devant ses armées victorieuses. A l'âme si grande & si courageuse de César, ce Prince joindra la prudence de ce Carthaginois vainqueur à Cannes & sur les bords du Trasimène : il aura de même cette heureuse fortune d'Alexandre, si nécessaire dans l'exécution des grands projets ; & nul Souverain de son tems n'égalera sa noblesse & sa libéralité.

Cest ainsi que parla Maugis, & ce qu'il venoit de leur apprendre anima la curiosité de ses compagnons à lui demander aussi le nom de ceux qui contribueroient à la destruction du même monstre. Le premier qu'il leur cita fut un Bernard qui tiroit son nom de la ville de Bibiéna qui l'avoit vu naître, & qui rendit le nom de cette

cité aussi glorieux que ceux de Sienne & de Florence. Un Sigismond de Gonzague, un Jean Salviati, Louis d'Arragon portent des coups assurés dans les flancs de la bête cruelle.

Deux autres Gonzagues, François & Frédéric son fils, marchent sur leurs traces; les généreux Ducs de Ferrare & d'Urbin, leurs proches parens, volent pour précipiter leurs coups; & l'un d'eux est suivi par son fils. Guido, Balde, Ottobon & Sinabalde Fiesque s'unissent dans leur attaque. Louis de Gasolo se sert d'un arc qu'il reçut des mains d'Apollon, le même jour que Mars lui ceignoit son épée, pour percer le monstre de ses flèches. Deux Hercules, deux Hyppolites de cet illustre sang d'Est, un autre Hercule, un autre Hyppolite de celui de Gonzague; un quatrième Hyppolite, fils de Julien de Médicis, poursuivent le monstre pour lui porter les mêmes coups. François Sforce & ce Héros que l'Empire de Neptune vit triompher tant de fois, André Doria, sont prêts à le joindre.

A ces deux boucliers où l'on voit l'impie Typhée écrasé sous un gros rocher, sur lequel il replie sa queue de serpent, on reconnoît ces deux fiers Chevaliers de l'illustre & généreux sang d'Avalos: le monstre n'a point de plus

cruels ennemis que ce François de Pefcaire, & cet Alphonfe du Guaft.

Je ne dois point oublier de célébrer la gloire des Efpagnols, & peu de Héros font comparable à ce brave Gonfalve de Cordoue ; le dernier des Guerriers que Maugis cita comme un des deftructeurs du monftre, ce fut Guillaume de Montferrat. Mais les coups de tant de Guerriers qui rougirent la terre de fon fang ne purent ni réparer ni ne pouvoient fe comparer même aux ravages affreux que cette bête hideufe avoit déjà faits.

C'eft ainfi qu'entre des buiffons feuillus arrofés par une fontaine, & couchés mollement fur de riches tapis, Marphife & fes compagnons s'entretenoient agréablement enfemble en laiffant paffer le tems le plus chaud du jour. Maugis & Vivian qui venoient de reprendre leurs armes, veilloient au repos de leurs libérateurs, qui la plupart s'étoient défarmés, lorfqu'Hypalque arriva près d'eux. Vous favez que c'étoit cette même Hypalque à qui le fuperbe Rodomont avoit enlevé Frontin : ne pouvant émouvoir le Sarrafin ni par fes prières ni par fes menaces, elle étoit revenue fur fes pas, efpérant, d'après ce qu'elle avoit entendu dire, joindre Roger & Richardet dans Afpremont ; elle en fçavoit le

chemin, & bientôt elle les joignit près de la fontaine.

Hypalque, comme un meſſager ſpirituel qui ſçait unir la fineſſe à la prudence en exécutant les ordres qu'il a reçus, crut ne devoir point adreſſer la parole à Roger; mais ce fut en ſa préſence qu'elle ſe plaignit bien haut à Richardet. Bradamante, lui dit-elle, m'avoit remis en main la bride de ce ſuperbe Frontin que vous connoiſſez pour être ſi bon & ſi cher à votre ſœur. J'avois déjà marché plus de trente milles pour arriver à Marſeille, où j'avois ordre de l'attendre dans peu de jours, & je me croyois bien à couvert de toute inſulte, ne pouvant craindre qu'on osât m'enlever un cheval que je dirois appartenir à la ſœur de Renaud, lorſqu'un Sarraſin féroce, ſans avoir égard à ce nom qu'il eût dû craindre, a ſaiſi la bride de Frontin.

Je l'ai ſuivi hier pendant tout le jour & la plus grande partie de celui-ci, m'efforçant de le toucher par mes prières; voyant à la fin qu'elles étoient inutiles, j'ai fait mille imprécations, mille menaces plus inutiles encore, & je l'ai quitté pour vous porter mes plaintes; mais j'eſpère en être bientôt vengée, car je l'ai quitté près d'ici, le laiſſant aux mains avec un brave & vigoureux Chevalier qui pourra bien le punir.

Roger eut à peine entendu ces mots qu'il ſe leva bruſquement, & courut à Richardet auquel il demanda, pour tout prix de ce qu'il avoit fait pour lui, de lui remettre la punition de ce brutal qui venoit d'enlever le cheval que menoit Hypalque ; quoiqu'il en coûtât beaucoup à Richardet de remettre à Roger le ſoin de venger un affront fait à ſa ſœur, il ne put refuſer un Héros qui venoit de lui ſauver la vie.

Hypalque ſervit de guide à Roger pour trouver ce Sarraſin, & ne tarda pas à lui découvrir la vérité des faits & de la commiſſion dont Bradamante l'avoit chargée : elle le conduiſit en diligence vers cette place où deux routes ſe croiſoient, & qui ſervoit de champ de bataille aux deux Sarraſins lorſqu'elle les avoit quittés. Pleine d'impatience de reprendre Frontin, & d'être vengée de Rodomont, elle prit le chemin le plus court, quoiqu'il fût aſſez rude ; mais lorſqu'elle arriva ſur la place où Rodomont & Mandricard s'étoient battus, ils avoient déjà ſuſpendu leur querelle ; & vous ſçavez que par l'entremiſe de Doralice, le Roi de Tartarie & celui d'Alger étoient convenus de remettre la fin de leur combat après qu'ils auroient ſecouru l'Empereur Agramant dont le camp étoit aſſiégé : ils reprenoient donc enſemble le chemin de leur armée, lorſque l'événement ſuivant les arrêta.

Leur route étant de paſſer près de la fontaine de Merlin, ils arrivèrent peu de tems après dans la prairie où Marphiſe & ſes compagnons ſe repoſoient à l'ombre. Cette belle & charmante fille étoit alors vêtue d'un de ces ſuperbes habits de femme que Bertolas avoit deſtinés pour Lanfouſe : ils lui ſéïoient ſi bien ; ſes charmes en ce moment faiſoient tellement oublier ſa haute valeur, que tous les autres Chevaliers l'avoient ſuppliée de les laiſſer jouir du plaiſir de les admirer.

Dès que Mandricard eut vu Marphiſe, il eut le deſir de la conquérir par les armes, & le peu de tenue de ſes ſentimens lui faiſant croire qu'un homme amoureux d'une jolie perſonne peut facilement l'échanger contre une autre également agréable, il eſpéra terminer toute querelle avec Rodomont, en lui faiſant oublier l'enlévement de Doralice par l'offre qu'il alloit lui faire de cette jeune perſonne.

Mandricard qui deſiroit conſerver ſa maîtreſſe, ne doutoit point que cette jolie demoiſelle ne dût plaire ſubitement à tout homme galant & de goût, comme il l'avoit éprouvé lui-même au premier inſtant qu'il avoit vu Doralice. Le Tartare défia ſur le champ au combat tous les Chevaliers qu'il vit raſſemblés auprès d'elle.

Maugis & Vivian étant les ſeuls qui fuſſent

armés, se levèrent tous les deux, croyant que le compagnon de Mandricard les provoquoit pareillement; mais ce n'étoit point le dessein du Roi d'Alger, & cet Africain ne se présentant point, Vivian fut le seul qui mit sa lance en arrêt contre le Tartare : Vivian s'élance avec courage, & Mandricard avec sa furie ordinaire. Tous les deux se frappent dans la visière, mais avec un succès bien différent: Mandricard passe légèrement sans être ébranlé; sa lance brise l'écu de Vivian, qui tombe renversé sur la poussière: Maugis accourt, croyant qu'il vengera son frère, mais l'instant d'après, il est forcé de lui tenir compagnie sur l'herbe. Aldigier s'étant un peu plutôt couvert de ses armes que son cousin Richardet, court contre le Sarrasin qui s'étoit armé d'une forte lance; elle vole en éclats entre ses mains, en frappant le casque de Mandricard: le Sarrasin méprise la foiblesse d'une pareille atteinte; sa lance traverse l'écu d'Aldigier, lui perce l'épaule, & le jette par dessus la croupe de son cheval sur l'herbe fleurie qu'il rougit bientôt de son sang: Richardet se présente aussitôt; il avoit choisi la plus forte lance; ses yeux brilloient d'une audace guerrière; tout annonçoit en lui qu'il étoit digne d'être sorti du sang des plus illustres Paladins François : il en eût donné peut-être une preuve éclatante contre le

fier Tartare, mais fon cheval ayant malheureufement gliffé fur l'herbe verte, il tomba lourdement fur la prairie, entraînant fon maître dans fa chute.

Aucun autre Chevalier ne fe préfentant plus pour joûter, le Roi de Tartarie crut avoir fait la conquête de Marphife; il s'approcha d'elle & lui dit: Damoifelle, vous êtes à moi; perfonne ne fe préfente plus pour vous défendre, & vous favez que, felon les droits de la guerre, vous ne pouvez contefter que vous ne m'apparteniez. Marphife jettant fur lui des regards fiers & dédaigneux : Je conviens, dit-elle, que tes droits feroient légitimes fi j'euffe eu pour feigneur & pour maître un de ceux que tu viens de renverfer; mais apprends que je n'ai jamais dépendu de perfonne, que je fuis ma maîtreffe, que je fçai me défendre, & qu'il faut me vaincre moi-même pour ofer fe croire être mon maître. Plufieurs Chevaliers, qui te valoient bien, font déjà tombés fous mes coups : qu'on me donne mes armes, s'écria-t-elle d'un ton de colère ! Ses écuyers obéiffant, elle jette auffi-tôt fes vétemens de femme; un feul mouchoir dérobe aux regards curieux une partie de fes charmes; fa belle taille fe découvrant alors, on croit voir celle du Dieu Mars joint à la beauté de la Déeffe qu'il aime.

Dès que Marphiſe eſt armée, elle ceint ſa forte épée; elle s'élance ſur ſon cheval qu'elle ſe plaît à faire bondir ſous elle; elle ſe porte au bout de la carrière qu'elle meſure des yeux; elle met une très-groſſe lance en arrêt, & défie le fier Tartare: ce fut ainſi que dans les champs troyens on vit la brave Pantaſilée combattre l'invincible fils de Thétis.

Les deux lances volèrent en éclats juſqu'aux nues, ſans qu'aucune des deux ſuperbes têtes en fût ſeulement agitée. Marphiſe, dans l'ardeur d'éprouver ſi ſon épée n'auroit pas plus de pouvoir ſur ſon ennemi, revint promptement ſur lui: Mandricard blaſphêma contre le ciel & les élémens en voyant qu'une ſimple fille étoit inébranlable à ſon atteinte; Marphiſe, de ſon côté, s'irrita de ce que ſon premier coup d'épée n'avoit pas briſé ſon bouclier: l'un & l'autre précipitent leurs coups terribles; mais leurs armes de la même trempe y réſiſtent également: nul avantage ne paroît mettre quelque différence entre ces fiers ennemis: leur combat eût pu durer de même pendant tout le reſte du jour, ſi Rodomont impatienté ne l'eût interrompu: Pourquoi, dit-il à Mandricard, puiſque tu me parois en train de vouloir toujours te battre, ne pas continuer plutôt le combat que nous avons commencé? Tu ſais que nous ne l'avons interrompu

interrompu que pour aller porter un prompt ſecours à notre armée, & que nous avions juré de ne livrer aucune eſpèce de combat auparavant. Et vous même, belle & courageuſe guerrière, dit-il reſpectueuſement à Marphiſe, daignez écouter le récit de ce courier, & connoiſſez tout le beſoin qu'Agramant auroit de votre puiſſant ſecours. Il pourſuit en la ſuppliant, non-ſeulement de ceſſer ſon combat contre le Roi de Tartarie, mais même de prêter ſon bras invincible au fils de Trojan : Votre haute renommée, lui dit-il, ne peut en devenir que plus brillante encore, lorſqu'on ſaura que vous avez ſacrifié le reſſentiment de cette légère querelle pour accomplir une auſſi belle & glorieuſe entrepriſe. Marphiſe qui, comme nous l'avons dit, étoit partie du fond de l'Orient pour éprouver la valeur des Paladins François, ſe rendit ſans peine à la prière de Rodomont, & prit le parti de marcher avec lui pour ſecourir Agramant & ſon armée.

Roger en arrivant avec Hypalque à cette croiſée où deux combats s'étoient donnés en peu de tems, n'y trouva plus Rodomont, & en conclut facilement que ce Roi Sarraſin étoit parti par l'autre route ; croyant qu'il ne pouvoit être loin, & que d'ailleurs cette route conduiſoit à la fontaine, il la reprit en ſuivant les traces

fraîches dont elle étoit marquée. Il pria Hypalque de retourner à Montauban qui n'étoit diftant que d'une journée, & d'affurer Bradamante qu'il comptoit reprendre bientôt Frontin, & qu'il lui donneroit fur le champ de fes nouvelles. Il remit à la fidelle Hypalque la lettre qu'il avoit écrite dans le château d'Aigremont, & qu'il avoit toujours portée depuis dans fon fein : il la conjura de plus de l'excufer auprès de Bradamante; il lui dit mille chofes tendres pour celle qu'il adoroit, & croyoit toujours n'en dire pas affez. Hypalque n'en oublia rien, & prenant enfin congé de lui, fon palefroi la porta dès le même foir à Montauban.

Roger fuivant en diligence les traces fraîches de Rodomont, ne put le rejoindre qu'auprès de la fontaine, où bientôt il reconnut que Mandricard étoit avec lui. Les deux Sarrafins en effet marchoient enfemble, s'étant promis mutuellement que ni l'un ni l'autre ne s'attaqueroient jufqu'à ce qu'ils euffent délivré le camp d'Agramant. Roger en arrivant reconnut Frontin, & par conféquent quel étoit l'ennemi qu'il avoit à combattre. Sur le champ, il couche fa lance en arrêt, & défie Rodomont, qui dans ce moment furpaffa Job en patience, puifqu'il prit fur fon orgueilleux courage de refufer un combat, quoiqu'il eût coutume d'être toujours le

premier à y provoquer les autres. Ce fut la première & la dernière fois de sa vie qu'on lui vit faire un pareil refus; mais, dans ce moment, il ne s'occupoit que du secours qu'il croyoit devoir au fils de Trojan; & quand il eût cru la défaite de Roger aussi facile que celle d'un lièvre saisi dans les griffes d'un léopard, il ne pouvoit y sacrifier le tems de porter un ou deux coups d'épée; ajoutez à cela qu'il se voyoit attaqué par Roger auquel il avoit enlevé Frontin, & que c'étoit le Chevalier de toute la terre contre lequel il avoit le plus de desir de s'éprouver, comme étant celui qui jouissoit de la plus haute renommée.

Cependant le desir de secourir le camp assiégé lui fit refuser le défi d'un Chevalier qu'en tout autre tems il fût allé défier lui-même jusqu'aux extrémités de la terre; il est sûr que Rodomont ne pouvoit se contenir plus qu'il ne fit alors, quand même il auroit été défié par Achille lui-même. Il sçut encore retenir si bien l'ardeur & la colère qui, malgré lui, pétilloient déjà dans son cœur & dans ses yeux, qu'il rendit compte à Roger avec tranquillité des raisons qui le déterminoient à refuser son défi, le priant de se rendre lui-même à celles qui devoient le porter à soutenir aussi la même querelle; il l'assura de plus qu'il seroit toujours prêt à terminer celle

qu'il avoit avec lui, dès que l'armée ſarraſine ſeroit délivrée. Songez enfin, lui dit-il, que le premier devoir d'un brave & honnête Chevalier, c'eſt de ſervir ſon maître par préférence même à ſes plus vifs reſſentimens. — Il m'eſt très-indifférent, lui répondit Roger, d'attendre à me battre contre toi juſqu'à ce que l'armée chrétienne ſoit diſſipée, pourvu qu'à l'inſtant même tu me rendes Frontin : réfléchis ! toi qui paſſe pour être brave, que l'action d'enlever mon cheval des mains d'une femme incapable de le défendre, eſt auſſi baſſe qu'elle eſt injuſte. Tu voudrois, dis-tu, que j'attendiſſe que nous fuſſions près d'Agramant pour finir cette affaire : ne l'eſpère pas, & ne crois pas que je t'accorde la trève d'une ſeule heure, & que je diffère de me battre contre toi ſi tu ne me rends pas ſur le champ mon cheval.

Tandis que Roger preſſe Rodomont de lui livrer ou Frontin, ou le combat auquel il le défie, une autre querelle s'élève encore, & Mandricard s'avance avec un air menaçant en voyant l'aigle que Roger porte ſur ſon bouclier : cette aigle blanche ſur un fond d'azur appartenoit bien légitimement à Roger qui deſcendoit d'Hector; mais Mandricard l'ignoroit : il avoit fait la conquête des armes de ce héros Troyen; il ne vouloit pas ſouffrir qu'un autre

que lui portât sur son bouclier la même aigle blanche qui décoroit le sien, & qu'Hector avoit fait graver comme l'emblême de l'enlévement de Ganimède sur le mont Ida : je ne doute pas que vous ne sachiez comment ces belles armes étoient tombées au pouvoir de Mandricard, & comment la Fée Falerine avoit été forcée de les lui laisser enlever.

Mandricard & Roger s'étoient déjà battus une fois pour le même sujet, & je vous ai dit plus haut quelle fut la raison qui les força de se séparer. La querelle étoit restée indécise; ils ne s'étoient pas rencontrés depuis ce moment, & l'orgueilleux Mandricard, en voyant cette aigle, ne retenoit plus ses cris ni ses menaces : Téméraire, lui dit-il, je te défie au combat ; quoi! peux-tu donc oser encore porter mes armes ? Ne te souvient-il donc plus du jour où je te l'ai défendu ? mais n'espère plus que je t'épargne; il faut que tu payes cher ta folie, puisque mes menaces n'ont pu t'en corriger, & tu vas voir qu'il eût bien mieux vallu m'obéir que de t'exposer follement à ma vengeance. Ainsi que du bois sec & déjà bien échauffé s'embrâse au souffle le plus léger, de même le courroux de Roger s'enflamma dès la première menace que Mandricard osa lui faire : Quoi ! lui dit-il, tu crois donc ici me gouverner à ta volonté, parce que

tu me vois engagé dans une autre querelle; mais apprends que je ſuis bon pour les ſoutenir toutes deux également en me faiſant rendre mon cheval, & t'arrachant les armes d'Hector. Il n'y a pas long-tems que je me ſuis battu contre toi pour le même ſujet; mais alors ce fut moi-même qui t'épargnai, lorſque je m'apperçus que tu n'avois point d'épée: je vais te prouver aujourd'hui que cette aigle blanche te ſera fatale; apprends que je la porte avec juſtice, & que mes pères l'ont toujours portée de même, depuis la mort du héros dont je deſcends, & dont tu n'as pu qu'uſurper les armes. — C'eſt toi-même qui les uſurpe, s'écria Mandricard en fureur, en tirant auſſi-tôt la fameuſe Durandal que Roland dans ſon accès de folie avoit jettée dans la forêt.

Roger qui ne manquoit jamais à prouver ſa générofité, laiſſa tomber ſa lance, dès qu'il vit ſon ennemi l'épée à la main, & tirant Baliſarde, il embraſſa ſon écu; mais Rodomont & Marphiſe ſe jettèrent auſſi-tôt entr'eux deux pour les ſéparer; ils leur repréſentèrent avec force que ce moment n'étoit point celui d'en venir aux mains. Rodomont ſur-tout étoit fort irrité de voir que Mandricard venoit de manquer deux fois de ſuite au traité qu'ils avoient fait enſemble. La première, lorſqu'il avoit pu croire qu'il ſe-

roit la conquête de Marphise; la seconde, lorsqu'il vouloit empêcher Roger de porter sa devise. Blessé d'ailleurs du peu d'intérêt que le Tartare paroissoit prendre au fils de Trojan: Arrête, lui dit il, & puisque tu manques à la parole que tu m'as donnée, termine d'abord ton combat avec moi, puisque la querelle que nous avons ensemble est la plus ancienne & la plus forte; ce n'est que sous la condition de la vuider que j'ai fait une trève avec toi; je ferai raison après à Roger au sujet du cheval qu'il me demande; & toi, si tu conserves la vie, tu pourras la lui faire sur la devise de ton bouclier; mais j'espère te donner assez d'occupation pour que tu n'en puisse plus donner à Roger. — Tu te trompes bien, lui répondit Mandricard; c'est bien moi qui t'occuperai plus que tu ne voudras, & qui ferai couler ta sueur avec ton sang: la force & la vigueur me manquent moins que l'eau ne manque dans une source vive; il m'en restera plus qu'il ne m'en faut pour faire raison, non-seulement à Roger, à plus de mille autres encore, mais au monde entier même, dès qu'on osera me tenir tête.

La colère & les menaces alloient en augmentant des deux côtés: Mandricard, comme un furieux, insultoit, défioit tout à la fois Rodomont & Roger; celui-ci ne sachant pas

ſupporter une injure ne vouloit rien entendre de tout ce qui pouvoit ménager un accord : Marphiſe alloit vainement de l'un à l'autre de ces trois guerriers, & s'efforçoit en vain à modérer leur colère.

Marphiſe en ce moment reſſembloit au triſte Laboureur dont les prés & les guérêts ne ſont défendus des eaux enflées d'un fleuve que par une digue élevée à force de bras : ſi pendant un grand orage, il voit les eaux agitées percer cette digue, & s'ouvrir une voie pour détruire ſes foins & ſes moiſſons, il vole, il travaille à réparer cette brèche ; mais ſouvent pendant qu'il ſe conſume en efforts, ſon œil conſterné voit la maſſe peſante des eaux s'en ouvrir une autre ; il eſt enfin obligé de ſe retirer lui-même, & d'abandonner ſes champs détrempés par les eaux qui les inondent de tous côtés. Roger, Rodomont, Mandricard, animés de la même fureur, n'écoutent plus Marphiſe : au moment où ſon bras retient l'un des trois, les deux autres lèvent leurs épées pour ſe charger ; elle court, elle empêche l'un de ceux-ci de joindre ſon ennemi, les deux autres courent auſſi-tôt l'un contre l'autre. Épuiſée de parler & de retenir ces trois furieux, Marphiſe parvient enfin à s'en faire écouter un moment. Seigneurs, leur dit-elle, écoutez enfin un bon conſeil : différez à vuider

vos querelles jusqu'à ce que le fils de Trojan soit hors de péril ; & si vous résistez à la justice de ce que je vous demande, je vous déclare que je reprends sur le champ mon combat avec Mandricard, & je veux lui prouver jusqu'à la fin, s'il est facile de me conquérir par la force des armes. Mais, croyez-moi, rendez-vous à la sagesse du parti que je vous propose, & partons tous les quatre ensemble pour secourir Agramant. — J'y consens, répondit Roger, si Rodomont me rend mon cheval. En un mot, je prétends qu'il me le rende sur le champ, ou qu'il le défende ; & je le jure, je périrai sur cette place, ou ce sera monté sur Frontin que je partirai pour me rendre auprès d'Agramant. — Il te sera plus facile de mourir que de le reprendre, dit le fougueux Rodomont ; au reste je proteste ici que c'est ton unique faute, si le fils de Trojan n'est pas secouru : pour moi je me prêtois à l'accord qu'on me proposoit ; mais c'est toi qui viens de le rompre.

Roger fait peu d'attention à ce propos, & pour toute réponse il tire sa redoutable épée ; il se jette sur Rodomont comme un sanglier ; il le heurte avec son bouclier, avec son épaule, & le met dans un tel désordre, que de ce premier choc il lui fait perdre un étrier. Mandri-

card crie à Roger : Arréte, ou combats contre moi. A ces mots, plus cruel, plus félon méme que ce Tartare ne l'avoit jamais paru, il a la brutalité de porter un coup furieux ſur le caſque de Roger.

A ce coup horrible que celui-ci n'a pas dû prévoir, il eſt forcé de plier la tête juſques ſur l'encolure de ſon cheval; & Rodomont, plus traître encore que Mandricard, ſaiſit ce moment pour lui porter un ſecond coup plus violent que le premier. Si le caſque de Roger n'eût pas été plus dur que le diamant, il eût eu la téte partagée : il reſte quelques inſtans couché ſur le col de ſon cheval, & ſes bras étendus laiſſent tomber les rênes & ſon épée. Le cheval l'emporte au-travers de la campagne, & Baliſarde reſte à terre derrière lui. Marphiſe qui, pendant tout le jour, vient d'être ſa compagne d'armes, eſt indignée de voir deux Chevaliers en attaquer un ſeul, & lui porter en traîtres deux coups auſſi terribles; elle vole à la vengeance, & porte un coup violent à Mandricard ſur le haut de ſon caſque.

Rodomont cependant pourſuivoit ſa victoire; & s'il eût pu joindre Roger au moment que les bras ouverts il avoit perdu connoiſſance, Frontin reſtoit pour toujours en ſa puiſſance;

mais Richardet & Vivian courent promptement ſe mettre entre deux : ils empechèrent le Sarraſin de le joindre. Richardet le chargea, le mit en déſordre ; & Vivian ſaiſit ce moment de joindre Roger qui commençoit à reprendre ſes eſprits, & lui préſenta ſa propre épée. Dès que le brave Elève d'Atlant, en revenant à lui, ſe vit armé de cette épée, auſſi furieux qu'un lion qui vient d'être enlevé par les cornes d'un taureau, & qui court plus terrible que jamais à la vengeance, il fond ſur Rodomont, & frappe un coup que le caſque de l'impie Nembrod n'eût peut-être pas ſoutenu ſans ſe rompre, ſi ce coup eût été porté par Baliſarde.

La Diſcorde s'applaudiſſant du ſuccès de ſon ſouffle empoiſonné, voit avec joie les quatre plus redoutables Chevaliers d'Agramant dans une fureur & dans une confuſion d'intérêt & de querelles que rien ne peut plus appaiſer ni débrouiller : elle appelle l'Orgueil, & lui dit : Mon frère, tout va bien ; viens avec moi ; nous ſommes à préſent inutiles ici : allons revoir un peu nos bons petits Moines. Mais laiſſons aller ce vilain couple, & retournons à notre cher Roger qui vient de porter un rude coup ſur le front audacieux de Rodomont. Le Sarraſin frappa la croupe de ſon cheval avec ſa tête

& la dépouille écailleuſe de dragon qui lui couvroit le dos ; trois ou quatre fois on le vit chanceler pour tomber à terre, & ſon épée pendante ſeroit tombée de ſa main, ſi le cordon qui l'attachoit à ſon bras ne l'eût retenue.

Marphiſe, pendant ce tems, menoit aſſez mal Mandricard pour mettre le Tartare tout en ſueur & ſouvent en déſordre ; celui-ci faiſoit ſentir auſſi la force de ſes coups à la guerrière ; mais leurs armes étant également impénétrables, ils ne pouvoient faire couler leur ſang : cependant un accident ſurvenu pendant ce combat rendit le ſecours de Roger bien utile à la guerrière ; en faiſant tourner trop bruſquement ſon cheval par un coup de main, le courſier avoit gliſſé ſur l'herbe ; elle ne put l'empêcher de tomber ſur le côté : dans le moment où, par un coup d'éperon, elle eſpéroit le faire relever, le féroce Tartare la heurta ſi violemment avec Bride-d'or qu'il acheva de la renverſer : il eût ſans doute profité de cet avantage, ſi Roger (débarraſſé de Rodomont qu'il avoit laiſſé reprenant à peine ſes eſprits) n'eût pas couru ſur le Tartare, auquel il porta de ſa nouvelle épée un coup ſi furieux que s'il eût porté le même avec Baliſarde, le front du féroce Sarraſin eût été partagé par la moitié.

Rodomont cependant revenoit à lui dans ce moment, & voyant Richardet, il s'élançoit pour le punir du ſecours qu'il venoit de donner à Roger; mais ſon couſin Maugis qui s'en apperçut eut recours à ſes enchantemens pour le ſauver de la furie du Roi d'Alger: quoiqu'il n'eût point alors ſon Livret qui renfermoit les invocations les plus terribles, il ſe ſouvint de quelques mots ſuffiſans pour ſe faire obéir par quelques Eſprits infernaux; il en ſoumit un à paſſer dans le corps du cheval de Doralice, que ce Démon anima ſur le champ de la fureur qui ne ceſſe jamais de les dévorer: le très-paiſible palefroi qui portoit la fille du Roi de Grenade fit ſubitement un ſaut de trente pieds de long, en s'élevant à dix de hauteur; mais cependant il le fit avec un mouvement aſſez doux pour que Doralice n'en fût pas ébranlée & ne perdît pas la ſelle: on imagine bien qu'elle dut faire un furieux cri, lorſqu'elle ſe vit tout-à-coup en l'air; cet énorme ſaut ne fut pas la fin de ſa peine; les pieds du palefroi ne touchèrent pas plutôt la terre, que ce Diable l'emporta de nouveau, le faiſant courir par monts & par vaux, & la pauvre Doralice criant plus fortement que jamais au ſecours.

Rodomont qui l'entend quitte tout autre

deſſein que celui de la ſecourir ; il vole ſur ſes pas : Mandricard qui s'en apperçoit, ne s'occupe plus ni de Roger ni de Marphiſe ; il ne voit que ſa maîtreſſe & ſon rival prêts à s'échapper enſemble de ſes mains, & la jalouſie le fait voler après eux.

Marphiſe ſe relève pendant ce tems, brûlant de ſe venger de l'affront qu'elle a reçu ; mais Mandricard eſt déjà trop loin pour qu'elle puiſſe eſpérer de le rejoindre. Roger voit avec douleur que ce combat eſt terminé par l'éloignement des deux Sarraſins, & ce qui l'afflige le plus, c'eſt l'impoſſibilité qu'ont Marphiſe & lui de rejoindre avec des chevaux ordinaires leurs ennemis montés ſur Frontin & ſur Bride-d'or.

Roger ne veut pas abandonner Frontin à Rodomont, Marphiſe veut achever de ſe venger & de punir Mandricard ; il leur en coûteroit trop à tous les deux pour abandonner cette querelle, & tous deux prennent le même parti de ſuivre leurs ennemis ; ils ſont preſque sûrs de les trouver dans le camp des Sarraſins qu'ils doivent défendre contre les aſſauts que Charlemagne eſt prêt à lui donner : ils partent donc ; mais Roger n'oublie pas de prendre congé de ſes compagnons.

Roger s'approche du frère de ſa chère Bra-

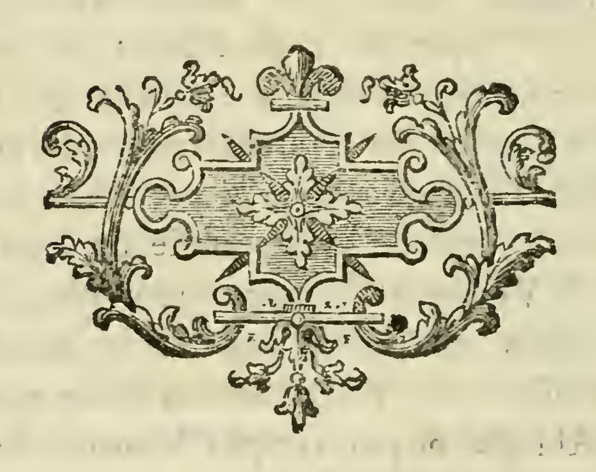
damante pour lui dire adieu ; tous deux ſe font les proteſtations les plus tendres d'une éternelle amitié. Roger alors prie Richardet d'aſſurer ſa ſœur de ſon éternel attachement ; mais il paroît en même tems pénétré d'un reſpect ſi profond pour elle, que tout ce que Richardet & les autres entendent de ſa bouche ne peut leur faire naître d'autre idée que celle de l'admiration qu'il a pour les vertus ſublimes & le courage de la charmante guerrière.

On imagine bien quels furent les tendres adieux qu'il reçut des trois frères ; ils furent dictés par la reconnoiſſance éternelle qu'ils lui devoient & qu'ils lui jurèrent : pour Marphiſe, elle étoit tellement animée & preſſée de ſuivre ſes ennemis, qu'elle avoit oublié de leur dire adieu, & Vivian & Maugis furent obligés de courir après elle pour pouvoir au moins la ſaluer d'aſſez loin : Richardet en fit de même ; le ſeul Aldigier ne put remplir le même devoir étant retenu par ſa bleſſure.

La guerrière & Roger prirent enſemble le chemin de Paris à la ſuite du Roi d'Alger & de celui de Tartarie : c'eſt dans le chant ſuivant, Seigneur, que ma voix va vous faire entendre quels furent les actions merveilleuſes & même ſurnaturelles que ces Chevaliers exécu-

tèrent ; mais c'eſt avec douleur que je vous peindrai dans mes chants tous les maux dont ces deux couples formidables accablèrent les malheureux ſujets du grand Empereur Charles.

Fin du vingt-ſixième Chant.



CHANT

CHANT XXVII.

SEXE ſpirituel & charmant, non-ſeulement vous êtes enrichi de mille dons par la nature, & vous êtes paré par les grâces, mais il ſemble auſſi que le ciel ſe plaiſe à vous éclairer ; vos premières idées ſont toujours lumineuſes, vos premiers mouvemens ne vous trompent preſque jamais, & la ſageſſe n'eſt point en vous le fruit tardif de la réflexion : il n'en eſt pas ainſi de cet autre ſexe qui ſe croit ſupérieur au vôtre ; il faut qu'il diſcute, qu'il pèſe long-tems le pour & le contre pour prendre enfin un parti ſage & prudent ; il a tout à craindre, s'il ſe détermine à la légère, & s'il ne penſe mûrement à tout ce qu'il doit prévoir : Maugis nous en donne un bien triſte exemple.

Le premier mouvement du fils de Bauves fut bon ſans doute, lorſqu'il déroba ſon couſin Richardet aux coups du fier Rodomont & du fils d'Agrican ; mais ne fut-il pas privé de toute raiſon en ne prévoyant pas qu'il alloit envoyer lui-même ces deux redoutables guerriers à la deſtruction de l'armée chrétienne ? Si Maugis eût réfléchi plus mûrement, il auroit pu faci-

lement ſauver de même Richardet ſans cauſer tant de mal aux troupes de ſa Religion ; ne pouvoit-il donc pas commander à l'eſprit qui s'étoit emparé du cheval de Doralice, de l'emporter aux extrémités de l'Orient ou du Couchant, & de l'éloigner de Paris? Ce fut faute de penſer que Maugis ne prévit pas tout le mal qu'il alloit cauſer à ſa patrie. L'Ange rebelle, que l'ingratitude & la noire méchanceté bannirent du ciel, ne manqua pas cette occaſion de nuire; & ne reſpirant que le carnage & la deſtruction, dès qu'il ne ſe vit point forcé de ſuivre une route preſcrite, il vola vers les lieux où ceux qu'il attiroit ſur ſes pas pouvoient faire le plus de mal & de ravage dans l'armée de Charles.

Le Démon renfermé dans les flancs du palefroi de Doralice continua de l'emporter avec la même rapidité, ſans que les rivières, les marais, les montagnes & les précipices puſſent l'arrêter. Il lui fit traverſer de même l'armée françoiſe & angloiſe, & le portant juſques dans le camp d'Agramant, il ne s'arrêta qu'auprès de la tente du Roi de Grenade.

Rodomont & Mandricard ſuivirent d'aſſez près Doralice pendant le premier jour; quelquefois ils la voyoient encore de loin; mais l'ayant enſuite perdue de vue, ils ſuivirent ſes traces comme le

chien de chasse suit le lièvre & le léger chevreuil : ils ne cesserent de marcher jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le camp d'Agramant, où bientôt ils apprirent que Doralice étoit entre les mains du Roi Stordilan son père.

O grand Charles, puisse maintenant la puissance céleste te protéger, non-seulement contre la fureur de ces deux redoutables ennemis, mais aussi contre celle de ceux qui se préparent à t'attaquer ! Gradasse & Sacripant viennent de s'unir pour tourner leurs armes contre toi ; tu te vois privé dans ce même tems de deux feux ardens qui pouvoient guider tes soldats, & porter la terreur parmi tes ennemis ; il semble que les ténèbres se répandent sur ton armée, lorsqu'à la fois elle est privée des bras victorieux de Roland & de Renaud. L'un, exposé tout nu à toutes les intempéries de l'air, est conduit par sa folie au-travers des montagnes & des plaines ; l'autre, n'étant guères plus sage, s'éloigne de toi, lorsque son secours t'est le plus nécessaire ; il marche au hasard dans tous les lieux qu'il croit marqués par les pas d'Angélique.

Je vous ai déjà dit comment un vieux Enchanteur avoit fait croire au fils d'Aimon que Roland emmenoit Angélique ; Renaud étoit accouru sur le champ à Paris pour la chercher & l'enlever au Comte d'Angers ; & vous vous souvenez sans

doute, que ſon ſort fut d'être envoyé ſur le champ par Charles dans la Grande Bretagne pour y demander du ſecours.

D'abord après la bataille où Renaud ſe couvrant de gloire avoit eu celle de renfermer Agramant dans ſon camp, ce Paladin courut comme un fol dans tous les Couvens de Nones, dans toutes les petites maiſons des fauxbourgs : il chercha ſa maîtreſſe juſques dans les tours, dans tous les lieux poſſibles, & ne la trouvant point, la ſombre jalouſie lui fit imaginer que Roland auroit bien pu la conduire dans l'un de ſes châteaux d'Aglantes ou de Blaye pour jouir en liberté de tous ſes charmes : il y courut; mais ne l'y trouvant point, il revint à Paris, où, n'en ayant point de nouvelles, il crut être plus heureux en l'attendant, tantôt ſur le chemin d'Angers, tantôt ſur celui de Blaye; & marchant nuit & jour, ſoit à l'ardent Soleil, ſoit à la clarté de la Lune, on croit qu'il fit au moins deux cents fois le chemin de Paris à l'une ou l'autre de ces deux villes.

Cet antique ennemi, qui fit lever une main coupable à notre première Mère vers cette pomme interdite à ſes deſirs, jettant alors ſes ſombres regards ſur les Chrétiens & ſur Charles, profita de l'abſence de Renaud pour le faire attaquer par l'élite des Guerriers Sarraſins; il inſpira dès-

lors à Gradasse, qui venoit de s'échapper du château d'Atlant avec Sacripant, de venir avec son compagnon au secours du camp assiégé d'Agramant, & d'attaquer l'armée de Charles ; il les conduisit lui-même par des chemins inconnus, tandis qu'il envoyoit un autre Démon du second ordre pour presser l'arrivée de Rodomont & de Mandricard, ce qui lui fut facile en leur faisant voir sans cesse les traces du cheval de Doralice.

Il en envoya même un autre pour conduire Marphise & Roger ; mais il eut soin de lui faire sa leçon auparavant : il lui fit retarder un peu la marche de la Guerrière. Ce vieux Démon étoit trop fin pour ne pas empêcher que ce couple aussi brave qu'aimable se rencontrât avec celui des deux féroces Rois Sarrasins : il prévoyoit bien que s'ils se voyoient en chemin, la querelle du cheval se renouvelleroit, & qu'il seroit retardé dans le projet qu'il avoit de nuire à l'armée chrétienne.

Les quatre premiers arrivèrent ensemble sur un terrein élevé d'où l'on découvroit facilement le camp assiégé, & les quartiers de l'armée que l'on pouvoit connoître par les bannières qui flottoient au gré des vents : ils tinrent conseil ensemble, & conclurent d'aller attaquer Charles & de lui faire de vive force lever le siége qu'il faisoit du camp d'Agramant.

Les quatre Sarrasins se serrent ensemble : ils

entrent dans les quartiers de l'armée chrétienne; l'un crie Afrique, l'autre crie Eſpagne; ils ſe déclarent hautement pour ennemis. Toute l'armée françoiſe crie tumultueuſement aux armes; mais à peine les troupes attaquées par les quatre Maures ont-elles eſſuyé les premiers coups, qu'elles ſe mettent en déroute: le reſte du camp, qui ne voit aucun corps conſidérable d'ennemis, ignore encore la cauſe de cette allarme, & l'attribue à l'ivreſſe de quelques Suiſſes, ou bien à l'incartade de quelques Gaſcons: cependant chaque troupe ſe raſſemble ſous ſa bannière, prend les armes, & déjà le ciel retentit du bruit des inſtrumens guerriers.

Charles entouré de ſes Paladins, & couvert de ſes armes, demande vainement quelle eſt la cauſe du déſordre qu'il apperçoit dans ſon armée; il arrête quelques fuyards; il voit avec ſurpriſe qu'ils ſont couverts de ſang, & quelques-uns ont perdu le bras ou la main. Plus Charles marche en avant, plus il voit la terre couverte de morts & de mourans qui ſe débattent dans le ſang; il en trouve dans le même état juſqu'aux derniers campemens de ſon armée. On appercevoit aiſément la route que les quatre terribles Sarraſins avoient tracée; & Charles en l'obſervant d'un œil triſte, reſſembloit au pere de famille qui vient allarmé pour reconnoître les ravages que la fou-

dre a faits en ſon paſſage après être tombée ſur ſon habitation.

Ce premier ſecours n'étoit pas encore arrivé juſqu'aux remparts du camp d'Agramant, lorſque Roger & Marphiſe attaquèrent les François d'un autre côté : l'un & l'autre avoient vu du premier coup-d'œil quel étoit le chemin le plus court pour arriver au camp qu'ils vouloient ſecourir.

Marphiſe & Roger, en entrant dans l'armée françoiſe, pouvoient donner une idée juſte de ce qu'on voit dans l'effet terrible d'une mine : le ſillon noir de la poudre qui s'embraſe, diſparoît à l'œil ; ſur le champ la mine éclate ; elle remplit l'air d'une gerbe affreuſe de feu, de morts, & de rochers qui volent en éclats : on voit ce couple audacieux s'ouvrir un paſſage ſanglant qu'ils jonchent de têtes & de membres diſperſés : c'eſt ainſi que le tourbillon furieux qui vole en tournoyant pendant une forte tempête, renverſe ce qui s'oppoſe à ſon vol impétueux & trace ſa route & ſon ravage ſur les flancs d'une montagne qu'il ſillonne. Pluſieurs de ceux qui fuyoient les épées meurtrières du Roi d'Alger & de ſes compagnons, & qui croyoient ſe mettre en ſureté par une prompte fuite, ont le malheur de venir ſe livrer aux coups de Marphiſe & de Roger : il ſemble que les mortels ne puiſſent éviter leur deſtinée, & que pour fuir la faulx cruelle qui les pourſuit,

ils courent d'eux-mêmes au-devant de ses funestes coups. Le péril dont ils veulent s'échapper les précipite dans un péril plus pressant encore ; semblable alors au renard qui se sentant étouffé dans sa retraite par une fumée épaisse, s'élance de son trou profond, & tombe avec ses petits dans la gueule des chiens dévorans.

Marphise & Roger parviennent, & pénètrent ainsi dans les remparts du camp d'Agramant : tous les yeux se tournent sur eux pour les admirer : les cris de joie s'élèvent de toutes parts ; déjà les assiégés perdent leur consternation, & la terreur que leur inspiroient les Paladins François. Bien loin de craindre les assiégeans, il n'est aucun Sarrasin qui ne se trouve assez brave pour en combattre un cent, & tous ensemble prennent la résolution d'ouvrir les barrières & de fondre sur l'armée qui les entoure.

Tous les instrumens moresques retentissent à la fois ; l'air frémit de leurs sons multipliés. Les bannières, les drapeaux se relevent & s'agitent dans leur marche ; d'un autre côté, les Capitaines de Charles réunissent les François, les Allemands, les Anglois & les Lombards pour resister à cette attaque imprévue. Une affreuse & sanglante mêlée s'émeut à grands flots de toutes parts : Rodomont, Mandricard, Gradasse, Sacripant, & non loin d'eux Marphise & Roger, por-

tent la mort & le ravage dans tous les rangs : les troupes chrétiennes & leur Empereur même, ne ſongent déjà plus qu'à regagner les murs de Paris, en criant d'une voix lamentable : Ah! bienheureux Saint Jean, ah! bon Saint Denis.

Non, Seigneur, mes chants ne pourroient exprimer quelle étoit l'émulation & les efforts incroyables de Marphiſe & des cinq autres guerriers; vous pouvez donc juger quelle nombreuſe quantité de chrétiens tombèrent ſous leurs coups, & quel fut le violent échec qu'eſſuya Charlemagne, dont Ferragus & pluſieurs braves Capitaines Maures accouroient achever la défaite. Les ponts ne pouvant contenir la multitude des fuyards, une partie tomba dans la Seine : pluſieurs ſe voyant entourés, & croyant leur mort certaine, deſiroient alors d'avoir les ailes d'Icare. Preſque tous les Paladins François furent pris, à l'exception du Marquis de Vienne, & d'Ogier le Danois; le premier avoit l'épaule droite percée, & l'autre étoit bleſſé dangereuſement à la tête. Si Brandimart eût été comme Roland & Renaud, éloigné de Paris, Charles eût été forcé de l'abandonner, (s'il avoit pu s'en échapper lui-même.) Brandimart ſoutient quelques tems l'effort des ennemis; mais étant enfin obligé de ſe retirer, Agramant vainqueur ſe vit à la fin de cette ſanglante journée

en état d'aſſiéger une ſeconde fois Charlemagne dans ſa capitale.

Cependant, déjà les cris des veuves éplorées, des timides orphelins, & des vieillards conſternés s'élèvent & pénètrent juſques dans les voûtes céleſtes où Michel étoit alors tranquillement aſſis; il s'élève, & ſortant des nuées épaiſſes, il voit l'horrible multitude d'un peuple fidelle qui va devenir la pâture des loups & des corbeaux: la terre étoit jonchée des ſujets de Charles & de ſes alliés. Le bienheureux Ange en devint tout rouge de colère, il connut que l'Éternel avoit été mal obéi, il ne put ſe cacher à lui-même qu'il avoit été trompé, & que la ſcélérate de Diſcorde l'avoit trahi; l'ordre poſitif qu'elle avoit reçu de lui ne lui permettoit pas de laiſſer appaiſer d'un inſtant la querelle la plus vive entre les Sarraſins; & Michel vit bien que loin de l'exécuter, elle avoit fait tout le contraire: Michel, tel qu'un valet plein de zèle qui ſçait qu'il a manqué de mémoire, en oubliant la commiſſion la plus importante que ſon maître vient de lui donner, quoique ce ſoit celle qu'il doit avoir le plus à cœur de bien exécuter, Michel ſonge vîte comment il pourra s'y prendre pour s'excuſer; il veut que l'Éternel n'ait pas le tems de s'appercevoir de ſa faute, & ſe garde bien de paroître à ſes yeux avant qu'il ne

l'ait réparée; il ſe dépêche donc, & vole à tire-d'ailes au Monaſtère où la première fois il a déjà trouvé la Diſcorde : il voit la ſcélérate aſſiſe au beau milieu du chapitre des Moines qui diſputoient alors entre eux pour l'élection des Officiers de leur Couvent : la maligne bête s'étouffoit de rire en voyant ces bons Pères ſe jetter leurs breviaires à la tête ; elle déchanta bien lorſqu'elle ſe ſentit prendre par les cheveux, & que Michel l'aſſomma de coups de poings & de coups de pieds.

Ce ne fut pas le tout, l'Ange ſe ſaiſit du bâton de la croix, & la frappant dos & ventre ſur les bras & ſur la tête, il la roſſa rudement, tant que le bâton put durer ; la miſérable eut beau crier de toutes ſes forces miſéricorde, & ſerrer les genoux du divin Meſſager, il ne l'abandonna pas, & la chaſſa devant lui juſqu'au camp d'Agramant, en lui diſant : Scélérate, ſi je te vois un inſtant t'éloigner d'ici, ſois sûre que je t'étrillerai bien encore d'une autre façon.

La Diſcorde, preſque épaulée, les bras & le dos tout noirs de coups, & mourant de peur de retomber encore ſous la main de Michel, ſe dépêcha bien vîte de ſe ſervir de ſes ſoufflets pour attiſer le feu qu'elle avoit d'abord fait naître, & ce feu devenant bientôt une vraie fournaiſe, il

fembla dès-lors s'exhaler en flammes de tous les cœurs.

Rodomont, Roger & Mandricard, plus ardens encore que les trois autres, faifirent le moment où Charles en fuite laiffoit le tems au fils de Trojan de jouir de fa victoire & de contempler fon armée triomphante. Tous trois en même tems courent à ce Prince, lui racontent avec chaleur les griefs qu'ils ont les uns contre les autres, lui demandent le combat, & le prient de décider fur les deux premiers qui fe battront enfemble.

Marphife arrive fur ces entrefaites, & demande vivement qu'Agramant lui laiffe terminer fon combat contre Mandricard qui l'a provoquée le premier; alors la pétulante Marphife ne veut pas différer d'un jour, d'une feule heure, & veut fur le champ être mife aux mains avec le Tartare.

Rodomont ne prétend pas moins qu'elle à fe battre, & repréfente au fils de Trojan, qu'il n'a différé de vuider fa querelle que pour accourir à fon fecours : Roger l'interrompt en criant, qu'il ne fouffrira pas que Rodomont différe de lui rendre fon cheval, & qu'il s'en ferve pour fe battre avec un autre que lui.

Mandricard fe mit auffi de la partie, & fon infolente folie lui fait répéter à Roger les mêmes reproches qu'il a déjà faits fur l'aigle blanche

qu'il porte pour armes : il veut également terminer ses trois querelles ; il ose défier à la fois trois adversaires dont aucun ne l'eût refusé, s'il eût eu le consentement d'Agramant : ce Prince fait tout ce qu'il peut pour rétablir quelqu'accord entre eux ; mais voyant à la fin qu'ils sont tous également sourds à sa voix, il leur dit d'attendre au moins qu'il leur assigne l'ordre dans lequel ils devront combattre, & pour éviter d'en décider lui-même, il prend le parti de s'en rapporter au sort ; il fait donc écrire quatre billets. On tire, & le premier porte les noms de Mandricard & de Rodomont ; le second, ceux de Roger & de Mandricard ; le troisième, ceux de Roger & de Rodomont, & celui qui porte les noms de Marphise & de Mandricard se trouve être le dernier.

On voyoit près de Paris un terrein qui contenoit plus d'un mille d'espace ; une petite élévation l'entouroit comme les galeries qu'on voit autour des cirques. Ce terrein avoit été jadis occupé par un château dont il ne restoit plus que quelques débris : on peut le comparer à cette élévation qu'on voit entre Parme & Borgho San Domingo. C'est en ce lieu qu'on dressa la lice, environnée de pieux d'une médiocre élévation : on lui donna l'espace nécessaire, & sa forme fut un quarré long. Deux portes selon l'usage, s'ouvroient au milieu des deux faces les plus étroites ;

on eut ſoin de dreſſer en dehors, mais près de la lice, des pavillons fermés pour ceux qui devoient combattre; & ces pavillons furent prêts le jour qu'Agramant avoit marqué pour décider ces grandes querelles.

Le pavillon deſtiné à Rodomont étoit à l'occident; Ferragus & Sacripant ſe diſpoſoient à couvrir ce Roi de ſes fortes armes & de ſa peau écailleuſe de dragon, tandis que Gradaſſe & Falſiron attachoient les célèbres armes d'Hector ſur le fils d'Agrican dans le pavillon qui regardoit l'Orient. Agramant étoit aſſis ſur un balcon élevé; Marſile & Stordilan étoient à ſes côtés: bienheureux furent les ſpectateurs qui purent ſe tenir ſur la petite élévation, ſur celles qui s'en trouvèrent voiſines, & même ſur la cime de quelques arbres, la foule de ceux qu'attiroit ce grand combat étant innombrable: pluſieurs Princeſſes & grandes Dames d'Arragon, de Caſtille & des pays qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule juſqu'à la France étoient dans un autre riche balcon à la ſuite de la Reine d'Eſpagne; on y remarquoit Doralice vêtue de couleur de roſe & de céladon; & quoique Marphiſe ne portât que les habits ſimples qui convenoient à ſon humeur guerrière, elle eût effacé l'air noble & la beauté d'Hyppolite, lorſqu'elle étoit à la tête de ſes Amazones ſur les bords du Thermodon.

Déjà le premier Héraut d'armes portant sa cote d'armes divisée en deux couleurs, étoit entré dans la lice pour faire observer les loix imposées pour les combats ; déjà sa voix avoit proclamé la défense de donner aucune espèce d'avis, de signes & de secours aux combattans : la troupe attendoit le signal & se plaignoit de la lenteur des combattans, lorsqu'on entendit s'élever une grande rumeur du pavillon de Mandricard ; elle alloit même toujours en augmentant.

Il est bon que vous sçachiez, Seigneur, que c'étoit Gradasse & le Tartare, qui crioient alors l'un contre l'autre, & que ce dernier avoit déjà contre le Roi de Séricane une quatrième querelle toute aussi vive que les trois autres. Gradasse, en attachant les armes de Mandricard, reconnut à sa forme comme à son nom gravé sur la garde, la redoutable épée de Roland : il vit de plus sur la garde de Durandal les célèbres armes écartelées d'Almont auquel le Comte d'Angers, quoique bien jeune encore, avoit arraché cette épée dans Aspremont en lui donnant la mort. Vous sçavez que Gradasse n'étoit parti de la Séricane, & n'avoit conquis la Castille, & battu les François dans un grand combat, que dans l'espérance de conquérir cette épée ; & sa surprise fut extrême de la voir au côté du Roi de Tartarie : il lui demanda vivement s'il s'en étoit rendu le maître

par la force ou par quelque traité. Je me suis, il eſt vrai, battu long-tems contre Roland, répondit orgueilleuſement Mandricard, pour m'emparer de cette épée; & voyant que je ne voulois lui donner aucune trève juſqu'à ce qu'il me l'eût cédée, il a ſans doute contrefait le fol pour jetter ſes armes & me l'abandonner, & l'on doit voir qu'il a fait comme le caſtor qui ſe retranche lui-même ce qu'il a de plus précieux, pour l'abandonner aux chaſſeurs & pour ſauver ſa vie.

Non, certes, répondit Gradaſſe en fureur, ni toi ni perſonne ne poſſéderont une épée qui m'a coûté déjà tant de dépenſe & tant de travaux; tu peux t'en munir d'une autre, car je prétends avoir celle-ci. Que Roland ſoit fol ou qu'il ſoit ſage, peu m'importe, je trouve cette épée, & je m'en empare; la prendre ſans témoins comme toi ſur un grand chemin, c'eſt l'avoir volée : pour moi, c'eſt le cimeterre à la main que je la veux diſputer; la force de mon bras ſera ma dernière raiſon, c'eſt en champ clos que je prétens plaider cette cauſe : apprens qu'il faut que tu gagnes cette épée avant que de la tirer contre Rodomont, & l'ancien uſage eſt d'acheter ſes armes de façon ou d'autre avant de pouvoir s'en ſervir dans un combat. — Par Mahomet, répondit Mandricard, nul ſon ne peut être auſſi doux à mon oreille que celui de la voix d'un téméraire

téméraire qui me provoque au combat; mais fais en ſorte que Rodomont conſente à me laiſſer battre en premier lieu contre toi, & qu'il attende à me combattre après ta défaite. Va, ne crois pas que je refuſe de te répondre, & à toute autre qui voudra ſe préſenter. — Non, non, s'écria bruſquement Roger préſent à cette diſpute, je ne ſouffrirai point qu'on change rien à l'ordre du combat dont le ſort a décidé. Tu dois la première fois entrer en lice avec Rodomont, & la ſeconde avec moi; & le tour de Gradaſſe ne peut venir qu'après. Si la raiſon qu'il t'oppoſe eſt bonne (quand au haſard qui ſeul t'a donné Durandal,) tu dois de même avant que de te battre contre perſonne, acheter la deviſe que tu portes; c'eſt celle de mes pères & la mienne : tu ne peux avoir de droits ſur elle avant que de m'avoir déſarmé. Mais puiſque j'ai déjà conſenti que l'on tirât au ſort l'ordre des combats, je conſens qu'il ſoit ſuivi, pourvu qu'il n'y ſoit rien changé : ſi tu veux troubler cet ordre, je le troublerai plus vivement encore que toi; & je ne ſouffrirai pas que tu portes mes armes pour combattre un autre que moi.

Quand vous ſeriez l'un & l'autre des murs, dit le Tartare en fureur, vous ne m'empêcheriez pas de me ſervir de Durandal, & de me parer de ma noble deviſe. Alors emporté par ſa colère, il

frappe de ſon poing fermé le coup le plus violent ſur la main droite de Gradaſſe, & fait tomber Durandal à terre. Le Roi de Séricane, ſurpris de cette inſolente audace, reſte immobile pendant un inſtant dont Mandricard profite pour ramaſſer l'épée : indigné de l'affront public qu'il a reçu, & de ſe voir enlever Durandal par une pareille ſurpriſe, Gradaſſe recule deux pas, tire ſon cimeterre, & l'audacieux Tartare non-ſeulement voit avec plaiſir qu'on l'attaque, mais il défie auſſi Roger : Venez, venez, crie-t-il, tous les deux enſemble contre moi, & que Rodomont y vienne en troiſième : que l'Afrique, l'Eſpagne & tout le genre humain m'attaquent, rien ne peut me faire ni tourner ni baiſſer la tête. En diſant ces mots il eſpadonne avec Durandal, il embraſſe fortement ſon bouclier, & il brave & défie également Roger & Gradaſſe : Laiſſez-moi, de grâce, dit au premier le Roi de Séricane, punir cet enragé de ſon extravagance.

Pardieu, répondit Roger, je ne peux vous le céder, & c'eſt à moi de le châtier de ſa témérité, retirez-vous. — Non, cria Gradaſſe. Tous les deux conteſtent & finiſſent par attaquer le Tartare qui ſe bat avec fureur, & ce combat auroit été ſans doute bien ſanglant, ſi pluſieurs des ſpectateurs ne ſe fuſſent jettés entre eux ; ils apprirent même à leurs dépens qu'il eſt ſou-

vent dangereux de vouloir séparer des gens à qui la fureur a fait perdre la tête.

Rien n'auroit pu les contenir sans l'arrivée d'Agramant & du Roi Marsile ; les trois combattans s'arrêtèrent par respect en les voyant paroître : le fils de Trojan se fit éclaircir du sujet de cette seconde querelle : après bien des soins & bien des remontrances, il fit consentir Gradasse à souffrir que Mandricard se servît de Durandal dans le combat qu'il devoit soutenir contre Rodomont : mais tandis qu'Agramant appaisoit cette forte querelle, le bruit que l'on entendit s'élever de la tente de Rodomont, annonça qu'il s'en élevoit une toute aussi violente entre le fier Roi d'Alger & Sacripant.

Le Roi de Séricane, comme nous l'avons déjà dit, avoit aidé Rodomont à se couvrir des armes de Nembrod, & Ferragus l'avoit secondé dans cet acte honorable au Roi d'Alger ; s'étant tous les deux approchés de son cheval qui couvroit alors son frein d'une écume fraîche, (c'étoit ce beau Frontin de la perte duquel Roger étoit si justement indigné :) Sacripant, comme Chevalier expérimenté, regardoit avec soin si ce cheval étoit bien tenu & en bon état de servir son maître; ce fut en l'examinant de plus près que quelques taches bien marquées, & plusieurs beautés

particulières à ce cheval, le firent reconnoître par Sacripant qui ne put douter que ce ne fût son cher Frontalet, pour lequel il avoit essuyé plusieurs querelles, & dont la perte l'avoit affligé si vivement que pendant long-tems il n'avoit voulu marcher qu'à pied.

Le fripon de Brunel avoit eu l'art de le dérober de dessous lui, le même jour qu'il vola l'anneau d'Angélique, qu'il enleva Balisarde à Roland, & qu'il prit aussi l'épée de Marphise. Brunel, depuis son retour en Afrique, avoit fait présent en même tems au jeune Roger de Balisarde & de Frontalet, auquel Roger avoit donné le nom de Frontin.

Aussi-tôt que Sacripant eut bien reconnu qu'il ne se trompoit pas, il dit poliment à Rodomont: Sçavez-vous, Seigneur, que ce beau cheval est à moi; c'est le même que Brunel me vola près d'Albraque: je pourrois vous présenter bien des témoins de cette vérité, mais comme ils sont tous très-éloignés, si quelqu'un osoit me la disputer, je la lui prouverois par les armes; je consens de tout mon cœur que vous vous en serviez pour le combat que vous allez livrer, à condition toutefois que vous voudrez bien convenir que c'est de mon consentement que vous vous en servirez, & que je ne fais que

vous le prêter ; car ſi vous penſiez autrement, Seigneur, je ſerois obligé, malgré moi, de le défendre par les armes.

L'orgueilleux Rodomont, fier de ſa force & de ſon courage qui ſurpaſſoit en effet tout ce qu'on rapporte des Héros les plus célèbres de l'antiquité, répondit avec un air hautain : Mon cher Sacripant, tout autre que vous ne me tiendroit pas impunément un pareil langage, & je lui ferois bientôt voir qu'il eût été plus heureux pour lui d'être né privé du pouvoir de parler ; mais en faveur de pluſieurs jours que nous venons de paſſer enſemble, je vous prie ſeulement d'être attentif au combat que je vais livrer à Mendricard ; & je crois que vous me direz de bon cœur après avoir vu la fin du combat, Seigneur, le cheval eſt à vous.

Ton eſpèce de courtoiſie, lui répondit Sacripant plein de dépit & de colère, me paroît en vérité bien brutale ; pour moi je te dis avec franchiſe & très clairement, que tu ne comptes plus ſur ce cheval pour ton combat; je te le défens, moi; tant que je tiendrai cette épée, je t'empêcherai de t'en ſervir, & n'euſſé-je que mes ongles & mes dents pour défendre cette querelle, je la ſoutiendrois encore.

De ces paroles tous les deux en vinrent aux injures, aux menaces & bientôt au combat; la

paille ne s'enflamme pas plus promptement ; Rodomont étoit armé de toutes pièces, & Sacripant n'avoit que son épée, mais son adresse extrême à la manier faisoit qu'il s'en couvroit tout entier.

Sacripant n'avoit pas à beaucoup près la force du Roi d'Alger; mais son grand cœur, sa souplesse, son coup-d'œil & sa dextérité pouvoient y suppléer : la roue qui roule pour écraser le grain, ne tourne pas avec plus de vitesse que Sacripant tournoit autour de Rodomont. Il lui portoit des coups, & sçavoit éviter tous les siens. A la fin Ferragus & Serpentin, tirant leurs épées, les séparèrent; Grandonio & plusieurs Seigneurs Maures leur aidèrent à retenir les combattans : cependant la rumeur que ce combat excita fut assez grande pour être entendue de l'autre pavillon, où l'on s'occupoit alors à contenir la colère de Mandricard, de Roger & du Roi de Séricane.

La nouvelle de cette autre dispute vint bientôt jusqu'aux oreilles d'Agramant ; on lui dit que Rodomont & Sacripant étoient aux mains; & le fils de Trojan confus, troublé par tant de querelles différentes, dit au Roi Marsile: Courez promptement à cet autre pavillon ; & tandis que je contiendrai ceux-ci, faites vos efforts pour rétablir l'accord entre les autres.

L'orgueil de Rodomont ſe calma, lorſqu'il vit Agramant; il ſe retira quelques pas d'un air reſpectueux ; Sacripant eut les mêmes égards pour le fils de Trojan : mais après leur avoir demandé le ſujet d'un ſi terrible débat, il fit d'inutiles efforts pour les accorder enſemble. Sacripant s'entête à vouloir que le Roi d'Alger le prie de lui prêter ſon cheval, & ne veut le lui céder qu'à cette condition. Ni le ciel ni vous, répond le ſuperbe Rodomont, ne me ferez conſentir à demander rien de ce que je peux ne devoir qu'à mon courage.

Agramant interroge le Roi de Circaſſie pour ſçavoir quels ſont ſes droits ſur ce cheval, & comment on a pu le lui voler. Sacripant le lui conte ingénuement, & ne peut s'empêcher de rougir, en lui avouant comment cet adroit fripon de Brunel eut l'adreſſe de le ſurprendre dans une rêverie ſi profonde qu'il avoit ſçu dérober ſon cheval nud ſous lui, le laiſſant ſur la ſelle qu'il avoit appuyée ſur quatre pieux.

Marphiſe, qui venoit d'accourir au bruit comme beaucoup d'autres, n'eut pas plutôt entendu conter l'hiſtoire de ce ſingulier vol, que ſon viſage s'enflamma, la Guerrière ſe ſouvenant que le même jour ſon épée avoit été dérobée : elle ſe rappella auſſi d'avoir vu fuir le larron ſur ce même cheval, & reconnut alors

le bon Sacripant, que d'abord elle ne s'étoit pas bien remis. Tous ceux qui les entouroient ne purent pas s'empêcher de porter leurs regards vers Brunel. Plusieurs d'entre eux l'ayant entendu se vanter quelquefois d'avoir fait ces adroits larcins, ils se le montroient les uns aux autres, tant qu'à la fin Marphise en conçut quelques soupçons; ils furent donc bientôt éclaircis par ceux qu'elle questionna : tout ce qu'ils lui répondirent lui confirma que ce Brunel avoit dérobé son épée; le fils de Trojan, au lieu de le faire pendre, comme il l'avoit bien mérité, l'avoit fait Roi de Tingitane, ce qui certainement étoit d'un fort mauvais exemple: l'ancien ressentiment de Marphise se ranima si promptement & si fort qu'elle ne put différer d'un moment sa vengeance & la punition, non-seulement du vol de son épée, mais encore de toutes les mauvaises plaisanteries dont Brunel l'avoit accablée lorsqu'elle couroit après lui.

Elle se fit promptement attacher son casque par son Ecuyer, ayant déjà le reste de ses armes; on la vit très-rarement sans les porter depuis le jour où l'amour de la gloire avoit rempli son cœur. Elle marche fièrement vers les gradins élevés sur lesquels Brunel étoit assis; elle débuta par lui donner un coup de poing bien appliqué, & le levant de son siége d'une seule main,

de même qu'une aigle enleveroit une poule dans ſes ſerres, elle le porta de cette manière juſqu'auprès d'Agramant : Brunel très-effrayé de ſe trouver dans de ſi terribles mains, jettoit les hauts cris & demandoit merci; ſes cris même ſe firent entendre, malgré ceux que la multitude étonnée jettoit de tous côtés. Marphiſe s'approchant du fils de Trojan, lui dit avec un air altier: Je veux me faire juſtice de ce ſcélérat, quoiqu'il ſoit votre vaſſal, & le pendre de mes propres mains, parce que le même jour qu'il vola Frontin à Sacripant, ce larron eut auſſi l'audace de me voler mon épée, & ſi quelqu'un oſe dire ici que ce dont je l'accuſe n'eſt pas vrai, je lui déclare qu'il en a menti : je ne fais que ce que ce fripon mérite en le puniſſant; mais comme on pourroit m'imputer d'avoir attendu le tems où les plus braves Guerriers ſont retenus par leurs propres querelles pour faire un ſemblable défi, je veux bien différer encore trois jours pour le pendre; & ſi pendant ce tems perſonne ne ſe préſente pour ſa défenſe, je rendrai bientôt quelques corbeaux heureux, en leur expoſant le corps de ce méchant petit monſtre : je parts pour me rendre à trois lieues d'ici; je me tiendrai dans cette tour voiſine d'un bois; je n'aurai qu'une de mes demoiſelles avec un ſeul valet près de moi : ſi quelqu'un oſe y venir me

redemander ce larron, je lui déclare que je l'attends. A ces mots elle prit le chemin de cette tour, ſans attendre que perſonne lui répondît : elle tenoit Brunel par les cheveux couché ſur les arçons de la ſelle; le malheureux crioit en vain appellant ceux qu'il croyoit ſes meilleurs amis à ſon ſecours.

Agramant reſta confondu de cette nouvelle aventure; il ne pouvoit comprendre comment un ſi grand nombre de querelles s'élevoient à la fois; il étoit d'ailleurs très-choqué du manque de reſpect de Marphiſe, quoiqu'il mépriſât intérieurement ce fripon qu'il avoit penſé pluſieurs fois faire pendre, ſur-tout depuis le vol de l'anneau d'Angélique; mais l'acte de Marphiſe lui parut trop violent pour le pouvoir ſouffrir : déjà ce Prince ſe préparoit pour courir promptement après elle, & pour en prendre vengeance, mais le ſage Roi Sobrin qui ſe trouvoit préſent l'arrêta. Non-ſeulement, lui dit-il, vous commettriez trop la dignité de votre état en courant après cette Guerrière pour la combattre, quand même vous ſeriez sûr de la vaincre; mais outre qu'elle eſt aſſez redoutable pour rendre votre victoire douteuſe, quel honneur pourriez-vous eſpérer de vous être battu contre une femme, & d'avoir défendu la vie d'un coquin; il vaut bien mieux que vous laiſſiez pendre Brunel; & quand il ne

vous en coûteroit que de montrer un œil menaçant pour le ſauver, en verité, vous ne devriez pas empêcher qu'on puniſſe un pareil larron : vous pourrez tout au plus envoyer dire à Marphiſe que vous la priez de le ramener devant vous la corde au col, pour que vous le condamniez vous même comme étant votre ſujet, en lui promettant de la ſatisfaire pleinement, & en l'aſſurant que vous aimez beaucoup mieux que Brunel & tous ceux qui lui reſſemblent ſoient pendus que de perdre ſon amitié.

Agramant écoutoit le ſage Sobrin avec confiance, & ſe rendoit preſque toujours à ſes conſeils : il le crut ſi bien cette fois qu'il n'envoya perſonne à Marphiſe, & qu'il défendit même à tous ſes Chevaliers de prendre la défenſe de Brunel ; il aima mieux employer tout ſon pouvoir & toute ſon intelligence à terminer les grands différends qui devenoient ſi nuiſibles à ſes intérêts préſens.

La Diſcorde ſe trouvant aſſez contente de la bonne beſogne qu'elle avoit faite, oublia les coups qu'elle avoit reçus, & ſe mit à rire de tout ſon cœur : Oh ! pour le coup, dit-elle, en ſe rappellant toutes ces différentes querelles, bien habile qui pourroit les accorder. L'Orgueil ſautoit auſſi de joie avec ſa compagne, & tous les deux ſe propoſoient bien de fournir de nou-

veaux alimens aux brafiers qu'ils avoient allumés. La Difcorde alors éleva vers le ciel un cri perçant pour apprendre à Michel la pleine victoire qu'elle venoit de remporter. Paris trembla : les eaux de la Seine fe troublèrent à cet horrible cri, qui retentit jufqu'au fond des Ardennes, où les bêtes de cette vafte forêt pleines d'épouvante s'élancèrent de leurs retraites ; les antres & les rochers des Alpes, & même ceux des Cévennes, mugirent, & les côtes de la Neuftrie, de la Guyenne & de la Gafcogne répondirent à ces mugiffemens ; le Rhône, la Saône, la Garonne & le Rhin s'agitèrent & franchirent leurs rivages, & la mère éplorée & tremblante ferra fortement fon enfant fur fon fein. Cinq redoutables Guerriers, en effet, étoient prêts à fe battre, difputoient fur l'honneur d'obtenir la première lice, & leurs querelles étoient fi compliquées qu'Apollon même eût eu peine à les débrouiller. Agramant commença par vouloir défaire le premier nœud ; c'étoit celui de la belle Doralice que Rodomont & Mandricard fe difputoient.

Le fils de Trojan eut beau fe fervir de la perfuafion & des propos les plus flatteurs auprès de ces fuperbes ennemis, il ne pouvoit jamais accorder deux hommes également animés par l'orgueil & par l'amour : un moyen qu'il ima-

gina lui réussit cependant, lorsqu'il eût épuisé tous les autres; il leur proposa de s'en rapporter au choix de Doralice. L'amour-propre alors agit également sur tous les deux, & leur fit accepter cette nouvelle proposition: Rodomont, en effet, avoit bien quelques raisons de se flatter que le choix de Doralice seroit en sa faveur; il l'avoit aimée long-tems avant que Mandricard la connût: il en avoit même reçu quelques légères faveurs de l'espèce de celles qui peuvent allier la sagesse avec l'amour; & c'est sur cet ancien tems, & sur tous les prix remportés dans les tournois & dont il avoit porté l'hommage à ses genoux, qu'il fondoit son espérance: Mandricard ne disoit mot, il n'avoit l'air ni d'espérer ni de craindre; mais il jouissoit intérieurement de beaucoup de sécurité: Doralice étoit sensible; il n'imaginoit pas qu'elle pût être ingrate, & toute l'espèce de reconnoissance & de souvenir dont Rodomont pouvoit se flatter ne lui paroissoit rien en comparaison des sentimens présens dont il étoit sûr que la tendre Doralice étoit bien doucement occupée: le Soleil avoit sans cesse éclairé les amours de Rodomont; la nuit avoit souvent enveloppé les siens de ses voiles épais: il rioit en lui-même, lorsqu'il voyoit toute la cour sarrasine présumer que Doralice se décideroit en faveur de Rodomont.

L'un & l'autre ayant prêté ſerment entre les mains de leur Empereur de ſe ſoumettre au choix de Doralice, ils furent enſemble auprès de cette Princeſſe; elle rougit beaucoup, elle baiſſa les yeux; mais bientôt les attachant avec tendreſſe ſur Mandricard, elle lui donna la préférence. Un étonnement général ſuivit cet arrêt, & Rodomont en fut d'abord ſi ſurpris & ſi conſterné qu'il reſta quelques inſtans immobile & ſans oſer lever les yeux; mais pourtant la rougeur de la colère éteignit celle de la honte ſur le viſage irrité du Roi d'Alger. Il appelle à haute voix de cette déciſion injuſte; il ſerre avec fureur le pommeau de ſon épée, & crie en préſence d'Agramant & de toute ſa cour, que les armes ſeules doivent juger une cauſe qui ne peut l'être avec juſtice par une femme légère toujours ſujette à faire un mauvais choix: pour Mandricard, qui s'attendoit à cette préférence ſi bien méritée: Fais ce que tu voudras, dit-il à Rodomont; avant que ton vaiſſeau puiſſe entrer dans le port, je lui ferai voir bien du pays. Agramant ſe crut en droit alors de leur en impoſer à tous les deux, & donnant le tort à Rodomont, il lui défendit de rechercher plus longtems ſon rival ſur une querelle que l'amour venoit de juger, & c'eſt ainſi qu'il réprima ſa colère.

Rodomont, qui ne cède que par reſpect à

ſon Empereur, voit que dans ce moment il reçoit un double affront par le choix que fait ſon infidelle maîtreſſe & par les ordres abſolus qu'Agramant oſe lui donner ; il ne veut plus s'arrêter un ſeul inſtant dans cette cour; il part, ſans parler à perſonne, ſuivi de deux ſeuls Ecuyers, & ſort ſur le champ du camp des Sarraſins ; il reſſembloit en ce moment au taureau furieux qui ſe trouve forcé de céder la géniſſe qu'il aime à ſon vainqueur. Cet animal jaloux cherche les bois & les rivages les plus ſolitaires ; il s'éloigne des pâturages fertiles pour aller ſe cacher dans les marais, ou ſur les bruyères ſtériles ; qu'il ſoit au ſoleil, ou qu'il s'enfonce dans l'ombre épaiſſe, il ne peut éteindre la fureur & l'amour qu'il exprime par ſes longs mugiſſemens ; ce fut ainſi que Rodomont s'éloigna d'Agramant & de ſon ingrate maîtreſſe.

Roger eut grand deſir de le ſuivre pour lui diſputer Frontin ; il prenoit déjà ſes armes, lorſqu'il ſe ſouvint que c'étoit alors que le ſort décidoit ſon combat contre Mandricard ; il ne voulut pas être prévenu par Gradaſſe qui diſputoit Durandal au Tartare ; il laiſſa Rodomont tranquille pour ne plus s'occuper que du combat qu'il devoit livrer, & remit après l'avoir fini le projet de pourſuivre le raviſſeur de Frontin.

A l'égard de Sacripant, qui n'étoit pas retenu par les mêmes raiſons, il ſuivit les traces de Rodomont en diligence; il l'eût même bientôt joint ſans une aventure qui l'arrêta juſqu'au ſoir: le haſard lui fit appercevoir une femme qui venoit de tomber dans la Seine; ſa généroſité naturelle lui fit faire de longs efforts pour lui ſauver la vie.

Pendant ce tems, ſon cheval s'écarta; il eut peine à le ratrapper, & perdant ainſi les traces du Roi d'Alger, il fut obligé de courir après plus de deux cents milles pour le retrouver; & lorſque le pauvre Sacripant put enfin joindre Rodomont, il eut le malheur de perdre tout à la fois & ſon cheval & ſa liberté: mais ce n'eſt pas le moment de raconter cet événement; nous devons être trop occupés de Rodomont, qui n'a pas plutôt quitté ſon Empereur & ſa maîtreſſe qu'il s'en plaint, & jette feux & flammes contre eux. Souvent chemin faiſant, quelques échos, cachés dans la cavité des roches, répétoient ſes ſoupirs & ſes plaintes amères: O cœur imparfait des femmes, s'écrioit-il, que tu changes légèrement, que tu reſpectes peu la foi des ſermens! inſenſé l'homme qui peut croire à ceux que tu proferes!

Quoi! Doralice, le plus fidèle amour, ma ſoumiſſion à tes ordres, dont je t'ai donné tant

de preuves, n'ont pu captiver ton cœur ! hélas ! devois-tu changer aussi vîte de sentimens ! comment ce Tartare a-t-il pu si promptement te séduire ! non, je ne peux imaginer qu'une seule raison de ton indigne légèreté. Ah ! Doralice, le sort t'a fait naître femme ! sexe perfide, le ciel & la nature t'ont produit pour rendre l'homme malheureux ; il eût peut-être été plus fortuné sans toi. Oui, tu naquis pour le tourmenter ; de même que l'on voit naître sur la terre des ours, des loups & des serpens ; dans l'air & dans nos guérets, des cousins, des taons & des mouches guêpes : c'est ainsi que le froid pavot, l'yvraie & le chardon étouffent le bon grain. Pourquoi cette nature si puissante n'a-t-elle pas fait pour l'homme ce qu'elle a fait pour les arbres qui se reproduisent d'eux-mêmes par leurs rejettons, & même par des entes propres à donner tant de saveur à leurs fruits ? Ah ! qu'il est aisé de voir que cette nature porte toujours en elle le germe du mal ; mais aussi c'est, sans doute, parce qu'elle n'est jamais parfaite, qu'on la représente sous la figure d'une femme. Non, non, femmes perfides, ne vous enorgueillissez point de donner la naissance à l'homme. Voyez le lys parfumé naître entre des feuilles d'une odeur insupportable ; voyez la rose naître de même du sein des épines venimeuses. Contrariantes,

dédaigneuſes & ſuperbes ; ſans foi, ſans aucun ſentiment, ſans raiſon ; entreprenantes, cruelles, tracaſſières & perfides, vous ne naiſſez que pour le mâlheur éternel du genre humain.

C'eſt ainſi que Rodomont dans ſon dépit mortel exhaloit ſes plaintes : tantôt le cœur ſerré, ſa voix ſe faiſoit entendre à peine ; d'autres fois animé par la fureur ; il faiſoit retentir au loin ſes cris. On voit bien en vérité, qu'il avoit abſolument perdu la raiſon, car j'oſe aſſurer que pour une ou deux femmes qui mériteroient les reproches de ce Sarraſin, il en eſt cent qui ſont dignes de nos juſtes louanges : moi-même, je conviens que quoique je n'en aie jamais pu trouver une fidelle, il peut s'en trouver quelques-unes dont un galant homme ne puiſſe pas ſe plaindre ; mais mon mauvais ſort ne m'en a jamais fait aimer une de cette eſpèce ; & ſi ſur cent il n'y en avoit qu'une de mauvaiſe, je crois qu'il auroit la barbarie de me faire porter ſes chaînes. Je ne me vois donc qu'une reſſource, c'eſt d'en chercher ſans ceſſe une nouvelle, avant que mes cheveux aient achevé de blanchir : peut-être enfin en trouverai-je une dont en conſcience je pourrai dire un peu de bien. Ah ! grands Dieux, que je ſaiſirai bien ce bonheur ineſpéré ! que ma langue, ma proſe, mes vers, toute mon exiſtence auront d'ardeur & de plaiſir à rendre ſes

charmes & ſon nom célèbres, ainſi qu'à publier ſa gloire.

Rodomont, injuſte pour ſon Roi comme pour ſa maîtreſſe, paſſoit également les bornes en ſe plaignant avec la même fureur contre lui; il voudroit que la foudre, la tempête, & tous les maux ſortis de la boëte de Pandore, détruiſiſſent ſon Empire juſqu'à ſes fondemens : il deſire qu'Agramant ſoit dépoſſédé de ſon trône, chaſſé de ſes Etats, & que pauvre & ſans ſecours il languiſſe dans la plus mortelle douleur; mais, par un reſte de générosité, Rodomont deſire auſſi de le rétablir alors dans ſon Empire, de le porter au comble de la gloire, de lui faire connoître qu'il eſt ſon ami le plus fidèle quoiqu'il en ait été maltraité, & que cet ami combattroit pour lui l'univers entier.

Le Roi d'Alger maudiſſant & regrettant ainſi tour-à-tour & ſon Empereur & ſa maîtreſſe, marchoit à grandes journées, & laiſſoit peu de repos au bon Frontin : enfin, il arriva ſur les bords de la Saône; elle a ſur ſa droite le chemin de la mer de Provence qu'il vouloit prendre, afin de s'embarquer pour retourner en Afrique : il vit la Saône couverte de bateaux; ſes bords l'étoient par d'immenſes troupeaux. Les Sarraſins, maîtres de la France depuis Aiguemortes

jusqu'à l'Espagne, & presque jusqu'à Paris, se servoient des rivières navigables autant qu'ils le pouvoient pour conduire leurs convois à leur armée, & les conducteurs de ces convois passoient ordinairement la nuit en de bonnes hôtelleries établies d'espace en espace sur les bords de ces fleuves.

Rodomont voyant la nuit déjà noire, se rendit aux prières engageantes d'un hôte qui le fit descendre chez lui : on eut grand soin de son cheval ; on lui servit un très-bon souper, & même on lui porta des vins de Corse & de Grèce, Rodomont ayant prévenu l'hôte que quoiqu'il aimât à manger comme les Maures, il aimoit aussi à boire comme les François.

L'hôte, qui ne se contente pas de lui faire faire très-bonne chère, lui rend toute sorte d'honneur, ayant connu facilement que ce Seigneur devoit être très-illustre; mais il s'apperçut bien qu'il étoit triste & distrait ; & en effet Rodomont, toujours occupé de ses peines & de son ingrate maîtresse, buvoit & mangeoit sans dire un seul mot. Cet hôte, l'un des plus rusés qui fût en France, & qui même avoit eu l'adresse de conserver ses biens & d'exercer sa profession au milieu des ennemis, avoit appellé près de lui plusieurs de ses parens pour l'aider

à bien tenir ſon auberge ; mais aucun d'eux n'oſoit ouvrir la bouche devant Rodomont dont ils reſpectoient le ſilence.

Le Sarraſin, en effet, ſe perdoit en mille penſées différentes, & ne jettoit des regards aſſurés ſur aucun d'eux. A la fin, devenu par degrés plus tranquille, il eut l'air d'un homme qui ſort d'un véritable ſommeil; il leva ſes yeux juſques-là fixes & toujours ſombres, & regarda l'hôte & ſa famille avec un air aſſez doux; rompant enfin ce long ſilence, il queſtionna l'hôte & ceux qui l'accompagnoient ſur leur genre de vie, & leur demanda s'ils étoient mariés. Dès que pluſieurs qui l'étoient eurent répondu, la ſeconde queſtion fut plus embarraſſante; car il leur demanda de lui dire ingénuement ce qu'ils penſoient de leurs moitiés. Ils répondirent tous, excepté l'hôte, qu'ils les croyoient auſſi bonnes que fidelles : C'eſt bien fait à vous, leur dit l'hôte avec un rire ſardonique, mais bien d'autres peuvent avoir une opinion différente ; & par ma foi, voulez-vous que je vous le diſe franchement, je vous regarde tous comme de pauvres imbécilles de croire ſi facilement à leur fidélité ; demandez-le plutôt à ce bon ſeigneur, je parie qu'il eſt de mon avis, s'il n'a pas envie de diſputer & de dire qu'une taupe a la blancheur de la neige.

Une femme fidelle reſſemble au phénix ; on n'en trouveroit pas deux dans le monde ; mais comme très-heureuſement chacun croit l'avoir trouvée dans la ſienne, il n'eſt aucun mari qui puiſſe échapper à tous les bons tours que les coquines ſavent leur jouer. Heureux celui qui poſsède cette palme de la fidélité ! mais, je le répète, heureux auſſi ceux qui croyent bien fermement l'avoir trouvée !

J'étois vraiment dans la même erreur que vous tous ; autrefois je croyois bonnement que beaucoup de femmes étoient ſans reproche : un Gentilhomme de Veniſe arriva par bonheur chez moi pour me tirer de cette erreur ; il s'appelloit François Valerio : je n'ai jamais oublié le nom de ce galant homme que je regarde comme un de mes bienfaiteurs. Le gaillard ſavoit toutes les ruſes, tous les tours d'adreſſe dont les femmes peuvent ſe ſervir ; il connoiſſoit même toutes les hiſtoires antiques & modernes qui pouvoient prouver ſon opinion ; je crois même que le bon monſieur s'appuyoit bien ſur ſa propre expérience ; auſſi ſoutenoit-il avec vigueur que ſi quelque femme paroiſſoit conſerver une pudeur ſévère, c'eſt qu'elle avoit le très-rare mérite d'être beaucoup plus adroite qu'une autre ; il me fit cent contes à mourir de rire de tous les accidens arrivés aux bonnes gens un

peu trop crédules ; je ne m'en rappelle pas à présent la troisième partie ; mais je m'en souviens d'un qui m'a paru si plaisant, que je l'ai gravé dans ma mémoire aussi fidellement que si je l'eusse inscrit sur le marbre : je pourrois même vous amuser en vous le racontant, Seigneur, dit-il à Rodomont, si je pouvois espérer que ce récit pût vous être agréable.

Vous ne pouvez à présent, répondit le Roi d'Alger, rien faire qui puisse me plaire autant que de me raconter une aventure qui se rapporte aussi bien à mes idées présentes ; & pour que vous puissiez mieux vous bien rappeller les faits, & me les conter plus à votre aise, je vous prie de vous asseoir vis-à-vis de moi. Trouvez bon que ce ne soit que dans le chant suivant que je vous répète ce que l'hôte se plut à raconter au Roi d'Alger.

Fin du vingt-septième Chant.



CHANT XXVIII.

FEMMES aimables! & vous dont le bonheur eſt de les adorer, de grace n'écoutez point l'hiſtoire que l'hôte de Rodomont ſe prépare à conter! vous ſavez quelle eſt la malignité de cet hôte; vous ſeriez bleſſées de ſa médiſance; mais, après tout, les propos d'un homme de cette eſpèce ne doivent pas porter coup: on ſait que de tous tems le vulgaire imbécille aime à parler de tout à tort & à travers: vous pouvez d'ailleurs paſſer ce chant, parce qu'il ne tient point du tout à cette très-véritable hiſtoire. Je ne rapporte ce conte que par reſpect pour Turpin que je ſuis toujours avec fidélité; c'eſt lui qui met ce conte abſurde dans la bouche de cet hôte. Non, ſexe charmant, non: vous ne pouvez me ſoupçonner d'une malignité coupable; mes diſcours, mes vers, tous mes actes ont prouvé & prouveront encore à quel point je vous aime & je vous révère, & j'agirois contre mon propre cœur ſi je ne vous étois pas dévoué juſqu'au dernier ſoupir.

Paſſez donc les feuilles ſuivantes que je n'écris qu'à regret, ou ſi vous haſardez de les lire,

regardez ce conte comme une de ces fictions incroyables qu'on offre à la crédulité; mais enfin puiſque je ſuis forcé de ſuivre exactement le bon Turpin, je vous dirai donc que l'hôte s'étant bien arrangé vis-à-vis de Rodomont, ce fut ainſi qu'il commença ſon hiſtoire :

Aſtolphe, devenu Roi de Lombardie par la retraite clauſtrale de ſon frère aîné, joignoit aux fleurs de la jeuneſſe une ſi parfaite beauté qu'Apelle & Xeuxis l'euſſent choiſi pour modèle, s'ils euſſent voulu peindre Endimion ou Narciſſe; il avoit quelque choſe de la foibleſſe de ce dernier : il ſavoit trop qu'il étoit beau ; il étoit trop ſenſible au plaiſir de ſe l'entendre dire; il l'étoit moins à la puiſſance, aux richeſſes, à l'étendue de ſes Etats, qu'à la préférence qu'on donnoit à ſa figure ſur celle de toute la plus brillante jeuneſſe de l'Italie.

Un jour que les courtiſans du jeune Roi louoient juſqu'à la beauté de ſa main, en préſence de Fauſte, Cavalier Romain, Aſtolphe trouvant peut-être que les éloges du Romain étoient trop froids, lui demanda s'il connoiſſoit quelque créature aſſez parfaite pour pouvoir lui être comparée; mais il fut aſſez ſurpris de ſa réponſe : Seigneur, lui dit Fauſte, tel que vous êtes à mes yeux, & tel que je vois que vous l'êtes à ceux de tous les autres, je crois que

la nature a peu produit d'hommes auſſi charmans que vous; je penſe même que le ſeul de ſes ouvrages qui puiſſe vous être comparé, c'eſt mon jeune frère Joconde; ſes charmes, ſes perfections ne me paroiſſent point inférieures aux vôtres, & même permettez-moi de ne vous pas donner la préférence ſur lui.

Rien ne pouvoit paroître plus impoſſible que ce que répondit Fauſte à celui qui croyoit poſſéder la palme de la beauté; le deſir de voir Joconde, peut-être même une jalouſie ſecrète, porta le jeune Aſtolphe à le preſſer d'engager ſon frère à venir dans ſa cour: Je crains bien, Seigneur, lui répondit Fauſte, de ne pouvoir le déterminer à ce voyage; tranquille dans ſa patrie, cultivant les biens qu'il a reçus de ſes pères, heureux ſur leurs anciens foyers, mon frère ne connoît point l'ambition; il n'eſt jamais ſorti des environs de Rome, & le voyage de Pavie l'effrayeroit autant que de traverſer toutes les mers. D'ailleurs, comment eſpérer de l'arracher des bras d'une jeune épouſe qu'il adore, & dont il eſt tendrement aimé? Le bel Aſtolphe fut ſi preſſant dans ſes prières, ſi libéral dans ſes dons, que Fauſte ne put lui refuſer de partir pour Rome, & de lui promettre de faire tous ſes efforts pour réuſſir à déterminer Joconde.

Le fuccès du voyage de Faufte fut cependant plus prompt & plus facile qu'il ne l'avoit efpéré : Joconde ne put réfifter aux prières d'un frère qu'il aimoit ; fa jeune époufe parut fe rendre aux grandes efpérances qu'il avoit mis fous fes yeux.

Le beau Romain fixa lui-même le jour de fon départ : Faufte, qui favoit mieux que lui combien la parure peut être utile à relever la beauté, lui fit faire des habits riches & galans. Pour Joconde, il ne s'occupoit que du défefpoir de fon époufe ; fouvent il méloit fes larmes avec les fiénnes : Ah ! cruel, s'écrioit-elle en le ferrant dans fes bras, ton départ m'arrache le cœur ; comment pourrai-je être abfente de toi, fans perdre la vie !

Plus le jour fatal approchoit, plus cette tendre époufe fembloit frémir du moment qui les alloit féparer ; Joconde lui jura mille fois qu'il feroit tout au plus deux mois éloigné d'elle : Ah ! crioit-elle, que ce terme eft long ! hélas ! efpères-tu donc me retrouver en vie ? privée du fommeil, ne me fouciant plus de foutenir ma malheureufe exiftence, ne me réveillant pas pour te voir, ne pouvant plus m'endormir dans tes bras, le Soleil verra couler mes larmes ; je troublerai la nuit par mes gémiffemens ; je me croirai feule dans l'univers. Ah ! Joconde, tu m'arra-

chés la vie; (elle ôtoit de ſon col, en diſant ces mots, un riche reliquaire & le lui préſentoit;) porte-le, mon cher Joconde, comme un ſymbole du nœud ſacré qui nous unit : il a repoſé long-tems ſur mon cœur; je veux qu'il ſoit ſur le tien pour te rappeller ſans ceſſe ta tendre & fidelle compagne. Joconde baiſa le reliquaire qu'il ne put placer alors que ſous ſon chevet ; car il lui reſtoit peu de momens à paſſer avec cette épouſe adorée : il devoit le compte de tous ces momens à l'amour.

Une heure avant l'aurore du jour qui va les ſéparer, la malheureuſe épouſe, épuiſée par ſes tranſports & par ſes larmes, paroît ſuccomber & reſte immobile : Joconde craint qu'elle ne ſoit expirée de douleur ; il porte une main tremblante ſur ſon ſein; il ſent heureuſement le mouvement régulier d'un cœur qui l'adore : il approche ſa bouche de ſes lèvres, il trouve qu'elle reſpire doucement; il juge que le Ciel, touché de ſes peines, les calme alors par le ſommeil; il craint de renouveller ſon deſeſpoir par un adieu trop douloureux : il ſent qu'il y peut ſuccomber lui-même ; il croit devoir ſaiſir ce moment pour partir; il s'arrache enfin de cette couche nuptiale dont il eſt ſi sûr que l'amour & la vertu conſerveront la pureté juſqu'à ſon retour.

Éperdu, baigné de larmes, Joconde court ſe jetter dans les bras de ſon frère, s'habille à la hâte ; tout eſt prêt pour leur départ : Fauſte attendri, qui le voyoit faire un mouvement vers la chambre de ſon épouſe, l'embraſſe, l'arrache à lui même, & le fait monter à cheval. Fauſte reſpectant la douleur de ſon frère, marche un mille avec lui ſans lui parler ; c'eſt Joconde qui rompt le premier le ſilence : Ah ! grands Dieux, dit-il, qu'ai-je fait ! Mon trouble & ma douleur m'ont fait oublier le beau reliquaire. Edile penſera peut-être qu'il n'eſt pas d'un prix aſſez cher à mon cœur ; tout peut allarmer une épouſe auſſi tendre : mais, ajouta-t-il, je lui marquerois trop peu d'égards en n'envoyant qu'un domeſtique, d'autant plus que c'eſt ſous le chevet de ſon lit que je l'ai laiſſé : je te conjure, mon cher frère, de marcher plus lentement juſqu'à Bucano ; ſois sûr que je t'y rejoindrai dans peu. Joconde, ſans attendre aucune réponſe, part à toutes jambes, arrive à Rome au moment où le ſoleil va paroître ; & rentrant chez lui par une porte de derrière, dont heureuſement il avoit la clef, il monte ſans faire aucun bruit juſqu'à la porte de la chambre d'Edile.

Joconde écoute quelque tems à cette porte, il n'entend aucun bruit ; il remercie le Ciel de ce que ſa chère Edile dort ſi tranquillement ;

il tourne doucement la clef, marche plus doucement encore ; le jour qui pénètre déjà dans la chambre lui fait voir ce lit ſi cher, cet aſyle paiſible de tout ce qu'il adore : l'amour fait palpiter ſon cœur : lorſqu'il entrouve les rideaux, ah ! Dieux, quel ſpectacle s'offre à ſa vue : il croit que ſes yeux ſont troublés ; il frémit, il approche. Le malheureux connoît enfin qu'il ne ſe trompe pas ; il voit, il reconnoît Edile entre les bras d'un jeune valet élevé chez lui dès ſon enfance. Le paſſage ſubit de l'amour à la fureur rendit Joconde immobile ; il porta la main ſur ſon épée, il penſa percer ces deux coupables amans ; mais, (pourra-t-on le croire !) l'amour encore eut le pouvoir de retenir ſon bras ; le ſein d'Edile étoit ſi beau ; Joconde ne put obéir à cet honneur féroce qui lui crioit de ſe venger ; tout ce qu'il peut faire pour ſatisfaire en partie aux ordres cruels qu'il en recevoit, c'eſt de ſortir promptement de cette chambre fatale pour n'être pas ſoupçonné d'avoir été le témoin tranquille de l'affront qui lui perce le cœur : il deſcend avec les mêmes précautions, remonte à cheval, & l'âme déchirée, la tête abſorbée par une douleur ſombre & muette, il part & rejoint ſon frère.

Fauſte, & même tous ceux qui ſuivoient les deux frères, s'apperçurent aiſément du trouble

& du changement qui paroiſſoient ſur le viſage de Joconde ; mais heureuſement les ſignes avec leſquels on caractériſe un ſemblable malheur ne ſont point évidens ; ils furent même très-éloignés de croire que rien de ſemblable put avoir part à la douleur dont Joconde étoit accablé : ſon frère ne l'attribua qu'à ſa ſéparation d'Edile qu'il avoit laiſſée ſeule en proie à ſes mortels regrets.

Joconde eût bien deſiré que la certitude du contraire n'eût pas frappé ſes yeux ; le ſpectacle affreux qui les avoit trop bien éclairés, s'y rappelloit ſans ceſſe ; ſon frère, pour chercher à le diſtraire de ſa rêverie profonde, avoit la maladreſſe de lui parler à tous momens d'Edile ; il ignoroit que c'étoit agraver la plaie qui ſaignoit dans ſon cœur. Le malheureux Joconde ne put ni manger ni dormir pendant le long chemin qu'ils firent de Rome à Pavie ; & ce tems ſuffit pour lui caver les yeux, & pour pâlir les roſes de ſes lèvres & de ſon teint.

Fauſte, étant prêt d'arriver à la cour d'Aſtolphe, joignoit à la douleur que lui cauſoit l'état fâcheux de ſon frère, celle de le préſenter pâle, triſte & décoloré à ce Prince ſi jaloux de ſa beauté ; que devoit-il penſer, en effet, de Fauſte qui, pour ſoutenir la comparaiſon qu'il avoit oſé faire, ne lui préſentoit qu'un homme

dont le visage flétri ne brilloit d'aucune de ces fleurs qui le rendoit si vain?

Fauste crut devoir prévenir le Roi de Lombardie, & lui manda dans une Lettre, que son frère accablé par la fatigue & par quelque chagrin secret, étoit tombé malade; qu'il avoit la fièvre, & que son changement total ne lui permettoit pas de se montrer à ses yeux. Astolphe, plein d'impatience, & sans doute bien aise que Joconde ne fût pas en état de lui disputer la palme, envoya promptement chercher les deux frères, & les fit loger dans son palais.

Assez semblable aux jolies femmes qui louent facilement celles dont elles ne craignent pas la supériorité, Astolphe loua beaucoup ce qui pouvoit se voir encore des beaux traits de Joconde; il convint que si la maladie n'eût pas terni l'éclat de ses yeux & de son teint, il eût pu tout au moins l'égaler; & quelque mouvement de jalousie qu'il eût eu peut-être, ne pouvant plus nuire au penchant qu'il se sentit pour Joconde, il le combla de prévenances & de marques d'amitié.

Cette faveur marquée du Roi de Lombardie eût pu faire le souverain bonheur de quelque Courtisan, mais elle ne put rien prendre sur la douleur profonde dont le malheureux époux d'Elide étoit pénétré: se dérobant aux fêtes, au

tumulte

tumulte de la Cour, & même aux careſſes d'Aſtolphe, comme aux ſoins de ſon frère, Joconde cherchoit la ſolitude; les endroits les plus triſtes, les plus abandonnés d'un vaſte palais, étoïent ceux qu'il préféroit pour y cacher ſon chagrin & ſes profondes rêveries; il ſe promenoit ſouvent dans une grande galerie démeublée qui ſe trouvoit aſſez proche de ſon appartement, & ce fut préciſément le lieu que l'amour & l'hymen choiſirent pour adoucir ſes peines.

Un ſoir où, plus accablé que jamais, il s'étoit oublié dans cette galerie, un rayon de lumière qui paſſoit & brilloit par la fente d'une cloiſon, quelques ſoupirs même qu'il crut entendre, lui donnèrent la curioſité d'eſſayer s'il pourroit découvrir ce qui ſe paſſoit ſi près de lui : ô Turpin! comment oſer te ſuivre! comment les ſiècles futurs pourront-ils croire ce que tu m'obliges à leur rapporter! ô Joconde! quelle fut ta ſurpriſe lorſque tu vis la jeune Reine de Lombardie! oui, cette Reine charmante, cette heureuſe épouſe du plus beau des mortels; eh bien, il faut donc que je l'avoue, elle étoit entre les bras d'un nain, & d'un gros nain très-laid & très-difforme. Joconde croit long-tems que ſes yeux le trompent; il reſte d'abord dans une ſurpriſe ſtupide; il fixe ſes regards; il croit bientôt voir diſparoître ce preſtige; il attend; mais

il peut enfin obferver féparément, & cette belle Reine, & fon étrange amant; il eft forcé de fe rendre à l'évidence: fon premier mouvement fut de fe dire à lui-même: O femmes! quelle eft donc la fingularité de vos goûts; quelle doit donc être l'ardeur de vos defirs!

Cet étrange fpectacle & cette réflexion furent très-utiles pour Elide, ils le furent encore plus pour Joconde; il convint qu'un valet jeune, agréable, bien fait, élevé près de fa femme, valoit encore mieux que le mauffade & difforme nain de la Reine; que la tache d'Elide s'appercevoit à peine en comparaifon de celle-là: fes réflexions allèrent même jufqu'à foupçonner que la nature impofoit au fexe le plus aimable la dure néceffité de ne pouvoir fe contenter d'une feule expérience pour juger comment l'autre fexe fait aimer.

Il ne manqua pas de s'enfermer le foir du jour fuivant dans la même galerie; il attendit que le rayon de lumière l'avertît qu'il étoit tems d'obferver; il ufa donc des mêmes précautions & des mêmes moyens que la veille; mais cette fois il n'apperçut que la Reine; il lui trouva même un air d'impatience & de mauvaife humeur; une de fes femmes arrivant en ce moment, il entendit la jeune Reine lui faire des reproches fur ce qu'elle venoit toute feule. Eh,

que puis-je faire, Madame, lui dit assez vivement cette confidente? voilà déjà trois fois que je l'appelle inutilement; il joue, il perd, il veut regagner son argent, & même il m'a brusquée très-durement.

Pour cette fois Joconde fut bien confirmé dans l'opinion qu'il s'étoit formée la veille; & voyant que le mal qui depuis long-tems faisoit son malheur, étoit inévitable, il s'éleva si promptement au dessus, que le calme, la gaité même, rentrèrent dans son âme: l'aventure d'Astolphe, ainsi que la sienne, se tournèrent si bien en plaisanterie dans sa tête, que dès le même soir on fut fort étonné de le voir rire & manger de bon appétit, & Fauste, qui venoit tous les matins savoir de ses nouvelles, eut peine à le réveiller le lendemain.

Cette sécurité, cette gaité, l'appétit & le sommeil eurent bientôt tiré Joconde de sa première langueur; ses joues s'arrondirent, les roses brillèrent sur son teint & sur ses lèvres; il redevint charmant, éclipsa le Roi de Lombardie, & fit tourner la tête à toutes les femmes de la cour. Astolphe, aussi surpris que tous les Courtisans, ne put rien comprendre à ce changement si subit & si merveilleux: il amena Joconde dans son cabinet; il l'embrassa tendrement, & le conjura de lui dire par quel bonheur il avoit

recouvré ſi promptement tous ſes charmes & toute ſa ſanté.

Joconde héſita long-tems; mais enfin emporté par ſa gaité naturelle & par le tendre attachement qu'il avoit pour Aſtolphe, il lui dit, que s'il pouvoit compter ſur ſa parole royale, & même ſur la foi du ſerment qu'il exigeroit, il lui feroit un fidèle aveu.

Aſtolphe ne ſe croyant nullement intéreſſé dans cette affaire, & preſſé par la plus vive curioſité, lui prêta le ſerment le plus ſacré que quelque choſe qu'il pût lui dire, aucun acte direct ou même indirect de ſa part, ne pourroit faire connoître qu'il fût informé de ce qu il alloit lui découvrir. Joconde raſſuré par ce ſerment redoutable, commença par lui conter bien ingénuement ſa propre hiſtoire.

Aſtolphe ne put s'empêcher d'en rire & d'en plaiſanter avec lui; mais bientôt il devint très-ſérieux, lorſque Joconde lui fit le récit, avec la même franchiſe, de tout ce qu'il avoit vu de la galerie, & lorſqu'il lui propoſa de le lui faire voir à lui-même. Aſtolphe furieux & conſterné fut prêt un inſtant à déployer toute la rage qui l'agitoit; mais le ſerment terrible qu'il avoit prononcé le retint: ſon amitié pour Joconde, & la confiance que celui ci venoit de lui marquer, le portèrent même à le renouveller;

car il exigea de ſon ami de le convaincre par ſes propres yeux de tout ce qu'il venoit de lui dire : il ne fut que trop aiſé de le ſatisfaire dès le même jour, & le Roi Lombard, confondu de tout ce qu'il venoit de voir, ſe rendit facilement à l'opinion que Joconde avoit priſe de toutes les femmes.

Le lendemain matin, tous les deux s'étant bien enfermés dans le cabinet d'Aſtolphe, ce Prince ayant mûrement réfléchi, dit aſſez gaiment au jeune Romain : Frère, que ferons-nous ? quel parti croyez-vous que nous devions prendre ? — Ma foi, lui répondit Joconde en riant, moquons-nous d'un accident qui nous eſt commnn avec tant d'autres : abandonnons nos coquines de femmes ; allons courir le monde, cherchons-en par tout qui le ſoient autant qu'elles, & faiſons eſſuyer à leurs maris le léger affront qui nous couvre la tête. Jeunes & aimables, comme nous le ſommes, pouvant même prodiguer l'or & les préſens, quelle ſera la femme qui pourra nous réſiſter ? Non, pardieu, ne nous déſiſtons pas de cette entrepriſe juſqu'à ce que mille d'entr'elles ne ſoient tombées dans nos filets. Ce parti parut excellent à ſuivre au Roi de Lombardie ; le plaiſir de voir ſans ceſſe des pays nouveaux, ce changement d'objets aimables que l'amour condamne bien haut & que le

defir lui fait fouvent applaudir tout bas, celui d'augmenter le nombre de leurs confrères & de jouir du fpectacle de leur ridicule fécurité, tout cela fe préfenta d'une façon fi plaifante à leur imagination, qu'Aftolphe feroit parti dès le même foir, fi Joconde ne l'eût retenu pour les préparatifs néceffaires.

Tout fut prêt dans la nuit fuivante, & tous les deux bien déguifés, fe donnant réciproquement le nom de frères, en ayant même l'un pour l'autre tous les fentimens dans le cœur, Aftolphe & Joconde partirent le lendemain matin fuivis de deux feuls écuyers.

Ils parcoururent enfemble l'Italie, la France, la Flandre & l'Angleterre : dès qu'ils trouvoient quelques jolies femmes, ils s'arrêtoient, & ne cherchoient jamais inutilement à leur plaire : quelques unes recevoient leurs préfens, plufieurs autres leur en offroient, toutes avoient l'air de les aimer uniquement, & fouvent l'un des deux étoit trompé pour fon compagnon même : ils s'arrêtèrent ainfi dans leur voyage un mois, deux mois en différentes villes, felon les amufemens qu'ils y trouvèrent. Avant la fin d'un an, ils furent bien convaincus qu'il n'eft point de femme fidelle, & qu'il n'en eft aucune qui réfifte lorfqu'elle eft bien attaquée.

Comme tant d'intrigues différentes ne pou-

voient ſe conduire ſans quelque danger, & qu'ils étoient bien sûrs que toutes les nouvelles aventures qu'ils eſſayeroient reſſembleroient aux premières, il leur entra dans la téte le projet le plus ſingulier.

Aſtolphe dit un jour à Joconde : Frère, puiſqu'il eſt bien prouvé qu'il eſt impoſſible qu'une femme n'ait qu'un ſeul amant, choiſiſſons une jeune perſonne bien jolie, bien innocente encore, partageons ſes faveurs enſemble. Nous nous aimons trop pour être jaloux l'un de l'autre, & nous ayant tous les deux enſemble pour amans, il faut eſpérer que nous réuſſirons à la fixer. Joconde trouva ce projet très-agréable & plein de raiſon; tous deux s'occupèrent à l'exécuter; ils cherchèrent de tous côtés l'objet dont ils s'étoient formé l'idée; ils crurent enfin l'avoir trouvé dans une jeune Eſpagnole dont le père tenoit une hôtellerie dans un fauxbourg de Valence.

Cette jeune fille ſe nommoit Flamette; elle entroit à peine dans ſon printems, & les fleurs agréables qui la paroient ne ſembloient pas être entièrement écloſes : l'hôte étoit pauvre & chargé de beaucoup d'enfans; une forte ſomme fut le prix de Flamette : ils lui jurèrent de plus d'aſſurer pour toujours un ſort heureux à cette aimable enfant.

Ils emmenèrent Flamette; ils étoient trop aimables tous deux pour qu'elle fût insensible à leurs soins si souvent répétés de lui plaire: comment en effet ce jeune cœur ne se seroit-il pas embrâsé? ces deux amans ressembloient aux deux soufflets d'une forge qui n'en laissoient jamais éteindre le feu. Ils lui firent parcourir toute l'Espagne, & se trouvant sur les bords du Détroit, il leur prit fantaisie de le passer, & de parcourir quelques villes d'Afrique; ce fut après avoir accompli ce dessein qu'ils arrivèrent un jour à Zuttiva.

Dès qu'Astolphe & Joconde furent descendus dans la meilleure hôtellerie de la cité, ils allèrent parcourir les places publiques, les mosquées & les différens monumens, selon l'usage ordinaire des voyageurs: Flamette resta dans l'auberge avec les domestiques de l'hôte & ceux des deux amis; ceux-ci s'occupoient du soin des chevaux, tandis que les autres préparoient un bon souper.

Un jeune garçon qui servoit dans cette auberge, reconnut bientôt Flamette; il avoit servi chez son père, ils s'étoient tendrement aimés, leurs premiers soupirs avoient été l'un pour l'autre, ils se devoient de même leurs premiers plaisirs. Flamette rougit en le reconnoissant; la surprise fit naître cette première rougeur; son

premier amour reprit tous ſes anciens droits, & fit naître la ſeconde : ils eurent cependant la force de cacher tous les ſentimens qui les agitoient juſqu'à ce qu'ils puſſent ſe parler en liberté. Ce jeune homme, qu'on nommoit le Grec dans la maiſon, trouve enfin le moment heureux de parler à Flamette: Ah, lui dit-il en lui ſerrant la main, je devine bien quel eſt ton ſort : mais dis-moi lequel de ces deux Seigneurs eſt aſſez fortuné pour te poſſéder? — Tous les deux, répondit Flamette en verſant une larme. Elle pourſuit, lui conte toute ſon hiſtoire, & le Grec en paroît ému: Ma chère Flamette, lui dit-il, ah! Dieux! je t'ai donc perdue pour toujours; hélas, je ne m'étois éloigné de toi que pour travailler à groſſir ma petite fortune, la venir mettre à tes pieds, & demander ta main à ton père. Flamette attendrie & ſentant rallumer des premiers feux bien plus vifs encore que ceux que le Lombard & le Romain ſe flattoient d'avoir fait naître, elle porte la main du Grec ſur ſon cœur: Ah, lui dit-elle, que n'es-tu revenu plutôt! Le Grec a l'air de ſe livrer au déſeſpoir, il embraſſe les genoux de Flamette, il baigne ſes mains de larmes : Ah, lui dit-il, ma chère Flamette! je ſens que ta perte va m'arracher la vie; ſi du moins avant mon dernier ſoupir, je me

ſentois encore ſerrer dans tes bras, je me conſolerois de la perdre, puiſque je ne peux vivre pour t'adorer & te voir ſans ceſſe; ma Flamette, ame de mon ame, ſeras-tu donc aſſez cruelle pour refuſer cette dernière faveur au malheureux qui va mourir pour toi? — Ah, mon ami, lui répondit la tendre & bonne petite Flamette, tu connois mon cœur & ma ſincérité; vas, je le déſirerois autant que toi; mais vois toi-même, que puis-je faire, étant jour & nuit entre deux hommes également amoureux? quel moment pourrois-je trouver à te donner?

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on appelloit *le Grec* ce jeune garçon, il en avoit bien l'air & la fineſſe, & nous allons voir qu'il ſurpaſſa celle de Sinon. Eh bien, lui dit-il, ma chère Flamette, tu me dis que pendant toute la nuit l'un & l'autre de tes amans eſt à tes côtés. — Eh, bon Dieu, non, mon ami, tu m'entends mal, (interrompit-elle,) ma poſition eſt vraiment encore bien plus embarraſſante: dès que l'un a cauſé quelques momens avec moi, l'autre a mille choſes à me dire; il faut que tour-à-tour je réponde à l'un & à l'autre; comment pourrois-je te faire entrer dans cette converſation-là ſans le plus grand péril pour ta vie & pour la mienne? Le Grec ſerre Flamette ſur ſon cœur avec la tendreſſe la plus vive: Ah, ne crains

rien, lui dit-il, chère & charmante amie! il me ſuffit que tu conſentes à me rendre heureux; laiſſe-moi trouver les moyens de les obliger à ſe taire tous les deux, & de te parler ſans ceſſe, ſans que l'un ni l'autre puiſſent en prendre ombrage. Ah, que tu connois bien toute ma foibleſſe pour toi, lui répondit Flamette! mais, mon cher ami, prends garde, tu me fais frémir. Ils entendirent approcher quelqu'un, & Flamette n'eut que le tems d'ajouter: Fais ce que tu voudras.

Cet ordre charmant de Flamette ſuffit au jeune & ſubtil garçon; il ne penſa plus qu'au moyen de l'exécuter. Aſtolphe & Joconde fatigués des longues courſes qu'ils avoient faites dans la cité, ſoupèrent de bon appétit, burent amplement des vins exquis de Chypre & de la côte de Carthage, & bientôt prenant chacun une main de la jolie Flamette, ils ſe retirèrent avec elle.

Le Grec attentif à toutes leurs démarches n'en haſarda de ſa part aucune qui ne fût combinée. Il laiſſa paſſer le tems qu'il crut néceſſaire aux deux Voyageurs pour qu'ils ſe livraſſent aux douceurs du ſommeil; il étoit bien sûr que la chère Flamette auroit laiſſé la porte entr'ouverte; il la trouve telle en effet: il entre bien doucement; le bout du pied, qu'il tient

en l'air, ne s'appuie en avant que lorſque ſes bras étendus l'aſſurent qu'il ne peut exciter aucun bruit en faiſant un pas : ils retient ſon haleine ; il continue de porter ſes mains en avant , il parvient enfin à toucher les rideaux du lit. Dès qu'il a bien reconnu le milieu qui les ſépare, il s'arrête; il écoute attentivement, & bientôt il ſe dit en lui-même : Oh ! oh ! Flamette m'avoit aſſuré que l'un de ces deux meſſieurs lui parloit preſque toujours ; parbleu , je les trouve bien muets ! Le deſir preſſant qu'il avoit de dire quelque choſe à Flamette le fit redoubler de précaution & d'adreſſe pour toucher légérement le pied du lit , compter le nombre des pieds qui l'occupoient, & connoître exactement leur poſition. Dès qu'il en eût compté deux bien immobiles de chaque côté du lit, il reconnut ſans peine les deux jolis petits pieds de Flamette qui tremblèrent dès qu'elle ſentit ſa main : le Grec leva bien adroitement la couverture, entra deſſous, la tête la première, & ne doutant point du plaiſir que Flamette auroit à l'écouter après une ſi longue abſence, il commença ſur le champ avec elle une converſation qu'il ne laiſſa partager à perſonne pendant toute cette nuit.

Cependant, après un profond ſommeil, Aſtolphe & Joconde s'étoient réveillés pluſieurs fois

ayant tous les deux quelque chose à dire à Flamette; mais la trouvant engagée dans une conversation très-suivie, chacun d'eux ne douta pas que ce ne fût avec son compagnon, & se retourna pour se rendormir, se faisant un scrupule de l'interrompre.

Le véritable amant de Flamette fut adroit pour sortir du lit & de la chambre, comme il l'avoit été pour s'introduire; & Flamette s'endormit alors de si bon cœur, qu'Astolphe ni Joconde ne voulurent pas l'éveiller : Frère, dit le Roi Lombard, cette pauvre petite n'en peut plus, vous l'avez fait bavarder toute la nuit, & je vous avoue même que je ne vous croyois pas un si rude causeur. — En vérité, Sire, répondit Joconde, je ne m'attendois pas à cette mauvaise plaisanterie : c'est parbleu bien vous qui n'avez pas cessé de parler, & qui ne m'avez pas donné seulement le tems de lui dire un mot. — Joconde, dit Astolphe d'un air impatient, puisque j'ai bien voulu que tout fût égal entre nous, il faudroit du moins que nos plaisirs pussent l'être; je ne suis pas si grand parleur que vous, j'en conviens; mais enfin chacun est bien aise de dire son petit mot en passant, & je vous prie de contenir un peu plus votre langue une autre fois. Joconde très-piqué ne put s'empêcher de répliquer avec un peu d'aigreur,

& de paroles en paroles la diſpute dèvint ſi vive, que Joconde comme celui qui devoit du reſpect à l'autre, lui propoſa de réveiller Flamette, & de s'en rapporter à ſa déciſion. La pauvre petite devint tremblante, lorſqu'elle les vit tous deux courroucés, & lui demander d'un ton impérieux, quel étoit celui des deux avec lequel elle n'avoit pas ceſſé de cauſer toute la nuit. Après bien des pleurs & quelque réſiſtance inutile, la pauvre Flamette leur cria merci, les conjura de lui pardonner, & leur raconta naïvement toute ſon aventure.

Aſtolphe & Joconde étonnés, confondus, ſe regardent fixement, reſtent un moment dans une eſpèce d'admiration ſtupide, en ſe voyant trompés tous les deux par cette ruſe incroyable. A la fin ils font un ſi violent éclat de rire, qu'ils ſe laiſſent tomber ſur le lit la bouche ouverte, les yeux fermés, & dans une convulſion ſi violente, qu'ils en perdoient haleine; ils furent aſſez long-tems les yeux mouillés, la poitrine haletante, ſans pouvoir proférer une parole : leur premier mot à la fin fut de ſe dire: Eh! comment diable pourrions-nous eſpérer de n'être pas la dupe de nos femmes, puiſque cette petite coquine-là, ſerrée de chaque côté par l'un de nous deux, & n'étant encore qu'un enfant, eſt aſſez adroite pour avoir trouvé le moyen de

nous tromper? Oh ! pardieu, pauvres maris, ajoutèrent-ils, euſſiez-vous encore plus d'yeux que vous n'avez de cheveux, vos femmes viendroient bien à bout de les fermer : ma foi, pourſuivit Aſtolphe, après avoir éprouvé tous les deux un ſi grand nombre de femmes, nous en éprouverions mille autres, que nous les trouverions toutes ſemblables ; ſi tu m'en crois, mon cher Joconde, nous nous en tiendrons à cette dernière expérience, il eſt impoſſible d'en pouvoir faire une plus concluante ; & puiſqu'il eſt bien prouvé que toutes les femmes ſe reſſemblent, & que les nôtres ne ſont pas plus folles que les autres, tiens, mon ami, nos femmes ſont jeunes & jolies, le mieux que nous puiſſions faire, c'eſt de les aller joindre, & de vivre bien gais & bien tranquilles avec elles, ſans prévoir ni craindre de légers accidens, qui dans le fond ſont plus ridicules & riſibles que fâcheux.

Joconde qui dans ce moment crut voir ce ſein charmant d'Edile qu'il n'avoit pu frapper, & qu'il mouroit d'envie de baiſer encore, trouva que Socrate n'eût pas mieux raiſonné qu'Aſtolphe, & ſe rendit à ſon avis. Tous les deux ſe levèrent après avoir embraſſé Flamette ; ils firent appeller ſon amant qui s'en vint l'oreille baſſe, n'oſant les regarder, & cependant le vau-

rien rioit ſous cape & ſe mordoit les lèvres : les deux amis firent de nouveaux éclats de rire en le voyant, prirent la main de Flamette, la mirent dans la ſienne; & tirant de leurs coffres une forte caſſette pleine d'or, ils la lui donnèrent pour dot.

Le projet qu'ils venoient d'arrêter entre eux étoit trop ſage pour qu'ils différaſſent à l'exécuter; & tous les deux volèrent dans les bras de leurs moitiés, qu'ils retrouvèrent plus careſſantes & plus aimables que jamais.

C'eſt ainſi que l'hôte conta ſon hiſtoire, qui fut écoutée avec bien de l'attention. Rodomont qui n'avoit eu garde de l'interrompre, lui dit ſeulement lorſqu'elle fut finie : Je crois ſi bien qu'on trouveroit tant d'exemples des ruſes & de la légèreté des femmes, qu'il ſeroit impoſſible de les raſſembler dans toute une grande bibliothèque.

Il ſe trouva par haſard parmi les auditeurs de l'hôte, un homme déjà vieux, & qui paroiſſoit également inſtruit & ſenſé; il fut choqué de voir porter à l'excès la cenſure amère & la mauvaiſe opinion qu'on avoit des femmes; il entreprit l'hôte, & lui dit : Il eſt bien aiſé d'imaginer des hiſtoires, & pour peu qu'elles ſoient plaiſantes, la malignité publique les fait courir, quelque fauſſes qu'elles ſoient, & je regarde comme

comme étant de cette eſpèce-ci, la fable que vous venez de nous raconter. Quant à celui dont vous la tenez, quand ce ſeroit un Evangéliſte dans tout ce qu'il peut dire d'ailleurs, je ne le croirois pas davantage; & je ſuis sûr que c'eſt bien moins par expérience que par une fauſſe prévention que cet homme parle ainſi des femmes: peut-être une ou deux l'ont-elles mis dans le cas de ſe plaindre, & très-injuſtement il répand ſa colère ſur toutes les autres; mais qu'il s'appaiſe, & vous verrez qu'il finira par les louer, il y aura plus beau jeu qu'à les blâmer: il lui ſera facile d'en trouver une infinité qui font l'honneur de leur ſexe & le bonheur du nôtre; & votre Valerio même, s'il oſe le nier, ne peut le faire que par reſſentiment de quelque affront qu'il a peut-être mérité. Parlons vrai; quel eſt celui qui peut dire avec vérité, qu'il n'a jamais manqué de fidélité pour ſa femme: quel eſt l'homme aſſez retenu pour n'avoir pas profité d'une occaſion favorable, pour n'avoir pas cherché l'occaſion de la faire naître, & quelquefois même par des préſens? Croyez-vous en trouver un ſeul qui ſe conduiſe autrement? Qui ſe donnera pour être irréprochable ſur cet article eſt un menteur, & celui qui voudra bien le croire eſt un imbécille: connoiſſez-vous quelque mari d'une jolie femme qui ne ſoit prêt à la

tromper, si quelqu'autre (quelquefois moins aimable même) lui fait des avances ? Ma foi je crois qu'il n'en est pas un qui n'y succombât. Allez, allez, les pauvres femmes qui quelquefois trompent leurs maris en ont souvent de bien bonnes raisons que vous ignorez; chacun sent son petit mal intérieur : vous m'avouerez qu'il est un peu dur à la femme la plus honnête de voir son mari prodiguer un bien qu'il lui refuse : il est bien tentant alors de prendre celui qu'on lui présente d'une manière si douce & si généreuse.

Oh ! certes, (poursuivit ce vieux Habitant d'une belle vallée,) si j'étois Souverain je ferois une bonne & sévère loi, par laquelle je condamnerois une femme bien convaincue d'avoir manqué totalement à la foi conjugale : mais ce ne seroit qu'autant qu'il lui seroit impossible de prouver que son mari ne l'eût pas prévenue, & la plus simple preuve de sa défense suffiroit pour l'absoudre. Eh ! n'est-il donc pas écrit, ne fais rien aux autres que ce que tu voudrois qui te fût fait : n'accusons donc qu'avec la plus grande circonspection un sexe charmant & souvent vertueux, d'une foiblesse qui nous est mille fois plus commune qu'à lui ; n'ayons point l'injustice atroce de lui faire un crime de ce qu'en notre faveur nous osons traiter de plaisanterie. N'avons nous pas contre nous de

plus qu'elles, un malheureux penchant qui nous porte à bien des crimes que la force & l'audace naturelles à l'homme lui font commettre, quand il n'eſt pas retenu par l'honneur & par la vertu ; & devons nous donc lui reprocher ſi ſévèrement cet autre penchant ſi doux que la nature a mis également en l'un & l'autre ſexe ?

Le bon & honnête vieillard ſe ſentant bien fort par la juſtice de la cauſe qu'il ſoutenoit, parut animé d'un nouvel enthouſiaſme, en répétant le nom d'un grand nombre de femmes vertueuſes & charmantes qui faiſoient la gloire de leur ſiècle, & qui ſavoient réprimer toute eſpèce de témérité par l'honneur & la décence, ſans pruderie, qu'elles portoient dans les ſociétés les plus brillantes; il en eût cité ſans doute un plus grand nombre, ſi le maudit Sarraſin, furieux de s'entendre dire la vérité, ne l'eût pas fait taire en le regardant avec des yeux menaçans *.

Cette diſpute étant finie on ôta la table, & Rodomont tâcha de prendre quelque repos, mais le ſouvenir cruel de la légèreté de Doralice continuant à lui déchirer le cœur, il ne put fermer

---

* Ah! que le vieillard dut regretter en ce moment la vigueur de ſes belles années! qu'il ſe plaignit au Ciel d'être atterré par une goutte cruelle qui l'empêchoit de ſe battre avec Rodomont! *Note du Traducteur.*

l'œil ; & dès qu'il apperçut le premier rayon du ſoleil, il ſe leva pour s'embarquer dans les bateaux : il ſentit qu'après deux auſſi longues journées il devoit donner quelque repos à ce bon Frontin qu'il retenoit malgré Roger & Sacripant : il s'abandonna donc à la conduite des bateliers qui faiſoient voguer aſſez légèrement leurs barques ſur la Saône ; mais le noir chagrin dont il étoit obſédé le ſuivit également ſur les eaux comme ſur la terre ; il le pourſuit lorſqu'il paſſe de l'avant à l'arrière du bateau ; s'il eût galopé, les mêmes ſoucis montant en croupe euſſent été derrière lui.

Rodomont ſentoit bien vivement toute l'horreur d'un état pareil, ſon plus cruel ennemi, c'étoit ſon propre cœur : & quelque part qu'il portât ſes pas, il ne pouvoit eſpèrer de le chaſſer. Il navigua ſur ces bateaux pendant tout le jour & la nuit ſuivante ; mais les eaux ne lui furent pas plus favorables que la terre ; elles n'éteignirent ni ſon ancienne flamme ni ſa fureur contre ſon rival. Ce prince étoit abſolument ſemblable au malheureux malade que ronge une ſièvre ardente ; on voit celui-ci changer à tous momens de côté, l'un & l'autre de ſes flancs ſont également douloureux ; qu'il appuie ſa tête ſouffrante ſur l'un & l'autre bras, il ſent toujours les mêmes élancemens. Il en fut de même ſur la terre & ſur les

eaux pour l'infortuné Roi d'Alger : il n'eut plus enfin la patience de rester sur cette barque ; il se fit mettre à terre, & remontant à cheval, il poursuivit sa route.

Rodomont traversa sans obstacles les villes de Lyon, de Vienne & de Valence, & bientôt il apperçut le beau pont d'Avignon : tous les riches pays entre le Rhône & les hauts monts Celtibériens avoient été déjà conquis par les Rois d'Afrique & d'Espagne : celui d'Alger prit alors sur la droite pour gagner Aigues-mortes, & s'embarquer pour Alger. Il arriva près d'un Village sur le bord d'une rivière. Ce Village agréable, toujours favorisé par Cérès & Bacchus, étoit alors dépeuplé ; les vignes abondantes, les riches guérêts étoient sans culture : la quantité de soldats répandus dans ce beau pays ressembloit à l'immersion subite de la mer qui vient ravager les moissons.

Il trouva près de ce village une petite église nouvellement bâtie sur une colline : elle étoit entourée de murs ; mais depuis l'incursion des Maures, les Prêtres l'avoient abandonnée. Rodomont la choisit pour retraite ; elle étoit isolée, il espéra s'y trouver hors de portée d'entendre parler des gens qu'il détestoit, autant que s'il eût été dans les murs d'Alger. Tout à-coup ce lieu plut tellement à Rodomont, qu'il quitta

le deſſein de retourner dans ſon Royaume; & cette ſolitude agréable lui parut ſi commode, qu'il fit ſur le champ établir ſes gens, ſes chevaux, & décharger ſes équipages en ce lieu. Ce village en effet étoit voiſin de Montpellier, de pluſieurs autres villes & châteaux : il étoit ſitué ſur le bord d'une belle rivière; & la nature ſembloit l'avoir embelli de tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie.

Le Roi d'Alger étant un jour penſif comme à ſon ordinaire, vit arriver par le ſentier d'une prairie une jeune & belle perſonne accompagnée d'un Moine portant une longue barbe & la mine la plus ſévère; ils conduiſoient derrière eux un cheval chargé d'un grand coffre couvert de noir.

En ſe rappellant ce qu'on a déjà lu d'Iſabelle & de Zerbin, on pourra deviner facilement que c'étoit cette malheureuſe Princeſſe qui venoit ſous la conduite d'un vieil Hermite pour ſe retirer en Provence, & conſacrer ſes jours à la prière comme aux larmes qu'elle donnoit à ſon amant dont elle emportoit le corps avec elle.

Quoique ſon viſage fût pâle, quoique ſes yeux fuſſent ternis par les larmes, & que tout annonçât en elle la plus mortelle douleur; les amours & les grâces n'avoient pu s'enfuir loin d'elle; ils ſembloient voltiger encore près de celle qu'ils

avoient embellie de tous leurs traits les plus féducteurs.

Dès que Rodomont l'eût quelque temps regardée, il fentit éteindre fubitement cette fureur qui l'agitoit contre un fexe qui fait le bonheur du monde : Ifabelle lui parut charmante & bien digne de remplacer dans fon cœur la volage Doralice. Toujours impétueux, & fe livrant à fon premier fentiment, il devient à l'inftant éperdument amoureux d'Ifabelle, & cette nouvelle chaîne a déjà toute la force de la première. Il aborde Ifabelle, il obferve de rendre fa voix & fes regards plus doux : il lui demande quel heureux hafard l'a conduite en ce lieu ; Ifabelle lui rend compte des motifs qui la portent à fe confacrer à Dieu.

Rodomont n'y croyoit que très-peu ; l'impie fe mit à rire, & comme un homme qui n'a nulle idée d'aucune efpèce de Religion, il fe moqua de fon deffein & de l'erreur qui l'aveugloit en lui fuggérant d'enterrer tant de charmes : Vous feriez plus coupable, lui dit-il, que l'avare qu'on voit enterrer fes tréfors fans en jouir & pour en priver les autres. Ce font les bêtes féroces & nuifibles, pourfuivit-il, qu'il faut enfermer ; mais ce feroit un crime que de fouftraire aux yeux la plus charmante perfonne de l'univers.

Le bon Hermite craignant que de pareils propos ne fiffent quelque impreffion fur Ifabelle, prit

la parole, & s'éleva contre les propos du Sarrasin, qui goûta très-peu les bonnes raisons de l'Hermite. On sçait assez à quel point Rodomont étoit mauvais disputeur, & comment il écoutoit les contradictions. Le pauvre moine, plein de ferveur, parloit, & l'interrompoit toujours : l'impatient Sarrasin perdant enfin toute patience le saisit brusquement au collet ; mais, ma foi, j'ai si grande peur d'être traité de même si je ne finis pas ce Chant-ci que je me tais bien vîte, & vous ne me prendrez pas plus long-temps pour un babillard.

Fin du vingt-huitième Chant.



CHANT XXIX.

Ah ! que l'eſprit humain a peu de retenue, & que ſes réſolutions ſont variables ; un rien ſuffit quelquefois pour détruire nos premiers projets, & de tous les ſentimens qui nous affectent, il n'en eſt pas de moins durables que ceux qu'un dépit amoureux a fait naître. Nous avons vu Rodomont s'emporter à l'excès contre les femmes, jetter feux & flammes contre elles, paſſer même de beaucoup les bornes du mal qu'on peut imaginer d'elles, on auroit cru qu'aucune n'auroit jamais pu l'appaiſer. Ah ! que ce maudit Sarraſin m'indignoit en parlant ainſi ! que je déſirerois pouvoir le confondre ! Sexe charmant, il m'eſt bien doux enfin de pouvoir vous défendre dans mes chants, & de prouver à l'univers que Rodomont eût mieux fait de ſe mordre la langue & ſe taire que d'exaler une rage impuiſſante contre vous. L'expérience va bien démontrer qu'elle étoit ſon imbécille folie, & qu'il ne faut qu'un inſtant à l'amour pour ſoumettre un furieux, & pour le faire rentrer dans ſes chaînes ; un ſeul regard d'Iſabelle ſuffit pour le dompter : il ne la connoiſſoit pas encore, &

déjà la fureur des desirs avoit éteint celle de sa colère.

Déjà cette flamme naissante, mais qui portoit la violence d'un caractère aussi fougueux, fait imaginer au Sarrasin mille folles raisons pour dissuader Isabelle de ses saintes résolutions. Le bon homme d'Hermite, de son côté veut servir d'égide à sa belle Prosélyte, & plaide la cause de l'Eternel par des argumens aussi longs qu'ils étoient pieux & solides. Le brutal Sarrasin lui dit vingt fois : Tais-toi, père, tu m'ennuies ; va te faire discipliner dans ton désert. Le pauvre Hermite, emporté par son zèle, augmente de plus belle, & brave son impatience. Rodomont n'y pouvant plus tenir, commence par arracher une poignée de sa barbe, & sa furie augmentant encore, il prend le Moine au collet avec ses mains plus fortes que des tenailles, il l'enlève, le fait tourner deux ou trois fois en l'air comme une fronde, le lance enfin comme un caillou du côté du rivage.

Je ne peux pas trop bien vous dire ce que devint le pauvre Hermite, car la renommée l'a raconté diversement ; les uns disent qu'il se brisa tellement en tombant sur un écueil que l'on eût pu prendre un de ses pieds pour sa tête ; les autres croient qu'il alla tomber à plus de trois mille

dans la mer, & que le pauvre Moine ne ſçachant pas nager, répéta bien vîte toutes les oraiſons qu'il ſçavoit par cœur, eſpérant qu'il viendroit au moins un Saint à ſon ſecours pour le tirer d'affaire, & qu'en effet il en vint un : mais vous pouvez en croire tout ce qu'il vous plaira ; car Turpin n'en parle plus, & je n'oſe rien certifier que ſur ſa parole.

Dès que Rodomont ſe fut défait de cet Hermite qu'il n'avoit regardé que comme un bavard, il prit une mine bien gracieuſe, & ſe retourna vers la belle affligée, qui frémiſſoit d'effroi. Le Sarraſin ſe ſervit bruſquement de ces petits propos doucereux uſités par les amans vulgaires. Mon cœur, ma vie, ma douce eſpérance, lui diſoit-il conſolez-vous. Il prenoit même aſſez ſur lui dans ce premier moment pour ne lui faire rien craindre de pis que ces triviales fadeurs. Les charmes ſi touchans d'Iſabelle en pleurs avoient en effet adouci tellement cette âme féroce que ſon amour n'eut rien d'effrayant; heureuſement même l'amour-propre de Rodomont lui fit eſpérer qu'il obtiendroit bientôt par ſa douceur & par ſes ſoins que cette jeune beauté ne lui fût pas longtemps cruelle.

La pauvre Princeſſe ſe voyant ſeule avec ce terrible homme dans un lieu ſolitaire & ſauvage, ſe trouvoit, hélas ! comme une petite ſouris,

entre les griffes d'un gros chat. Un brasier ardent l'eût moins effrayée que sa position. Elle cherchoit dans sa tête, elle épuisoit tous les moyens dont elle pouvoit se servir pour conserver son honneur dans toute sa pureté; elle se détermina promptement à mourir plutôt que de rester en proie à la violence du Sarrasin : les vœux qu'elle avoit faits à l'Éternel, l'amour qu'elle portoit à la mémoire de son amant exigeoient de cette ame timorée, & si tendre, le sacrifice de sa vie. Hélas ! Isabelle ne tarda pas à connoître dans les yeux de Rodomont que bientôt elle n'auroit plus d'autre projet à suivre; il la faisoit déjà frémir. Ce n'étoit plus par un air doux & soumis, ce n'étoit plus par des propos tendres & galans d'un amant, que Rodomont cherchoit à lui plaire; ses regards étincelans avoient l'air de ne plus contempler que sa victime. Isabelle n'avoit pas un moment à perdre & le désespoir l'inspira : Seigneur, lui dit-elle avec un air d'assurance, si vous savez calmer vos transports, je peux vous apprendre des secrets qui vous seront mille fois plus utiles que de me ravir l'honneur.

On dit que le plaisir le plus vif ne dure qu'un moment, & qu'il est facile de trouver mille jolies femmes prêtes à satisfaire au desir qu'il inspire : mais dans le plus grand nombre de celles qui se plairoient à le partager, vous n'en trouveriez

pas une qui pût vous apprendre un ſecret telle que celui que je peux vous donner. Il eſt, Seigneur, d'une telle importance pour un Guerrier tel que vous, que vous ſeriez auſſi dupe qu'imprudent, ſi vous préfériez une miſere comme celle que vous deſirez, à ſçavoir vous ſervir le reſte de vos jours de ce ſecret merveilleux.

J'ai la parfaite connoiſſance, pourſuivit-elle, d'une plante que je viens même d'appercevoir près d'ici; prenez cette plante admirable, allumez des branches de cyprès, faites-la bouillir long-temps avec du lierre & de la rue; que les mains pures d'une vierge en expriment alors le ſuc, vous obtiendrez une liqueur d'une vertu ſi puiſſante, qu'en vous en baignant ſeulement trois fois le corps, vous lui donnerez une dureté ſupérieure à celle du fer même, & vous le rendrez impénétrable, non-ſeulement à toute ſorte d'armes, mais encore à la flamme la plus violente; en renouvellant ce bain tous les mois, on eſt sûr d'être toujours invulnérable. Je viens de voir cette herbe, je ſçais la préparer; dès demain matin vous pourrez en faire l'expérience, & je crois que la conquête même de l'Europe ne doit pas être auſſi précieuſe à vos yeux que la poſſeſſion d'un pareil ſecret; je ſuis prête à vous l'apprendre, Seigneur, & je ne vous en demande point d'autre prix, que de ne plus offenſer ni par

vos actes ni par vos diſcours celle dont la pureté vous eſt néceſſaire pour porter ce baume divin à ſa perfection.

L'adreſſe d'Iſabelle réuſſit; Rodomont étoit ambitieux, il ſentoit qu'il étoit né querelleur; & le deſir de devenir invulnérable fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'à l'inſtant même il devint beaucoup plus honnête, & qu'il lui promit ſolemnellement ce qu'elle lui demandoit. Cependant le méchant Sarraſin, qui ne connoiſſoit ni Créateur ni Saints ni Madones, & qui ne craignoit pas même l'aviliſſement du menſonge ni du parjure, le ſcélérat ſe diſoit alors dans mon cœur : Par Béelzébuth, l'expérience eſt bonne à faire ; je ſerois bien ſot de ne la pas eſſayer : mais je le ſerois bien autant, ſi dès qu'elle ſera faite, cette jolie créature ne me payoit le temps que je conſens à lui donner.

Comme les geſtes du Sarraſin continuoient cependant d'être un peu trop familiers, Iſabelle le conjura de ne la pas troubler dans un travail auquel elle ne pouvoit apporter trop d'attention. Auſſitôt elle va parcourir les collines, les vallons les plus éloignés du hameau, pour ramaſſer une grande quantité d'herbes ; mais le maudit Sarraſin ne la quitte pas un inſtant. Elle arrange ſes herbes par paquets, & la nuit approche déjà lorſqu'ils ſont de retour à l'habitation de Rodo-

mont. Iſabelle prépare ſes herbes, en fait un mélange, & paſſe toute la nuit à les faire bouillir. Le modeſte Rodomont, pendant tout ce tems, paroît être un vrai parangon de vertu ; pendant long-tems il eſt très-attentif aux opérations qu'Iſabelle fait d'un air bien myſtérieux. Il s'ennuie à la fin : il appelle ſes gens qui jouoient enſemble près de lui; la grande chaleur du feu lui donne une ſoif ardente, il leur ordonne d'apporter deux barils d'un vin grec qu'il avoit enlevés la veille à de pauvres marchands provençaux.

Quoique Rodomont ne fût pas dévot, il avoit l'air d'accomplir quelquefois ſa loi ; il ne faiſoit pas un uſage familier du vin, & celui-ci lui paroît excellent; il en boit d'abord à petits coups, & bientôt à taſſe pleine : ſa bonne humeur & ſa ſoif augmentent, & les deux barils finiſſent par demeurer vuides & renverſés.

Iſabelle, pendant ce tems, faiſoit bouillir ſa chaudière en regardant avec plaiſir du coin de l'œil le Sarraſin qui s'enivroit : lorſque le vin fut fini, le voyant ſuffiſamment troublé par ſa vapeur, elle retire ſa chaudière du feu, preſſe les herbes, remplit un vaſe du jus qu'elle exprime, & d'un air riant & ſatisfait, elle appelle Rodomont. J'ai pleinement réuſſi, Seigneur, lui dit-elle, & c'eſt à ce coup que vous allez

voir si je ne vous ai fait que de vaines promesses : mais comme je ne veux pas que vous me soupçonniez d'avoir joint quelques herbes venimeuses dans ce mélange, je vais en faire avant vous l'expérience sur moi-même ; & dès que je me serai baignée de cette liqueur, comme je vous l'ai déjà dit, vous verrez votre épée, quelque forte & tranchante qu'elle puisse être, se rebrousser & rebondir sur mon col.

Isabelle se baigne comme elle l'a dit ; & pénétrée de joie de pouvoir élever son âme pure à l'Eternel, elle présente cette belle tête dont le front est si serein & son col d'ivoire à Rodomont ; le Sarrasin étourdi par les vapeurs du vin, & n'imaginant pas qu'elle s'expose volontairement à la mort, porte un revers terrible, & fait voler cette tête qui fut l'agréable asyle des Amours. On la vit bondir trois fois, on l'entendit prononcer encore le nom de Zerbin.

C'est ainsi que la vertueuse Isabelle préféra la mort au déshonneur. Ame fidèle & tendre qui sçutes conserver votre amour & votre pureté par des sentimens presque inconnus de nos jours, volez en paix dans le sein de la Divinité ; puissent mes foibles chants rendre votre gloire immortelle, & vous faire passer comme un exemple jusqu'aux siècles les plus reculés !

Le Créateur du ciel & de la terre contemple cet

cet acte admirable & nouveau : Je le préfère, dit-il, à celui de Lucrèce ; je veux même faire en sa faveur une loi que rien ne puisse altérer ; & c'est par les eaux terribles du Styx que je fais serment que les siècles futurs ne pourront la changer : je veux qu'à l'avenir toutes celles qui porteront le beau nom d'Isabelle soient aimables, belles, parées par les graces, & vertueuses ; je veux qu'elles méritent d'être célébrées sur le Parnasse, le Pinde & l'Hélicon, & que ces monts sacrés retentissent sans cesse de l'illustre nom d'Isabelle.

C'est ainsi que le Très-Haut parla : l'air devint plus pur & plus serein ; la mer abaissa ses flots à sa voix : l'ame rayonnante d'Isabelle s'éleva dans le troisième lambris des voûtes célestes ; elle s'y réunit à celle de Zerbin ; & le Sarrasin, couvert d'un sang précieux & plus coupable qu'un nouveau Bréhus sans pitié, demeura honteux & déshonoré sur la terre.

Il crut pouvoir satisfaire en partie à la cruelle mort d'Isabelle, en rendant à jamais célèbre celle à qui sa main barbare venoit d'arracher la vie : il imagina de disposer la petite église qu'il avoit également profanée par son séjour & par un meurtre, de façon qu'elle pût servir d'un mausolée ; il fit venir de force ou de bonne volonté des architectes & des maçons qu'il

raſſembla de toutes parts : ſix mille ouvriers furent employés à tailler des rochers & des pierres dans la montagne; il leur fit élever un grand môle de quatre-vingt-dix braſſes de haut, à-peu-près de la même forme que le beau môle d'Adrien que l'on voit ſur les bords du Tibre; il y renferma l'égliſe dont il fit un ſépulcre dans lequel il réunit le corps des deux fidèles amans.

Il fit alors élever une grande & forte tour près de ce ſépulcre; il réſolut de l'habiter pendant quelque tems, & ſon deſſein en même tems fut de défendre un pont qu'il fit bâtir ſur la rivière; ce pont étoit fort long, & n'avoit que deux braſſes de large : à peine deux Cavaliers pouvoient ils y paſſer de front; nul parapet ne le defendoit des deux côtés, & les chevaux qui s'y rencontroient couroient ſouvent beaucoup de riſque de tomber dans la rivière. Le projet du Sarraſin fut d'arrêter & de combattre tous les Chevaliers qui ſe préſenteroient pour le paſſer, de quelle nation & de quelle religion qu'ils puſſent être; il prétendoit leur enlever leurs chevaux, & ſuſpendre leurs armes en trophée autour du tombeau des deux amans.

Le pont étroit fut achevé en dix jours; mais le môle & la tour exigèrent un tems plus long pour être portés à leur perfection. Rodomont fit placer ſur le faîte de ſes bâtimens deux gué-

rites où des sentinelles veilloient jour & nuit: & dès qu'ils découvroient dans la campagne quelque homme armé qui s'acheminoit vers le pont, ils en donnoient avis au Sarrasin par le son de leur cor; alors le Roi d'Alger prenoit ses armes, & se rendoit à l'une des deux extrémités du pont, du côté opposé à celle par laquelle l'arrivant devoit se présenter. Le pont seul servoit de carrière à la joûte périlleuse qu'ils devoient faire : pour peu qu'un des deux ébranlé chancelât sur un des bords du pont, il tomboit dans la rivière très-profonde dans cet endroit, & jamais aucun de ces espèces de combats n'avoit menacé les combattans de plus de périls à la fois. Rodomont s'imposant des pénitences, selon sa fantaisie, croyoit qu'exposé si souvent à boire de l'eau par de fréquentes chutes dans la rivière, il expieroit la faute d'avoir bu trop de vin le jour que la tête troublée par ses fumées, il avoit donné la mort à la malheureuse Isabelle.

Les deux chemins qui conduisoient en Espagne, ou dans l'Italie, aboutissoient également à ce pont : une infinité de Chevaliers, non-seulement ne voulurent point par honneur se détourner de leur chemin pour l'éviter, plusieurs même s'y présentèrent sans autre dessein que celui d'acquérir de la gloire, mais ils y perdirent tous également leurs chevaux & leurs armes : tout

ce que le Sarrafin fit en faveur de ceux de fa Religion, fut de les renvoyer libres, après les avoir fait dépouiller de leurs armes ; pour les Chrétiens, il les retenoit tous dans une étroite prifon, ou quelquefois il les envoyoit dans fa capitale.

Ces grands ouvrages n'étoient pas encore dans toute leur perfection, lorfque le hafard conduifit l'infenfé Roland à l'une des extrémités de ce pont. Rodomont armé de toutes pièces fe promenoit fur l'une & l'autre extrémité, lorfque le Comte d'Angers tout nu & le corps brûlé par le foleil, fouillé par la fange, la poitrine & les épaules couvertes d'un poil hériffé, fe préfenta pour paffer ; il débuta par fauter la barrière, & continua fa route le long de ce pont. Rodomont, irrité de fon audace, lui cria de loin de s'arrêter & de rebrouffer chemin ; dédaignant de lui faire voir feulement la pointe de fon épée, il le menace comme un Payfan infolent & téméraire : Arrête, miférable, lui cria-t-il ; un pareil pont n'eft fait que pour des Chevaliers, & non pour une lourde & vilaine bête telle que toi. Le bon Roland, fans être ému de ces propos que la confufion de fes idées ne lui permet pas feulement d'entendre, continue brufquement fon chemin fans avoir l'air de l'écouter : Pardieu, dit le Sarrafin, il faut

que je corrige un peu ce manant là, & que je le fasse culbuter dans la rivière. Il ne pensoit pas vraiment trouver un homme si bien en état de lui répondre.

Dans ce même moment il se présentoit aussi du même côté que Roland, une jeune Dame richement vêtue, bien montée & d'une figure fort agréable. C'étoit, (& j'espère, Seigneur, que vous vous la rappellez ;) cette tendre maîtresse de Brandimart qui marchoit sans cesse sur les traces qu'elle croyoit être celles de son amant ; Fleur-de-Lys ignoroit encore qu'il étoit déjà de retour à Paris. Elle arriva donc à l'entrée du pont, au moment où Roland joignoit Rodomont, & que celui-ci vouloit le jetter dans la rivière. Elle étoit liée d'une amitié trop tendre avec ce célèbre Paladin, pour ne le pas reconnoître malgré l'état effroyable qui le défiguroit. Elle s'arrêta aussi surprise qu'affligée de le voir nu donnant des signes aussi certains de la folie la plus complette. Bientôt elle vit les efforts incroyables que faisoient ces deux hommes pour se renverser. Comment diable, disoit le Sarrasin entre ses dents, un vil Paysan peut-il avoir la force de me résister ? & plein de dépit & de fureur, il faisoit alors de nouveaux efforts pour le renverser à ses pieds. Il emploie toutes ses forces, toutes les ruses dont les habiles lutteurs

ſçavent ſe ſervir à propos. Il tourne autour de Roland ſans lâcher priſe; comme un ours étourdi de la chûte qu'il a faite d'un arbre, il s'en prend à ſon tronc qu'il ébranle & qu'il voudroit pouvoir déraciner pour le punir d'avoir porté la branche sèche qui s'eſt briſée ſous ſa lourde maſſe.

Roland, dont l'eſprit étoit abſolument égaré, n'employoit contre le Sarraſin que cette force prodigieuſe qu'il avoit reçue de la nature ; & ce fut peut-être par un nouveau trait de folie que, tout-à-coup, il embraſſa fortement Rodomont, & ſe laiſſant tomber à la renverſe, il l'entraîna dans ſes bras en ſe précipitant dans la rivière : tous les deux allèrent à fond; leur chûte fit rejaillir l'eau juſqu'au pont, & fit retentir le rivage.

L'eau les ſépare dans leur chûte. Roland, qui nage comme un poiſſon, la fend avec ſes bras nerveux ; il gagne le rivage, & ſans ſe ſoucier, ſans penſer même à cette aventure, il pourſuit ſa route en courant. Rodomont, appeſanti par ſes armes, à beaucoup plus de peine à revenir à terre.

Fleur-de-Lys, pendant ce tems, paſſe le pont ſans obſtacle; elle a le tems de chercher ſi les armes de Brandimart ne ſont pas du nombre de celles qui ſont ſuſpendues : elle a le bonheur de ne les pas trouver; elle eſpère encore pou-

voir retrouver ſon amant. A l'égard de Roland, il laiſſe bientôt la tour & le pont derrière lui. Ce ſeroit une folie, preſque auſſi grande que la ſienne, que de vous raconter toutes celles que faiſoit le pauvre Comte d'Angers : cependant pour vous en donner une idée, j'en rapporterai quelques-unes., & ſur-tout celle qu'il fit aſſez près de Toulouſe, vers le pied des Pyrénées.

Roland, toujours agité par ſa folie qui tenoit ſouvent de la fureur, arrive enfin ſur le ſommet des monts qui ſéparent la France & la Catalogne. Il pourſuit ſa route vers le couchant, dans un chemin étroit qui ſerpente à mi-côte au-deſſus d'une profonde vallée : il rencontre en ſon chemin deux jeunes Bûcherons, qui conduiſoient un âne chargé; lorſque ceux-ci le voient tout nud, ne doutant point à ſes yeux égarés qu'il n'ait perdu la tête, ils lui crient de ſe déranger du chemin, & de prendre à droite pour laiſſer paſſer leur âne; Roland, qui ſe voit menacer par les cris & les geſtes de ces Bûcherons, ſaute vers l'âne, lui donne un coup de pied dans le poitrail, & le fait voler en l'air auſſi légèrement qu'un oiſeau; cependant il ne fit qu'environ un bon mille en l'air, avant que d'aller tomber ſur une montagne voiſine: l'un des deux Bûcherons voyant courir Roland ſur eux haſarde de ſe précipiter dans la montagne pour l'éviter;

il culbute trente ou quarante brasses, & trouvant heureusement un terrein mou, il en est quitte pour quelques meurtrissures, & s'échappe: l'autre, espérant s'enfuir en grimpant sur le rocher à l'aide d'une vieille souche, est saisi par les pieds, & Roland cruel dans sa folie l'écartelle en deux comme un Fauconnier ouvre un poulet, ou bien un pigeon, pour donner la gorge chaude à son oiseau, & le repaître d'entrailles & de membres chauds & sanglans. Son camarade, qui vit cette terrible mort en frémissant, eut grand soin de la raconter à Turpin, d'après lequel je n'ai garde de manquer à l'écrire.

Roland fit plusieurs actes aussi surprenans en descendant des Pyrénées; & commençant à traverser l'Espagne vers le midi, les bords de la mer lui parurent être le chemin le plus agréable, il s'avança vers Tarragonne. La grande chaleur & le soleil qui rendoit le sable des bords de la mer brulant, lui donnèrent envie de prendre quelque repos; & ce sable lui paroissant un assez bon lit, il s'y coucha, s'enfonça, s'en couvrit la tête, mais il ne put s'endormir: quelque bruit qu'il entendit près de lui le rendit attentif; il étoit occasionné par l'approche d'Angélique & de Médor qui traversoient aussi l'Espagne pour retourner dans l'Orient.

La belle Angélique & son nouveau mari n'ayant

point apperçu Roland enfoncé dans le ſable, n'en étoient déjà plus qu'à près d'une braſſe de diſtance; mais elle ne put le reconnoître, il étoit trop défiguré par tout ce qu'il avoit eſſuyé depuis ſa folie; & quand il eût été l'un de ces Garamantes adorateurs de Jupiter Ammon, ou quelque Habitant des bords du Nil, ſa peau n'auroit pas été plus baſannée. Son viſage étoit hideux; ſa chevelure & ſa longue barbe étoient hériſſées & pleines de ſable. Dès qu'Angélique l'apperçut, elle s'enfuit toute épouvantée, rempliſſant l'air de ſes cris, & criant à Médor de la ſecourir.

Auſſitôt que Roland la vit, il ſe leva bruſquement; il eut envie de s'en emparer, mais ce ne fut que parce qu'elle lui parut très-jolie; car ſa tête étoit ſi perdue qu'il ne put pas même reconnoître celle qu'il avoit ſi long-tems adorée & ſervie. Il court après elle avec la rapidité d'un lévrier qui pourſuit ſa proie. Médor, qui voit ce fol courir après celle qu'il aime, fait voler ſon cheval après lui, le joint & le frappe par derrière de ſon épée comptant lui couper la tête; mais l'épée rebondit comme ſur l'acier en frappant l'impénétrable peau du Paladin.

Dès que celui-ci ſe ſent frappé par Médor, il ſerre le poing, ſe retourne, & d'un coup porté ſur la tête de ſon cheval avec ſa force ſurnatu-

relle, il lui fait ſauter la cervelle, & renverſe l'époux d'Angélique. Heureuſement pour celui-ci, Roland ne s'occupe que de la pourſuite de cette belle, & l'abandonne. Plus effrayée que jamais, la Reine du Cathay preſſe les flancs de ſa jument, la frappe à coups redoublés, & ſe plaint de ſon peu de vîteſſe; elle ſe ſouvient enfin de l'anneau qu'elle porte à ſon doigt, le met dans ſa bouche & diſparoît. Soit qu'Angélique eût été ébranlée par la peur ou par le mouvement qu'elle avoit fait en mettant ſon anneau dans ſa bouche, ſes belles cuiſſes ſortirent des arçons, elle tomba ſur l'herbe, & très-peu s'en fallut qu'elle ne fut choquée en ce moment par l'inſenſé Paladin qui la pourſuivoit & qui l'eût sûrement écraſée s'il l'eut touchée: il fut très-heureux pour elle d'avoir évité ce danger; mais elle fut dans le cas d'imaginer quelque nouveau moyen de ſe pourvoir d'une monture, comme elle avoit déjà fait pour celle-ci dont Roland s'emparoit en ce moment, & qu'elle ne devoit revoir jamais; ne croyez pas qu'adroite comme elle l'étoit, elle dût être embarraſſée pour en trouver une nouvelle.

Roland, dont la fureur & l'impétuoſité n'étoit point diminuée en voyant diſparoître Angélique, pourſuit auſſi vivement la jument & parvient bientôt à la joindre: il lui ſaute d'abord

aux crins ; il se saisit ensuite de la bride, & l'arrête à la fin tout aussi satisfait qu'un autre pourroit l'être en s'emparant d'une jolie demoiselle. Roland la caresse, raccommode son mords dérangé, rajuste ses rênes mêlées, & faisant un saut, il monte sur elle; ne suivant que sa folie ordinaire, il la fait courir un grand nombre de milles sans lui laisser reprendre haleine; il continue à lui lâcher la bride, & à la presser sans lui donner le tems ni de paître ni même de respirer.

Il arrive enfin sur le bord d'un large fossé qu'il veut faire franchir à cette pauvre jument, qui culbute au fond avec lui; cette chute ne lui cause aucun mal, à peine s'apperçoit il de cette violente secousse, mais la misérable bête s'épaule en tombant.

Roland est d'abord fort embarrassé pour trouver le moyen de tirer la jument de ce fossé; mais il prend enfin le parti de l'enlever & de la charger sur ses épaules, & c'est ainsi qu'il la sort du ravin & qu'il la porte plus de la longueur de trois grandes portées d'arc : il trouve à la fin que ce poids commence à l'incommoder; il la pose à terre, & la conduit par la bride; la jument épaulée boite tout bas, & ne peut se traîner qu'à peine; il avoit beau lui dire, Allons, marchons ; elle n'en faisoit pas un pas de plus,

& je crois que quand même elle auroit pu le ſuivre au galop, elle eut encore marché trop lentement au gré de ſa folie : il imagine à la fin d'ôter le licol qu'elle avoit autour du col : il s'en ſert pour l'attacher fortement par le pied droit; alors il la traîne derriere lui, croyant la ſoulager beaucoup & la faire voyager fort à ſon aiſe; bientôt le poil & la peau de la pauvre jument s'arrachent ſur les cailloux tranchans dont le chemin étoit ſemé; elle perd ſon ſang & la vie, excédée par tous les tourmens qu'elle a coup ſur coup eſſuyés. Roland penſe, au contraire, qu'elle doit être fort contente; & ſans s'amuſer à la regarder, il la traîne toujours après lui, toute morte qu'elle eſt, ſans rien diminuer de la promptitude de ſa marche.

Le Paladin tourne ſes pas du côté du couchant traînant toujours après lui la pauvre bête, & chemin faiſant, il ſaccage quelques maiſons & quelques hameaux; dès qu'il ſent le beſoin de manger, il s'empare, il ravit tout ce qu'il trouve de viandes, de pain & de fruits.

Il mange ainſi tout en marchant, après avoir aſſommé tous ceux qui ſe ſont oppoſés témérairement à ſes rapines : il en eût fait ſûrement tout autant à celle qu'il avoit adorée, s'il l'eût eu ſous les yeux; car ſa folie étoit portée au point qu'il n'eût pas diſtingué le blanc du noir,

& qu'il ne se plaisoit qu'à nuire. Non, je ne peux m'empêcher de maudire l'anneau; je maudis même un peu le Chevalier dont l'imprudence la remit dans les mains d'Angélique, car cet anneau cause bien des malheurs; & de plus, il empêche Roland de se venger lui-même avec tous ceux que cette ingrate Princesse a si souvent trompés. Ah! plût au ciel qu'Angélique n'eût pas été la seule à tomber sous la main de l'insensé Paladin, & que toutes celles qui sont coupables aujourd'hui de la même ingratitude fussent écrasées par ses mains: mais je sens les cordes de ma lyre perdre leur accord; elles ne rendent déjà plus que des sons inégaux; il faut m'arrêter, ma voix devient rauque & trop dure; il vaut mieux que je cesse de continuer mes chants que de les rendre désagréables.

Fin du vingt-neuvième Chant.



CHANT XXX.

Qu'il eſt dangereux de ſe laiſſer vaincre par la colère & par la fureur aveugle d'un premier mouvement ! Quoi ! la raiſon ne doit-elle pas arrêter notre langue & notre main lorſque nous ſommes prêts d'offenſer & ſur-tout d'offenſer nos amis ! A quoi ſervent de tardives excuſes, quoique dictées par la tendreſſe & par les mortels regrets, lorſque le coup eſt porté ? Peuvent-elles ſuffire jamais pour réparer la faute que l'on a commiſe ? Hélas ! malheureux que je ſuis, c'eſt en vain que j'ai le cœur percé ! mes larmes ne me laveront jamais des blaſphêmes que la colère m'a fait proférer à la fin de mon dernier chant. Je pourrois peut-être dire, il eſt vrai, qu'on doit me regarder comme un malade dont les maux cruels & ſans relâche ont épuiſé la patience, & qui, cédant enfin à la douleur, exhale ſon déſeſpoir par des imprécations coupables.

Dès que ce malade a ſenti quelque léger ſoulagement ; dès qu'il ſe calme, ah ! qu'il regrette d'avoir trop facilement proféré de pareilles plaintes ! qu'il ſent vivement la douleur de n'avoir pu les retenir ! mais le mal eſt fait ; il ſent, avec

un nouveau déſeſpoir, que c'eſt trop tard qu'il ſe repent d'avoir écouté le premier.

Femmes aimables, hélas! ſerez-vous aſſez bonnes pour me pardonner, & pour ne voir en moi qu'un inſenſé qui s'eſt laiſſé guider par ſa frénéſie, qu'un malheureux eſclave qui, ſecouant ſes chaînes avec fureur, s'eſt un moment révolté contre ſon maître? Vous pourriez peut-être accuſer celle que je regarde comme l'unique cauſe des propos inſenſés que j'ai tenus! Ah! l'amour ſeul connoît quels ſont tous ſes torts, lui ſeul connoît auſſi quelle eſt mon adoration pour elle? Non, je ne ſuis pas moins hors de moi que l'étoit le malheureux Comte d'Angers, & je mérite autant que lui d'être excuſé.

Ce Paladin alloit toujours errant ſur les montagnes & dans les plaines, il avoit parcouru déjà pluſieurs Royaumes des Eſpagnes, traînant depuis pluſieurs jours ſa jument morte derrière lui, lorſqu'il arriva ſur le bord d'un grand fleuve près de ſon embouchure dans la mer, & Roland, quoiqu'à regret, fut enfin forcé d abandonner ſa jument ſur ſon rivage.

Roland, qui nageoit comme une loutre, traverſe la rivière, & monte ſur l'autre rive; un Pâtre, porté ſur ſon cheval qu'il menoit boire, venoit à ſa rencontre, & croyoit n'avoir rien à redouter d'un homme qu'il voyoit ſeul & tout

nud : Écoute, lui dit Roland, je voudrois faire un troc de ton cheval avec ma jument; je vais te la faire voir si tu veux: tiens, la voilà sur l'autre rive; elle est morte, à la vérité, mais tu pourras la faire traiter à ta fantaisie, & je te jure d'ailleurs que c'est le seul défaut que je lui connoisse; tu peux bien faire un marché pareil avec moi: descends donc, je te prie, puisque ce marché me convient aussi. Le Pâtre se mit à rire, sans lui répondre, & continua sa route vers l'abreuvoir en s'éloignant de lui. Hola ho, s'écria Roland, ne m'entends-tu pas? je te dis que je veux ton cheval. En disant ces mots, il s'avança vers lui d'un air menaçant. Le Pâtre, qui portoit un bâton noueux d'épines, eut la témérité d'en donner un coup au Paladin. Celui ci furieux l'étend mort d'un seul coup de poing qui lui brise la tête: de-là sautant sur le cheval, il le fait courir par monts & par vaux, sans le laisser reposer ni prendre aucune nourriture: il fait sans cesse de nouveaux ravages, & le cheval du Pâtre ayant bientôt succombé, Roland traita de même tous ceux qu'il lui fit succéder, après en avoir assommé les maîtres.

C'est ainsi que le Paladin arriva jusqu'à Malaga; sa folie parut redoubler dans cette malheureuse ville, dont il détruisit le tiers au moins de ses habitans, & dans laquelle il fit tant de nou-

veaux

veaux ravages, que les pauvres gens furent près de deux ans à les réparer. Il pourſuivit ſon chemin juſqu'à Gibraltar, ou bien Gibelterre, cette Ville importante étant également connue ſous ces deux noms. Au moment de ſon arrivée, une barque s'éloignoit de la terre pour paſſer le Détroit; elle paroiſſoit pleine de gens très-gais qui ſaluoient, le verre à la main, la naiſſante Aurore, & qui partoient ayant la mer & le vent favorables.

L'inſenſé Roland cria fortement aux gens de la barque de l'attendre; mais n'ayant nulle envie de recevoir un pareil fou dans leur barque, ils furent ſourds à ſes cris, & leur petit bâtiment continua de voguer avec la légèreté d'une hirondelle. Le Comte d'Angers trouva ce procédé fort malhonnête, & bientôt à force de coups il fit entrer ſon cheval dans la mer pour galoper après eux; le malheureux cheval n'eut bientôt plus que la tête hors de l'eau, mais ne pouvant plus retourner en arrière, il falloit bien que le pauvre animal pérît, à moins qu'il n'eût pu traverſer le Détroit & nager juſqu'en Afrique.

Déjà Roland n'apperçoit plus la barque, l'éloignement, & le ſoulèvement modéré des vagues, ſuffit pour la dérober à la vue; il continue à preſſer le pauvre cheval, qui finit par perdre ſes forces, ſe remplir d'eau, & s'abîmer pour tou-

jours ſous les flots : Roland, ſans en être ému, le laiſſe enfoncer, tend ſes bras nerveux, les fait mouvoir de concert avec ſes jambes; il repouſſe l'onde amère avec ſon ſouffle, & nage la tête élevée au-deſſus des flots: heureuſement, ils n'étoient point agités; un vent léger ſouffloit, & ne faiſoit que rider la ſuperficie de l'onde; ſans cela, l'invulnérable Roland eût trouvé la mort; mais la fortune, qu'on dit être favorable aux foux, le tira de ce danger, & le fit aborder aſſez près de la Ville de Ceüta. Le Paladin erra pluſieurs jours, en marchant le long du rivage, & ne s'arrêta qu'à la rencontre qu'il fit d'une armée Africaine compoſée de peuples très-noirs.

Il eſt tems de ceſſer de parler des folies de Roland qui reparoîtra bientôt ſous vos yeux. Quant à la belle Angélique, Seigneur, n'en ſoyez plus en peine; la rencontre de Roland fut le dernier des périls qu'elle courut: dès qu'elle en fut échappée, elle s'embarqua ſur un bon vaiſſeau; le vent le plus favorable la porta dans l'Inde; elle partagea ſon trône avec ſon cher Médor, & je ſouhaite qu'une lyre plus harmonieuſe que la mienne, continue à célébrer leurs amours; pour moi, je vois que j'ai tant d'autres faits merveilleux à vous raconter, que je ne prévois pas que je puiſſe m'occuper d'elle : je me dois en ce moment à ce fier Roi de Tartarie, qui jouiſ-

ſoit de la préférence, & que la plus belle qui fût en Europe depuis le départ d'Angélique & la mort d'Iſabelle, avoit fait triompher de ſon rival.

Mandricard cependant ne pouvoit pas jouir bien tranquillement de ſon bonheur; il lui reſtoit encore de trop grandes querelles à terminer; la première étoit contre Roger qui lui diſputoit l'aigle blanche, la ſeconde contre Gradaſſe qui lui redemandoit Durandal. Agramant & Marſile firent de vains efforts pour les accorder; mais Roger auroit cru faire un acte indigne d'un deſcendant d'Hector, s'il eût laiſſé ſon bouclier entre les mains de ce Tartare, & Gradaſſe auroit craint de s'avilir en abandonnant à Mandricard une épée qu'il avoit diſputée à Roland même.

Roger, en conſéquence, ne veut pas conſentir que le Tartare entre en champ clos avec Gradaſſe en portant le bouclier d'Hector, & la prétention du Roi de Séricane eſt que le fils d'Agrican ne puiſſe pas ſe ſervir de l'épée glorieuſe de Roland contre Roger. Agramant ne trouva d'autre moyen d'accorder ces querelles ſi compliquées, qu'en les ſoumettant une ſeconde fois à la déciſion du ſort.

Voyons donc, leur dit Agramant, à finir ces longues diſputes; remettons à la volonté du ſort

le choix de deux ſeuls combattans; ſi vous déſirez de me marquer quelque déférence, vous conſentirez au pacte ſacré que je vais vous propoſer. Alors, en s'adreſſant à Roger & à Gradaſſe, il leur dit: Celui de vous deux qui combattra Mandricard, défendra la querelle de l'autre en même tems; ſi Mandricard eſt vainqueur, aucun de vous n'aura plus rien à lui diſputer; mais s'il eſt vaincu, le bouclier d'Hector & l'épée de Roland ſeront également perdus pour lui. Vous méritez tous les deux la plus haute renommée, & quel que ſoit celui de vous deux qui ſera nommé par le ſort pour combattre le fils d'Agrican, de quelque côté que la fortune faſſe tomber la victoire, ſon compagnon ne pourra ſe plaindre, ou ſe louer que de ſa déciſion.

Roger & Gradaſſe gardèrent le ſilence, & le reſpect que l'un & l'autre avoient pour le fils de Trojan les ſoumirent à cet arrangement.

On plia donc deux billets d'une forme ſemblable: l'un portoit le nom de Gradaſſe, l'autre celui de Roger; ils furent enfermés & mêlés dans une urne: la main innocente d'un enfant tira le billet fatal; il portoit le nom de Roger; l'amant de Bradamante fut pénétré de la joie la plus vive, le Roi de Séricane le fut également par les regrets, mais il ne put refuſer de ſe ſoumettre à la déciſion du ſort.

Gradaſſe qui voit que le ſuccès de ſa querelle dépend de la victoire de Roger, s'occupe à lui rappeller tout ce que l'art & l'adreſſe ont inventé pour attaquer & pour ſe défendre : Gradaſſe, plus ancien Chevalier que le jeune Eleve d'Atlant, lui parle d'après l'expérience de pluſieurs combats dont il eſt ſorti victorieux.

Pendant le tems qui ſe paſſa depuis cet accord juſqu'au moment du combat, les amis de Mandricard & ceux de Roger s'occupèrent également à leur donner des conſeils : le peuple, toujours curieux de ces grands ſpectacles, précéda l'aurore ſur les gradins élevés qu'on voyoit autour de la lice; pluſieurs même y paſsèrent toute la nuit pour n'être point prévenus : le vulgaire imbécille eſt toujours avide de voir de grands évènemens, tels qu'ils puiſſent être, ſans prévoir s'ils lui ſeront utiles ou préjudiciables; il n'eſt ému que par ſa ſtupide curioſité. Marſile & Sobrin étoient alors agités par une idée bien différente; ils ſentoient combien un pareil combat deviendroit nuiſible aux intérêts communs, ils blâmoient ouvertement le fils de Trojan de l'avoir permis; ils ne ceſſoient de lui repréſenter quelle étoit la perte que ſes armes eſſuieroient ſi l'un de ces deux Guerriers perdoit la vie, un ſeul étant plus redoutable dans les combats au fils de Pepin que ne le feroient dix mille Afri-

cains. Agramant convenoit bien que le ſage Sobrin avoit raiſon, mais ſa parole étoit donnée; cependant il fit tous ſes efforts pour engager Mandricard & Roger à la lui rendre; il leur démontra que le fond de leur querelle n'étoit que d'une légère importance, & que s'ils ne vouloient pas abſolument la terminer ſans un combat, ils devoient du moins le différer de cinq ou ſix mois, juſqu'à ce qu'ils euſſent achevé de renverſer le trône de Charles & de ſoumettre ſon empire: l'un & l'autre des deux guerriers voyoient bien qu'Agramant avoit raiſon, peut-être même penchoient-ils tous deux à ſe rendre à ſes prières; mais l'un & l'autre euſſent regardé comme un opprobre de parler le premier pour conſentir à cette trève.

Parmi tous ceux dont les voix ſe joignoient à celle d'Agramant pour appaiſer la fureur du Roi de Tartarie, aucune de ces voix ne devoit mieux pénétrer juſqu'à ſon cœur que celle de la belle Doralice; elle gémit, elle le conjure de céder au fils de Trojan, comme aux vœux de toute l'armée: Cruel, lui diſoit-elle, tu veux donc me faire trembler ſans ceſſe pour tes jours! Quoi, ce cœur qui t'adore, n'aura donc jamais un inſtant de plaiſir pur & calme! Je te verrai donc toujours te couvrir de tes funeſtes armes au lieu de te repoſer doucement ſur mon ſein; le bon-

heur de t'avoir pour époux, celui d'avoir vu difparoître de mes yeux l'horreur d'un combat contre Rodomont, fera-t-il à l'inftant détruit par celle de t'en voir entreprendre un autre qui n'eft pas moins périlleux ! Hélas ! quoique tremblante, je pouvois du moins me dire à moi-même : Non, ce n'eft que pour me pofféder que mon amant veut combattre Rodomont. Malheureufe que je fuis ! ah ! je ne peux plus me cacher que ce n'eft que pour foutenir une légère querelle que mon époux va s'expofer aux mêmes dangers ; quelle eft donc la dureté de ton cœur, puifque la fureur de combattre l'émeut encore plus que tout mon amour ! Eh ! que t'importe, fi tu m'aimes & lorfque tu vois que tu me perces le cœur, que Roger porte une aigle pour devife, ou qu'il ne la porte pas ? Peux-tu balancer un inftant le péril de la mort, & la certitude de la mienne, fi tu fuccombois, avec l'avantage le plus léger que tu remporterois ? je t'en fais juge toi-même : vois, d'un côté, quel honneur frivole tu peux tirer de favoir que cette aigle eft effacée du bouclier de Roger ; vois, de l'autre, que le fort des combats eft toujours incertain, & que celui qui peut te menacer déchire le cœur de celle qui t'adore : quand même la vie ne te feroit pas auffi chère que ce frivole honneur ; ah ! barbare, la mienne ne te l'eft-elle donc plus ?

Non, tu ne peux douter qu'elle ne s'éteigne avec la tienne : non, je mourrai ſans doute ; mais apprends que je mourrai pénétrée du déſeſpoir de t'avoir vu mourir avant moi.

C'eſt ainſi que, baignée de larmes, la tendre Doralice ne ceſſa pas de ſe plaindre & de ſupplier ſon amant pendant toute la nuit ; ces pleurs étoient verſés par de ſi beaux yeux, ces plaintes étoient proférées par une bouche ſi vermeille, que Mandricard attendri les eſſuyoit par mille baiſers tendres, & recueilloit tous les ſoupirs qui ſortoient de ces lèvres de roſe : Ah ! chère âme de ma vie, lui répondit-il à la fin, comment pouvez-vous céder à des craintes auſſi peu fondées ? Eh ! devriez-vous être allarmée, quand même Charles & tous ſes François, Agramant & ſes Maures oſeroient m'attaquer ? Il faut que vous ayez bien peu d'eſtime pour ma force & pour ma valeur ; eſt-il poſſible qu'un homme ſeul, que Roger puiſſe vous faire craindre pour ma vie ? Quoi ! ne vous ſouvient-il plus qu'avec un ſeul tronçon de lance, vous m'avez vu détruire toute votre nombreuſe eſcorte ? Gradaſſe, d'une bien plus haute renommée que ce jeune Roger, ne convient-il pas lui-même qu'il fut mon priſonnier dans la Syrie ? Iſolier, Serpentin, le brave Sacripant, les renommés frères Aquilant le Noir & Griffon le Blanc, & pluſieurs Cheva-

liers Maures ou Chrétiens ne m'ont-ils pas dû leur délivrance ? La Renommée ne celèbre-t-elle pas encore les exploits qui m'ont couvert de gloire le jour que nous avons délivré le camp d'Agramant? Pouvez-vous donc m'affliger, m'offenser même, par la terreur que le jeune Roger vous inspire ? Que peut-il faire seul contre moi? pourra-t-il résister à mes coups, lorsque je serai couvert des armes d'Hector, & que la célèbre Durandal armera ma main ? Ah ! que n'ai-je pu combattre à vos yeux le superbe ennemi qui me disputoit votre cœur? vous n'auriez pas à présent l'inquiétude offensante de me voir aux mains avec Roger. Au nom de notre amour, ô ma chere Doralice ! essuyez vos larmes, & bannissez un aussi triste augure : croyez que le seul honneur qui me parle en maître m'anime, & non le desir puérile d'effacer une aigle d'un bouclier.

Mandricard répondit ainsi ; mais il ne put persuader la tendre & craintive Doralice. Elle le serra dans ses bras ; ses nouvelles instances auroient attendri, remué la colonne la plus immobile. A la fin, plus forte, quoique à demi nue, que son amant ne pouvoit l'être avec toutes ses armes, elle réduisit ce caractère indomptable à se rendre : il lui promit qu'il écouteroit Agramant, si ce Prince lui parloit encore une seconde fois du même accord.

Le ſoleil commençoit à paroître lorſque Mandricard cédoit au pouvoir de l'amour ; mais tout-à-coup, le jeune & brave Roger s'éveille ; il veut prouver qu'il ſçait défendre & porter avec honneur l'aigle dè ſon bouclier ; il craint d'être retenu par de nouvelles propoſitions ; il ſe couvre de ſes armes ; il vole juſqu'aux barrières de la lice ; il l'occupe, & la fait retentir, ainſi que les environs, du ſon éclatant de ſon cor. L'orgueilleux Tartare entend ce ſon qui l'appelle & le défie : l'amour s'enfuit en ſoupirant d'un cœur dont la fureur s'empare ; Doralice le ſent s'échapper de ſes bras, ſauter ſur ſes armes, ſouffrir à peine que ſes Ecuyers les attachent avec ſoin ; & déſeſpérée, elle voit que nulle trève ne peut plus différer cet inévitable & ſanglant combat. Le Tartare monte ſur Bride-d'or, & court vers la lice : les deux Rois arrivèrent preſque en même tems, & l'heure fatale ne fut pas long-tems différée.

Les deux Guerriers ayant été placés aux deux extrémités de la carrière, on laça leurs caſques étincelans ; on les arma de deux fortes lances : le ſon aigu de la trompette donna l'affreux ſignal ; tous les viſages des ſpectateurs pâlirent en l'écoutant. Les courſiers s'élancèrent avec la même impétuoſité ; & la rencontre terrible de ces redou-

tables adverſaires fit trembler la terre & frémir la voûte des cieux.

On vit de part & d'autre fondre le même oiſeau qui porte Jupiter. Les deux Guerriers inébranlables comme une forte tour qui brave l'Aquilon, ou comme le rocher qui rompt les vagues élevées, briſent leurs lances dont les éclats s'élèvent juſqu'aux cieux; le véridique Turpin nous apprend même que quelques-uns de ces fragmens s'étant élevés juſqu'à la ſphère du feu, on les vit retomber enflammés ſur la terre.

Les deux fiers combattans retournant alors l'épée à la main, tous deux ſe portèrent un coup de pointe dans la viſière; ils euſſent déſiré ſe porter par terre, mais ils n'avoient garde de frapper leurs chevaux pour y réuſſir, & celui qui s'en étonneroit, connoîtroit peu les loix antiques de la Chevalerie; elles défendoient ſous peine d'un éternel déshonneur de porter des coups au cheval de ſon adverſaire.

Les viſières de leurs caſques étant doubles, elles réſiſtèrent à ce premier effort; & leurs épées alors commencèrent à tomber ſur leurs armes avec la même impétuoſité que cette grêle qui briſant les jeunes rameaux des arbres, coupe & détruit les chanvres, les épis, & ravage les plus belles maiſons. On peut imaginer ſans peine à quel point Baliſarde & Durandal devoient être

terribles en de pareilles mains : cependant nul coup dangereux n'avoit encore été porté, l'un & l'autre ayant la même adreſſe à les parer.

Le premier qui fit couler le ſang de ſon ennemi, ce fut Mandricard; la terrible Durandal deſcendant comme la foudre, fendit le bouclier de Roger, pénétra ſa cuiraſſe dans laquelle elle traça profondément ſa route ſanglante.

Mille dons charmans & la douceur de ſes mœurs le faiſoient aimer : il fut aiſé de le reconnoître à ce coup terrible qui fit pâlir & qui glaça preſque tous les ſpectateurs. Si les vœux les plus nombreux euſſent alors été écoutés, le Tartare eût perdu promptement ou la vie ou la liberté : je ſuis tenté de croire qu'un Ange détourna la force de ce coup qu'on crut devoir être mortel. Roger plein de dépit en ſe ſentant bleſſé, répondit à ce coup par un autre encore plus terrible qu'il porta ſur la tête de Mandricard : mais ſon épée ayant tourné dans ſa main, le caſque d'Hector réſiſta ; ce qu'il n'eût pu faire ſi Baliſarde l'eût frappé de ſon taillant. Mandricard fut ſi fort étourdi de la force du coup, qu'il abandonna les rênes de Bride-d'or, & parut pluſieurs fois prêt à tomber. Cet excellent cheval, comme s'il eût ſouffert de porter un autre Guerrier que Roland, fit pluſieurs bonds, & courut en tournant dans la carrière.

Le ſerpent froiſſé ſous l'herbe, le lion bleſſé par un trait ne peuvent montrer une plus violente fureur, que celle de Mandricard lorſqu'il eut repris ſes eſprits. Sa force ſemble augmenter comme ſa colère; il reprend les rénes, ſerre & lève Durandal; il fait bondir en avant ſon cheval contre Roger; & s'élevant ſur ſes étriers, il porte un coup ſur la téte de ce Chevalier qu'il eſpère fendre juſqu'à la poitrine; mais Roger le prévient avant que ce coup ne l'atteigne; & lui portant un coup ſous le bras droit, Baliſarde perce la cuiraſſe, & ſe plonge de quelques doigts dans le corps du Tartare: tandis que Roger la retire ſanglante, Durandal tombe ſur ſon caſque; & quoiqu'il eût plié ſa tête juſques ſur la croupe pour éviter la violence de ce coup, ſi ſa tête n'eût pas été couverte par une arme d'une auſſi bonne trempe, Durandal eût terminé le combat: Roger fronçant le ſourcil, fait ſauter ſon cheval, gagne le flanc droit de Mandricard; & Baliſarde forgée pour trancher & percer les armes enchantées & les métaux les plus durs, ſe baigne une ſeconde fois dans le ſang du Tartare.

Mandricard blaſphême en recevant cette bleſſure; ſa rage ſe porte à l'extrême: il veut uſer de toutes les forces qui lui reſtent; & pour porter ſon coup avec plus de violence, il arrache ce bouclier qui porte l'aigle blanche, &

ſaiſit la poignée de Durandal avec ſes deux mains : Ah ! lui cria Roger, tu prouves bien que tu ne te trouves pas digne de cette noble deviſe, & que tu renonces pour toujours à la porter. Mandricard, pour toute réponſe, fait tomber Durandal ſur ſa tête, & la chûte d'une montagne n'eût pas été plus rude à ſupporter ; mais l'épée ne frappant que ſur la viſière, elle la fendit en deux parts ; & cette viſière étant avancée, le viſage de Roger n'en fut pas offenſé : ce même coup deſcendit ſur l'arçon de la ſelle, il trancha les deux épaiſſes lames d'acier dont il étoit revêtu, & coupant auſſi le cuiſſard de Roger, il lui fit une profonde bleſſure dans la cuiſſe, dont la cure fut très-longue dans la ſuite.

Déjà les deux combattans couverts de bleſſures rougiſſoient de leur ſang leurs armes & l'arêne. L'avantage & le péril du combat paroiſſoient être égaux entr'eux ; mais Roger les décida bientôt en ſa faveur. Il porte un coup de pointe de cette Baliſarde fatale à tant de Chevaliers : il dirige ſon coup du côté qui n'eſt plus défendu par le bouclier ; la cuiraſſe ne peut réſiſter, & la pointe cruelle ſe fait une route juſqu'au cœur du Tartare, le traverſe, & l'épée ſe plonge preſque en entier dans ſon ſein.

Le Tartare ne mourut pas ſans ſe venger ; & dans l'inſtant même qu'il recevoit le coup

mortel; il en portoit un ſur la tête de Roger qu'il eût partagée ſi ſa force n'eût pas été affoiblie par la douleur du coup qu'il avoit déjà reçu ſous ſon bras droit. Celui de Mandricard fut cependant aſſez violent pour que le cercle de ſon caſque & ſa coëffe de fer cédaſſent au tranchant de Durandal; il pénétra même un doigt de profondeur dans ſa tête; & Roger terraſſé par ce coup, tomba ſur le ſable en verſant un ruiſſeau de ſang.

Roger fut donc le premier qui toucha la terre. Mandricard reſta quelques momens encore dans les arçons: les ſpectateurs crurent qu'il étoit vainqueur; & Doralice, ſi long-tems flottante entre la crainte & l'eſpérance, levoit déjà les mains au Ciel pour le remercier d'avoir conſervé ſon amant, lorſque Mandricard tombant auſſi-tôt le viſage couvert des ombres de la mort, & ſon corps en ayant déjà toute l'immobilité, l'on reconnut bientôt que Roger avoit remporté la victoire.

Agramant, ſes Chevaliers & les premiers de ſon armée, coururent vers Roger au moment où celui-ci ſe relevoit. Ils l'embraſſent, le ſoutiennent, & célèbrent la gloire immortelle dont il vient de ſe couvrir: il n'eſt perſonne qui ne félicite Roger, & dont le cœur ne ſoit pénétré des ſentimens que ſa bouche exprime; Gradaſſe

ſeul pouvoit être ſoupçonné d'être moins ſincère: ce Prince en effet ne pouvoit ſe conſoler que ſon nom ne fût pas ſorti le premier de l'urne, & de voir le jeune Roger remporter tout l'honneur de ce grand démêlé. Agramant redoubla ſes careſſes pour le brave Roger qu'il voyoit juſtifier toute l'eſtime qu'il avoit précédemment marquée pour lui, lorſqu'il ne voulut point traverſer la mer, & laiſſer lever la bannière impériale, juſqu'à ce qu'il pût l'amener avec lui; il priſe plus que le reſte de ſon armée, en ce moment, celui qui vient d'arracher la vie au fils d'Agrican.

Les Chevaliers Maures ne furent pas les ſeuls qui parurent ſenſibles à la victoire de Roger; un grand nombre de dames Maures, Africaines ou d'Eſpagne, embelliſſoient alors la Cour d'Agramant & de la Reine d'Eſpagne; il n'en fut pas une qui ne s'empreſsât à le féliciter. Peut-être Doralice même lui rendoit-elle un ſecret hommage, & ſe ſeroit-elle jointe à cette belle troupe, ſi le viſage livide de ſon amant étendu ſur le ſable ne l'eût retenue; je dis, peut-être, & j'ai bien raiſon de ne rien aſſurer de poſitif. Roger étoit ſi beau, ſi brave; il poſſédoit ſi bien tous les moyens de plaire, & la Princeſſe Grenadine, comme nous l'avons déjà vu ci-devant, étoit ſi légère, elle craignoit ſi fort la

ſolitude

ſolitude d'une longue nuit, qu'elle auroit bien pu s'attacher à Roger, s'il eût voulu la prendre ſous ſa garde. Dans le fond le Tartare étoit un amant bien brave, bien ſolide, & bien bon pour elle pendant ſa vie ; mais Mandricard mort n'étoit plus d'aucune utilité : Doralice qui ſe portoit fort bien, pouvoit deſirer un nouvel amant tel que Roger; il eût été peut-être bien doux pour elle de s'entendre dire jour & nuit, je vous aime, par ce jeune & charmant Chevalier.

Le plus habile Chirurgien ayant été ſur le champ appellé, le fils de Trojan vit tous ſes vœux exaucés en apprenant qu'aucune des cruelles bleſſures de Roger n'étoit mortelle : il fit porter l'amant de Bradamante ſous ſes tentes, deſirant pouvoir veiller lui-même ſur lui jour & nuit; il fit élever un trophée des armes du Roi de Tartarie près de ſon lit; il n'y manqua que la bonne épée de Roland qui, ſelon la convention, fut remiſe au Roi de Séricane : Bride-d'or appartenoit à Roger comme les armes de Mandricard qui s'étoit emparé de cet excellent cheval & de Durandal, lorſque le Comte d'Angers les avoient abandonnés dans ſa folie. Roger qui ſavoit qu'il ne pouvoit faire un préſent plus agréable au fils de Trojan, le lui fit accepter. Mais ceſſons un moment de parler de Roger pour nous occuper de la jeune guerrière qui,

dans ce moment, ſoupire & ſe déſeſpère de ne point recevoir de ſes nouvelles.

Bradamante étoit toujours à Montauban attendant le retour d'Hypalque; cette ſage & zélée confidente lui raconta la violence qu'elle avoit eſſuyée de la part de Rodomont, l'enlévement de Frontin, la rencontre qu'elle avoit faite de Roger, de Richardet & de ſes couſins ſur les bords de la Fontaine de Merlin, & la fureur avec laquelle ſon amant étoit parti pour aller punir l'inſolence de Rodomont & la lâcheté qu'il avoit eu d'enlever Frontin des mains d'une femme; elle ajouta que Roger n'avoit pu rencontrer le Sarraſin.

Hypalque fait bien valoir auprès de Bradamante les raiſons qui retiennent Roger, & qui l'empêchent de venir à Montauban; elle lui remet ſa lettre : Bradamante la reçoit d'un air plus affligé que ſatisfait; il lui ſeroit bien plus doux de voir ſon cher Roger; une ſimple lettre n'étoit qu'un bien foible ſecours pour elle, après l'avoir attendu ſi long-tems: cependant malgré ſon chagrin mêlé de quelque dépit, Bradamante baiſe plus de dix fois cette lettre, en penſant à celui dont elle reconnoît la main; en la rebaiſant encore elle mouille de ſes larmes un papier que ſes ſoupirs brûlans auroient peut-être enflammé; elle lit & relit vingt fois cette lettre; elle s'in-

terrompt elle-même à tous momens pour faire de nouvelles queſtions & pour répéter encore plus ſouvent celles qu'elle a déjà faites : elle ne ſe laſſe point d'entendre Hypalque ; elle lui fait ſans ceſſe redire que Roger reviendra bientôt la trouver ; le terme de quinze ou vingt jours qu'il prenoit pour ſe rendre auprès d'elle lui paroiſſoit être un ſiècle : Hélas ! s'écria-t-elle, qui pourra m'aſſurer de le revoir, même après ce tems ; combien d'accidens ne peuvent-ils pas l'empêcher de revenir près de moi ? les haſards de la guerre d'ailleurs ne ſont-ils pas toujours à craindre pour un auſſi brave Chevalier ?

Plus Bradamante penſe à l'abſence de ſon amant, plus ſa douleur redouble : Ah ! Roger, mon cher Roger, s'écria-t-elle ; ô toi, que j'aime plus que ma propre vie ! comment peux-tu me quitter pour aller ſervir ceux que tu ſçais être mes ennemis ? toi, dont le bras devroit m'aider à les combattre ; j'ai beau convenir que tu peux croire que ton honneur eſt intéreſſé dans ce moment à l'acte que tu fais ; non, je ne ſais ſi ta conduite mérite que je la blâme, ou que je te la pardonne ; oublies-tu donc que ton père perdit la vie par la cruelle main de Trojan, & c'eſt pour le fils de ſon meurtrier que tu t'éloignes de moi ! loin de venger ſa juſte querelle tu prends la défenſe dAgramant, & lorſ-

que tout devroit te porter à venger le ſang de ton père en répandant le ſien, tu me fais mourir de regrets & de douleur.

C'eſt ainſi que Bradamante répétoit mille tendres reproches contre l'amant qui lui coûtoit tant d'allarmes. Hypalque s'empreſſoit vainement à la conſoler; elle lui diſoit ſans ceſſe que Roger étoit obligé de céder aux ſermens qu'il avoit prêtés, & qu'il falloit qu'elle attendît avec plus de patience le tems qu'il avoit preſcrit pour ſon retour: les conſolations d'Hypalque, l'eſpérance même, unique & douce compagne des amans, qui parloit dans ſon cœur ne pouvoit tarir la ſource de ſes larmes; elle reprit la réſolution de reſter à Montauban, & d'attendre dans ſa famille le tems marqué par Roger; mais il ne dépendoit pas de lui de tenir cette promeſſe.

Ce fut un bonheur pour Bradamante d'ignorer toutes les raiſons multipliées qui forcèrent Roger à manquer à la parole qu'elle avoit reçue de lui : il étoit alors cruellement bleſſé, & pendant un mois entier il fit craindre pour ſa vie. Elle l'attendit en vain; elle vit paſſer le tems qu'il avoit preſcrit avec la plus vive douleur ; elle n'eut des nouvelles de lui que par Hypalque ; elle en reçut une ſeconde fois par Richardet, qui lui raconta comment ce jeune Héros avoit ſauvé ſa vie, & remis ſes couſins en li-

berté : mais quoique ces dernières nouvelles fuſſent agréables pour la guerrière, elles furent encore mêlées de quelques réflexions amères qui la troublèrent. Richardet, dans ſon récit, avoit, comme on peut le croire, élevé juſqu'aux cieux la haute valeur & la beauté de Marphiſe ; il avoit appris en même tems à ſa ſœur que cette belle guerrière & Roger étoient partis enſemble en diſant qu'ils alloient au ſecours d'Agramant. Bradamante, en écoutant ſon frère, eut l'air d'être ſatisfaite qu'ils marchaſſent en état de ſe ſecourir mutuellement ; mais de ſecrètes inquiétudes qu'elle cachoit troubloient alors bien vivement ſon âme.

Il eſt dans l'être des amans d'aggraver les plus légers ſoupçons ; Bradamante imagina que Marphiſe étoit encore plus charmante que ſon frère n'avoit pu la lui peindre : elle penſa qu'ils étoient ſeuls enſemble pendant qu'ils voyageoient ; elle finit par préſumer qu'il étoit impoſſible que Roger n'en fût pas épris. Cependant elle veut rejetter ce ſoupçon ; ſon cœur eſpère & craint tour-à-tour ; elle attend en ſoupirant, & dans le plus grand trouble, l'arrivée de Roger, & elle n'oſe s'écarter d'un pas de Montauban.

Pendant le ſéjour que la guerrière fit dans ſa famille, ſon frère aîné, ce célèbre Paladin dont la renommée rendoit la réputation de ſa race

aussi brillante que le soleil vainqueur des astres de la nuit, Renaud, suivi d'un seul Page, surprit un matin toute sa famille en arrivant tout-à-coup à Montauban, & voici ce qui l'y conduisit.

Vous savez quelle étoit la route qu'il tenoit si souvent pour chercher son Angélique. Un jour, en revenant de Paris, ce Paladin reçut la fâcheuse nouvelle de l'échange que la mère de Ferragus étoit prête à faire avec le lâche Bertolas. Il prit sur le champ la route d'Aigremont pour voler au secours de Vivian & de Maugis : ce fut dans ce château qu'il apprit qu'ils avoient été délivrés par Roger & Marphise ; que les Mayençois étoient tombés sous les coups de la guerrière & de son compagnon d'armes, & que ses frères & ses cousins étoient partis pour Montauban. Il y avoit près d'un an qu'il s'étoit séparé d'eux ; il vint pour les embrasser.

Renaud reçut avec attendrissement les caresses de sa mère Béatrix, de son épouse, de ses enfans & de ses frères ; ses jeunes enfans l'entouroient, embrassoient ses genoux, ses jambes, l'accabloient de leurs caresses, comme les petits bien affamés d'une hirondelle caressent leur mère, lorsqu'en volant à tire d'aîles elle vient porter la pâture dans leur petit bec, & gasouille en les

voyant manger : mais lorſque le Paladin eut donné quelques jours à ſa tendreſſe, comme à celle de toute ſa famille, il partit de Montauban en faiſant prendre les armes à tous ſes frères, à ſes couſins, & les conduiſit à ſa ſuite. Bradamante attendant toujours le moment ſi deſiré de l'arrivée de Roger, feignit d'être malade pour être diſpenſée de partir avec eux. Hélas ! elle ne leur diſoit que trop la vérité ; eſt-il donc une fièvre aſſez aigüe, une douleur aſſez vive pour être comparées à tout ce que ſent une âme que l'amour fait ſouffrir ? Renaud, en amenant la fleur des guerriers de la Maiſon de Clermont, les conduiſoit à Paris au ſecours de Charlemagne, & je vous raconterai dans le chant ſuivant les exploits éclatans que cette brave & illuſtre race fit pour le ſervice de ſon Empereur.

Fin du trentième Chant.



CHANT XXXI.

AMOUR! Amour! qu'il feroit doux de te fervir! quel bonheur pourroit approcher de la félicité d'une âme qui s'abandonne à des tranfports fans ceffe renaiffans, & qui femble ne plus exifter que pour aimer, fi tu n'avois pas la cruauté de mêler toujours quelques peines à tes plaifirs! Souvent, hélas! la crainte les accompagne; plus fouvent encore une noire frénéfie les détruit & laiffe un cœur en proie aux ferpens cruels de la jaloufie.

Je conviens que quelquefois de légères peines ne font que préparer tes bienfaits, & nous en faire mieux connoître le prix; c'eft ainfi que la foif ardente & la faim nous rendent les plaifirs de la table plus délicieux; l'amant fortuné ne fentiroit pas affez toute l'étendue de fon bonheur, fi le calme charmant dont il jouit n'eût pas été précédé de quelques troubles, & l'on ne connoît bien les douceurs de la paix, qu'après avoir éprouvé les horreurs de la guerre.

Quoiqu'on foit privé de voir ce que l'on aime, on en porte toujours la douce idée dans

ſon cœur ; on ſe dit ſans ceſſe : Oui, je le reverrai plus charmant & plus fidèle que jamais ; les maux que fait ſouffrir l'abſence en deviennent plus légers, & ne font que précéder tous les tranſports que nous cauſe le retour de l'objet aimé ; on peut même adorer ſa maîtreſſe, ſans en avoir reçu la plus légère faveur : on peut même ne ſe pas trouver malheureux dans ſa chaîne, ſi la douce eſpérance n'eſt pas détruite : on s'occupe bien moins de l'état préſent de ſon amour, que du moment deſiré de voir combler tous ſes vœux. C'eſt dans ce moment fortuné que le ſouvenir de tant de peines paſſées porte encore de nouveaux charmes dans la félicité préſente ; mais ſi l'infernale jalouſie répand ſon poiſon dans notre cœur, elle jette un nuage ſombre ſur l'image du bonheur : elle faſcine les yeux, elle y répand une teinte noire, elle les empêche de diſtinguer & d'apprécier tout ce qui les bleſſe.

Lorſque la jalouſie nous déchire le cœur, il n'eſt aucun ſecours pour guérir une plaie auſſi mortelle ; un poiſon nouveau ſemble l'envenimer ſans ceſſe ; le grand art de Ptolémée, celui de Zoroaſtre, d'Eſculape même ne pourroient guérir un mal qui conduit du déſeſpoir à la mort ! Cruel ſupplice d'une âme tendre, pourquoi

nais-tu ſi facilement pour la tourmenter ! le plus léger ſoupçon, l'apparence la plus trompeuſe, ſuffiſent pour nous accabler ; la raiſon s'offuſque & ſe tait ; l'intelligence troublée ne nous fait plus voir que des monſtres hideux & fantaſtiques ; l'eſprit d'un jaloux change au point de n'être plus reconnoiſſable : ô paſſion, la plus dangereuſe de toutes, pourquoi pénétras-tu dans le cœur noble & ſenſible de Bradamante? par quelle fatalité vins-tu lui porter les derniers coups !

Le récit d'Hypalque & celui de Richardet n'avoient encore excité que quelques troubles légers dans ſon âme ; mais, quelques jours après, un nouveau rapport, appuyé de quelque vraiſemblance, acheva de la frapper d'un coup mortel ; vous plaindrez cette guerrière, lorſque je vous en rendrai compte ; mais je vous dois auparavant celui des grandes actions de Renaud que nous avons laiſſé marchant vers Paris à la tête de ſes plus proches parens.

Le jour d'après leur départ d'Aigremont, cette petite troupe rencontra vers le ſoir un Chevalier couvert d'armes noires ; il n'avoit, ſur des vêtemens pareils, qu'une écharpe blanche ; il conduiſoit une Dame, & voyant dans la perſonne de Richardet un Chevalier qui lui parut être d'une haute apparence, il s'avança

pour le défier à la joûte ; Richardet n'eut garde de refuser un pareil défi, lui qui souvent prévenoit les autres ; il prend du champ, & revient sa lance en arrêt : Renaud & ses compagnons s'arrêtèrent pour voir la suite de ce défi. J'espère, disoit en lui-même Richardet, l'atteindre assez à plein au milieu de son bouclier pour le désarçonner. Mais le succès lui fut bien contraire ; le Chevalier étranger l'atteignit si rudement dans la visière de son casque, qu'il le fit voler bien loin à terre par dessus la croupe de son cheval : son frère Alard se présenta pour le venger, mais il n'en eut que la frivole espérance ; il fut porté sur l'herbe comme Richardet, & son bouclier fut brisé par la violence du coup.

Renaud eut beau crier au jeune Guichard de s'arrêter ; celui-ci qui tenoit déjà sa lance en arrêt, & qui brûloit du desir de venger ses frères, profita du tems que Renaud employoit à lacer son casque ; il courut sur le Chevalier inconnu qui l'étendit à côté de ses frères : aussitôt Richard, Vivian & Maugis voulurent s'avancer ; mais Renaud se trouvant armé les arrêta. Nous n'arriverions jamais à Paris, leur dit-il en riant, si j'attendois qu'il vous eût tous renversés. Mais il le dit assez bas pour qu'ils n'eussent

pas la mortification de l'entendre. La rencontre de Renaud & du Chevalier noir fut de la plus grande violence, & leurs fortes lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets; mais nul des deux ne plia la tête ni les reins en arrière de l'épaisseur du doigt : leurs chevaux s'étant pareillement rencontrés, mirent tous deux la croupe à terre.

Bayard se releva dans l'instant, au point qu'à peine s'apperçut-on qu'il eût baissé sa croupe ; à l'égard de l'autre cheval, il eut l'épaule & les reins brisés, & resta mort sur la place. Son maître s'étant promptement débarrassé de ses étriers, se trouva sur le champ sur ses pieds.

Le fils d'Aimon ayant fait une demi-volte, revenoit vers le Chevalier sans tenir aucune arme dans sa main. Le Chevalier noir lui dit : Sire Chevalier, j'aimois le cheval que vous venez de me faire perdre ; il y va de mon honneur de venger sa mort : faites donc ce qui vous conviendra le mieux ; car pour moi je n'hésite plus à vous combattre. — Si ce n'est que le regret du cheval que vous avez perdu, lui répondit Renaud, qui vous porte à ce combat, je vous offre volontiers un des miens qui pourra le valoir. — Vous m'entendez très-mal, lui répondit l'autre, si vous croyez que je sois

embarraſſé de la perte de ce cheval ; mais je vais m'expliquer plus clairement. Je veux donc vous dire que je croirois me manquer à moi-même, ſi je n'éprouvois pas l'épée à la main quelle eſt votre force & votre valeur dont j'ai une très-haute idée. Ainſi, reſtez à cheval ou deſcendez, cela m'eſt égal, ne craignant point que vous me combattiez avec quelque avantage, tant je deſire m'éprouver l'épée à la main avec vous. Renaud lui répondit ſans le faire attendre : Je conſens au combat que vous me propoſez ; & pour que vous ne puiſſiez prendre aucun ombrage de ceux qui ſont avec moi, je vais leur dire de ſuivre leur route, juſqu'à ce que je les rejoigne, & je ne garderai près de moi qu'un Palefrenier pour tenir mon cheval. Sur le champ il alla donner ordre à ſes compagnons de ſuivre leur route.

La nobleſſe de ce procédé frappa le Chevalier étranger, & lui donna la plus haute idée de ſon adverſaire. Renaud en effet deſcend de cheval, le donne à tenir, & ne voyant plus l'étendard de Clermont qui continuoit à s'éloigner, il embraſſe ſon écu, tire Flamberge, & provoque le Chevalier. L'un & l'autre s'attaquent avec la même valeur : chacun d'eux s'étonne de la force de ſon adverſaire ; jamais

on n'a vu de combat plus terrible : cependant il n'eſt animé ni par l'orgueil ni par la fureur, & tous les deux connoiſſant leur force, ils employent tout l'art dont on peut uſer en de pareils aſſauts.

On pouvoit entendre de loin les coups terribles qu'ils ſe portoient; tous les environs en retentiſſoient, & le tranchant de leurs épées faiſoit ſouvent voler des fragmens de leurs boucliers, & des mailles de leurs cuiraſſes. L'un & l'autre mettent leur principale adreſſe à parer leurs coups; ils connoiſſent facilement que le plus léger manque d'attention pourroit être dangereux : ce combat dura plus d'une heure & demie avec la même force & la même valeur. Le ſoleil étoit déjà depuis long-tems ſous l'horiſon, & les ténèbres s'étoient étendus ſur tout l'hémiſphère, ſans qu'aucun repos eût interrompu leur combat; l'honneur le ſoutenoit ſeul, il n'étoit point animé par la colère.

Renaud s'étonne de trouver un Chevalier aſſez fort pour lui réſiſter, aſſez brave, aſſez expert dans les combats, pour mettre ſouvent ſa vie en danger ; il ſe trouve même déjà ſi las, & tellement échauffé, qu'il ne peut s'empêcher de deſirer que ce combat finiſſe, pourvu qu'il s'en tire avec honneur : de l'autre part, le

Chevalier étranger qui ne ſavoit pas qu'il étoit aux mains avec ce célèbre Renaud, la fleur des Paladins de France, s'étonnoit qu'un homme pût donner des preuves d'une ſi grande force & d'une pareille adreſſe; il eût bien deſiré n'avoir pas eſſayé de venger la mort de ſon cheval; & s'il eût pu ſe tirer avec honneur de cette affaire, il l'eût fait ſur le champ. Heureuſement pour ces deux braves Chevaliers la nuit devint tellement obſcure, que leurs coups ne portoient déjà plus qu'au haſard; à peine leurs épées ſe rencontroient-elles, aucun d'eux ne pouvoit plus en voir ni le tranchant ni la pointe.

Renaud fut le premier à dire à ſon adverſaire: Il me ſemble que nous ferions bien de différer la ſuite de notre combat juſqu'à demain matin; la nuit eſt trop obſcure pour le continuer, & vous me ferez grand plaiſir, ſi vous voulez la venir paſſer ſous mon pavillon. Soyez sûr, Sire Chevalier, que vous y recevrez tous les ſervices & tous les honneurs qui vous ſont dûs. Le Chevalier reçut cette offre avec politeſſe, & l'accepta ſans héſiter. Tous deux remettant leurs épées dans le fourreau, marchèrent enſemble vers le petit camp que les frères & les couſins du Paladin avoient fait dreſſer; & ſur le champ, Re-

naud fit amener par ſon Ecuyer un beau cheval de bataille au Chevalier.

Celui-ci qui ne connoiſſoit point encore le Paladin, l'entendit par haſard ſe nommer lui-même; & dans l'inſtant qu'il reconnut que c'étoit contre un frère, & contre ce héros, qu'il venoit de ſe battre, ſon cœur fut ému vivement, & la joie la plus vive fit couler ſes larmes: ce guerrier étoit Guidon le Sauvage que nous connoiſſons par l'hiſtoire de l'île des femmes cruelles, & par le long voyage qu'il avoit fait depuis avec Marphiſe, Sanſonnet & les fils d'Olivier. Guidon n'avoit pu faire connoiſſance encore avec ſa famille ayant été retenu par le lâche Pinabel. Dès qu'il eut reconnu qu'il avoit le bonheur de voir Renaud: Ah! Seigneur, lui cria-t-il, quelle fatalité cruelle m'a conduit à combattre celui que j'aime, que je reſpecte, & que je deſire de voir depuis ſi long-tems! Vous voyez en moi, Seigneur, celui qui reçut le jour de Conſtance ſur les bords du Pont-Euxin, & comme vous j'ai le généreux Duc Aimon pour père. Le deſir de vous voir & de connoître ceux de notre ſang, m'a fait accourir en France; j'y venois rendre hommage à mon illuſtre frère, & mon deſtin cruel m'a mis les armes à la main contre lui. Ah! Seigneur, daignez me pardonner

ner cette faute involontaire : que ne puis-je verſer tout mon ſang pour vous, & la réparer ! — Ah ! mon brave frère, lui cria Renaud en lui tendant ſes bras, devez-vous donc vous excuſer d'un combat qui me prouve ſi bien que vous êtes de notre race, & fait pour lui faire honneur ! Quel témoignage peut être plus fort que votre haute valeur ! Oui, je vous reconnois pour être un digne fils d'Aimon ; un lion ne pourroit être le fils du daim timide, & la foible colombe ne peut naître d'un aigle ou d'un faucon.

Les deux frères ſe donnèrent les plus tendres aſſurances d'une union éternelle, en achevant leur route vers les pavillons où Renaud ſe fit un plaiſir bien vif de raconter à ſes proches tout ce qui venoit de ſe paſſer, & de leur préſenter Guidon ; ils deſiroient tous de le voir depuis long-tems ; ils l'accablèrent de careſſes, & reconnurent qu'il reſſembloit beaucoup au Duc Aimon. Ses frères, ſes couſins l'entouroient ; chacun aimoit à lui parler à ſon tour ; & de ce moment Guidon fut admis dans le ſein de ſon illuſtre famille, comme un Chevalier fait pour ſoutenir la gloire de la maiſon de Clermont. L'arrivée de Guidon eût toujours été chère ; mais dans ce moment où ſa valeur pou-

voit ſeconder la leur, tous ces braves Chevaliers en ſentirent encore mieux le prix.

Le ſoleil couronné de ſes rayons étincelans, commençoit à peine à les lancer ſur la voûte céleſte, & à les étendre ſur la ſuperficie des mers, lorſque Guidon partit avec tous ceux de ſon ſang, & ſe rangea ſous la bannière de Renaud; ils marchèrent enſemble vers Paris, & ce fut à dix milles de diſtance de cette grande cité, qu'ils joignirent les bords de la Seine, & qu'ils firent la rencontre des deux braves fils d'Olivier. Ils cauſoient alors avec une Dame fort belle & richement vêtue dont l'air étoit très-affligé : cette Dame ſembloit leur parler de choſes très-importantes, & demander leur ſecours. Tous les Chevaliers de Clermont reconnurent auſſi-tôt les deux frères. Guidon dit à Renaud : Voilà deux des plus braves guerriers que je connoiſſe; & s'ils viennent avec nous au ſecours de Charles, leur bras ſera bien redoutable & bien nuiſible aux Sarraſins.

Renaud qui les avoit reconnus à leurs armes blanches & noires, joignit ſes louanges à celles de Guidon; ils courent les uns & les autres, & l'ancienne querelle que Renaud avoit eu longtems auparavant avec les deux frères parut être

absolument oubliée. Cette querelle, trop longue à raconter, n'avoit eu d'autre raison que la punition du lâche Trufaldin ; ils n'eurent plus l'air d'y penser : il leur fit mille caresses, que bientôt Sansonnet qui les rejoignit partagea, lorsque les fils d'Olivier l'eurent fait connoître pour être ce célèbre Gouverneur de la Palestine, si renommé par sa valeur.

Pendant ce tems, la jeune Dame affligée ayant reconnu Renaud, s'en fit reconnoître à son tour : Seigneur, lui dit-elle, hélas ! votre brave cousin, ce bouclier de l'Empire & de notre sainte Religion ; cet illustre & redoutable Paladin Roland, a perdu totalement la raison, & parcourt maintenant la terre comme un insensé. Je ne sais point quelle est la cause de ce fatale événement ; je sais seulement, pour l'avoir vu moi-même, qu'il a jetté ses armes, & les a dispersées dans la campagne, où j'apperçus de même un généreux Chevalier les ramasser avec une sorte de respect, pour en former un trophée, & l'élever sur un pin : mais le fils d'Agrican étant arrivé le même jour, cet orgueilleux Tartare s'est emparé de Durandal, & du bon cheval Bride-d'or que Roland avoit de même abandonné dans la campagne. Je vous dirai de plus que j'ai vu ces jours passés le malheureux Roland ayant perdu toute pudeur,

courir tout nu dans la campagne, pouſſant des hurlemens affreux : je n'ai pu douter alors qu'il n'eût perdu la raiſon, & je n'aurois pu croire, ſi je n'en avois été témoin, qu'un Paladin ſi ſage eût pu tomber dans un pareil accès. La Dame pourſuivit en leur racontant comment elle l'avoit vu lutter ſur un pont avec Rodomont, l'embraſſer, & ſe précipiter avec lui dans la Saône. Je crois, continua-t-elle, que de tous les Chevaliers qui m'écoutent, il n'en eſt aucun qui ne ſoit touché de l'état affreux de ce grand Paladin. Je vais chercher à Paris, & dans d'autres lieux encore, quelqu'un qui l'aime aſſez pour tâcher de s'en emparer, & travailler à le guérir de ſa folie. Ah, ſi je pouvois avoir des nouvelles de Brandimart, je ſuis bien sûre qu'il feroit tout au monde pour réuſſir dans ce que je deſire. On devinera ſans peine que celle qui parloit à Renaud étoit la belle Fleur-de-Lys, cette amante ſi tendre & ſi fidelle de Brandimart. Elle retournoit à Paris l'y chercher. Renaud apprit d'elle encore, la querelle que la poſſeſſion de l'épée de Roland avoit excitée, la mort de Mandricard & le combat après lequel Durandal étoit tombée dans la poſſeſſion de Gradaſſe.

Renaud fut très-touché de ce récit; ſon ame ſenſible fut attendrie pour ſon brave couſin, &

ſur le champ il forma le projet de le chercher, & de travailler à le tirer de ce terrible état, dès qu'il ſeroit le maître de lui-même; il ſentoit bien, que dans ce moment la volonté du Ciel étoit qu'il volât au ſecours de Paris & de l'armée chrétienne avec la troupe qu'il avoit raſſemblée à cet effet.

Quelque deſir que Renaud eût d'attaquer le camp des Sarraſins, il jugea que pour réuſſir dans cette grande entrepriſe, il auroit beaucoup d'avantage à profiter du tems d'une nuit obſcure, tandis que les Infidèles ſeroient encore plongés dans le ſommeil. Il fit donc embuſquer toute ſa troupe dans un bois à portée du camp d'Agramant, en donnant ſes ordres pour qu'elle y reſtât le reſte du jour.

Dès que le ſoleil laiſſant étendre ſes voiles à la nuit, ſe fut retiré ſous l'onde, & que juſqu'aux bêtes féroces goutèrent un doux repos, n'étant plus éclairées par cette foible lumiere, dont l'aſtre du jour par ſon abſence laiſſoit briller ceux de la nuit, Renaud mit ſon détachement en marche; & ſe portant un mille en avant avec quelques-uns de ſes Chevaliers, il tomba d'abord ſur la garde avancée du camp, qui ſe trouvant ſurpriſe au moyen du profond ſilence que Renaud avoit fait obſerver, fut taillée en

pièces, ſans qu'aucun put s'en échapper; il arriva de la ſorte juſqu'au camp, meme avant que les Sarraſins puſſent avoir connoiſſance de ſa marche.

Ce camp ſurpris ne put ſe remettre en ordre, ni faire la moindre réſiſtance; & dès que Renaud s'apperçut que l'allarme s'y répandoit, il en fit redoubler la terreur par des ſons aigus des clairons, des trompettes, & bien plus encore par le cri terrible que tous les Guerriers élevèrent à la fois en criant Renaud! Clermont! Montauban! Renaud! Alors animant Bayard, le Paladin lui fait franchir les barrieres du camp, & le fait fondre ſur les Sarraſins qui veulent ſe relever, & ſur leurs tentes qu'il renverſe.

Les plus braves des Sarraſins ſentirent hériſſer leurs cheveux en entendant prononcer les noms terribles de Renaud & de Montauban. Les Africains & les Eſpagnols qui ſe ſouvenoient que la mort avoit toujours accompagné ces noms quelques tems auparavant, fuirent de toutes parts abandonnant leurs tentes, & juſqu'à leurs armes. Guidon, ſes frères, ſes couſins, les fils d'Olivier & Sanſonnet ſuivent de près l'impétueux Renaud: l'étendard de Clermont s'ouvre un libre paſſage, & ſept cents hommes d'armes que Renaud avoit conduit de Montauban portent

le ravage & la mort dans le camp des Infidèles.

Ces ſept cents hommes, tous gens d'élite & de la plus haute valeur, étoient depuis long-tems entretenus par Renaud à Montauban, endurcis aux ſaiſons comme aux travaux militaires, exercés ſouvent par Renaud; cette troupe ſous ſes ordres étoit auſſi redoutable que les Myrmidons Theſſaliens d'Achille : ils étoient ſi braves & ſi fermes dans le combat, que cent d'entre eux auroient pu vaincre mille ſoldats; & dans une grande armée, on eût eu peine à choiſir de quoi former une troupe auſſi redoutable. Renaud, quoique chef d'une maiſon illuſtre, n'étoit pas riche, & ne poſſédoit qu'une partie de l'Auvergne; mais ſa haute valeur, ſa générosité, ſes manières affables avoient attaché tellement ces braves gens à ſa perſonne que les plus riches Souverains les auroient vainement appellés à leur ſervice : Montauban étoit la citadelle la plus redoutable par le ſéjour qu'ils y faiſoient habituellement & par leur fidélité; mais dans le beſoin extrême que Charles avoit d'être ſecouru, Renaud n'avoit laiſſé qu'une foible garde dans cette ville; & ſûr de cette troupe ſi brave & ſi fidelle, il l'avoit conduite ſous ſa bannière.

A peine cette bannière, ſigne aſſûré de la victoire, eût-elle flotté dans le camp Sarraſin, que toutes celles des Infidèles tombèrent devant elle; les Maures, plus timides que les moutons des bords du Galèſe ſous la dent meurtrière des loups, ou que les chèvres qui paiſſent le long du Cyniphe ſous les ongles tranchans des lions de Lybie, périrent ou s'enfuirent effrayés par les coups de ceux de Clermont.

Charlemagne qui ſait alors qu'il eſt ſecouru par Renaud, ne laiſſe qu'une foible garde dans les deux Châtelets, & fait une ſortie ſur les Sarraſins à la tête de ſes meilelures troupes & de ſes Paladins: le fils du riche Roi Monodant, ce fidèle amant de Fleur-de-Lys, le brave Brandimart étoit à ſes côtés. Quelles furent les tranſports de joie de cette tendre amante, qui n'avoit point voulu s'éloigner de Renaud, lorſqu'à la deviſe de ſon bouclier, elle reconnut ſon cher Brandimart; elle s'élance au milieu des armes, elle ne craint rien, elle ne voit que ſon amant, elle lui tend les bras, & le ſerre mille fois ſur ſon ſein.

Brandimart lui rendit ſes innocentes careſſes plein de ſurpriſe, de joie & d'amour: on ſe fioit beaucoup à ſes maîtreſſes dans cet heureux tems des âges antiques; on les laiſſoit courir ſans

inquiétude les monts, les plaines & les forêts; on ne les ſuivoit pas même avec un œil jaloux; & lorſqu'elles étoient de retour, loin de douter de la vérité de leurs récits, on les croyoit auſſi fidelles que tendres, on ne les en trouvoit que plus eſtimables & plus charmantes : Brandimart crut donc tout ce que ſa chère Fleur-de-Lys lui raconta, & fut très-affligé de ce qu'il apprit de la folie de ſon ami Roland.

De tout ce que lui dit Fleur-de-Lys, c'eſt ce qu'il auroit eu le plus de peine à croire; mais il étoit trop amoureux, trop ſoumis pour douter de tout ce qu'aſſuroit la belle bouche de ſa maîtreſſe, ſur-tout lorſqu'elle diſoit l'avoir vu de ſes propres yeux, & ſachant d'ailleurs qu'elle étoit ainſi que lui trop amie de Roland pour avoir pu ſe méprendre : alors elle lui raconta toute l'aventure du pont périlleux; elle lui dépeignit le château, cette tour couverte des armes de Chevaliers que Rodomont avoit vaincus ; elle finit par le récit de la lutte de ce Sarraſin contre le Comte d'Angers & de leur chûte dans la Saône,

Brandimart voyant les Sarraſins abſolument défaits, ne s'occupa plus que de la tendre amitié qui l'uniſſoit avec Roland; il prit auſſi-tôt le parti d'aller chercher ſon ami, de l'arrêter &

d'employer tout l'art des Médecins pour rappeller ſa raiſon ; il partit donc ſur le champ avec ſa charmante Fleur-de-Lys qui guidoit ſes pàs vers les lieux où la vraiſemblance lui faiſoit eſpérer de trouver encore le malheureux Paladin.

La route que prit Fleur-de-Lys les ramena préciſément à ce même pont gardé par Rodomont, & bientôt les Ecuyers de ce Sarraſin ſe préſentèrent pour enlever les armes de Brandimart : celui-ci, mépriſant des gens de cette eſpèce, s'avança dans la barrière du pont, & Rodomont avec ſon audace ordinaire, lui cria : Qui que tu ſois que le ſort ou la folie guide en ce lieu, deſcends, dépouilles-toi de tes armes, & rends hommage à ce tombeau ſi tu ne veux pas que je t'immole aux mânes de ceux qu'il renferme; ce que je ferai ſans doute ſans avoir pitié de toi.

Brandimart ne fit aucune autre réponſe à ce propos que de mettre ſa lance en arrêt; il pouſſe en avant ſon cheval Bartolde avec un courage digne d'un auſſi bon Chevalier : Rodomont, de ſon côté, vient à toute bride contre lui; le cheval du Sarraſin avoit depuis long-tems l'habitude de courir ſur ce pont étroit ; celui de Brandimart avoit peur, & ne couroit qu'en tremblant ſur ces

madriers peu ſolides ; ils ſe joignirent cependant, & les deux Chevaliers armés de fortes lances, telles encore qu'elles avoient été coupées dans la forêt, s'atteignirent, avec tant de force, que les deux chevaux furent également renverſés ; l'un & l'autre des combattans veulent les faire relever à coups d'éperons, les chevaux ſe débattirent, & rien ne pouvant aſſurer leur aſſiette ſur ce pont ſans rebords, tous les deux tombèrent avec leurs maîtres dans la rivière ; leur chûte fit retentir l'air avec autant de force, que lorſque le téméraire Phaëton, foudroyé par Jupiter, fit ſoulever l'éridan par ſa chûte, & celle du char du Soleil ſon père.

Les chevaux allèrent à fond avec les deux Chevaliers, qui furent à même de voir ſi la Saône ne cachoit pas quelque jeune Nymphe ſous ſes eaux; ce n'étoit pas la première fois que Rodomont avoit fait un ſemblable ſaut : il avoit été à portée de bien connoître le fond du lit de la rivière, & de ſavoir où le terrein étoit ferme ou mobile. Il fut bientôt en état d'avoir la tête, la poitrine, & juſqu'à la ceinture hors de l'eau ; il pouvoit attaquer Brandimart avec un grand avantage, le cheval de ce dernier s'étant enfoncé dans un ſable mouvant, ne pouvant s'en retirer, & tous les deux courant grand riſque d'y reſter

ſubmergés. L'inſtant d'après, l'eau les ayant ſoulevés, le courant emporta Brandimart, de manière que le pauvre Chevalier ſe trouvoit deſſous ſon cheval, très-près d'être ſuffoqué. Fleur-de-Lys qui le voit dans ce péril extrême, vole à Rodomont toute baignée de larmes. Seigneur, lui dit-elle, je vous conjure par celle que vous révérez, même après ſa mort, de ſauver la vie de ce brave Chevalier. Ah! s'écria-t-elle, ſi jamais vous avez aimé, prenez pitié d'une amante déſeſpérée ; qu'il vous ſuffiſe de le faire votre priſonnier, & d'appandre à ce tombeau des armes plus propres à l'honorer que toutes celles dont il eſt couvert. Quelque cruel que fût le Roi d'Alger, il fut ému par les prières de Fleur-de-Lys ; il fit promptement ſecourir Brandimart qui l'inſtant d'après eût perdu la vie ; mais on n'acheva de le tirer de deſſous ſon cheval, qu'après avoir pris ſon caſque & ſon épée ; on le porta ſur le champ dans la tour avec les autres priſonniers,

La joie qu'eut Fleur-de Lys de voir la vie de ſon amant hors de danger, fut bien balancée par la douleur de le ſavoir priſonnier ; mais que n'eût-elle pas ſacrifié pour qu'il ne pérît pas à ſes yeux! Cependant ſa douleur redouble en penſant qu'elle eſt cauſe de l'état cruel où ſe

trouve cet amant; elle s'accuſe de l'avoir conduit elle-même à ſa perte, en lui racontant comment elle avoit trouvé Roland près de ce pont périlleux. Elle retourna ſur ſes pas à Paris, eſpérant de ramener avec elle Renaud ou Guidon, ou quelqu'autre Chevalier renommé de la Cour de Charlemagne. Elle ſe propoſe d'en chercher un par mer & par terre qui ſoit plus heureux que Brindimart, n'imaginant pas pouvoir en trouver un plus brave pour ſe battre contre Rodomont.

Fleur-de-Lys marcha pluſieurs jours ſans trouver perſonne qui pût lui faire eſpérer de délivrer ſon amant. Elle crut enfin en trouver un tel qu'elle le deſiroit, en voyant venir un Chevalier de haute apparence, dont la cote d'armes étoit très-riche, & toute brodée de troncs & de rameaux de cyprès. Je compte bien vous dire quel étoit ce Chevalier; mais maintenant je veux retourner à Paris pour voir un peu cette entière défaite des Sarraſins, que Charles dut à la valeur de Renaud, & peut-être aux enchantemens de Maugis. Le nombre des fuyards fut très-grand, mais celui des morts le fut tellement, que Turpin ne put jamais les compter, ayant été ſurpris par les ombres de la nuit.

Agramant dormoit tranquillement dans ſa ten-

te, lorſqu'un de ſes gardes épouvanté vint l'avertir de ſe lever & de ſortir promptement s'il vouloit éviter d'être pris. Ce Prince ſe leve, regarde autour de lui, & voit ſes ſoldats fuir de toutes parts; la plupart même ſont à moitié nus, & n'ont pas eu le tems de prendre leurs épées ni leurs boucliers; il ſe faiſoit attacher promptement ſes armes, lorſque Falſiron, Grandonio, Balugant & quelques autres, accoururent à ſa tente; ils lui parlèrent encore plus vivement ſur le danger qu'il couroit de perdre la vie ou la liberté, s'il ne s'échappoit pas promptement: Marſile & le ſage Sobrin lui confirmèrent tout ce qui le menaçoit, rien ne pouvant échapper, lui dirent-ils, à la fureur de Renaud; & même, ajoutèrent-ils, il eſt bien douteux ſi vous ou vos amis vous pouvez éviter ce péril; vous n'avez pas un moment à perdre pour vous retirer avec le petit nombre de ceux qui pourront vous ſuivre ou dans Arles, ou dans Narbonne; ces deux villes ſont également fortes, vous pourrez y tenir long-tems, & tant que vous ſerez en vie & libre vous conſerverez l'eſpérance de vous relever & de vous venger de cette défaite; vous aurez le tems de raſſembler une nouvelle armée avec laquelle vous pourrez mettre Charles en fuite à ſon tour.

Quoique ce parti parût bien dur pour le fils de Trojan, il se rendit à leur avis; il prit donc sur le champ la route d'Arles, avec la même diligence que s'il eût eu des aîles; il suivit le chemin que de bons guides arrivés à propos lui dirent être le plus sûr, & la nuit favorisa sa fuite.

A peine vingt mille hommes, tant des troupes Africaines que des Espagnoles, purent échapper au fer de Renaud; ses frères, ses cousins, ses compagnons, & les sept cents braves hommes d'armes qui le suivoient, en tuèrent un si grand nombre, & jettèrent une telle épouvante parmi les autres, qu'il seroit plus possible de compter les feuilles & les fleurs que le printems fait naître, que ceux qui périrent par le fer, ou qui se précipitèrent dans la Seine. Quelques-uns ont prétendu que Maugis avoit eu beaucoup de part à cette défaite, même sans ensanglanter son épée; ils ont dit que Maugis, par la force de ses conjurations, avoit évoqué des antres du Tartare une multitude de Démons qui faisoient voir aux Sarrasins qu'ils étoient entourés de tous côtés par des troupes si nombreuses que la France même ne pourroit lever autant de bannières & rassembler autant de lances: on dit qu'il leur fit de plus entendre un bruit si terrible de cliquetis

d'armes, d'inſtrumens guerriers, d'henniſſemens de chevaux & de cris menaçans qui retentiſſoient autour d'eux de toutes parts, que les Sarraſins épouvantés crurent n'avoir plus d'autre eſpérance que dans une prompte fuite.

Agramant n'oublia pas ſon cher Roger, qui n'étoit pas encore guéri de ſes dangereuſes bleſſures; il le fit monter ſur un cheval dont l'allure étoit fort douce; & dès qu'il eût traverſé le pays le plus dangereux par la route qui l'étoit le moins, il le fit embarquer & conduire ainſi, ſans eſſuyer aucune fatigue, juſques dans la ville d'Arles qu'il avoit marquée pour être le point de ralliement de tous ceux qui pourroient ſe ſauver de cette déroute. Le nombre de ceux qui s'échappèrent le premier jour fut d'environ cent mille; mais fuyant par monts & par vaux en troupes ſéparées au milieu de la France, une grande partie de ces fuyards fut détruite par les gens de la campagne, & rougit de ſon ſang les terres qu'ils avoient long-tems ravagées.

Le Roi de Séricane ayant ſon camp ſur les derrières de celui d'Agramant, n'avoit point eſſuyé d'échec, & ſur la fin de l'affaire, reconnoiſſant Renaud qui déjà ſe réjouiſſoit avec ſes compagnons de cette grande victoire, dont il

rendoit

rendoit grace à l'Eternel, il crut trouver le moment favorable pour s'emparer de Bayard.

Je crois vous avoir dit que Gradaſſe n'avoit porté les armes en France, que par le deſir ardent qu'il avoit de faire la conquête de Durandal & de Bayard; c'étoit pour ce fameux courſier, qu'il avoit déjà combattu contre Renaud, & qu'ils avoient arrêté tous deux le jour, l'heure & lieu du combat qui devoit terminer cette grande querelle : il s'étoit donc porté ſur le bord de la mer le jour dont Renaud étoit convenu; mais Maugis empêcha ſon couſin de ſe trouver à ce rendez-vous, par des moyens trop longs à vous répéter. Gradaſſe voyant manquer Renaud à l'aſſignation priſe de part & d'autre, eut la déraiſon de croire que le Paladin s'étoit éloigné par terreur, & depuis ce tems il oſoit regarder Renaud comme un homme de peu de courage. Dès qu'il ſut que ce Paladin attaquoit le camp d'Agramant, il ſe fit couvrir de ſes fortes armes, & monta ſur ſa belle & vigoureuſe Alphane; il marche à l'aventure dans l'obſcurité de la nuit; il paſſe rapidement, renverſe également les Maures & les Chrétiens qu'il trouve ſur ſon paſſage : il ſe porte en appellant Renaud d'une voix forte, par tout où les eſcadrons lui paroiſſent être les plus nombreux & ſe charger, & continue à cher-

cher le Paladin; ils ſe rencontrent enfin, ayant tous les deux l'épée haute, leurs lances étant déjà briſées.

Lorſque Gradaſſe, qui ne pouvoit diſtinguer ni la taille ni la deviſe de Renaud, crut cependant le reconnoître aux coups qu'il portoit, comme à l'impétuoſité de Bayard qui faiſoit trembler la terre ſous ſes pieds, il débuta par lui faire les reproches les plus offenſans; il oſa lui dire que manquant à la parole qu'ils s'étoient donnée réciproquement, il l'avoit mis en droit de croire, & de publier, que c'étoit par un manque de courage.

Je vois bien, continua Gradaſſe, que le jour que tu m'évitas, tu conçus la folle eſpérance de te cacher toujours aſſez bien pour que je ne puſſe te retrouver, mais je te tiens aujourd'hui; vas, ſois sûr que ſi tu volois juſques ſur la voûte céleſte, ou que ſi tu t'abîmois ſur les bords funeſtes du Styx, je te ſuivrois ſans ceſſe, & que je t'enleverai Bayard quelque part que tu ailles pour m'éviter: ſi tu n'a pas le courage de tenir ferme contre moi, ſi tu reconnois ton inégalité, ſi tu fais en un mot plus d'eſtime de la vie que de l'honneur, tu peux la mettre facilement à couvert en me remettant ton cheval, & tu pourras aller vivre en paix, puiſque la vie

te paroît ſi chere ; d'ailleurs, ajouta-t-il, tu fais trop de déshonneur à la Chevalerie, pour n'être pas forcé d'aller à pied.

Guidon le Sauvage & Richardet étant préſens à ces propos de Gradaſſe, ne purent en ſupporter l'inſolence ; ils tirèrent tous les deux leurs épées pour l'en punir, mais Renaud les arrêta ſur le champ, & ne voulut pas ſouffrir qu'aucun d'eux attaquât Gradaſſe : Ne croyez-vous donc pas, leur dit-il avec hauteur, que je ſois aſſez bon pour me venger d'un homme qui m'outrage ? Se retournant alors aſſez tranquillement vers le Sarraſin : Ecoute, Gradaſſe, je veux avant tout, te prouver clairement que je me ſuis rendu ſur le bord de la mer pour te combattre, que je te dis la vérité, & que tu viens de mentir en me diſant que je manque aux loix de la Chevalerie ; mais je te prie, avant que nous en venions aux mains, d'écouter mes excuſes, je veux bien me juſtifier, & puiſque c'eſt Bayard que tu me diſputes, je ne prétends pas m'en ſervir contre toi, & je veux que notre combat ſe faſſe à pied, ſeul à ſeul, & comme tu l'avois deſiré toi-même : le lieu du combat ſera loin de tout ce qui pourroit en détourner la fin. Gradaſſe fut aſſez frappé par la réponſe de Renaud, pour ſentir renaître cette courtoiſie qui

caractérise les gens d'honneur : il alla sur le bord de la rivière avec Renaud, il écouta ses raisons, & le Paladin François finit par attester le Ciel de leur vérité ; Maugis s'approcha, convint d'avoir forcé son cousin à s'éloigner par ses enchantemens. Maintenant, dit Renaud au Roi de Séricane, choisis l'heure & le lieu du combat, je te prouverai mieux encore la vérité de tout ce que je viens de te dire. Le Roi de Séricane dont le premier intérêt étoit de conquérir Bayard, eut l'air de croire Renaud ; il convint avec lui qu'ils se battroient le lendemain matin sur le bord d'une fontaine voisine. Leur accord fut que si Gradasse étoit vainqueur, il auroit Bayard ; que s'il étoit vaincu, Durandal ne seroit plus à lui ; & Renaud, selon sa générosité ordinaire, voulut se battre à pied, pour n'avoir pas l'avantage de monter Bayard dans ce combat.

Renaud avoit été vivement touché de ce que Fleur-de-Lys lui disoit de l'état cruel de Roland ; il brûloit du desir d'aller au secours de son malheureux cousin, & se voyant retenu par une nouvelle querelle, il desira du moins qu'elle pût être utile à reprendre cette épée toujours victorieuse dans les mains de Roland. L'accord étant fait, tous les deux se retirèrent, Gradasse n'ayant point accepté le logement que Renaud

lui propofoit chez lui : tous deux bien armés fe rejoignirent le lendemain fur le bord de la fontaine, où le fort de Bayard & celui de Durandal devoit être décidé.

Les amis & parens de Renaud étoient très-inquiets de l'événement de ce combat : Gradaffe étoit très-fort, très-brave, très-expert dans les combats, & de plus il étoit armé de la redoutable Durandal : Maugis étoit bien tenté d'interrompre ce dernier rendez-vous comme le premier, mais Renaud avoit montré tant d'indignation de ce qu'il avoit ofé faire, qu'il ne hafarda pas de braver cette fois-ci la colère de fon coufin.

Tandis que tous les parens de Renaud fe livroient aux plus vives inquiétudes, le Paladin voloit gaiment au combat : il ne pouvoit pas même fupporter le foupçon d'un tort ; il eût craint que l'indigne race de la maifon de Poitiers & de Hautefeuille n'eût répété les propos injurieux de Gradaffe, & c'étoit plein d'audace & d'affurance de remporter tout l'honneur de cette affaire, qu'il alloit combattre fon ennemi.

Le Roi de Séricane & le Paladin Renaud fe rendirent prefque en même tems fur le bord de la fontaine. Ils fe faluèrent avec politeffe ; loin de fe regarder avec des yeux menaçans, leur

front étoit aussi serein que celui de deux amis qui s'aborderoient pour causer ensemble ; mais je ne vous dirai rien de la suite de ce combat dont il me plaît de remettre le récit ; ce sera pour une autre fois.

Fin du trente-unième Chant & du second Volume.



